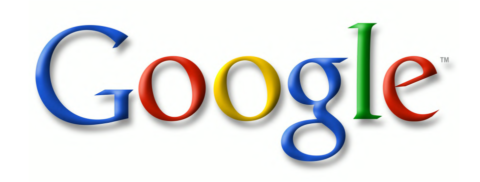
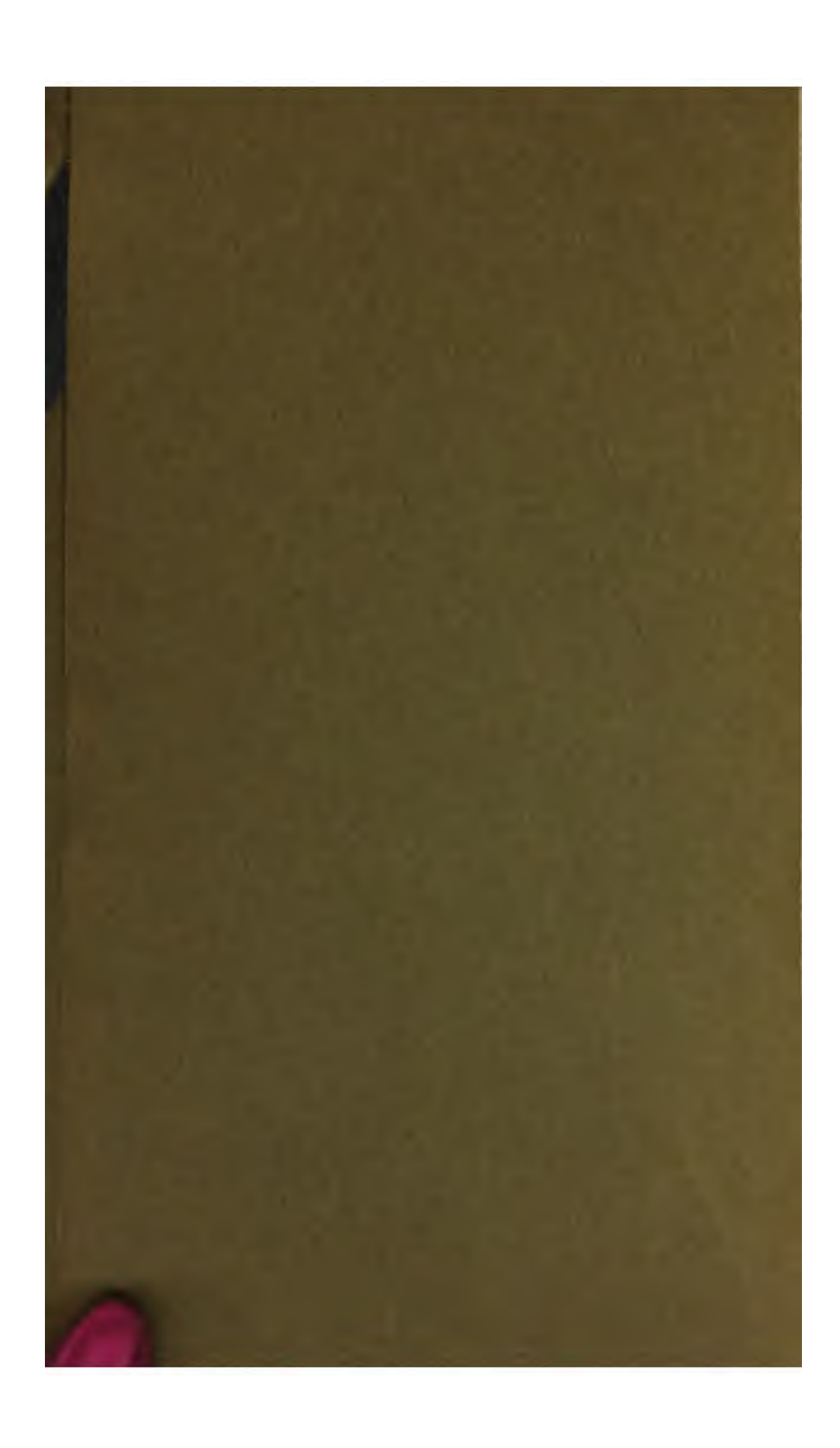



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731134 4


J. C. Smith





OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome VII. Partie I.



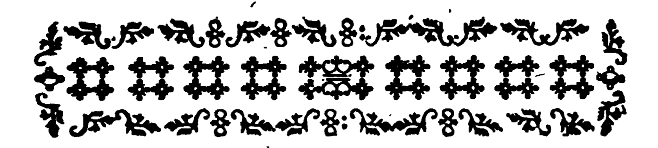
avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& se trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVIII.



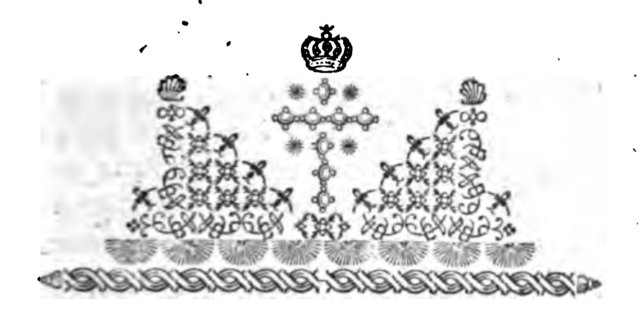
AVERTISSEMENT.

Nous finissons enfin de remplir nôtre engagement, en donnant dans ce dernier Tome, la suite des Lettres de nôtre Auteur. Comme elles sont dans le même genre que les précédentes, nous ne pouvons que nous en rapporter aux Remarques que nous avons inserées dans la premiere Partie de ces Compositions, où souvent la matiere, quoiqu'élevée, n'altere en rien la simplicité, ou même la naïveté du Style epistolaire.

Comme toutes ces Lettres, loin d'être des fictions ou des productions du caprice d'Auteur, ont été réellement écrites à diverses personnes, il pourroit se trouver des Critiques qui demanderoient, pourquoi l'on n'y voit pas les noms de ces personnes, ce qui ne laisseroit pas de repandre un certain jour sur ces mêmes Lettres. A cette difficulté il nous suffit de repondre, d'après

l'Auteur même, que s'il eût mis à la tête de chacune de ses Lettres les noms des personnes distinguées ou par leur rang, ou par leur mérite, auxquelles elles étoient adressées, il n'auroit pas manqué, de façon ou d'autre, d'en naitre tôt ou tard quelque germe de jalousie, puisqu'il n'étoit pas practicable qu'il eût pû les louer ou en proportion, ou au gré de chacun; & comme une replique dans ce goût de la part de l'Auteur se trouve des plus peremptoires, nous nous gardons d'y rien ajoûter. Nous nous flattons au reste, que tout lecteur impartial nous saura quelque gré des soins que nous nous sommes donnés pour rendre cette Edition des Oeuvres du célébre La Mothe le Vayer autant correcte qu'ont pû le permettre les circonstances du tems.





DE

LA RETRAITE DE LA COUR.

LETTRE XCIV.

MONSIEUR,

JE vous avouë, que la Philoſophie cauſe quelquefois des emportemens d'eſprit, & des bouleverſemens de cervelle, qui font faire d'étranges équipées. Ses Néophytes ſur tout y ſont ſujets, qui n'ont pas encore l'eſtomac aſſez fort, pour digérer ſes maximes, dont les fumées leur troublent l'imagination, & les rendent ſemblables à ces jeunes oiſons, à qui la tête tourne après avoir mangé de la Ciguë. Mais que vous aiés ſu-

jet là dessus de condanner cette retraite de la Cour, & ce retour dans la vie Philosophique & privée de vôtre ami, qui cherche le port après avoir éprouvé la tempête, c'est ce que je ne puis vous accorder. Quoi? il ne sera jamais permis de quitter un chemin dangereux & qui déplait, pour suivre un sentier agréable, parce qu'une infinité de personnes, qui s'étoient engagées dans le premier, y continuent leur route, s'opiniâtrant à n'en point sortir? Il n'y aura plus de moien de se mettre en liberté, après avoir éprouvé la rigueur de la servitude, & de dire *Crates. Cratetem manumittit*, à cause qu'il y a de certains changemens qui témoignent quelque légereté? Et sans parler des Diocletiens, ni des Alphonses, il sera licite à une Reine spirituelle, à une Heroïne du Nort, d'abandonner un Sceptre & de renoncer à une Couronne pour contenter plus commodement ses curiosités studieuses, au même tems, qu'on condannera d'inconstance celui, qui se veut dépêtrer de je ne sai quels attachemens de Cour, & s'éloigner de la Sicile comme Platon, pour se jetter dans le repos de l'Academie? Car de dire, comme vous faites, qu'on peut philosopher par tout, & qu'il n'y a point de lieu, où un esprit bien-fait ne trouve son repos,

& ne puiſſe établir une eſpece de ſolitude; c'eſt prononcer quelque choſe de véritable, mais ce n'eſt rien avancer contre l'action que vous reprenés. Bien qu'on puiſſe par abstraction d'eſprit converſer ſolitairement avec ſoi même dans le fort d'une preſſe, & au milieu des plus grandes aſſemblées; ſi eſt-il vrai pourtant, que cet entretien interieur eſt bien plus commode & plus avantageux aux ames, qui s'y plaiſent, dans un lieu de repos & qui ne reçoit point de diſtraction. Voulés vous ſavoir quels ſont les plus grands Philoſophes, que j'aie reconnus à la Cour, & où ſe terminent leurs plus fortes reſolutions? Souvenés-vous de ces anciens *Elpiſtiques*, qui mettoient le ſouverain bien dans l'Eſperance, ſans laquelle la vie leur sembloit intolerable, vous en prendrés par là une idée la plus juſte que vous ſauriés concevoir. En effet ce ſont ces *Pretendientes* des Eſpagnols, ces Antipelagiens de Cour, qui attendent tout de la Grace, dont ſe forme le plus conſidérable des corps, qui la compoſent, & de qui vous apprendrés à mettre la derniere felicité dans une chimere de l'avenir, ou de biens futurs, qu'ils ne ſe laſſent jamais d'eſperer. S'ils philoſophent bien ou mal, je m'en rapporte au proverbe de Salomon, *Spes quæ differtur, affligit*

Plutar. 4. Symp. qu. 4.

animam; & à ce raisonnement de Seneque, qu'une chose absente ne peut pas faire un bien, qui pour être véritable doit être présent, *quis nescit hoc ipso non esse bonum id quod futurum est, quia futurum est.* Cependant vous ne pouvés souffrir qu'on ait abandonné une si perilleuse demeure, ni qu'on ait renoncé à de si mauvaises maximes. En vérité je vous croiois plus éloigné ou de l'erreur, ou de l'injustice.

Epist. 10.

Vôtre ami, dites-vous, n'étoit pas encore dans un âge, qui l'obligeât de quitter, avec le service de la Cour, les avantages, qu'il s'en pouvoit promettre. Vous eussiés donc voulu, qu'il eût attendu la derniere heure de sa vie, pour commencer à vivre sans vous souvenir du mot de Laberius,

Nil turpius quam vivere incipiens senex.

Ne savés-vous pas bien, que ce declin est si prompt, qu'à peine donne-t-il le loisir de se reconnoitre, *non decedit suprema vita, sed corruit*, l'ombre de la mort nous surprenant alors tout à coup, comme celle des longues nuits couvre d'obscurité presqu'en un instant ceux, qui vivent sous l'un ou sous l'autre Pole, puisque nous sommes à present assurés, qu'ils ne sont pas entierement dépourvûs d'habitans. En vérité c'est le plus

Quintil. decl.

honteux reproché, qu'on puisse faire à un homme de sa sorte, de dire de lui, *senescit, & se nescit;* comme c'est au contraire le témoignage d'une vertu consommée; de quitter l'action avec quelque reste de vigueur, & avant qu'elle nous abandonne, *optimus virtutis finis est antequam deficias, desinere.* Si nous avions le privilège des Serpens, & des poissons Pagures, qui quittent, dit Elien, les premiers avec leur peau, les seconds avec leurs écailles, toutes les incommodités de la vieillesse, je vous avouë, que je consentirois peutêtre à cette continuation obstinée de servitude, que vous imposés à vos amis. Mais quoi, la Nature ne nous a pas fait tant de grace, s'il y en a dans la continuation d'une misere, & cette Venus *Ambologere* nous manque, qui retardoit, si nous en croions Pausanias, la caducité des Lacedémoniens. *Sen. l. 1. controv.* *Lib. 9. de an. c. 43.* *Lib. 5.*

Soles occidere & redire possunt,
Nobis cum semel occidit brevis lux, *Catull.*
Nox est perpetua una dormienda.

Quittés donc cette dureté trop austere, & qui, sous une apparence de bonne volonté, a plus de rigueur que les loix mêmes faites pour la contrainte de nôtre liberté. *Lex à quinquagesimo anno militem non cogit, à sexa-* *Sen. l. 1. controv.*

gesimo Senatorem non citat; difficilius homines à se otium impetrant quam a lege.

Mais avouës-le franchement, vous vous étes laissé emporter cette fois à l'opinion populaire, & le jugement indiscret de la multitude vous a empêché de vous servir du vôtre à la décharge de vôtre ami. C'est ainsi que les préventions sont puissantes sur les esprits mêmes les plus éclairés, & qui d'ailleurs ont le plus d'inclination pour la belle Philosophie. La seule considération du recouvrement de la liberté, ne devoit elle pas être suffisante pour vous faire approuver son action? Car quelques douceurs qu'on ressente quelquefois dans sa perte, ce ne sont que des amertumes à un esprit généreux, rien ne la pouvant recompenser. Les Egyptiens avoient beau rendre mille honneurs à leur Apis, le
Plutar. in Ag. 821. crever de bonne chere, & lui renouveller même ses voluptés par de nouvelles nôces, il ne laissoit pas de leur témoigner avec mille gambades, que la privation de sa liberté lui étoit insupportable. Et pour moi je souscrirois toûjours à ce que dit le Loup famelique de l'Apologue au Chien d'attache, qui regorgeoit d'embonpoint,

Phædrus lib. 3. *Regnare nolo, liber ut non sim mihi.*

Vous me répondrés peutêtre, si vous étes

en humeur de defendre le ſentiment du vulgaire, que l'un étoit un veau, & que le ſecond n'étoit non plus qu'une bête. Mais revenés un peu à vous, & conſidérés ſi une vie paſſée dans la plus profonde tranquillité des livres, ne devoit pas vous faire plaindre celui, dont nous parlons, ſur tout dans l'arriere ſaiſon, où il ſe trouve parmi les dures chaines & les peſantes contraintes de la Cour;

Heu quam miſerum eſt ſervire diſcere, ubi ſis doctus dominarier!

pour lui appliquer encore ce mot de Laberius qui lui convient ſi bien.

Afin de vous remettre un peu dans le train d'une Philoſophie, que vous préfériés autrefois, tant pour le divertiſſement, que pour l'uſage, à toute autre; je veux vous communiquer ce que mes dernieres lectures m'ont fait remarquer en faveur de la ſuſpenſion d'eſprit, qui nous devroit tous empêcher de condanner témérairement & trop à la hâte, ce qu'une infinité d'autres perſonnes fort ſenſées approuvent, par un raiſonnement, qu'ils penſent valoir bien le nôtre. Repaſſant depuis peu ſur l'Hiſtoire de Maffée, je pris plaiſir à voir ce qu'il rapporte des Japonois, pour prouver, que par une certaine façon de parler ils peuvent être nommés nos *Lib. 12.*

Antipodes moraux. Ils vont tous, dit-il, tête nuë hommes & femmes, & au lieu, que nous ſaluons ceux, que nous voulons honorer en nous découvrant la tête, ils mettent à même fin le pied hors de leurs ſandales par reſpect. Nous nous levons pour recevoir nos amis avec civilité; eux, ſe tiennent aſſis pour cela, ce qu'ils appellent s'humilier, Le noir leur eſt, comme à beaucoup d'autres peuples, une couleur de rejouïſſance; le blanc au contraire leur ſert au deuïl, lors qu'il veulent témoigner, qu'ils ſont dans l'affliction. Auſſi mettent ils la beauté de leurs dents à être fort noires, prenant plus de ſoin de ſe les rendre telles par artifice que les plus curieux d'entre nous n'en ont pour les avoir blanches. Leur Odorat fuit preſque généralement tout ce qui plait au nôtre, & c'eſt peutêtre ce qui eſt cauſe, qu'au lieu que nos médécines ſont ſi puantes & ſi ameres, les leurs paroiſſent très agréables, & ſentent, comme il l'aſſure, fort bon. Leur Goût n'eſt pas moins différent du nôtre à l'égard des viandes & du breuvage, ne bûvant jamais que chaud, ce qu'on dit qui les exemte de la Goutte, & de la Gravelle. Pour ce qui eſt de l'Ouïe, il aſſure, que nous ne pourrions pas ſouffrir leurs muſiques, & que

nous prendrions pour des diſſonances, ce qui compoſe leurs plus agréables ſymphonies. La plûpart de leurs actions ne différent pas moins des nôtres, ce qui témoigne un principe de raiſonnement fort contraire à celui dont nous nous ſervons. Ils montent à cheval prenant ſon côté droit, tout au rebours de nous, qui preſque toûjours choiſiſſons le gauche. Nous nous faiſons ſouvent tirer du ſang, ou par neceſſité, ou par précaution; eux croient cela ſi fort contre nature qu'ils ne le pratiquent jamais. Nous ne préſentons guères aux malades que des alimens bien cuits, & peu ſalés; leur méthode eſt de les leur donner crus, avec choix des plus acres, & des plus ſalés. Les poulets & autres volatiles de facile digeſtion ſont auſſi la plus ordinaire nourriture de nos infirmes; ils préſcrivent aux leurs l'uſage des poiſſons, des huitres, & des autres coquillages. Enfin il ſemble, que Dieu & la Nature ſe ſoient plûs à rendre cette partie du monde, qu'habitent les Japonois, ſi différente en toutes choſes de la nôtre, que comme Maffée avoit déja remarqué un peu auparavant; les Plantes mêmes y ſont d'un tempérament ſi éloigné de celui des Européennes, qu'on y voit un arbre anonyme, ou pour le

moins qu'il ne nomme point, à qui la pluie eſt mortelle, & que la moindre humidité fait deſſecher; le ſeul remede pour l'empêcher de perir étant d'expoſer ſa racine au Soleil, & l'aiant ainſi deſſechée de l'enterrer dans une nouvelle foſſe pleine de gravier bien ſec, ou même de l'escorcer du fer, ce qui le fait reverdir.

Sans mentir ce ſont de merveilleuſes antitheſes & qui font, que la raiſon des hommes, dont pluſieurs croient l'uniformité, reçoit par leur antipathie, & par leur différente conſtitution de grandes diverſités. Voici d'autres obſervations, qui tendent à même fin, & qui pour être priſes ailleurs, ou pour être fondées ſur d'autres autorités, ne prouvent pas moins que les remarques de Maffée, la varieté & l' inſtabilité du raiſonnement humain. Les Chinois voiſins des Japonois ne ſe trouvent jamais, quand ils font feſtin à leurs amis, au banquet qu'ils
Martini. leur ont préparé. Les Tartares, qui les confinent, portent à la vérité le cimeterre au côté gauche comme nous l'épée, mais la pointe en eſt devant, & la poignée derriere le dos, de ſorte qu'ils le tirent du fourreau en paſſant la main droite par derriere. Ces
XIV. 113. deux Nations ſe font ſouvent des guerres

mortelles pour leurs cheveux, que les Tartares veulent contraindre les Chinois de couper. La plus grande de toutes les infamies chez les Turcs, & qui surpasse celle du fouët, c'est de couper à quelqu'un la croupiere de son cheval. Leurs Fauconniers portent ordinairement l'oiseau sur le poing droit, contre la coûtume des nôtres. Et les mêmes Turcs, dit Hornius, conviennent en cela avec les Americains, que pour bien témoigner leur joie à la venuë de quelque ami, ils se tirent du sang de plusieurs parties de leur corps. Ces derniers ne se moquent-ils pas de nos promenades, aussi bien que les Moscovites & assez d'autres, comme de la plus haute sottise, que l'homme puisse faire, ce qui est fort outrageux au Péripatetisme? Et n'improuvent-ils pas nôtre façon de ramer, & de montrer le dos au lieu où nous voulons aborder, aiant quant à eux le nés toûjours tourné vers le devant de leurs Pirogues ou vaisseaux? Nous attribuons avec justice le malheur de Juifs, & leur persecution universelle, à celle dont ils ont usé envers nôtre Seigneur. Un Religieux Carme dans son Itineraire Oriental observe, qu'ils rejettent avec blaspheme cela sur lui, parce qu'étant de leur Nation il a osé se dire Dieu. Le mê-

L. 3. c. 16. de orig. gent. Amer.

L. 6. c. 8.

me vous fera voir, comme les Caffres d'Afrique montent sur un arbre leurs peres, quand ils sont vieux, qu'ils font tomber après en le secoüant pour les devorer, avec cette raillerie, que ce sont des fruits mûrs, qu'il est tems de manger. Le Jesuite Jarric rapporte à peu près la même chose des habitans de l'Isle du More, qui est des Moluques, & où quelqu'un voulant faire bonne chere à ses amis emprunte souvent le pere de son voisin pour le leur faire manger; à la charge de l'accommoder du sien à la pareille. En vérité la Sceptique est excellente à nous faire remarquer les inconcevables bizarreries de l'esprit humain, pour ne nous y fier jamais, & pour tenir toutes nos certitudes du Ciel.

L. 1. Hist. c. 14.

Cependant quoique vous soiés très instruit de tous les moins de son Epoque, je veux dire de toutes les regles, dont elle se sert, pour établir sa suspension d'esprit, vous ne laissés pas de prononcer definitivement contre vôtre ami sans l'ouïr, & par un préjugé populaire, qui l'obligeoit à ne pas renoncer comme il a fait à de si grands avantages, qu'il se pouvoit promettre de la Cour. Je n'ai plus que deux mots à vous dire là dessus. L'un, que Petrarque met Lactance Firmien entre ceux, que la pauvreté a pû incommo-

Lib. 2. de remed.

der, nonobstant qu'il eût été précepteur de *utr. fort. cap. 9.*
Crispus fils de Constantin. L'autre, que
toute contrainte donne de l'affliction en quelque lieu qu'on se trouve, selon le vers d'Evènus, que nous aurions perdu, si Aristote n'avoit pris la peine de le sauver du naufrage, *5 Metap. cap. 5.*
que les autres ont fait,

Πᾶν γαρ ἀναγκαῖον πρᾶγμ' ἀνιαρὸν ἔφυ,

Omnis enim necessaria res, tristis est.

Mais desirés-vous connoitre jusqu'où cette maxime s'étend? Si les plus belles études, où l'esprit s'entrétient si doucement, ne sont accompagnées de toute liberté, elles l'affligent plus, qu'elles ne le recréent. C'est sur cela qu'est fondé le jugement, que fait Apulée d'Arion & d'Orphée, qu'il appelle misérables, nonobstant la gloire du dernier, d'avoir rendu sensibles à sa voix jusqu'aux bois & aux rochers, & malgré celle du premier de s'être vû porté par des Dauphins, qui le sauverent du naufrage, charmés par la melodie de ses chansons. Sa raison est, que l'un & l'autre n'emploièrent que par nécessité l'excellence de leur chant, & dans une contrainte, qui n'est jamais exemte de quelque sorte de mortification, *ambo miserrimi cantores, quia non sponte ad laudem, sed necessario ad sa-* *in Flor.*

lutem nitebantur. Vous savés bien sans moi faire l'application de cette mythologie, & sans qu'il soit besoin, que je rende pour cela cette lettre plus longue.

DE
LA FIDELITE' ROMAINE.

LETTRE XCV.

MONSIEUR,

Il ne fut jamais que la raison d'Etat, qui est celle de l'interêt, ne l'emportât sur toute sorte d'autres considerations. Les Nations en général ont sans doute convenu de ce principe politique, & s'il y a eu quelque différence entre elles à cet égard, ce n'a été que selon le plus & le moins. S'il ne vaut mieux dire, que la diversité de leur procedure n'a paru, qu'autant qu'il y en a eu quelques unes, qui ont sçû mieux couvrir leur jeu que les autres, & que les plus adroites ont emploié

plus d'art à déguiser l'injustice de leurs actions interessées. Cependant les Romains ont voulu prendre cet avantage, d'avoir été de tous les peuples de la terre les plus fideles, & les plus religieux observateurs de l'équité. C'est ce qui fit dire à Pompée, & depuis à Trajan, que l'Empire Romain n'étoit limité, que par la Justice; les mers, les fleuves, & les montagnes étant autrement de trop foibles bornes, pour arrêter son étenduë. Et c'est ce qui a fait écrire si hardiment à Aulu-Gelle, que le peuple de Rome n'avoit cultivé aucune vertu à l'égal de la Foi, *omnium virtutum maxime fidem coluit populus Romanus, tam privatim quam publice, sic clarissimos viros hostibus tradiderunt, &c.* Sans mentir, leur Histoire est pleine de beaucoup d'exemples, qui peuvent faire voir, qu'ils n'ont pas toûjours manqué de respect pour une Divinité, que Caton disoit avoir eu sa place dans le Capitole auprès de Jupiter, afin de témoigner par là son importance; & que l'on sait, qui étoit sacrée même entre les Pirates. Mais ils n'ont pû s'empêcher de prononcer par la bouche de leurs principaux Historiens, quoiqu'avec invective contre les autres Nations, la maxime qui étoit en cela le fondement de toute leur Politique. La Foi, dit Tite-Live,

L. ult. c. 1.

Cic. 3. de offic.

Dec. 3. l. 8.

ſoigneuſement gardée en des choſes de peu d'importance, ſe prépare les voies, & eſt le moien le plus propre, qu'on puiſſe tenir, pour tromper après très utilement aux choſes de la plus haute importance : *fraus fidem in parvis ſibi præſtruit, ut cum operæ pretium ſit cum mercede magna fallat.* Et parce qu'il me ſouvient d'avoir déja rapporté ce paſſage dans l'Opuſcule du Menſonge, que vous avés vû, je m'abſtiendrai de toute autre redite, vous ſuppliant ſeulement de vous ſouvenir des tours de ſoupleſſe, que j'y ai repréſentés, & que ceux, dont nous parlons, ont ſouvent emploiés, pour interpréter à leur avantage, ce qu'ils avoient frauduleuſement promis dans leurs Traités. Vous verrés ſimplement ici les exemples, que ma mémoire me pourra fournir, pour prouver le peu de cas, qu'ont fait les Romains de garder leur foi, autant de fois, qu'il a été queſtion d'aggrandir leur Empire.

Laiſſons à part le meurtre de Remus ; le raviſſement des Sabines ; la calomnie de Tarquin contre Turnus Herdonius, dont il corrompit les ſerviteurs, qui cachèrent des armes parmi ſon bagage ; & tout ce qui peut montrer, que l'injuſtice & l'infidelité ont jetté les premiers fondemens de la Monarchie Romaine.

Dion. Halic. lib. 4.

Et

Et parce que ni les Carthaginois, ni les Gaulois, ni les Macedoniens, ni les Perses, qui nous pouvoient le mieux instruire là dessus, ne nous ont rien laissé par écrit; l'Histoire Punique de Philinus nous manquant, qui démentoit, dit Polybe, la Latine, & qui justifioit par tout le bon droit de Carthage; contentons-nous de ce que les Romains mêmes, ou ceux, qui les ont le plus favorisés, ont été contrains d'avouër, & commençons par Salluste, qui a le premier rang entre eux. Dans ce peu qui nous reste de lui, la lettre de Mithridate, pour porter Arsace à prendre son parti, n'est pas peu considérable. Il lui fait voir par une infinité d'exemples, comme la seule ambition de dominer, jointe à une extréme avarice, donne lieu à toutes les guerres des Romains: Il lui montre par l'exemple de Perses, dernier Roi de Macedoine, comme ils se moquent de toute réligion, & sur tout de la foi donnée, l'aiant fait tuër endormi, à cause qu'ils lui avoient promis de ne lui faire aucun mal de son vivant, sur ce ridicule prétexte, que le sommeil est quelque chose de moien entre la mort & la vie, *apud Samothracas Deos acceptum in fidem; callidi & repertores perfidiæ, quia pacto vitam dederant, insomnis occidere:* Et pour conclusion

il l'assure qu'ils ne cesseront jamais d'opprimer toutes les Nations, sans leur garder aucune parole, lors qu'ils croiront pouvoir s'enrichir de leurs dépouilles: *Romani in omnes arma habent, acerrima in eos quibus victis spolia maxuma sunt, audendo, & fallendo, & bella ex bellis serendo.* Et certes, ce Roi du Pont; aussi bien que Porsena, qui l'étoit de Toscane, & tous ceux, qui ont eu affaire à eux, reconnurent bien par la voie des assassins, jusqu'où s'étendoit la justice & la fidelité Latine. Car on ne peut pas dire, que cela se fit par des particuliers, sans que les Romains l'approuvassent, puisque nous lisons dans Tite Live, & dans Denis d'Halicarnasse, que Mutius Codrus, depuis surnommé Scevola, communiqua son assassinat, avant que de le tenter, à leur Senat, qui le trouva bon; & qu'au lieu d'être puni à son retour, il en fut recompensé. A la vérité Flaminius reçût du blâme, si nous en croions Appien Alexandrin, d'avoir fait empoisonner Annibal par Prusias, sans l'ordre du même Senat; mais ce fut, dit-il, parce que ce Général n'étoit plus à craindre après la destruction de Carthage; nous apprenant ailleurs, qu'il fut longtems contraint de changer tous les jours d'habit & de perruque, paroissant tantôt

Dion Cassius l. 35.

Lib. 2. dec. 1. L. 5.

de bellis Syr.

de bellis Ann.

vieil & tantôt jeune, non pas, comme il ajoûte, pour se rendre admirable, mais sans doute pour éviter les assassins, qu'il savoit lui être préparés. Car tous moiens étoient bons & legitimes aux Romains, quand il étoit question, de se défaire d'un ennemi tant soit peu rédoutable, puisque le même Auteur *de bellis* nous assure, qu'ils firent assassiner Viriatus *Hisp.* pendant qu'il dormoit, aiant corrompu ceux, qui étoient à lui, & qui furent les exécuteurs d'une si déteſtable action. Ils se delivrèrent *Id. l. 1. de* de la même façon de Sertorius, qui se défioit *bell. civ.* si peu de Perpenna son meurtrier, qu'il le nommoit entre ses heritiers par le testament, trouvé parmi ses papiers après sa mort. Ceux, qui tomboient entre leurs mains, se pouvoient si peu fier aux paroles de bon traitement, que jusqu'aux femmes elles étoient contraintes de se faire mourir elles-mêmes, ou par le fer, comme Cleopatre, ou par le poison, comme cette déplorable Sophonisbe. Ptolomée, Roi de Cypre, leur allié apprenant, que par la seule considération de ses richesses, l'on avoit confisqué à Rome son Roiaume, s'empoisonna de même, connoissant bien, qu'il n'y avoit point de quartier pour lui à esperer, & néanmoins ce fut Portius Cato, tenu pour le plus vertueux & le plus homme

de bien de cette ville, qui remplit le fisc de sa République d'un trésor si injustement acquis; ce qu'on peut voir en termes exprès dans le petit Florus, qui est contraint de
l. 3. c. 9. l'avouër. *Divitiarum Ptolemæi tanta erat fama, nec falso, ut victor gentium populus, & dare regna consuetus, P. Clodio Tribuno duce, socii vivique regis confiscationem mandaverit. Et ille quidem ad rei famam veneno fata præcepit &c.* Rufus Festus le confirme aussi nettement dans son Histoire abregée: *Cato Cyprias opes Romam navibus avexit: ita jus ejus insulæ avarius magis quam justius sumus adsequuti.* L'isle de Crete ou Candie n'avoit pas été conquise un peu auparavant par un meilleur motif. *Creticum bellum*, comme
c. 7. porte le texte du même Florus, *si vera volumus noscere, nos fecimus sola vincendi nobilem insulam cupiditate.* C'est être aussi ennemi de la vérité, qu'ignorant de l'antiquité, dit Vel-
l. 2. leius Paterculus, d'imputer aux Atheniens la destruction de leur ville, faite par Sylla, vû, que de tout tems la foi Attique passoit parmi les Romains pour une foi inviolable, les Atheniens ne leur aiant jamais manqué de fidelité. Aussi peut-on voir dans Pausanias, dans Suidas, & dans Eustathius, comme un témoin Athénien étoit pris proverbialement

pour un témoin incorruptible, à cauſe de cette même fidelité. Céſar fit une querelle d'Alleman aux Allemans mêmes, par l'aveu de Dion Caſſius, quand il fit ſommer Arioviſtus leur Prince, & ami des Romains, de le venir trouver, ſe doutant bien, qu'un ſi ſuperbe commandement ne pouvant être ſouffert par un Seigneur du courage de celui-là, il y auroit lieu de ſe brouiller & d'en venir aux mains. C'eſt pourquoi Suetone a remarqué dans la vie de ce premier Empereur, que Caton opina ſouvent dans le Senat, qu'on le devoit livrer aux Allemans, comme celui, qui leur avoit injuſtement fait la guerre. C'étoit un ſentiment d'équité, qui n'avoit garde d'être ſuivi, & auquel auſſi Caton ne ſe portoit, que par une animoſité particuliere. Quant à nos Gaules, dont enfin Céſar ſe rendit le maitre, ſi nous avions des commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingentorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux de Céſar, il ne faut point douter, que les premiers ne ſe trouvaſſent fort contraires à ceux-ci, & que la ſimplicité de nos vieux Gaulois ne s'y vit manifeſtement contrainte de ceder plûtôt à la fineſſe qu'à la valeur des Romains. Tant y a que par le propre texte de Céſar l'on pratiqua

l. 38.

contre eux ce qui l'a souvent été ailleurs, en les divisant, & assistant le plus foible partie, afin de les subjuguer tous deux. Ainsi pour opprimer mieux les Carthaginois ils prirent la defense de Masinissa, & donnèrent toûjours le tort à ceux-là dans tous les différens qu'ils avoient contre cet Africain, bien que ce fût contre toute justice. Ainsi Pompée se prévalut des animosités qu'il trouva entre Hircanus & Aristobulus, pour subjuguer la Judée. Et ainsi Pausanias fait voir dans son septiéme livre, comme ces mêmes Romains séparèrent les Achaïens, auparavant unis en un corps, & ne ruïnèrent les Grecs que par les querelles qu'ils excitèrent artificieusement entre eux. Depuis peu les Espagnols sous François Piçarre conquirent de même le Perou, en secourant l'un des deux freres, qui se disputoient le Roiaume; comme sous Ferdinand Cortez ils se rendirent maitres de celui du Mexique, par l'alliance de ceux de Tlascala, voisins & ennemis mortels des Mexicains. Mais quoique dans les premiers exemples il paroisse peu de cette fidelité Romaine tant vantée, si n'ont-ils rien qui lui soit formellement contraire, comme le traitement, que les Romains ont fait à ceux, qui se sont fiés en eux, les rendant arbitres de

Polyb. exc. leg. c. 118.

Ios. Ant. Iud l. 14. c. 8.

Acosta.

leurs différens. Tite-Live reconnoit, que lesAriciniens & les Ardeates s'étant soûmis à leur jugement, dans la contestation, où ils étoient touchant la proprieté de quelques terres, le peuple Romain par son arbitrage les en frustra tous deux, & se les adjugea si impudemment, que le Senat fit mine d'en être fâché, & d'en avoir honte. Ciceron rapporte un trait pareil de L. Fabius Labeo, lors qu'il fut pris pour arbitre entre ceux de Nole & de Naples sur un pareil différend, attribuant aux Romains ce qui étoit en dispute, bien qu'ils n'y eussent jamais rien prétendu. Certes ce fut une tromperie effrontée plûtôt qu'un jugement, comme l'avouë ce grand Orateur, *decidere hoc quidem non judicare est.* C'est sans doute d'eux qu'Edoüard Premier Roi d'Angleterre avoit appris cette belle Jurisprudence, quand établi juge entre Robert Brusse & Jean Baliol, qui se rapportèrent à lui de leurs droits sur l'Ecosse, il ne voulut prononcer qu'en faveur de celui qui le reconnoitroit pour superieur; ce qui a servi depuis de fondement aux Anglois pour prétendre une injuste domination sur les Ecossois. Pour revenir aux Romains, Polybe tout leur grand ami qu'il est, ne laisse pas de faire voir tant par l'exemple d'Attalus frere d'Eumenes

l. 3. d. 1.

l. 1. de off.

Ext. Leg. c. 93. & c. 113. Roi de Pergame, que par celui des Ptolomées, comme portant toûjours les cadets contre les ainés, ils n'ont jamais cessé d'exciter de la division dans toutes les familles des Rois leurs voisins, afin de les perdre. Ils arrêtèrent Demetrius fils du Roi de Syrie Seleucus contre toute justice, ne devant plus servir d'ôtage sous le regne de son frere Antiochus; après la mort duquel même ils le retinrent encore, jusqu'à ce que, usant du conseil de Polybe, il se sauva d'Italie, sous le prétexte d'une chasse, qui lui donna le moien de s'embarquer à Ostie. Ce ne fut donc pas sans sujet, que le Roi de Macedoine Philippe fit cette généreuse repartie au Consul Quintius, qu'encore qu'il ne craignit rien que les Dieux immortels, il s'empêcheroit bien pourtant de se fier aux Romains, ou selon les termes de Tite-Live, *neminem equidem timeo præter Deos immortales, non omnium autem credo fidei.* Car quand ils ont quelquefois fait parade de justice & de fidelité, ça été & pour gagner créance, comme nous l'avons déja dit, & parce qu'alors l'infidelité ne pouvoit pas leur être utile. Ils ne présentèrent la liberté aux Cappadociens, l'aiant ôtée déja à tant d'autres Nations, qu'en haine de Mithridate, & pour lui faire outrage,

Id c. 107. & 114.

Dec. 4. lib. 2.

comme il le dit lui-même dans Justin. Caton dans ce sentiment declara que les Macedoniens étoient libres, ne pouvant pas les asservir en ce tems-là; & depuis l'Empereur Hadrien disoit avoir suivi son exemple, quand il abandonna tout ce qui étoit au delà du Tigris & de l'Euphrate, *Hadrianus omnia trans Euphratem ac Tigrim reliquit, exemplo, ut dicebat, Catonis, qui Macedonas liberos pronuntiavit quia teneri non poterant*, ce que Spartien n'a pû dissimuler. Mais quand de telles considérations cessoient, & que l'occasion se présentoit de bien faire ses affaires, les Romains ne manquoient jamais de raisons colorées ou de prétextes, pour prendre les armes, & pour opprimer les plus foibles. Comme venus d'une Louve, *Luporum animos inexplebiles sanguinis atque imperii habuere*, s'il étoit permis d'user des termes odieux de Mithridate, qui se voient dans l'Abbreviateur de Troge Pompée. Le seul exemple de la guerre d'Esclavonie, ajouté aux précedens, le montre évidemment. Ils prirent, dit Polybe, pour un sujet specieux d'attaquer les Esclavons, l'injure faite à leurs Ambassadeurs, bien qu'en effet ce fût par maxime d'Etat, & que la véritable cause de cette expédition vint du dessein d'exercer leurs soldats, &

L. 38. c. 5.

In Had.

L. 38. c. 36.

Exc. Leg. c. 125.

d'emploier leur milice. N'étoit-ce pas avec la même pensée qu'ils envoièrent d'autres Ambassadeurs aux Etoliens leur denoncer, qu'ils cessassent d'opprimer par garnisons les Acarnaniens, qui seuls autrefois n'avoient point donné de secours aux Grecs contre les Troiens auteurs de l'origine Romaine; Cela ne
L. 28. c. 1. se peut lire dans Justin sans avoir envie de rire.

Or ne croiés pas, que je vous aïe fait toutes ces remarques, pour convaincre les Romains d'une infidelité qui leur fût particuliere. Je sai bien, que toutes les Nations en ont usé, & qu'il n'y a point eu d'Etats puissans, qui n'aient souvent emploié les mêmes maximes qu'eux, pour arriver à leur grandeur. Philippe pere d'Alexandre le Grand n'observa jamais aucune parole, ni aucun traité, quand il crût, que le manquement de foi lui pouvoit être utile. Et ce Spartiate est loüé d'avoir reparti à ceux, qui lui offroient telle assurance, qu'il voudroit de leur amitié, *unam esse fidem, ut si nocere velint, non possint, omnem aliam stultam esse & infirmam*, qu'en vain ils lui faisoient cette proposition, ne se pouvant confier qu'en l'état, où il les vouloit voir de ne lui pouvoir nuire. Mais je ne puis souffrir, que les Romains imputent aux autres comme un grand crime,

Pausan. l. 8.

Dio: Chr: or: de Incred.

ce qu'ils ont pratiqué plus hardiment que personne; ni qu'ils fassent des proverbes de la Foi Greque, de la Punique, & de la Gauloise, injurieux à des Nations, qui l'ont plus réligieusement observée qu'eux, selon leurs propres histoires. Horace n'a-t-il pas dit,

Invenior Parthis mendacior, L. 2. Ep. 1.

quoique le mensonge n'ait jamais été si abominé, ni si séverement puni qu'en Perse; Et ne peut-on pas soûtenir que l'invective de Ciceron dans une de ses Oraisons contre le peu de fidelité & de réligion des Gaulois, est la chose du monde la plus impudente, & la moins supportable? si l'on n'a égard à sa qualité d'Orateur, & à la necessité d'emploier comme Avocat toute sorte de moiens pour M. Fonteius sa partie, contre ceux de nôtre Nation, qui étoient ses accusateurs. Car quoique l'irréligion, dont il nous charge, & l'atheïsme même, soient fort detestables, le parjure ou le faux serment, qu'il nous impute, l'est en un sens encore davantage, puisque l'athée ne croit pas offenser Dieu n'en reconnoissant point; là, où celui, qui prend le Ciel à témoin faussement, & le nom de Dieu en vain, se moque de l'un & de l'autre, & leur fait injure autant qu'il est en sa puissance. C'est pour

cela que les Payens obligeoient sur tout les jeunes gens, qui vouloient jurer par le grand Hercule, qu'on dit n'avoir jamais fait qu'un seul serment en sa vie, de sortir de la maison auparavant, afin de leur donner le tems, d'examiner leur conscience, & de penser à eux sur une action si importante, qui se passoit à la vuë du Ciel *sub dio.* Si est-ce que leur Théologie profane portoit, que leurs Dieux mêmes se parjuroient quelquefois; mais à la vérité, quand ils avoient faussé leur grand serment sur le Styx, Hesiode assure en sa Théogonie qu'ils étoient un an sans boire Nectar, ni manger Ambrosie, outre que de neuf autres années après, ils n'étoient admis au Conseil public, ni aux banquets de l'Olympe.

Il est constant, que toutes les Réligions, & par consequent toutes les Nations, ont condanné l'infidelité & le parjure; quoiqu'on puisse dire d'ailleurs, qu'il n'y eût jamais de Souveraineté, soit Populaire, soit Aristocratique, soit Monarchique, qui ne se soit souvent éloignée des loix de la probité & de la sincerité, quand il a été question de l'interêt d'Etat, de sa conservation, ou de son accroissement. L'on peut même soûtenir, que comme la domination Romaine a été la plus

étenduë de toutes celles, qui sont venuës à nôtre connoissance, aussi n'y en a-t-il point eu, qui se soit donné plus de licence qu'elle à cet égard, par l'oppression injuste de tous ses voisins; de même qu'on peut assurer, que le plus gros Brochet est sans doute celui, qui a le plus devoré de menus poissons. Les Romains non plus que les Spartiates ne reconnoissoient rien injuste de ce qui étoit utile à leur aggrandissement. Les obligations, qu'ils avoient à Masinissa Roi de Numidie, auteur de la défaite d'Annibal, de la prise de Syphax, & de la destruction de Carthage, ne les empêcha pas de faire une guerre si mortelle à son petit fils, que la mémoire de l'aieul ne put jamais obtenir d'eux la grace d'exemter celui-ci d'être trainé en prison, & mené honteusement en triomphe. Quiconque étoit foible auprès d'eux, tôt ou tard avoit tort, s'il ne se soûmettoit à leur puissance, comme six Rois le firent en leur donnant leurs Etats, qu'ils pouvoient garder. Et ils disoient que le meilleur de tous les augures étoit de combattre pour son païs, de même qu'ils tenoient, que tout ce qui se faisoit contre la République, se faisoit contre les auspices, selon le mot de Fabius Maximus dans Ciceron. Mais que leur peut-on imputer

Plutar. in Agesil. & Pausanias lib. 4.

cap. 7. de Senect.

là dessus, qui ne leur soit presque commun avec tout ce qu'il y a eu de Souverains dans le monde. La grandeur d'un Prince, à le bien prendre, qu'est-ce autre chose que la ruine ou la diminution de ceux, qui le confinent? Et sa force peut-elle être comprise autrement, que par la foiblesse des autres? En vérité, de même qu'on ne reproche point à un Aigle ou à un Lion leurs rapines, ni cette fierté, qu'ils exercent sur toute sorte de proie; les conquêtes des plus puissans Monarques, ni celles des autres Etats, ne les ont jamais diffamés, humainement parlant, & leurs plus injustes invasions ont toûjours servi de matiere à leur renommée aussi bien qu'à leurs victoires. Et puis ne tient-on pas qu'une usurpation se convertit aisément en juste proprieté, par l'agrément des peuples, qui ne manque guères; comme une femme ravie devient legitime par son consentement posterieur? C'est ce qui a fait prononcer à Saint Augustin ce mot hardi, *remota justitia quid sunt regna, nisi magna latrocinia; quia & ipsa latrocinia quid sunt nisi parva regna?* Cependant n'est ce pas chercher dans le Christianisme même une Republique de Platon, que d'y vouloir trouver des Souverainetés, qui ne se laissent jamais aller aux maximes

Lib. 4. de Civ. Dei cap. 4.

d'Etat, que pratiquoient les Romains, & avant eux les Grecs, les Perses, & les Macédoniens. Les plus réligieuses sont celles, qui font mine de haïr le parjure, & l'infidelité, quoiqu'elles soient bien aises d'en profiter. Elles font toutes comme les Lacédemoniens, qui condannèrent bien leur Capitaine Phebidas d'avoir occupé la forteresse Cadmée contre le traité, qu'ils avoient fait avec les Thebains, mais qui la retinrent néanmoins sans la vouloir rendre. Les Romains dirent aux assassins de Viriatus, qui demandoient leur recompense promise, qu'ils haïssoient trop les traitres pour leur rien donner, jouissant cependant du fruit de la trahison. Ils tuërent presque toute la garnison des Brutiens, qui leur livra Tarente, pour faire paroitre la même aversion, selon qu'on le peut voir dans Tite-Live, *ad proditionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* Et nôtre grand Clovis paia en cuivre doré ceux, qui lui livrèrent Ragnacaire Roi de Cambrai, leur protestant, quand ils se plaignèrent du faux aloi, qu'il les obligeoit fort de les laisser vivre après une si vilaine action, dont pourtant il étoit bien aise de recueillir le profit. Vous savés bien, qu'il seroit aisé de joindre assez d'autres exem-

Dec. 3. l. 7.

Greg. Turon. lib. 2. cap. 42.

ples à ceux-ci, mais il s'en pourroit trouver d'odieux, & puisque je vous ai suffisamment prouvé, ce me semble, que les Romains ont eu tort de s'attribuer, en diffament les autres Nations, une fidelité & une prud'hommie qu'ils n'ont point eüe, j'aime mieux finir ici par la raillerie de Renier,

Les Grands, les Vignes, les Amans,
Trompent toûjours de leurs sermens.

Souvenés-vous aussi de ce que maintenoit Pilus dans les livres de la République de Ciceron, qu'elle ne pouvoit être bien regie sans beaucoup d'injustice; ce que justifie le mot commun, *summum jus sæpe summa injuria.* Et voiés un endroit singulier pour ceci dans le second livre de Denis d'Halicarnasse, où il se plaint de ce que les Romains n'avoient nul égard à la consecration des Dieux Terminaux faite par Numa, nonobstant laquelle ils ne pouvoient mettre de bornes ni de termes à leur domination. Si ne fut-elle jamais si étendue, qu'ils se le sont imaginé, se nommant les Seigneurs de toute la terre, dont ils n'ont jamais possedé la trentiéme partie au compte de Bodin.

D. Aug. 2. de civ. Dei. cap. 21.

L. 1. Reip.

Orbem jam totum victor Romanus habebat.

dit le Satyrique: ce qu'il faut conjoindre aux termes altiers, dont Ciceron abuse dans sa

troisiéme Catilinaire, où il soûtient que le Ciel seul donne des limites à l'Empire Romain, *fines imperii vestri, Quirites, non terra sed cœli regionibus terminantur.* C'est être grand Orateur & très mauvais Géographe.



DE
LA MALADIE DU ROI.
LETTRE XCVI.

MONSIEUR,

En me demandant des nouvelles du rétablissement de la santé du Roi, vous me voulés engager dans des questions Galéniques, où je ne desire point entrer: me contentant de vous dire, que tout ce qui s'écrit au desavantage de la Médécine par ceux, qui ont pris à tâche de la décrier, se refute, ou du moins est fort balancé par une infinité d'éloges, que d'autres lui donnent. Car vous pouvés vous souvenir comme cet Orateur Romain la préfere à toutes les autres applica-

tions de nôtre esprit, qui ne sont, ni si généralement nécessaires, ni si absolument utiles, comme elle. *Sit Philosophia res summa, ad paucos pertinet. Sit eloquentia res admirabilis, non pluribus prodest, quam nocet. Sola est Medicina, qua opus est omnibus.* Et à l'égard du passage de Pline, dont vous parlés, qui semble assurer, que les Romains furent six cens ans depuis la fondation de leur ville sans se servir de Médécins, il peut être maintenu faux par ce que témoigne Denis d'Halicarnasse d'une peste arrivée à Rome trois cens ans seulement après que Romulus l'eût fondée, qui fut si grande, que tous les esclaves, & bien la moitié des citoiens y moururent, les Médécins ni les amis secourables, ne pouvant suffire à l'assistance de tant de malades, *nec medicis sufficientibus, nec domesticorum atque amicorum ministeriis.* La ville de Rome n'étoit donc pas sans Médécins dès ce tems-là.

Quintil. decl. 264. — *l. 20. c. 9.* — *l. 10. hist.*

Mais défaites-vous de la mauvaise opinion, que vous avés prise de l'air de Fontainebleau, qui n'a rien de malfaisant comme vous le présupposés, sur tout en cette saison de l'Automne & après les grandes chaleurs, ses sablons, ni ses rochers ne pouvant pas le gâter par de mauvaises exhalaisons, non

plus que ses eaux très pures par de dangereuses vapeurs. La malignité de ses brouillars est une chose tout à fait imaginaire. Je suis même de l'opinion du Pere Mathurin, qui nous a donné l'histoire de cette Roiale maison; que le chaud de l'Eté y est si agréablement temperé par la fraicheur de tant de fontaines, & par le couvert de tant d'arbres, qu'on ne peut alors élire une demeure ou plus saine, ou plus plaisante. Et certes, Apollon, qui est le Soleil, & son fils Esculape, qui est l'Air, si nous en croions un certain Sidonien dans Pausanias, favorisant ce lieu comme ils font, il ne sauroit être mal sain, comme vous vous l'étes figuré, puisque ce sont les Dieux de la Médécine, c'est à dire les auteurs principaux de nôtre santé, quand ils sont tels que nous venons de le présupposer.

Vous étes d'opinion qu'on ne devroit paier les Médécins qu'après leurs cures, & selon qu'elles leurs auroient bien succedé; afin de les rendre plus soigneux par là, & plus attentifs à la guérison de leurs malades. En vérité Belon a écrit, que cela se pratiquoit de son tems en Syrie, où les Médécins fournissoient de plus les drogues nécessaires, bien qu'ils n'en fussent paiés qu'après avoir l. 2. relat. c. 91.

ſurmonté l'infirmité de leurs patiens. Cretophle Borri, ſi l'on peut citer cet Auteur, nonobſtant ſes impoſtures, a dit le même de la Cochinchine. Et le Pere Alexandre de Rhodes nous le vient de confirmer, aioûtant qu'au même lieu un jeune homme eſt plus haut taxé pour ſa guériſon, qu'un vieillard, parce que le premier ſe doit ſervir plus long tems de ſa ſanté que l'autre. Mais prenés garde ſi ce procedé eſt accompagné d'aſſez de juſtice pour être imité, & ſi l'équité peut ſouffrir, qu'un homme donne ſon tems, ſes ſoins, & ſa peine, non ſeulement ſans ſalaire, mais même avec la perte de ſon bien. Conſidérés d'ailleurs les inconveniens d'une telle coûtume. Qui ſera le Médécin, qui voudra s'ingérer dans une entrepriſe, qu'il ne croira pas lui devoir reüſſir? ou s'il y eſt contraint par les loix du païs, & de ſa profeſſion; qui ne hazarde tout pour ſortir promtement d'une affaire ſi ruineuſe, que lui paroit la cure d'une longue maladie, dont le mauvais ſuccès lui doit être tellement préjudiciable? Certainement il y a quelque choſe de dur, & de périlleux, dans une telle pratique.

2. par. de ſes voiag. c. 31.

Le témoignage du P. de Rhodes me remet en mémoire ce que j'ai fort conſidéré dans ſa

Rélation touchant le pouls des malades, & quelques autres particularités, qui s'obſervent par les Médecins de cette même Province ou Roiaume de Cochinchine. Il remarque, qu'ils ſont & Médécins & Apoticaires, comme ils étoient autrefois par tout, & que leurs médécines ne ſont ni ſi cheres, ni ſi fâcheuſes à prendre que les nôtres. Il aſſure, qu'ils ne purgent point aux fiévres intermittentes, ſe contentant de donner des médicamens, qui corrigent le temperament des humeurs ſans évacuation extraordinaire. Il dit, que de certaines familles ſont en poſſeſſion d'enſeigner cet art de pere en fils, aiant des livres ſecrets pour cela, qu'ils conſervent fort ſoigneuſement ſans les communiquer. Et il nous apprend, qu'ils diviſent le pouls en trois parties, dont la premiere répond à la tête, la ſeconde à l'eſtomac, & la troiſiéme au ventre, touchant pour cela toûjours avec trois doigts ce même pouls. Nos livres vous pouvoient avoir enſeigné, qu'on a diſtingué parmi nous vingt eſpeces de pouls ſimples, qui ſe peuvent mêler les uns avec les autres; & beaucoup d'autres choſes dont l'Ecole s'entretient ſur ce ſujet. Mais peut-être n'aviés-vous jamais ouï parler de cette diviſion ternaire, pratiquée avec trois doigts

pour prendre indication de ces trois parties du corps humain; laquelle à la vérité je ne voudrois pas vous cautionner pour irreprochable anatomiquement parlant. Tant y a que Herrera avec assez d'autres confirment presque tout cela en parlant de la Médécine des Chinois. Il dit que ceux qui l'exercent parmi eux, ne considérent guères les excremens des malades, s'arrêtant au mouvement du pouls, dont ils reconnoissent soixante & dix agitations différentes; qu'ils le tâtent en plusieurs endroits; & que saignant fort peu, leurs drogues & breuvages sont quasi toûjours pour exciter la sueur, parce qu'ils n'emploient les remédes purgatifs qu'à l'extrémité. Joignés à cela ce que j'ai lû dans la seconde partie de l'Histoire des Incas, qu'au Perou au lieu d'observer le pouls au poignet, ils le tâtoient au haut du nés assez près des sourcils, comme ils le pratiquèrent sur leur Roi Atahuallpa, quand il fut malade. Je sai bien que cela choque fort Hippocrate & Galien; mais si la pratique en est véritable & heureuse, pourquoi reglerons-nous le sens des autres par le nôtre, & leurs connoissances par celles, que nous avons prises jusqu'ici; Il est constant, que le Lechin Bassi, ou premier Médécin du Grand Seigneur, n'exami-

ne jamais le pouls des Sultanes, qu'elles n'aient le visage couvert, & le bras envelopé d'un crespe délié: Qui est le Médécin qui voudroit parmi nous pratiquer une si scrupuleuse cérémonie? Et qui pourroit se vanter d'avoir assez de discernement pour y bien reüssir en s'y soûmettant? Il ne faut point douter, qu'on n'ait été autrefois plus exact, que l'on n'est à observer le battement des arteres, puisque Pline nous a laissé par écrit, qu'Herophile fut si curieux & si admirable en *l. 11. c. 37.* ce point, qu'on n'abandonna sa doctrine qu'à cause de sa trop grande subtilité. Mais pour revenir au P. de Rhodes, il ajoûte, que ces Médécins Orientaux n'auroient nul credit, si d'abord sur ce mouvement du pouls ils ne devinoient d'eux mêmes tous les accidens survenus au malade, ce qu'il ressent pour lors, & ce qui lui doit arriver ensuite.

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura sequentur, *Virg. 4. Georg.*

pour nous servir ici de ce vers comme a fait Macrobe en semblable occasion, expliquant *l. 1. Satur.* les termes d'Hippocrate, qui exige de son *l. 20.* Médécin cette espece de divination. Avoüons que cela supposé pour constant, nôtre Médécine est fort éloignée de la perfection de celle du Levant.

N'eſt-ce point, que dans cette profeſſion, de même qu'en la plûpart des autres, l'opinion de tout ſavoir fait, que nous ne ſavons pas aſſez, parce que préſumant, que nous n'ignorons rien, quand nous ſommes arrivés à la connoiſſance de nos peres, nous ne cherchons plus au delà, comme ſi la Nature avoit les mêmes bornes, que nous donnons à nôtre eſprit, & comme ſi l'action de celui-ci contrainte & limitée de la ſorte, terminoit tous les effets de cette même Nature. Voilà ce qui expoſe la Médécine, *quæ una Artium Imperatoribus quoque imperat*, aux atteintes de ceux, qui ont voulu déclamer contre elle. Pline après l'avoir ſi haut élevée par ce bel éloge, reproche ailleurs à ſes profeſſeurs, qu'ils ſe jouënt impudemment de nos vies dont ils trafiquent, *animaſque noſtras negotiantur;* ceux d'entre eux, qui parlent le mieux, le plus commodément, ou le plus agréablement, ſe rendant auſſi-tôt les arbitres de nos Deſtinées, *ut quiſque inter iſtos loquendo polleat, imperatorem illico vitæ noſtræ neciſque fieri.* Ce n'eſt pas néanmoins qu'ils n'exerçaſſent de ſon tems leur métier en Grec, comme aujourd'hui parmi nous en Latin, & même en Arabe dans leurs ordonnances, *autoritas*, dit-il, *non eſt aliter quam*

l. 24. c. 1. & l. 29. c. 1.

Graece rem tractantibus; les malades du corps aiant pour la plûpart cette infirmité ſpirituelle, de ſe promettre davantage, des choſes, qu'ils n'entendent pas, *minus credunt quae ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt.* Enfin il leur impute, qu'ils ſont tout leur apprentiſſage à nos dépens, *diſcunt periculis noſtris, & experimenta per mortes agunt*; ce qui doit paſſer pour de pures invectives contre une ſcience, qui prend ſon origine du Ciel dans la Sainte Ecriture, & dont les profeſſeurs doivent être honorés par des préceptes pris du même lieu. Mais il ſeroit à ſoûhaiter, ſi je ne me trompe, qu'ils ne ſe préſcriviſſent pas des termes, ſoit dans leur théorie, ſoit dans leur pratique ordinaire, ſi peu analogues à la Nature, je veux dire qui n'ont pas aſſez de rapport à tous ſes effets. Ils ne ſe verroient pas reduits, comme ils ſont ſouvent, à la néceſſité d'accuſer nos Deſtinées, & de prendre le Ciel à garand du mauvais ſuccès de leurs cures; ce que Quintilien appelle fort bien, *anguſtias ſive artis ſive mentis humanae, ad invidiam referre Fatorum.* decl. 8.
Et néanmoins il n'y a rien de plus préjudiciable à leur profeſſion, qui devient de nulle conſidération par là, comme ne donnant que de vaines eſperances, ſelon l'induction de ce

même Orateur, *Fato vivimus, languemus, convalescimus, morimur. Medicina quid praestas, nisi ut juxta te nemo desperet?*

Pour en parler franchement, la plûpart d'eux promettent trop, & tiennent trop peu. Car si la Médécine n'est rien selon Platon & Galien même, qu'un art de conjecture, στοχαστικὴ τέχνη & si cette conjecture ne peut être prise pour autre chose, que pour une connoissance imparfaite, & moienne entre le savoir & l'ignorer; pourquoi ne temperent-ils pas tous leurs dogmes d'un grain de Sceptique, & pourquoi ne substituent-ils pas des doutes ingenus & raisonnables, en la place de tant d'assertions trompeuses, & de tant d'axiomes contestés dans leurs propres Ecoles. Quant à moi, je pense que l'Epoque y peut être admise sans leur faire de préjudice; & l'estime que je fais de la modeste rétenuë de cette secte, me fait croire aisément, que le Médécin Uranius Ephectique ou Pyrrhonien, comme le décrit Agathias, n'étoit point si ignorant, qu'il le représente, vû sur tout le grand état, que fit de lui Cosroès Roi de Perse, qui ne manquoit pas vrai-semblablement d'exellens Médécins. L'on pourroit donc soupçonner, que ceux de son métier le décriérent, comme il arrive toûjours, quand

L. 2. hist.

quelqu'un se sépare d'une cabale puissante. Enfin je vous puis dire confidemment, que la suspension d'esprit, dont je ne m'écarte que mal volontiers, ne m'a pas été tout à fait inutile dans la conduite de ce peu, que j'ai de santé.

Nec loquor hæc, quia sit major prudentia nobis. Ovid. 1. de Ponto el. 4.

Sed sum quam medico notior ipse mihi.

Je laisse ce propos, sujet à diverses reparties, pour reprendre celui de la guérison du Roi, dont vous desirés être informé. Il recueillera du moins cet avantage de sa maladie, que la santé ne lui sera plus un bien inconnu, & presque insipide, comme il est à ceux, qui ne l'ont jamais perdu. De plus, vous savés, que comme le déreglement d'une horloge n'est pas moins selon nature, que sa justesse & son bien-aller; les maladies ne sont pas moins physiques non plus, ni moins du cours ordinaire de cette même nature, que nos meilleures & plus robustes dispositions. Je vous parlerois du profit spirituel, qui se tire quelquefois des infirmités corporelles: *Nuper me cujusdam amici languor admonuit*, dit Pline le Jeune dans une de ses épitres, *optimos esse nos dum infirmi sumus*; Mais Sa Majesté a toûjours l'ame dans une si

Arist. 5. phys. c. ult.

l. 7. ep. 26.

parfaite aſſiette, qu'on feroit faute de lui en ſoûhaiter la continuation par des voies ſi perilleuſes. Ce qu'elle pourra remarquer dans le rétabliſſement de ſa bonne diſpoſition, c'eſt qu'elle n'eſt pas moins néceſſaire à goûter toutes les autres ſatisfactions de la vie, comme dans un port aſſuré, que la tranquillité de l'air, & la bonace des mers, à la naiſſance des Alcions. Vous n'ignorés pas, que Plutarque, qui eſt un bon garand, s'eſt ſervi de cette comparaiſon.

l. de ſan. tuen.

DE

LA MORT DES AMIS.

LETTRE XCVII.

MONSIEUR,

Je vous ai autrefois écrit la mort du P. Baranzan, de M. de Chantecler, du P. Merſenne, de Meſſieurs Feramus, Naudé, Guyet, & quelques autres amis, ſi nous en avons eu d'auſſi intimes que ceux-ci; je vous annonce

celle de M. Gassendi, qui vous touchera sans doute autant que son mérite étoit grand; & que vos inclinations ont toûjours eu de rapport aux siennes. Il n'y a rien de plus fondé dans la Physique que d'aimer ce qui nous ressemble, parce que c'est en quelque façon s'aimer soi-même, ce qui est aussi naturel que la haine des contraires. La sympathie de Pythias avec Damon, de Scipion avec Lelius, part du même principe, qui met cette grande aversion entre Thersite & Ulysse ou Achille, dont Homere a fait la plus grande diffamation du premier. Quand je me represente l'étroite union de vos vies, & que pour parler comme Pindare, Orion n'est pas Nem. Od. 2. plus inséparable des Pleïades, que vous l'étiés de ce cher ami, autant de fois, que la fortune vous reüinissoit tous deux en même lieu, je conçois aisément l'extréme déplaisir, que vous recevrés de sa perte. Les langueurs néanmoins, où je l'ai vû autant que la suite de la Cour me l'a pû permettre, & les infirmités de son arrieresaison, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus nécessaire. Ne pensés pas que je me veüille jetter par-là dans ce lieu

commun, que la mort eſt préférable à la vie, comme Midas l'apprit du bon homme Silene; ni que je prétende vous juſtifier par-là un ſentiment tiré de Dion Chryſôſtome,
Orat. 23. que les plus ſages des hommes furent ceux, qui nâquirent en Colchos des dents de ce fameux Dragon, parce qu'ils s'entretuèrent tous le même jour de leur production. Mon intention eſt de vous dire ſimplement, qu'eu égard au point fâcheux où la mauvaiſe conſtitution de celui, dont je vous parle, l'avoit reduit, nous ne ſaurions regreter ſa perte, ſans envier en quelque façon ſa felicité. S'affliger en ſemblable rencontre du trépas d'un ami, c'eſt être auſſi injuſte & ridicule que ceux qui ſe plaignent de la chûte des feuilles d'Automne, à cauſe qu'elles leur ont été agréables l'Eté. *Quid lucidius Sole; & hic deficiet*, dit Salomon dans ſon Eccleſiaſtique: Cependant nôtre Etre bien conſideré n'eſt rien, & celui de ce bel aſtre ſemble regarder l'Eternité. Mais comme il n'y a point de termes aſſez chetifs pour exprimer le neant de la vie, je n'en trouve point d'aſſez relevés pour vous faire entendre avec combien de fermeté ce grand homme l'a quittée, ce que je ſai bien, que vous apprendrés fort
Sen. qu. volontiers. *Puſilla res eſt hominis anima, ſed*

ingens res est contemtus animæ: c'est peu de chose à la vérité de perdre la vie, qui n'est rien, mais c'est beaucoup pourtant, vû nôtre foiblesse ordinaire, de la perdre avec tant de resolution. *nat. l. 6. c. ult.*

Permettés-moi de vous dire maintenant, que s'il y avoit lieu de contrôler nos Destinées, étant plus avancé dans l'âge, que n'étoit celui, qui nous vient de quitter, j'aurois apparemment plus de sujet que vous d'accuser le Sort, qui me reserve, vraisemblablement comme le plus coupable, à être exécuté selon la rigueur des loix le dernier. Bon Dieu à combien de disgraces est sujette une vie, qui s'avance insensiblement jusques dans la caducité!

Hui quam multa pœnitenda incurrunt vi-venti diu! *Laberius.*

Mais acquiesçons doucement aux ordonnances du Ciel, & considérons vous & moi dans ce rencontre, que nos ferions tort à nôtre ami de le plaindre comme l'on fait ceux, qui descendent tout entiers dans le sepulcre, & qui ne laissent autre chose d'eux, que les os & la cendre de leurs cadavres. Certainement son nom si célebre, ses ouvrages consacrés à l'immortalité, & sa renommée si glorieuse, demandent que nous le traitions d'une autre

façon. Je vous veux dire au ſujet de ſes excellentes compoſitions une choſe, qui pour me toucher ſeul, ne laiſſera pas de faire connoitre ſon équanimité par tout. Vous n'ignorés pas, qu'il m'a voulu nommer en divers lieux de ſes écrits, & vous pouvés vous ſouvenir, que dans ſon commentaire ſur le dixiéme livre de Diogene Laërce, qui contient la vie d'Epicure, il combat la doctrine de ce Philoſophe touchant la mortalité de l'ame humaine, comme il fait toûjours ce qui eſt contraire aux bonnes mœurs & à la Réligion. Là il parle dans la page 557. de huit raiſons qui ſe peuvent tirer des livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de trente-trois que j'ai reduites en forme de Syllogiſmes dans mon Traité de l'Immortalité de l'ame. Mais parce qu'au lieu de trente trois il ne m'en attribuë par inadvertance que vinttrois, je lui dis un jour en riant, qu'il m'avoit ſouſtrait dix argumens, dont j'avois grand ſujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçût très bien le reproche, que je lui faiſois dans cette figure; mais il m'aſſura néanmoins fort ſerieuſement, qu'à la premiere occaſion, ou dans une réimpreſſion de ſon livre, s'il s'en faiſoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me

priant,

priant d'excuſer ſa bévuë. En vérité la bonté de ſon naturel & l'innocence de ſes mœurs ne ſont pas exprimables, & nous n'en ſaurions conſerver ni un trop tendre ni trop exact ſouvenir.

La coûtume de la plûpart des peuples d'Amerique eſt d'enterrer avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas, comme quelques-uns l'ont écrit, à deſſein, qu'ils s'en ſervent en l'autre monde, mais afin qu'il ne reſte rien d'eux, qui puiſſe donner la moindre penſée aux vivans de la perte qu'ils ont faite. Il n'eſt pas même permis de nommer un defunt parmi les Sauvages de nôtre nouvelle France, qui prennent à injure, qu'on les faſſe par là ſouvenir de leur diſgrace, & qu'on renouvelle par ce moien leur douleur, accuſant ceux, qui le font, ſelon leurs termes ordinaires, de n'avoir point d'eſprit. Si le leur néanmoins avoit quelque teinture de la bonne Morale, ils ſauroient, qu'on peut s'entretenir agréablement ſur le ſujet des amis, qui ne ſont plus, qu'il n'y a rien de plus doux, que de ſe repréſenter leur converſation, & que pour nôtre propre ſatisfaction nous devons les enſevelir, s'il faut ainſi dire, dans nôtre mémoire. L'abſence, qui ſépare ceux qui vivent, de ceux qui ne

vivent plus, n'a rien de pénible, comparée aux joies qui resultent d'un si charmant souvenir, outre qu'elle est pour un si petit espace de tems, qu'elle ne mérite presque pas d'être considerée. Les jeux funebres des anciens ne furent-ils pas institués là dessus? puisque les Isthmiques, les Olympiques, les Néméens, & les Pythiques, ne se célebroient qu'en commémoration des hommes de vertu, dont la fin étoit honorée par de telles réjouïssances. En effet le tombeau est celui, qui nous met à couvert de toutes les disgraces de la vie; *inexpugnabilis arx sepulcrum est:* & pourquoi s'affliger de voir un ami dans un lieu de si grand repos? Si les larmes accompagnent quelquefois les obseques de son corps, les contentemens, dont nous croions, que jouït son ame glorieuse, nous obligent ensuite à la joie. Mais c'est en dire trop à un homme comme vous, qui connoit mieux que personne les remedes propres à toutes les indispositions de l'esprit. Un Rhéteur de Corinthe y afficha autrefois, qu'il distribuoit des médécines verbales contre toute sorte d'afflictions. Vous n'avés pas sa vanité, mais je suis assuré, que vous feriés mieux que lui ce qu'il promettoit.

Eus. præ. Ev. l. 2. c. 6. ex Clem. Alex.

Plutar. de 10. Rhet.

Je veux ajouter ici un petit apostile, tou-

chant ce plaiſant perſonnage, qui taxe de Pédanterie ceux, qui examinent les choſes academiquement, ou ſans rien décider, ce qu'il appelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a crû dire une grande injure de nommer un homme docte ignorant. Vous avés raiſon de ſoutenir qu'il connoit mal le caractére du Pédant, peutêtre parce qu'il ne ſe connoit pas lui-même, comme étant une choſe trop difficile. Il eſt certain, que celui, qui mérite ce titre, fait profeſſion de ne douter de rien, & aſſure toutes choſes voulant être crû, parce que aiant accoutumé de parler, ſoit à des enfans, ſoit à des perſonnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçû de contradiction. Mais il me ſemble, que vous avés pris avec un peu trop de chaleur & de dépit ſon inpertinence, qui ne peut faire tant de tort à perſonne qu'à lui-même. A la vérité ſans s'être beaucoup chargé de Latin, commes vous dites, Montagne & Charon le devoient avoir mieux inſtruit. Car pour les livres du Cardinal Cuſa de la docte ignorance, apparemment il n'en a jamais oui parler. Ils lui euſſent appris, que la ſcience humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne juſqu'à la connoiſſance de ſes doutes par les raiſons, qu'elle a de douter. Tant y a

qu'à ſon compte Socrate devoit être un franc Pédant, avec ſon Génie négatif & prohibitif ſeulement, dont ſes diſciples ont tant écrit, puiſqu'il n'aſſuroit jamais rien, formant ſeulement des doutes ingénieux ſur tout ce que les Dogmatiques de ſon tems avançoient avec le plus de reſolution. Cette grande injure de Pédant regardoit fort encore ce pere commun de tous les Philoſophes, autant de fois, qu'il proferoit ſon mot ordinaire, *hoc unum ſcio, quod nihil ſcio.* Moqués-vous, ſans vous fâcher, de ſemblables baſſeſſes d'eſprit; & ſi une loüable pieté vous fait pardonner aux plus coupables, *quia neſciunt quid faciunt*, uſés d'une indulgence plus aiſée envers ceux, qui ne ſavent ce qu'ils diſent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un ouvrage, où l'Autéur aiant emploié tous ſes bons mots, à peine ne trouvera-t-on une douzaine aſſez paſſables pour devoir être un peu conſiderés,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Sans mentir, c'eſt une choſe étrange, que des perſonnes de ſon talent, connu par les maximes, qu'il veut faire paſſer pour bonnes, aiment mieux dire des bagatelles de leur crû, que de bonnes choſes après d'autres.

DU SOUVENIR.

LETTRE XCVIII.

MONSIEUR,

Nous apprenons de Seneque qu'Epicure se plaignoit hautement de l'ingratitude de ceux, qui ne repassoient jamais dans leur mémoire les plaisirs, dont ils avoient autrefois joui, ce qu'ils devroient faire non seulement par reconnoissance d'une faveur reçûë, mais encore pour en recueillir une nouvelle & très solide volupté. Car selon ce Grec l'attente des contentemens futurs, donne trop d'inquietude, à cause de leur incertitude; & l'impatience de les voir arriver travaille souvent plus l'esprit, que leur possession ne le contente. Quand ils sont présens, outre qu'ils passent comme un éclair, & que le sentiment n'en peut être que momentanée, puisque le tems qu'on nomme présent, ne peut être conçû que comme un instant; on ne sauroit nier encore, que leur jouïssance ne soit toûjours accompagnée de quelque dégoût, &

qu'il ne ſorte alors comme du milieu de la volupté je ne ſai quelle eſpece de douleur, qui en eſt inſéparable;

Lucret. *—— medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.

Il concluoit de là, qu'il n'y a que le ſouvenir des joies paſſées d'où nous aions le moien de tirer une entiere & véritable ſatisfaction, rien ne s'y pouvant plus oppoſer, puiſqu'elle dépend abſolument de nous, & que la Fortune même avec ſa toute-puiſſance eſt incapable de la détruire. En effet cette aveugle Déeſſe nous ôte quelquefois de la main ce que nous tenions le plus aſſuré, & le plus affranchi de ſa juriſdiction;

Horat. *Multa cadunt inter calicem ſupremaque labra.*

Athenée, Et c'eſt pour cela, qu'un de ces illuſtres Goulus ou Paraſites diſoit autrefois, qu'il ne connoiſſoit point d'autre ſouverain bien, que celui d'avoir dans la bouche quelque friand morçeau, parce qu'il ne croioit pas qu'on pût le lui ôter, ni que rien le dût empêcher de l'avaler.

Tout cela rend la penſée d'Epicure fort ſoûtenable, à l'égard des plaiſirs, qu'on eſt capable non ſeulement de renouveller, mais

aussi de purifier, & peutêtre d'augmenter, par cette action de nôtre ame, qui nous represente les choses passées hors de tout trouble, & plus parfaites, que nous ne les avons autrefois ressenties. Je crois pourtant, qu'on pourroit porter encore plus loin la plainte de ce grand partisan de la volupté; puisque ce n'est pás en considération des seuls contentemens reçûs, que la mémoire nous rend le bon office, dont nous venons de parler; & qu'à mon sens nous lui sommes beaucoup plus rédévables de faire changer de nature aux ennuis, que nous avons soufferts, par un souvenir, qui du moins nous chatouïlle, s'il ne nous oblige davantage, aprés en avoir ôté tout ce qu'ils ont eu autrefois de piquant. Car il n'est pas plus naturel à l'Abeille de convertir en douceur l'amertume du Thim, ni au feu de changer les cailloux en crystal de Muran, & en pierres précieuses, qu'à nôtre reminiscence, si l'on peut user de ce mot, de rendre nos plus grandes adversités agréables, par cette opération merveilleuse, que nous éprouvons tous les jours. Aussi est-ce des travaux endurés, & des souffrances, qui nous ont le plus affligés, que le Poëte a si hardiment prononcé,

olim meminisse juvabit. *Virg. 1. Æn.*

Plus j'avance dans l'âge, plus je trouve de réalité dans cette doctrine: Et jamais je n'ai tant souhaité la mémoire d'un Jurisconsulte, ou d'un Heros de Roman, qu'aujourd'hui, que par le fréquent usage d'une révuë générale de tout ce qui m'est arrivé depuis tant d'années, je me donne mille satisfactions inconcevables à l'égard de tous les accidens de ma vie de quelque nature qu'ils soient. Je sai bien, qu'il y a des personnes, qui en usent tout autrement, & qui ne font jamais de réflexion sur leurs actions précedentes, que pour se contrister, si elles ont eu quelque mauvais succès. C'est ce qui fit dire à un ancien, qui étoit de cette malheureuse humeur, qu'il mettoit sa mémoire entre les plus grands maux de sa vie. Mais ce sentiment, qui est le plus ordinaire parmi le peuple, se trouve fort éloigné de celui des véritables Philosophes, qui ont accoûtumé leur raison à se rendre maitresse des choses passées, à tirer profit de tout, & à faire cette excellente transmutation, dont nous parlons„ du mal en bien.

Si je confonds quelquefois les mots de mémoire, de reminiscence, & du souvenir, c'est que l'usage ordinaire le permet ainsi, qui a laissé aux Latins ceux de recordation, & de recorder, dont autrefois l'on se servoit,

aiant leur fondement sur l'ancienne opinion, que les principales operations de nôtre ame se passoient au cœur. Car nous disons encore selon cette doctrine, savoir par cœur, & reciter par cœur, ou de mémoire, ce que nous pouvons prononcer sans lire, & sans suggestion. Les Records des Sergens ont encore cette noble origine, mais qui s'accorde très mal avec la bonne Philosophie. Et certes, l'oubli d'un amant en quelque chose, qui regardoit sa maitresse, fut fort gentiment excusée, sur ce que sa mémoire ne logeoit pas comme elle dans son cœur. Or cette mémoire étant une des plus importantes facultés de l'ame, se distingue du souvenir, qui est comme l'acte de la même puissance: Et le souvenir se confond avec la souvenance, comme n'étant qu'une même chose, renduë par une figure, qui se peut aussi bien nommer *Gallicisme*, que *Hellenisme*, ou *Grecisme*, puisqu'il nous est aussi naturel qu'aux Grecs d'emploier l'infinitif avec l'article pour exprimer un substantif. Quant à la reminiscence, *l. de mem.* Aristote la distingue si expressément de la *c. 1. & 2.* mémoire, qu'il attribuë cette derniere même aux animaux sans raison, reservant la reminiscence à l'homme seul, comme celle, qui se fait par une espece de discours ou de

syllogisme. C'est pourquoi il ajoûte que les personnes d'un esprit pesant ont ordinairement plus de mémoire, & celles, qui l'ont prompt & éveillé plus de reminiscence: *Non iidem memoria præcellunt, & reminiscentia; sed magna ex parte qui tardo hebetique sunt ingenio, memoriosiores sunt; qui celeri ac docili, reminiscentiores.* D'où vient, que tant de gens s'accusent souvent de peu de mémoire, pour chercher leur avantage du côté du jugement. Notés aussi, que cette reminiscence d'Aristote est fort différente de celle de Platon, toute occupée à remettre l'esprit dans les connoissances, qu'il avoit avant que d'informer le corps, & que le premier a établi deux sortes de mémoire, l'une sensitive ou animale, selon nôtre précedent discours, & l'autre intellectuelle ou raisonnable, qui convient à la reminiscence, quoiqu'il les rende toutes deux dépendantes du temperament du cerveau. Mais l'on n'est pas obligé de parler toûjours avec tant d'exactitude, ni d'emploier si précisément les termes, dont nous usons, quand le langage commun en dispense, & qu'on fait profession de s'en servir indifféremment, comme je le fais ici.

Or pour rendre plus utile, & plus agréable tout ensemble, la souvenance des choses paf-

ſées, il faut connoitre l'art d'en bien uſer, & ſavoir y proceder avec cet ordre, que les Sages ont nommé l'ame de l'Univers, & de tout ce qu'il contient. Clement Alexandrin tire même l'origine du mot Grec, qui ſignifie Dieu, de l'ordre excellent, de la belle poſition, & de l'admirable conduite dont il ſe ſert en toutes choſes, Θεός παρὰ τὴν Θέσιν. Certes il n'eſt pas des méditations Philoſophiques, telles, qu'eſt celle dont nous parlons, comme de ces agréables réveries d'amour, où l'on permet à l'eſprit de ſuivre tout ce qui lui plait, le laiſſant aller ſur ſa foi, & lui accordant de faire des équippées juſques dans le vuide, ſans en tirer jamais autre profit que celui d'un divertiſſement illuſoire. La raiſon, qui nous doit obliger, au ſujet que je traite, à mieux occuper nôtre faculté mémorative, & à pratiquer plus avantageuſement cet entretien interieur, qui nous donne une ſi douce converſation avec nous mêmes, dont perſonne ne peut nous priver; c'eſt que ſelon l'obſervation d'Ariſtote nous ne ſaurions jamais nous bien prévaloir des choſes, que nous avons conçuës ſans ordre, ni les tirer avec plaiſir de nôtre mémoire, ſi elles y ſont entrées, & ſi nous les y tenons placées avec confuſion. C'eſt pourquoi, ajoûte ce mai-

l. 1. Strom. in fine.

Lib. de mem. c. 1

tre de l'Ecole, les Mathématiques, qui ont leurs parties si bien reglées & avec tant de rapport entre elles, se conservent beaucoup mieux dans nôtre souvenir, que les autres sciences qui n'y entrent pas avec tant de méthode. Si nous voulons donc recueillir quelque fruit de nos actions passées, par des réflexions & des vuës reïterées, dont Pythagore & ses disciples usoient si heureusement: Si nous desirons retirer, non seulement des plaisirs, qui nous ont été chers, mais encore de nos plus grandes adversités, les consolations, que la mémoire d'Epicure lui fournissoit: Il faut observer tout l'ordre, qui se peut pratiquer dans cette sorte de *homilies*, n'y bâtir jamais, comme l'on dit, de chateaux en Espagne, congédier toutes ces vaines chatouïlleuses pensées, qui se détruisent les unes les autres, & conduire cet examen de conscience, s'il faut ainsi parler, de telle façon, que le tems, le lieu, la matiére, ou les personnes, le reglent sans saillies & sans extravagance. Car, pour le dire encore un coup, il faut laisser aux charmantes réveries d'un amant, ces égaremens d'esprit qui lui paroissent si tendres, puisque ceux, qui les décrivent le mieux, avouënt, que la raison y est séduite, & son usage presque entierement suspendu. La Philosophie est

tropimpérieuse, & ne s'éloigne pas assez du serieux, pour souffrir ses interregnes d'une passion, sur la partie principale de nôtre ame. L'on a nommé Ephemerides Pythagoriques, les récapitulations journalieres, dont ce grand ami de la rétraite & du silence a donné les premiers leçons. Mais parce que ses conversations abstraites, dont nous parlons, s'étendent sur tout le cours de la vie, dont l'on se rend un agréable compte à soi-même, elles ont plus de rapport à une confession générale, (pour emploier encore ce terme de réligion) qu'à ce que la Morale de Seneque & de Pythagore a si vertueusement enseigné pour un usage quotidien.

J'avouë, que tout le monde n'est pas propre à s'entretenir agréablement de la sorte, & à se fournir à soi-même une compagnie préferable à mille autres, puisqu'elle ne manque jamais, & qu'il ne s'en trouve point, qui prenne si aisément nôtre humeur, en s'y accommodant, ni qui use de tant de complaisance qu'elle en a pour nous. Ceux, que n'éprouvent rien de plus ennemi, que leur propre génie, qui ne rencontrent en eux mêmes que de quoi se contrister, & qui ne se retirent jamais de la moindre solitude, qu'avec des chagrins, qui leur alterent visible-

ment le corps & l'esprit, n'ont garde de trouver leur compte dans la pratique de ce que nous disons. Mais il n'en est pas de même des ames nées à la contemplation; & pour dire un mot sans vanité de ma propre inclination, je vous puis assurer avec cette franchise qui nous lie d'une si étroite amitié, que je ne pense pas m'être jamais retiré de ces promenades solitaires dont vous m'avés souvent fait des reproches, qu'avec beaucoup plus de gaieté que je n'en avois en les commençant; & que je n'ai point trouvé de plus grande consolation aux dégoûts inévitables de la vie, que dans les retraites interieures & profondes, où dégagé de la presse l'on a moien de soûmettre à Dieu & à la raison les plus violentes passions. Or outre ce remede à toute sorte d'afflictions, que j'y ai toûjours rencontré, vous y établissés bien plus solidement la satisfaction, où vous pouvés être des choses du monde & du traitement de la Fortune. Car c'est là que chacun peut infiniment contribuer à son bonheur, par une certaine méthode de multiplier les plaisirs, en donnant un prix extraordinaire aux moindres faveurs du Ciel. C'est encore au même lieu, où l'on se prépare contre les plus dangereuses embûches de cette même Fortune. Il est

souvent de ses caresses, & de ses plus belles apparences, comme de celles d'une santé trompeuse. Le teint plus coloré qu'à l'ordinaire, & le visage meilleur que de coutume, sont quelquefois au dire des Médécins des présages d'une maladie prochaine, ce qu'en mon particulier j'ai souvent éprouvé. *Si plenior aliquis, & speciosior, & coloratior factus est, suspecta habere bona sua debet: quæ quia neque in eodem habitu subsistere, neque ultrà progredi possunt, fere retro, quasi ruina quadam revolvuntur*, selon le texte de Cornelius Celsus, pris d'un des premiers aphorismes d'Hippocrate. Les favorables traitemens de la Fortune nous doivent être encore plus suspects, & nous faire toûjours apprehender quelqu'un de ses grands revers, à quoi ne se trouvent jamais préparés ceux, qui ne considérant que le présent, sont aussi éloignés des pensées du futur, que des réflexions sur le passé, parce que leur humeur ou leur mauvaise institution les rend ennemis de la contemplation, qu'ils nomment une pure extravagance, ou l'effet d'une bizarre mélancholie. l. 2. c. 2.

Quoiqu'il en soit, l'on ne sauroit nier que l'habitude à converser avec soi-même par le souvenir du cours de nôtre vie, selon les biens & les maux, que nous y avons éprou-

vés; ne ſoit une des plus courtes voies pour arriver à la félicité, puiſqu'il n'y a rien, qui nous approche davantage de la Divinité. En effet Ariſtote n'a jamais penſé plus dignement de Dieu, que quand il l'a mis dans une plenitude de toutes choſes, qu'il trouve en lui-même & ſans aucune dépendance d'ailleurs; ce qu'il a repréſenté par le ſeul mot de *avtarquie* qu'il lui attribuë, & dont il fait le ſouverain bien. Or quel moien avons-nous d'acquerir, autant que nôtre humanité le ſouffre, cette indépendance d'autrui, & cette pleine ſuffiſance, qui nous ſoit propre, ſi ce n'eſt par l'heureux ſouvenir dont nous parlons, qui dépend abſolument de nous, & qui non content de nous mettre en poſſeſſion de tous les biens de la vie, que nous y avons experimentés, a même l'induſtrie de métamorphoſer nos maux paſſés en de véritables ſatisfactions d'eſprit? Nous avons déja expliqué comme ces choſes ſe font, & nous ne pouvons pas douter de leur ſuccès après la ſincere proteſtation d'Epicure à ſon cher Idomenée, qu'encore qu'il fût dans l'agonie d'une mort très douloureuſe, comme étant cauſée par la ſuppreſſion d'urine, & par l'inflammation de ſes entrailles, il ne laiſſoit pas pourtant de ſe trouver dans une aſſiette d'ame très douce,

&

& dans une joie très accomplie, que lui donnoit l'agréable mémoire de tant de belles pensées où il s'étoit entretenu toute sa vie, & de ce nombre considérable de choses nouvelles, dont il avoit le premier enrichi la Philosophie. Si ce grand ami de la volupté a pû se consoler, & même se réjoüir de la sorte, dans les ressentimens d'une nephretique, qui l'ôta de ce monde peu d'heures aprés, assurant, que le souvenir de ses actions, & de ses contemplations Philosophiques, compensoit avec plaisir toutes ses souffrances; que ne devons-nous point attendre de nos méditations raisonnables & bien reglées, dans un meilleur & moins déplorable état, comme celui où nous les pratiquons d'ordinaire;

En vérité il n'y a que l'épreuve seule, qui nous puisse apprendre, quelles sont les douceurs de repasser sur l'innocence de nôtre enfance; sur l'institution de nôtre jeunesse; sur le progrés de nôtre raison; sur la premiere application de nos soins aux actions de la vie civile; sur le contentement ou le dégoût que nous y avons trouvé; sur les notables & periodiques changemens qui nous sont arrivés, jusqu'à ce que nous soions parvenus dans un âge plus avancé; sur les coups de Fortune bons ou mauvais que nous avons

ressentis; sur les emportemens d'esprit que tout le monde souffre, & les déreglemens de nôtre volonté si difficiles à domter; sur la condition, dans laquelle nôtre propre choix, ou celui de nos parens, nous a fait vivre; bref sur tout ce que nôtre imagination nous peut représenter, dans une vieillesse qui l'a encore assez vive, & la mémoire assez entiere, pour y faire toutes les reflexions possibles. Car tenés pour très constant, que tous ces articles différens sont autant de sources inépuisables de pensées, & de sentimens qui naissent en foule dans un esprit accoutumé au discours interieur, & à la méditation. Nôtre seule instruction, par exemple, ne nous doit elle pas fournir un entretien aussi utile qu'agréable, de tout ce que nous avons appris de ceux, qui ont eu la charge de nous élever, pour y remarquer non seulement ce que nous leur devons, comme a fait Marc Antonin au premier livre de sa propre vie, mais encore leurs fautes, & leur mauvaise conduite, qui cause de si dangereuses consequences? Ajoûtés à cela le fruit de vos études particulieres, si elles ont été assez heureuses pour inventer quelque chose, par un travail, qui vous soit propre, & par une application d'esprit, où vous n'aiés été primé

de personne. Sans mentir les transports de joie, qui naissent de là, sont inconcevables à ceux, qui n'en ont jamais été chatouillés & le moindre des chapitres, que nous avons touchés est capable separément, de nous occuper l'ame avec douceur, autant de tems, que nous en pourrons accorder à cet exercice contemplatif.

Que si sortant de nôtre petit monde portatif, nous voulons avoir quelque attention à tout ce que le grand nous fera voir de considérable, soit par le souvenir de ce que nous y aurons observé, au cas que nous nous soions plûs aux voiages, soit que nous deferions aux rélations des autres, qui ont voulu que le public profitât de leurs travaux; c'est où la seule mémoire nous produira tant de sujets d'admiration, que nôtre satisfaction ne pourra être troublée, si ce n'est par la trop grande multitude d'objets divertissans. Quel plaisir de juger des différentes *phases* de la Nature, & des divers visages, qu'elle prend dans toutes les parties du Monde, par des caprices, que la seule longueur ou varieté du tems peut excuser! De comparer l'ancienne Egypte, lors qu'elle endoctrinoit la Grece, & qu'elle étoit l'Ecole commune des Pythagores, des Platons, & de tous ces renom-

més Sages, ou Philosophes; avec l'Egypte des derniers siécles, pleine d'ignorance & de barbarie! De considérer le même changement à l'égard de la vieille Grece, où cette superbe Corinthe n'a pas présentement vint maisons, & où la savante & populeuse Athenes ne compte pas aujourd'hui trois à quatre mille chetifs habitans, n'y restant que quelques ruines du Lycée, & deux colomnes, qui marquent avec un tas de pierres, la place où fut autrefois l'Academie! Certes il est difficile d'observer ces choses, sans élever son ame au dessus de tout ce qui est périssable; comme l'on ne peut lire sans quelque indignation dans un voiage recent, qu'une vieille femme fait présentement son poulailler de l'étude de Demosthene. Cela nous porte ensuite à respecter & là, & dans tout ce que contient ce vaste Univers, la générale Destinée, qui ne peut être autre, que l'impénétrable volonté de Dieu. Aussi avoit-on surnommé aux lieux dont nous venons de parler le grand Jupiter *Mœragete*, ou, *Conducteur des Parques*, comme celui, qui dispose de tout ce que nôtre seul défaut de lumiere, & la pure foiblesse de nôtre esprit a fait appeller Fatalité, Destin, ou Necessité éternelle, absoluë, & invincible.

Du Loir.

Pausan. l. 8.

Il y a deux choſes à obſerver dans ces rêveries morales & ſtudieuſes, où nous exerçons nôtre ſouvenir, qui ne ſe peuvent omettre ſans perdre le principal fruit de toutes nos méditations. La premiere, de recueillir ſoigneuſement ſur des tablettes ou autrement de certaines penſées, qui nous viennent quelquefois dans cette abſtraction, ſi nous ne voulons pas les perdre, les jugeant dignes de quelque conſidération; parce qu'à peine & rarement ſe préſentent-elles une ſeconde fois à nôtre imagination. Les Arabes ont un proverbe, qui porte, qu'à faute d'être ſoigneux d'avoir toûjours ſur ſoi ce qu'il faut pour une ſi importante recolte, l'on ne ſauroit jamais poſſeder, ni ſe ſervir à propos d'un bon mot. Les termes dont ils uſent portent dans leur traduction, *qui non habet in manica album, non habet in corde verbum.* Sem. ſap. Et c'eſt ce qui obligea cet Haſan, dont ils priſent tant la doctrine, à donner un écu d'or d'un bout de plume, pour écrire promtement une ſentence, qu'il craignoit d'oublier. Car tout le monde n'a pas le privilége de ces magiſtrats de Cnide, appellés par antiphraſe *Amnémones*, à cauſe de leur excellente mémoire. Plutar. qu. Græc. Et pluſieurs même ſont ſi infortunés en cette partie, qu'elle leur manque au beſoin, comme au Loup

Cervier, s'il eſt vrai, que dans ſa plus grande faim il perde le ſouvenir de ſa proie, comme on l'a écrit, pour peu qu'en ſe retournant il la perde de vuë. Tant y a, que les moins oublieux, & ceux que la Nature a le plus obligés en cela, ne laiſſent pas d'avoir ſouvent beſoin de ce ſecours. La ſeconde choſe, que je crois auſſi fort néceſſaire, ſur tout à ceux de nôtre génie, c'eſt de finir toûjours nos *homelies*, de quelque ſorte qu'elles ſoient, par cette commune reflexion Sceptique, que toutes nos lumieres ne ſont que ténebres, & nos plus fortes connoiſſances, que des titres certains de nôtre ignorance. Les vérités conſtantes n'ont nulle proportion avec la foible portée de nôtre eſprit, & nos plus ſecrets entretiens ne manqueront jamais de nous faire appercevoir, s'ils ſont accompagnés d'ingenuité, que ſi Democrite a eu raiſon de dire de ſon tems, que cette vérité, que tant de Philoſophes cherchent, étoit cachée au fond d'un puits, l'Alléman a ajoûté depuis de fort bonne grace dans une de ſes proverbes, que par malheur encore la corde néceſſaire pour déſcendre dans ce puits s'étoit rompuë.

L'excellente deſcription que fait cette incomparable perſonne, (*) qui eſt nôtre admiration commune, des belles réve-

(*) Madalaine Scuderi.

ries d'un amant, & de ses transsports d'esprit où elle lui permet de prendre si agréablement l'essor, est en partie cause du sujet de cette lettre. Mais tenés pour assuré, que ce n'est pas légerement ni sans y penser que je viens de la mettre hors de toute comparaison. J'ai vû tout ce que la Grece nous a laissé dans ce genre d'écrire qu'elle nommoit *Erotique*. Clitophon & Leucippé d'Achilles Statius, Ismené & Ismenias d'Eustathius, Théagene & Chariclée d'Héliodore, Rhodanthe & Dosicles de Théodore Prodrome, aussi-bien que Daphnis & Chloé du Sophiste Longus, avec Théogene & Charide qu'on donne à un Athénagoras, ont été autrefois les divertissemens de ma jeunesse. Je me souviens même de l'extrait que nous a donné Photius dans sa Bibliothéque, tant des amours de Rhodanes & de Sinonis, décrites par Jamblique, que de celles de Dinias & de Dercyllide que rapportoit Antonius Diogenes; mais en vérité je ferois conscience de mettre tous ces ouvrages, quelque mérite qu'ils aient, à l'égal d'une Clelie, ou d'un Artamene. Ce n'est pas que les Grecs n'aient été des Peintres merveilleux à bien représenter les mœurs, & à tirer en perfection la figure des esprits, dont ils exposent toutes les passions d'une façon si naïve,

que jamais les Latins n'y ont pû arriver. Aussi n'avons-nous rien de ceux-ci en ce stile ni sur cette matiere, qui approche de ce qu'ont fait les autres. Aprés avoir rendu néanmoins aux premiers ce qui leur est légitimement dû, je ne ferai pas difficulté d'ajoûter, que les deux ouvrages de nôtre langue dont je viens de parler, ont non seulement les graces Grecques, qui regnent dans toute leur contexture, mais de plus une gentillesse & une pointe d'esprit, qui leur donne un avantage nompareil, sur tout dans ces entretiens miraculeux des histoires particulieres qu'on y voit. Enfin je suis persuadé, que ni les anciens Grecs ou Latins, ni les modernes Italiens, Anglois, ou François, n'ont rien produit en ce particulier caractére, qui leur puisse être raisonnablement comparé. Mon intention n'est pas de préjudicier par là ou à la charmante Astrée d'Urfé; ou aux trois belles Arcadies de Sennazare, de Sidney, & de Lope; ou à la célébre Cassandre, si heureuse au choix de sa scéne, & si remplie de beaux évenemens; n'ont plus qu'à quelques autres piéces de même nature, & qui sont aussi de très haut prix. Une chose ne perd rien de sa grandeur, pour en avoir quelqu'une au dessus de soi.

Laberius. *Non est pusillum si quid maximo est minus.*

Il n'y a point de *bien* qui n'ait ſon *mieux*, & quelque choſe encore au delà où de *ſuperlatif*. La ſignification néanmoins de ce dernier terme, toute exquiſe qu'elle eſt, n'ôte rien à celle des deux autres.

DE

LA SCIENCE QUI EST EN DIEU.

LETTRE XCIX.

MONSIEUR,

Bien que quelques-uns aient defini la Philoſophie une ſcience qui apprend à connoître Dieu, je tombe pourtant d'accord avec vous, que la gloire d'un Chrétien ne conſiſte pas tant à être bien fondé en raiſon, qu'à ſe tenir ferme & bien confirmé dans la Foi. *Memento Chriſtiane, quod non voceris rationalis, ſed fidelis*, dit pour cela Saint Auguſtin. Mais encore ne faut-il pas traiter ſi injurieu-

ſement cette même raiſon que d'autres ont fait, par une zèle peutêtre inconſidéré; puiſque la tenant de Dieu auſſi bien que la vraie Réligion, nous ſommes obligés de les respecter toutes deux comme filles du Ciel. C'eſt ce qui fait prononcer à Lactance Firmien cette belle ſentence, que le ſommaire de toute nôtre intelligence doit aboutir à ce point, de ne penſer jamais, que la Réligion ſoit contraire à la ſageſſe ou à la raiſon, ni qu'il y ait de véritable ſageſſe ſans la Réligion; *ut neque religio ulla ſine ſapientia ſuſcipienda ſit, neque ulla ſine religione probanda ſapientia.* Tant y a, que nôtre Philoſophe n'a pas été tel, qu'on vous l'a dit dans cette conference, dont vous voulés être informé, n'aiant pas ſi peu reſpecté les autels, qu'on lui puiſſe abſolument imputer à crime tous les propos, qu'il tint avec une liberté, qui accompagne ſouvent ceux de ſa profeſſion. En effet, outre qu'il eſt reconnu pour ne manquer pas de zèle dans une véritable dévotion, l'on peut ſoûtenir en ſa faveur, que comme tout menſonge proferé ne rend pas un homme menteur, quand il croit dire la vérité, toute héréſie non plus ne fait pas hérétiques ceux, qui ſemblent y adhérer lors qu'ils penſent ſuivre de bons ſentimens, n'y aiant que l'opiniâtreté contre

l. de falſa Religione c. 1.

les vérités Catholiques, qui les puisse convaincre d'être tels. Je laisse donc à Messieurs de Sorbonne l'examen des pensées, dont il s'expliqua, pour en retrancher ce qu'ils jugeront de quelque préjudice à la Foi, & dans le seul dessein de contenter vôtre curiosité, je ferai cet effort sur ma mauvaise mémoire, de vous rapporter sommairement, mais avec le plus de fidelité, qu'il me sera possible, ce que j'en ai pû retenir.

Le théme sur lequel ses antagonistes & lui s'exercèrent le plus, fut celui de la science ou connoissance que Dieu a des choses; quoique tous s'accordassent en ce point qu'elle devoit être infinie, comme le sont tous les attributs de la divinité. Dieu voit tout, Dieu est tout esprit & tout Oreille, dit même la Poësie Payenne.

Οὖλος γὰρ ὁρᾷ, οὖλω δὲ νοεῖ, οὖλος δέ τ' ἀκούει.

Totus namque videt, totus mens, totus & audit.

Pausanias assure, que les Grecs ne donnèrent trois yeux à une statuë de Jupiter que pour marquer sa connoissance de tout ce qui se passe dans son Roiaume & dans celui de ses deux freres, c'est à dire au Ciel, sur Terre, & aux Enfers; ce qui peut encore être rapporté

aux trois tems différens, le passé, le présent, & le futur, qui lui sont également connus. Et c'est pour cela que Mercure Trismegiste a nommé Dieu un cercle intelligible, ou une sphere d'intelligence, dont le centre étoit par tout, & la circonference en nul endroit, d'autant qu'elle n'a point de limites. Mais parce que la puissance de ce même Dieu, toute étenduë qu'elle est, n'empêche pas que l'Ecole n'avouë qu'il y a des choses, qu'il ne peut pas faire, comme par exemple du passé le futur, *siquidem potentia ad præteritum etiam Deo denegatur:* nôtre Philosophe soûtint, qu'on pouvoit maintenir sans impieté, qu'il se trouvoit de même beaucoup de choses, qui n'étoient point soûmises à la connoissance de Dieu; telles que sont les actions, qui peuvent être ou n'être pas, comme dépendantes de nôtre Franc-Arbitre; l'Eglise aiant determiné au Concile de Constance, qu'il y a des choses contingentes, & tellement libres, qu'elles peuvent aussitôt arriver, que ne pas arriver.

Sess. 8.

Car puisqu'on reconnoit, que ce n'est pas un defaut de puissance en Dieu de ne pouvoir empêcher que le passé n'ait été, toute l'impuissance se trouvant au sujet, qui enveloppe une repugnance de contradiction, pour user de termes classiques; l'on doit dire de même

que ce n'eſt pas une ignorance en Dieu de ne pas connoitre les choſes contingentes & dépendantes de nôtre volonté indéterminée; dautant que le defaut dépend de leur nature, qui reſiſte à cette connoiſſance par une invicible contradiction, *ut ſe habet res ad eſſe, ita ſe habet ad cognoſci.*

Les connoiſſances de Dieu ſont toûjours vraies, & ſa ſcience néceſſaire auſſi bien qu'éternelle; de ſorte, que ſi Dieu ſavoit, que je dûſſe faire une choſe, qui dépend abſolument de ma volonté, il s'enſuivroit qu'avant que de m'y déterminer il ſeroit tellement néceſſaire, que je la fiſſe, qu'il ne me ſeroit pas poſſible d'en uſer autrement. Or cela ruine de ſorte nôtre Franc-Arbitre, qui conſiſte à pouvoir faire, ou ne pas faire, agir, ou ne pas agir; qu'on peut dire, qu'avec ſa perte il n'y auroit plus en nous ni bonté ni malice morale, ni vice ni vertu, qu'on nous pût imputer, *nemo peccat in eo quod vitare non poteſt,* dit fort bien Saint Auguſtin. Ajoûtés à cela, que contre toutes les regles du bon raiſonnement, deux propoſitions contraires ſeroient vraies en même tems, l'une aſſurant la néceſſité de nôtre operation future, & l'autre ſoûtenant la franchiſe de nôtre volonté pour ne s'y pas porter ſi bon ne lui ſemble.

l. de lib. arb.

Il est certain, & cela fut sans contestation, que tous les Attributs de Dieu, comme le sont ceux de la science, de la volonté, & de la puissance, sont des choses si parfaitement unies en lui à cause de sa simplicité, qu'on peut dire, qu'ils sont sa divinité même; n'y aiant que la foiblesse de nôtre esprit, qui nous oblige à les concevoir diversement, par une distinction nommée virtuelle, c'est à dire, qui les fait différer en vertu seulement. Mais il faut aussi démeurer d'accord, que la puissance du même Dieu s'étendroit bien plus loin, si elle n'étoit limitée par sa volonté, qu'il pourroit donner l'être à beaucoup plus de choses, qu'il n'en veut produire; que les Mondes seroient aussi infinis, que Metrodore les concevoit, s'il ne les eût voulu reduire à l'unité; & par consequent, qu'il peut en de certains cas ce qu'il ne veut pas. L'on doit dire le même au sujet de sa science, qu'elle n'est bornée, que par sa seule volonté, qui a été de tout tems de créer un animal libre dans ses actions, & joüissant d'un Franc-Arbitre, afin que par là usant de mouvemens propres, & aiant part à l'honneur d'une sainte vie, il pût esperer la certitude où les autres créatures ne peuvent arriver.

Or si cette exception mise à la science Di-

vine, des actions humaines, qu'on nomme contingentes, parce qu'elles peuvent être ou n'être pas, ne marque nul defaut en elle, qui ne laisse pas d'être infinie, puisque elle embrasse tout ce qui peut être connu, & la repugnance de la part du sujet, qui ne peut recevoir cette contraction, que nous avons déja dite d'être nécessaire & de ne l'être pas au même tems: Il s'ensuit, qu'il n'y sauroit avoir d'impieté à soûtenir, que Dieu ne sait pas déterminément quelles seront les actions d'un homme consideré comme agent libre; non plus qu'à dire, que le même Dieu ne peut pas les choses qui sont contre toute raison, & contre sa nature, comme de pecher, de s'anéantir, ou de se détruire soi même, parce qu'en l'un & en l'autre cas, il voudroit & ne voudroit pas, il seroit Dieu, & ne le seroit pas? ce qui implique, enveloppe, ou enserre une contradiction, qu'on ne sauroit prononcer sans blaspheme.

C'est assez faire pour rendre sur ce sujet à Dieu ce qui lui est dû, d'assurer, qu'il sait tout ce qu'il veut savoir, & qu'il comprend tout ce qui peut être sçû. Que si sa préscience ne s'étend pas jusques sur des effets dépendans de nôtre volonté, parce qu'ils sont incertains, & peuvent aussitôt ne point arriver,

qu'autrement; l'on ne peut pas imputer cela à un manquement de lumiere, ou de capacité dans l'esprit Divin, mais seulement au defaut de ce qui est alors exposé à sa prévoiance. En effet il n'y a point d'impuissance à ne pouvoir pas ce qui est impossible. Ce que Dieu ne voit point, n'est indubitablement pas en état d'être vû. Et les objets dont nous parlons qu'il n'envisage pas comme certains, parce qu'il les a rendus muables ou contingens, & par consequent non-nécessaires; ne prouvent autre chose sinon, qu'ils ne sont pas capables d'être représentés nécessairement, ce qui est cause, qu'il ne les regarde que comme contingens; c'est à dire indifférens aux deux parties de la contradiction, à l'ouï, & au non, à l'être, & au non être.

Pomponatius l. 1. de fato. lib. arbit. & prædest. c. 15.

On voulut paier nôtre Philosophe des deux sortes de connoissance que les Théologiens ont acoûtumé d'attribuer sur cela à la Divinité, celle *de vision ou de vuë*, & celle *de simple intelligence:* en lui représentant ce que Saint Thomas, a dit dans la question quatorziéme de la premiere partie de sa Somme. Nous lui proposâmes de même la distinction des deux nécessités, dont l'une est absoluë & se dit dans l'Ecole *consequentis*; l'autre hypothétique ou conditionnelle, qui s'appelle *con-*

sequentia.

consequentiæ. Et il ne tint pas à lui paraphraser les termes de Saint Augustin, que nous ne le missions à la raison: *futura non ideo sunt, quia a Deo præsciuntur; sed idcirco præsciuntur, quia futura sunt;* tâchant par là de lui faire reconnoître en Dieu une science certaine des choses qui dépendent de nôtre volonté, sans préjudicier au Franc-Arbitre. Quelle apparence, lui remontra quelqu'un, d'attribuer moins de connoissance à Dieu, que Virgile n'en donne à son Protée? quand il assure de lui,

l. 3. de lib. arb. c. 4. & Origenes super Ep. Pauli ad Rom.

——— *novit namque omnia Vates*
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

4. Georg.

Le Cygne & le Corbeau furent consacrés à Phœbus par les Payens, pour dire qu'il savoit tout ce que les jours & les nuits peuvent produire; outre que le Trépied servant à ses Oracles montroit, qu'ils s'étendoient sur les trois tems, le présent, le futur, & le passé, *ipsa tripos trini cursus præsagia pollicetur, hoc est, Extantis, Instantis, & Rapti*, selon les termes de Martianus Capella dans son neuviéme & dernier livre, qui est celui de la Musique. Mais il se tint inébranlablement ferme dans sa doctrine Péripatétique, que les propositions *de futuro in materia contingenti*, ne pouvoient être dé-

terminément vraies, d'autant, qu'il faut nécessairement qu'une chose pour être contingente soit de telle nature, qu'elle puisse être ou n'être pas. Il protesta, qu'il lui étoit impossible de comprendre, ce que c'étoit qu'une certitude contingente; & nomma un franc galimathias de dire, qu'une chose soit infail-
l. 2. c. 7. & lible, mais non pas nécessaire, ajoûtant ce
l. 4. c. 3. mot de Pomponace au sujet des nécessités *consequentiæ*, *non consequentis*, dont il se raille, *hoc utinam tam bene intelligeretur*, *quam bene involvitur*, *videnturque potius esse illusiones istæ quam responsiones*. Et ailleurs: *potius sunt verba*, *& furfura*, *quam res*, *& vera farina*. La comparaison de ceux, qui prédisent le malheur d'un homme courant vers le précipice, sans y rien contribuer, le fit plûtôt rire, que rendre; parce que leur prédiction au lieu d'être absoluë contient cette tacite condition, au cas que cet homme ne s'arrête ou ne se détourne point du précipice, ce qui empêcheroit sans doute, qu'il n'y tombât. Ainsi le plus que cette similitude attribuë à Dieu, c'est une prénotion ou préscience hypothetique des actions humaines, que personne ne lui dispute, mais non pas une déterminée connoissance, puisque nôtre volonté étant libre, peut changer à tout moment.

C'eſt ce qui rend nôtre mauvais Demon ſi porté à nous tenter & à nous ſeduire ; à quoi vraiſemblablement il ne s'attacheroit jamais, ſavant comme il eſt, s'il ne nous connoiſſoit pas capables d'agir librêment, & ſi nôtre dannation ou nôtre ſalut étoient déterminés abſolument par les notions, qui ſont en Dieu, vû, qu'il ne pourroit pas douter, qu'en ce cas là toutes ſes peines ſeroient inutiles. Mais ne peut-on pas même dire, que toutes les exhortations, que Dieu nous fait pour ſuivre le bien, & toutes ſes ménaces pour nous détourner du vice, ſembleroient des choſes ridicules, ce qui ne peut être imaginé ſans crime, ſi au même tems, qu'il nous les fait, il ſavoit avec certitude, que ce doit être en vain, & que nous exécuterons infailliblement le contraire de ce qu'il nous conſeille.

Quant aux paſſages de l'Ecriture Sainte, qui ſemblent ajuger à Dieu une connoiſſance certaine des choſes futures, quoique dépendantes de notre franche volonté ; il s'en démêla, en ſoûtenant, qu'ils étoient pleins de figures, & de façons de parler accommodées à nôtre capacité. Ainſi quand Dieu fit ſavoir en paroles expreſſes à Ezechie qu'il mourroit, ce qui n'arriva pas ; Saint Thomas dit, qu'elles ſe doivent interpréter du cours 1. parte qu. 19.

ordinaire de la nature, selon lequel ce Roi devoit mourir, de sorte, que ce qui semble dit là déterminément, ne l'est que conditionnellement; non plus que quand Jonas assura les Ninivites, qu'ils n'avoient plus que quarante jours, après lesquels leur ville seroit détruite. Car quoi que la ménace fût absoluë dans ses termes, il y avoit une condition sous-entenduë, s'ils ne faisoient la pénitence, qui dépendoit d'eux, & qui les préserva de cette calamité. Les lieux du nouveau Testament qu'on peut rapporter sur le même sujet, se doivent expliquer de même. Et l'on ne sauroit, ajoûtoit-il, concevoir la faute de Saint Pierre s'il ne lui étoit pas possible de ne point renier son Maitre, lors qu'il lui dit, que dans le jour il commettroit cette infidelité jusqu'à trois fois; où il faut sousentendre, s'il demeuroit dans la foiblesse d'ame où il étoit, & que Dieu comme scrutateur des cœurs y observoit alors. Car présupposant que Saint Pierre n'eût pas commis ce crime, puisque selon l'axiome Philosophique *possibili in actu posito nullum sequitur incommodum*, qui ne voit point, que le defaut de succès dans cette prédiction pouvoit recevoir la même interprétation, qu'on donne aux textes précédens du vieil Testament? C'est la même

chose de la promesse simple du Paradis au bon Larron, qui contenoit cette hypothese sousentenduë, en perseverant dans la reconnoissance de son Créateur, & dans l'heureuse disposition d'esprit où il étoit; pour ne rien dire de ce que pouvoit contribuer sur ce dernier exemple une grace extraordinaire.

A toutes les raisons du paganisme, en faveur du Déstin, il repliqua, qu'Aristote n'en avoit reconnu la nécessité qu'à l'égard des choses universelles, & non pas des singulieres, qui dépendent d'un principe libre, tel qu'est nôtre volonté. Mais qu'à prendre avec Boece & Saint Augustin, ce *Fatum*, ou cette *Destineé*, pour la volonté de Dieu, qu'il a euë de toute éternité, il s'en faloit tant, qu'elle lui rendit toutes choses connuës également, que si cela étoit, le même Destin, qui est Dieu, seroit contraire à lui même, & sa volonté diverse, puisque de tout tems sa resolution a été, comme nous l'avons déja exposé, de créer un animal libre dans ses operations, & possedant un franc-arbitre qu'il a toûjours conservé, quoiqu'alteré par le péché du premier des hommes.

Après tout il maintint, qu'encore qu'il y eût quelques difficultés dans son opinion, dont ni lui ni autre ne se pûssent pas bien dé-

méler, il lui restoit cette satisfaction, & même cet avantage, de suivre l'avis de nos plus grands Théologiens, qui sont contraints d'avouër, qu'en toutes choses il faut toûjours se ranger aux pensées les plus séantes à la grandeur de nôtre Créateur: Et que puisque son sentiment n'ôtoit rien à la science de Dieu, de tout ce qui pouvoit être sçû par les loix, qu'il s'est préscrit à lui même; mettant au contraire un parfait & raisonnable accord entre sa puissance, son savoir & sa volonté; il ne croioit pas, que rien pût l'obliger à s'en départir. Surquoi tout le monde lui avoüa, qu'il valoit mieux, souvent confesser ingenûment son ignorance, sur tout en de semblables sujets, que de se laisser emporter par la difficulté de quelques argumens à une créan-
Pauſ. l. 5. ce peu honorable à la Majesté Divine. Nous devons alors imiter ceux d'Elide & les Atheniens qui sacrifioient au Dieu Inconnu, c'est à dire, si je ne me trompe, au vrai Dieu, que personne ne sauroit ni compeudre, ni connoître; en soûmettant humblement nôtre esprit, & tous ses raisonnemens, à celui, qui a cela de commun avec le Soleil, qu'outre qu'il ne se découvre que par sa propre lumiere, & par la clarté, qu'il nous communique, il nous éblouït, & nous aveugle, si

nous pensons le contempler trop fixement, & avec témérité.

Sans mentir, il y a mille fois plus de distance entre Dieu & l'entendement humain, qu'il ne s'en trouve entre cet Astre du jour & le Hibou, à la vuë duquel Aristote, l'un des plus clairvoians des hommes, a si souvent comparé toutes nos connoissances. Ce fut pourquoi cet ancien, qu'on nommoit il me semble Simonide, & qu'on voulut engager au discours de la nature Divine, demanda toûjours de nouveaux delais sans s'y pouvoir jamais resoudre. Mais pour peu, qu'il nous laisse voir son image, comme un Parelie dans la nuë, & quelque petite idée, qu'il donne de lui même à nôtre esprit, nous ne saurions ni trop les respecter, ni trop les estimer. Clement Alexandrin fait là dessus une hypothese au quatriéme livre de ses Tapisseries, dont je suis bien aise de vous faire souvenir. Il suppose que si l'on donnoit au choix de quelqu'un de posseder la connoissance de Dieu, ou la béatitude éternelle, comme des biens différens; il seroit obligé d'élire la premiere, comme de beaucoup préferable à l'autre. Sans contester là dessus, puisque ce sont deux choses inséparables, ajoûtons seulement, que quelques-uns n'ont pas laiss-

sé de croire, qu'il vaudroit mieux être privé tout à fait de cette connoissance, que de l'avoir fautive & injurieuse à la Divinité. Plutarque tâche de rendre probable ce sentiment par cette comparaison, qui ne le justifie pourtant pas tout à fait dans la vraie Réligion. Tyresias, dit-il, étoit véritablement bien malheureux, de ne voir ni ses amis, ni ses enfans, à cause de son aveuglement. Mais il faut avoüer, qu'Athamas & Agavé étoient bien plus miserables, de prendre les leurs pour des Tigres & des Lions, & Hercules encore de dechirer les siens, que son imagination blessée lui représentoit pour ses ennemis. Sa reduction est, qu'il voudroit mieux ne reconnoitre point de Dieux du tout, comme l'on parloit de son tems, que de les outrager par des pensées indignes d'eux, ou de se les figurer d'une nature maligne, & qui se plait à nous affliger, selon la fausse persuasion des superstitieux. Cela se rapporte fort à la sentence d'un Philosophe libertin, mais judicieux en ce point, *impius non qui tollit multitudinis Deos, sed qui Diis opiniones multitudinis applicat.* Le plus sûr parti que la créature puisse prendre pour ne tomber dans aucun de ces inconveniens, c'est de parler de son Créateur comme les Péres de l'Eglise ont

tr. de la superst.

Diog. Laert. in Epic.

toûjours fait du vrai Dieu. Ils ont dit, qu'il se trouvoit dans toutes choses sans inclusion, & au dehors de toutes sans exclusion: Qu'il étoit plus haut que le Ciel, plus profond que l'Enfer, plus étendu, que la Terre, & plus diffus que la Mer: Bref, qu'il est par tout, & qu'il n'est en pas un endroit, *omnia in omnibus* selon Saint Paul, parce qu'il ne peut ê- *1. ad Corint. c. 15.*
tre éloigné ou absent d'aucune place, ni compris ou contenu en aucun lieu. Comme tous les nombres se trouvent dans l'unité, & toutes les lignes dans le centre; toutes choses sont en Dieu, & il n'y en a pas une, où il ne se rencontre; ce qui va contre le sens d'Empedocle, qui crût, devenir Dieu, si l'on ne le trouvoit nulle part.

Quo fugis Encelade? quascunque appuleris oras,
Sub Iove semper eris.

Le lieu pourtant quelque spacieux que nôtre *Hugo 1. Vict. de sacr. qu. 2. c. 22.*
imagination le puisse faire, n'égalera jamais son Immensité; non plus que le tems son Eternité; l'esprit sa Sagesse; la vertu sa Bonté; ni l'ouvrage sa Puissance; pour parler encore comme fait un de nos Docteurs.

Quelqu'un de la compagnie lui ajoûta encore par forme d'avis & de conclusion, qu'il étoit vrai, que comme le concours de Dieu

D. Th. 1. p. qu. 63. art. 1. aux causes secondes ne détruit pas leur nature, & n'empêche pas, que les effets ne soient naturels lors qu'ils ont des causes naturelles: la vuë & la connoissance de Dieu n'ôtoit pas non plus la liberté aux actions de nôtre volonté, ni la contingence aux contingentes: parce que, soit dans son concours, soit dans sa préscience, il n'altere point les causes secondes, *sed eo modo & prævidet, & concurrit, quo agunt*. Qu'il faloit pourtant prendre garde soigneusement, de ne tomber pas dans le reproche, qu'on a fait à Ciceron, d'avoir mieux aimé blesser la Providence de Dieu, que le franc-arbitre des hommes: *& ut homines faceret liberos, fecisse sacrilegos*, comme en parle Saint Augustin. l. 5. de civ. Dei c. 9. Car puisque toute l'Eglise a toûjours tenu, qu'on ne pouvoit nier sans une espece d'impieté, que la préscience de Dieu ne s'étendit sur toutes les choses futures, qui lui sont présentes de toute éternité; il n'étoit pas permis de douter, qu'il ne prévit les nécessaires comme nécessaires, & les contingentes comme contingentes, quelque repugnance d'ame qu'on pût sentir là dessus. Sans mentir, il peut y avoir bien de la témérité à combattre un sentiment si universel, & le plus sûr est d'humilier son esprit en ce point, & de l'arrêter sur la déter-

mination de Justin, grand Martyr & grand Philosophe, qui porte, que cette prescience divine n'est pas la cause des choses futures, mais que ce sont-elles, qui font la prescience en Dieu, sans préjudicier à nôtre liberté. qu. 58. ad orth.

C'est tout ce que vous saurés d'une conférence qui eût au moins cela de bon, que dans des sentimens différens l'on n'ouït jamais une parole contraire à la civilité, ni qui peut offenser personne. Vous jugés assez par là, que cet homme vain & importun tout ensemble, que vous connoissés si bien, ne s'y trouva pas, qui s'attribuë sottement ce que Ciceron donne à Carneade, de n'avoir jamais disputé de rien sans obtenir la victoire, *nullam unquam rem defendisse quam non probarit, nullam oppugnasse quam non everterit*. En vérité, outre le défaut de charité, il y a bien de la foiblesse à ne pouvoir souffrir la moindre contradiction, ni le moindre mot, qui choque, qu'on ne s'irrite au dernier point:

—— Turgescit vitrea bilis, Pers. sat. 3.

Finditur, Arcadiæ pecuaria rudere dicas.

Et il me semble que c'est une grande honte aux personnes de nôtre profession, que les hommes d'épée se battent presque toûjours en se gardant beaucoup de respect les uns aux autres; qu'ils s'ôtent la vie en gens d'hon-

neur, ſans ſe dire le moindre outrage; & que les hommes de lettres, ſouvent même ceux, qui ſe piquent le plus d'être Philoſophes, ne conteſtent jamais ſans s'injurier. Bon Dieu, qu'il eſt peu de ſavans & ſages tout enſemble! Et que Platon eût grande raiſon de récrire à Dion, que l'opiniâtreté fâcheuſe étant haïe d'un chacun, devoit faire ſa demeure dans la ſolitude; *ἡ αὐθάδεια ἐρημίᾳ σύνοικος ἐστι pervicacia ſolitudinis eſt contubernalis.*

Plat. in Dione.

DE
LA VAINE PRESOMPTION.

LETTRE C.

MONSIEUR,

Un ancien diſoit, qu'il étoit fort difficile, qu'on s'abſtint d'écrire de ſon tems quelque ſatyre, vû ce qui s'y paſſoit tous les jours, & il ſemble qu'on pourroit ſoûtenir de mê-

me, qu'il est comme impossible à ceux, qui voient toutes les sottes vanités du grand monde, d'être assez retenus, pour n'user contre elles d'aucune invective. Mais je ne suis pas de cet avis, & je pense que hors ceux, qui montent expressément en chaire pour declamer sur ce sujet, *& ut medicinam moribus faciant*, comme parle Tertullien, les autres peuvent bien, sans approuver en cela ce qui ne leur plait pas, vivre à leur mode, & laisser faire les autres comme ils l'entendent; puisqu'ils n'ont point de jurisdiction sur eux. Outre qu'il y a beaucoup de témérité pour un particulier, de vouloir reformer le monde; il lui est si aisé de se taire, & de porter le doigt sur cette partie où toutes les statuës d'Harpocrate mettoient le sien, qu'en vérité c'est presque toûjours par impuissance d'esprit, qu'on se dispense d'en user autrement. Le silence fournit tant d'agréables entretiens à ceux, qui en savent bien user, qu'il n'y a guères que les inconsidérés, qui le rompent pour dire des vérités importunes, outre qu'elles sont presque toûjours inutiles. L'Ecclesiastique dit fort bien, qu'ils ont le cœur semblable à un vaisseau percé, qui ne peut retenir aucune liqueur; *cor fatui quasi vas confractum*; & en effet le mot du Spartiate Demara-

c. 21.

Plutar. in apopht.

personnes s'imposent pour l'avoir; & il renoncera toûjours à toute la gloire, que peut produire la plus haute faveur, *si necesse sit superbis assidere liminibus, ac supercilium grave, & contumeliosam etiam humanitatem pati*, pour user encore des propres termes de Seneque. Mais tout exemt d'ambition, qu'est l'homme sage, il ne méprisera jamais une honnête réputation, & bien loin de negliger ce qui la lui peut conserver, il perdra la vie comme l'Hermine, plûtôt que de se diffamer, & que d'interesser notablement son honneur.

Cela présupposé de la sorte, & que le mépris de ce même honneur cause souvent celui des vertus, parce qu'il est presque toûjours leur recompense, & que ce sont elles, qui composent cette voie lactée toute brillante de leur éclat, & par laquelle les plus grands héros sont enfin parvenus à l'immortalité: faisons maintenant quelques reflexions sur ce vice orgueilleux, qui détrôna les premiers Monarques du Capitole, & que les Romains ne pûrent souffrir même en la personne de leurs Rois, *superbiam Romani ne in Rege quidem ferre potuerunt*, dit le plus éloquent d'entre eux.

Ma premiere pensée me porte à remarquer, qu'il

qu'il n'y a point ordinairement de gens plus indignes d'être estimés & honorés, que ces présomtueux, qui affectent insolemment une gloire, qu'ils avouëroient eux mêmes ne pas mériter, s'il leur restoit quelque sorte de pudeur. Mais comme un vaisseau plein de vent ne peut recevoir les bonnes liqueurs, leur esprit rempli de vanité ne souffre aucune teinture de Morale, & la modération qu'elle enseigne avec la connoissance de soimême, est la chose du monde, qu'ils abhorrent le plus. L'homme vertueux représente excellemment le revers de cette medaille, il diminuë toûjours plûtôt, qu'il n'augmente ce qui peut être dit en sa recommandation, *ὁ γὰρ ἐπιεικὴς ἐλαττωτικὸς ἐστιν*, comme en parle Aristote. Et parce qu'il tient pour une maxime assurée, que faire de bonnes actions pour en recueillir de la gloire, c'est être plûtôt ambitieux que vertueux, *qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat sed gloriæ*, il est si éloigné d'agir par un motif de vanité, qu'il rejette ou met au rabais toutes les loüanges, que lui peut attirer son mérite. A la façon de cet oiseau, Merops inconnu en France, qui est vraisemblablement l'Apiaster des Latins, & qu'Elien assure ne voler vers le Ciel, qu'au rebours de tous les autres oiseaux,

Sen. ep. 113.

l. 1. c. 49.

aiant la tête baissée vers la terre; si celui, qui possede une solide vertu, s'éleve fort haut par son moien, l'humilité dont il abonde, lui fait tenir la tête courbée, quoiqu'il ne voie presque rien ici bas, qu'il n'ait droit de mépriser comme étant au dessous de lui. Mais ne prenés pas sa grande modestie pour une humilité d'abjection & de foiblesse, telle qu'est celle du Roseau: C'est une humilité de connoissance, de poids, & de force, semblable à celle des Palmes recourbées par la valeur & la pesanteur de leurs fruits. En effet la sagesse, qui sert de couronne à toutes les vertus morales, cherit si uniquement l'humilité, que sa pente naturelle est vers les lieux bas; d'où vient la belle pensée des Arabes, que je vois traduite en ces termes, *Sapientia se habet ad superbos, ut aqua ad altiora loca.* Cela veut dire qu'il n'est point plus contre nature de voir remonter les eaux, ce qu'elles ne font jamais, que par une grande contrainte; qu'il est merveilleux & presque impossible, qu'une véritable sagesse accompagne les hommes superbes & fierement orgueilleux. Mais ceux, qui la possedent, ne perdent rien pour cela de ce qui leur est dû, tant s'en faut, ils l'obtiennent plus facilement par leur humilité, & si ils évitent l'envie, qui est presque inseparable des

éloges, qu'on leur donne. C'est ce que Tacite témoigne de son beau pere Agricola, par ces paroles, qui nous expriment l'assiette moderée de son esprit, *ita virtute in agendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat.*

Voulés-vous bien reconnoître l'impertinence de ces ambitieux ridicules, considérés, comme, pour une vie glorieuse, ce leur semble, & purement imaginaire, ils en perdent une essentielle; comme, pour posseder un rang penible, ou une autorité, dont ils abusent & qui les consume, ils abandonnent avec le repos tout ce qu'une vie bien conduite a de plus charmant & de plus solide; enfin comme ils se donnent quelquefois mille maux pour acquerir des titres, qui rendent un jour leur épitaphe un peu plus magnifique. *Laborant*, dit excellemment Seneque, *in titulum sepulcri, & ut unus ab illis numeretur annus, omnes annos suos conterent.* L'endroit où il parle de la sorte est si exprès contre ce que nous avons tous les jours devant les yeux, & il décrit si bien la miserable conduite de ceux, dont nous parlons, que je ne puis m'empêcher de vous le rapporter, à la charge que je serai dispensé de vous en faire à mon ordinaire une paraphrase Françoise,

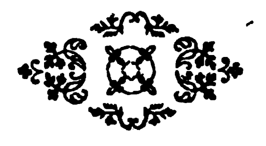
de brev. vitæ c. 19.

Omnium quidem occupatorum conditio misera est, eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem ocupationibus laborant. Ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulant gradum, ad alienum comedunt appetitum: Amare, & odisse, res omnium liberrimas, jubentur. Hi si velint scire quam brevis ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit. Ce ſont les fruits ordinaires d'une ambition dereglée.

Cependant la plûpart du monde eſt trompé par l'éclat d'un grandeur imaginaire, & par les apparences trompeuſes d'une felicité, dont ces perſonnes ne joüiront jamais. Ce ſont des temples d' Egypte fort magnifiques & bien travaillés au dehors, mais remplis au dedans de chats, de ſerpens, & de crocodiles. Ce ſont des monumens ou ſepulcres, dont l'ornement & la peinture charme d'abord nôtre vuë, quoique ce ne ſoit qu'infection au fond, & que leur interieur ſoit plein de pourriture. Et ſi nous en croions Lucien, *de merc. cond.* nous les comparerons encore à des livres bien dorés & fort curieuſement reliés, à l'ouverture deſquels on ne trouve que des Thyeſtes, des Oedipes, & des Terées, agités par ces furies, que le théatre de l'ancienne Tragédie nous repréſentoit. J'appelle ainſi les paſſions, qui travaillent une ame préſomp-

meuſe, d'autant plus à plaindre, qu'elle met ſon bien dans ſon propre malheur, ſa joie dans ce qui la devroit affliger, & ſouvent ſon ambition dans la plus baſſe infamie. En effêt il ſe trouve de ces Thraſons, dont nous parlons, qui tirent avantage de tout, & qui s'encouragent même par les outrages qu'ils reçoivent, ſemblables à la toupie des enfans, que l'eſcourgée releve, & qui s'anime & ſe redreſſe par les coups de fouët. Pour le moins qu'ils ſe ſouviennent, qu'ils n'ont pas moins d'envieux, que d'admirateurs, *quam magnus mirantium, tam magnus invidentium populus eſt*; qu'ils conſidérent, que Dieu ne ſe plait pas moins à déprimer les choſes hautes, qu'à élever les plus baſſes & les plus humbles, *abaxanſe los adarves y alcanſe los muladares*; & qu'ils me permettent que je diſe à l'un d'eux, que vous connoiſſés bien, cette raillerie d'un ancien, Sen. de vita beat. c. 2.

— puteum puto te quoque Quinti;
Nam quanto altior es, tam mage deſpiceris.



DE
LA VIE SOLITAIRE.
LETTRE CI.

MONSIEUR,

Que vous étes injuste de vouloir obliger vôtre ami à des choses que vous ne sauriés raisonnablement desirer de lui! Il vous a déja écrit, qu'après avoir donné à la Cour par des respects, qui ne nous sont pas inconnus, tout le tems, que vous l'y avés vû,

Virg. 6. Æn. *Invalidus vires ultra sortemque senectæ;*

il est resolu de prendre pour lui le surplus de ce peu de jours, qui lui restent, & de les passer, si faire se peut, en lieu, où *nec Pelopidarum facta neque famam audiat.* Quand ses raisons seroient moins fortes & moins accompagnées de justice, encore auriés-vous dû en faveur d'une retraite si Philosophique complaire à la resolution d'un ami, accompagner de vœux favorables son dessein, & dire au moins à sa décharge,

Cic. ep. 11. lib. 15. ad Atticum.

ecl. 5. —— *amat bonus otia Daphnis.*

Mais, qu'au lieu de cela, vous le persecutiés

des mêmes inſtances, dont l'on ſe ſerviroit pour enflammer le courage d'un jeune homme, qui commence ſa carriere; que vous lui veuilliés faire prendre, tout caduc qu'il eſt, de jeunes & nouvelles eſperances, & que vous oſiés dire à une perſonne de ſa ſorte, qu'il faut planter pour les Corneilles, ou pour ſa poſterité,

Inſere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes: ecl. 9.

c'eſt ce que je ne me fuſſe jamais imaginé de vous, & j'ai bien de la peine à reconnoitre là dedans toute vôtre équité, & vôtre diſcrétion ordinaire. Eſt-il poſſible, que vous n'aiés point penſée à mieux emploier la conſidération des deſcendans, qu'au ſujet qui ſe préſente, & que vous n'aiés point vû comme il eſt aiſé en raillant de vous repartir tout ce qui ſe dit du *Nepotiſme*, qui eſt un mot ſi odieux dans la Morale? En effet il arrive ſouvent, que les plus grands ſoins, que nous emploions en faveur de ceux, qui viennent après nous, reüſſiſſent ſi mal, qu'ils ſont la cauſe viſible & la plus prochaine de leurs débauches, & par elles de toutes leurs infortunes. Pour ce qui touche l'eſpoir des graces, que vous voulés, qu'il attende dans une ſaiſon ſi avancée, qu'eſt la ſienne, je vous prie de

me dire, pourquoi vous le deſtinés au même ſupplice, que le Poëte fait ſouffrir là bas aux ames condannées à expier tous les crimes qu'elles ont commis, d'être expoſées à des vents, qui les tiennent ſuſpenduës en l'air, ce qu'il égale aux peines du feu, & de l'eau, dont autres ſont tourmentées?

6. Æn. *—— aliæ panduntur inanes*
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igne.

N'eſt-ce pas la figure de ceux, qui ſuivent les eſperances trompeuſes, & qui ſe repaiſſent des ſottes vanités de la Cour?

Il ſe plaint de ce que vous lui voulés faire peur enſuite de tout ce qu'on peut attribuer de mauvais à la ſolitude d'une rétraite. Comme ſi la ſienne devoit être des reprouvées, & telle qu'on dépeint celle d'un Timon, d'un Ajax, ou de quelqu'autre auſſi incapable de méditer que ce dernier. Sachés, que le deſert où l'Aigle ſe plait, ne témoigne pas moins l'excellence de ſa nature, que la compagnie dont les Etourneaux ne ſe peuvent paſſer eſt une marque de leur foibleſſe. Vous l'avertiſſés pourtant, qu'une trop ſombre & trop profonde quietude, ſur tout après l'éclat & le tracas du grand monde, n'eſt pas moins à craindre, qu'une ombre trop épaiſſe aux

choſes, qui ſont accoûtumées au grand air,

—— nocent & frugibus umbræ. Virg. ecl. 10.

Vous lui dites, que comme Julius Firmicus aſſure par les regles de l'Aſtrologie judiciaire, que les Signes, qu'elle appelle ſolitaires, ſont ſans efficace, & ne contribuent que fort peu de choſe, ou rien du tout, au bien de l'Univers: ceux qui vivent ſeuls & hors le commerce de compagnies, doivent être reputés auſſi inutiles, que ces Aſtres dans la ſocieté des hommes, où ils ne ſont plus conſidérés, que comme des membres ſéparés, de nul uſage, & qui ſe corrompent d'eux mêmes. Et c'eſt ſur cela, que vous lui faites valoir l'opinion populaire, que ceux, qui ſe plaiſent à planter, prolongent leurs jours dans cet exercice où ils profitent au public; ce qui peut être fondé ſur la créance des anciens, que les Dieux ſe hâtoient d'ôter du monde ceux, qui n'y étoient plus propres à rien. Mais que vous étes loin de vôtre compte dans ces ridicules obſervations, & que vous vous ſouvenés peu de ce que nous vous avons ſi ſouvent ſoûtenu, qu'il n'y a point de perſonnes, qui profitent plus aux autres, & qui contribuent davantage au bien de la communauté, que ceux, qui préſcrivent au reſte des hommes ce qu'ils doivent executer, & qui méritent par là, d'être reſpectés d'un

chacun, comme les Précepteurs de tout le genre humain! De même qu'il y a des esprits, qui se trouvent accompagnés par tout, & que l'hermitage même où la plus grande solitude n'exemte pas de distraction; parce que l'inquietude de leurs pensées, & le trouble de leur imagination, ne les abandonnent jamais; Il s'en rencontre d'autres de meilleure trempe, qui font heureusement des homelies dans les plus grandes assemblées, que la confusion des lieux & des personnes n'empêche pas, d'entrer en retraite, & qui se condamnent librement à un exil volontaire dans leur propre païs, Appien s'étant par consequent trompé à leur égard, & au sens, que nous l'expliquons, quand il a crû, qu'un Sitius étoit le premier, & le seul, qui avoit trouvé pendant les fureurs du Triumvirat le bannissement dans sa patrie. Après tout vous étiés obligé de mieux interpréter l'action, où se veut porter vôtre ami, & de présupposer, qu'il devoit avoir de puissans motifs pour cela, puisqu'il vous avoit declaré l'extrémité de sa souffrance, & sa derniere resolution, en ces termes que vous rapportés en les condannant,

lib. 4. de bello civ.

Certum est in sylvis, inter spelæa ferarum
Malle pati.

Virg. ecl. 10.

Pouvés-vous croire, qu'un homme de son génie parle de la sorte, qu'après avoir pesé toutes choses, & mûrement déliberé avant que de se determiner?

Je veux en sa faveur vous confier là dessus une pensée, qui me servit d'entretrien dans une promenade de la Fere durant cette derniere campagne. J'y considérois les différentes vies, selon les diverses conditions des hommes, & commençant par ceux des champs, je me représentois, comme la conversation des personnes rustiques, qu'on appelloit autrefois Rustres, donnoit bientôt un certain dégout d'eux, non seulement à cause de leur grossier entretien, mais bien plus, parce qu'on y reconnoissoit souvent dans un même sujet cette grossiereté accompagnée de beaucoup de malice. Passant de là aux Gentilshommes de campagne, je faisois reflexion sur cette violence & cette brutalité, dont ils font presque tous profession, jugeant, que ce sont choses, qui ne peuvent plaire qu'à ceux, qui ont l'esprit aussi tyran & aussi dépourvû de connoissance, qu'est ordinairement le leur. Je regardois ensuite comme ces mêmes Gentilshommes ont osé nonobstant cela nommer vilains les Bourgeois ou citadins, aussi bien que les vilageois, & ac-

cuser de vilenie les habitans des villes les plus polies, mettant les uns & les autres dans une même catégorie: Tant chacun prise sa façon de vivre, *adeo unicuique stercus suum bene olet*, & tant nous sommes tous enclins à mépriser celle des autres. D'un autre côté je me mis à rêver sur ce que le sejour des villes a fait nommer aux Grecs *astuce*, aux Latins *urbanité*, & à nous *civilité*, l'entretien plus subtil mais presque toûjours interessé de ceux, qui les habitent, & qui ne visent, qu'à s'ôter les uns aux autres le pain de la main. C'est ce qui nous porte bientôt à les haïr d'une animosité Timonienne, considérant, qu'ils ont converti les meilleures polices, inventées ce semble pour le bien des hommes, à leur destruction & à leur misere; ce que mon esprit se prouvoit à lui même par induction & par une longue énumeration de plusieurs exemples. Mais quand je vins à examiner la vie des Courtisans, ou de ceux, qui pensent composer ce qu'on nomme le grand monde, je ne pûs m'empêcher de conclure, que c'étoit celle de toutes, qui étoit la plus capable de jetter un esprit clairvoiant & Philosophique dans une parfaite misanthropie, ou totale aversion du genre humain; parce qu'il n'y voit presque rien, qui ne cho-

que sa raison, & où souvent la folie, l'injustice, ou quelque violente cabale, ne l'emporte sur l'intégrité, sur le bon sens, & sur la plus haute vertu. Souvenés-vous là dessus de ce qu'a écrit Joannes Saresberiensis, Evêque de Chartres, & disciple de Saint Thomas de Cantorbery, dont il nous a aussi donné la vie, dans son traité, *de nugis curialium*, après avoir perdu une douzaine de ses meilleures années parmi les Courtisans de son tems. Je n'empêche pas pourtant, que vous ne fassiés passer toutes ces choses pour les visions d'un atrabiliaire, pourvû que vous m'avoüés, qu'on ne sauroit guères les envisager de l'œil dont vôtre ami peut les avoir regardées aussi bien que moi, sans préferer un desert propre à la contemplation, à tout ce qui fait rechercher aux autres la vie active avec tant d'empressement.

Afin que vous ne pensiés pas, que j'agisse comme partisan de celui, que vous avés rendu vôtre adversaire, ou que je prenne cette occasion de contredire vos sentimens, contre la profession que je fais de n'en épouser aucun determinément, & sans cette suspension Sceptique, dont je vous ai souvent assuré, que je ne me departois pas volontiers; Je vous avouë, qu'à mettre l'action de nôtre e-

mi commun à la balance, & à la considérer nuëment, elle peut recevoir diverses interprétations, tenant du probleme qu'on envisage différemment, & qui a ses raisons de part & d'autre. Mais pourquoi dans cette indifférence choquer si rudement un homme, dont vous faites cas, outre que vous l'aimés? & pourquoi le contrister par une improbation si rigoureuse & si peu appropriée, soit à son âge, soit à sa condition? Que savés-vous, s'il n'a point besoin du privilége, que le Poëte accorde même à un cheval, qui a bien servi, & dont il recommande qu'on respecte l'arriere-saison?

Virg. 3. Georg.

Hunc quoque ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis
Deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectæ.

Tant y a, qu'il a voulu se mettre en liberté, *cervicem jugo tritam subducere, placidiusque mortalitatem exuere*, & jouïr enfin de ce repos Philosophique, aussi ennemi de l'action que de la servitude. Ce n'est pas que je ne croie, qu'il pourra trouver dans sa retraite, & parmi sa plus grande quietude, quelque sorte de dégoûts, capables de le mortifier, s'il n'y porte une parfaite & inébranlable tranquillité d'esprit. Mais en ce cas là, qu'éprou-

vera-t-il de contraire à nôtre humanité? Y a-t-il rien de plus conforme à nôtre nature, que d'aimer le changement, & de se plaire à la diversité? Tout ce qui a le plus contenté en une saison, vient à déplaire en une autre, & il n'y a point de transmutation si facile, ni si ordinaire dans la Physique; qu'est celle des contentemens & des déplaisirs dans la Morale. L'on quitte la ville pour les champs, & les champs nous font bientôt regretter la vie politique & la conversation civile.

Iam neque Hamadryades rursus nec carmina nobis Virg. ecl. 10.

Ipsa placent, ipsæ rursus concedite sylvæ.

En effet tout le monde presque est de l'humeur de Gallus à cet égard, & ce que ne nous fait pas faire la passion d'amour comme à lui, nous l'exécutons par quelque autre espece d'inquietude, qui nous domine. Reconnoissons donc ingenument nôtre inévitable foiblesse, & soions plus indulgens envers nos amis, si nous voulons, qu'à leur tour ils le soient en nôtre endroit.

Il me prend envie de vous ajoûter encore ici un petit corollaire de la façon, que le peut dresser nôtre incomparable Epoque, où elle vous représentera, comme il n'y a rien de si téméraire, que de prendre avec les Dogma-

tiques les vraiſemblances pour des vérités. Ces dernieres ſont une compoſition, dont nous goûtons ſi peu, quelque deſir que nous en aions, qu'on peut dire des plus paſſionnés pour elles, tels qu'ont été les Philoſophes, qu'ils reſſemblent tous au Renard d'Eſope, quand ne pouvant donner juſqu'à la liqueur que la Gruë avoit renfermée dans un vaſe à cou étroit, il ſe contentoit de le lecher par dehors. Auſſi voions-nous les plus ſavans d'entre eux, qui n'ont appellé leurs plus grandes connoiſſances que des conjectures. Ils ont été ſi irreſolus par tout, qu'ils ont douté ſi ce qu'on nomme mourir, n'étoit point un commencement de vivre, & que nôtre vie fût nôtre véritable trépas. Selon Democrite il n'y a pas même ſouvent de certaines marques de nôtre mort ordinaire, témoin celui qu'Aſclepiade empêcha d'être porté en terre ou au bucher, lui rétabliſſant l'uſage de la vie. *Vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ ſatis certas notas eſſe propoſuit, quibus medici credidiſſent;* tant s'en faut, dit là deſſus Cornelius Celſus l'Hippocrate Latin, que la Médecine nous donne des ſignes aſſurés d'une mort future & inévitable, puiſqu'elle n'en a pas de celle, qui eſt déja arrivée. Les autres parties de la Philoſophie ne ſont pas moins conjectu-

l. 2. c. 6. de re Medica.

conjecturales, que la Médécine, bien que leurs professeurs ne les reconnoissent pas telles avec la même ingénuité, qu'ont euë Galien & Hippocrate. Le même Celsus remarque la grandeur du génie de ce dernier dans ses retractations au sujet des sutures de la tête avec des termes si instructifs, que je ne puis m'empêcher de vous les rapporter ici. *A suturis se deceptum esse, Hippocrates memoriæ prodidit, more scilicet magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam simplex veri erroris confessio.* C'est donc le propre des savans d'avouër leur ignorance, qui ne paroit nulle part si à découvert que dans la Morale, où les Sceptiques emploient principalement leur *acatalepsie*, si vous n'aimés mieux, que je dise leur incomprehensibilité. Le moien d'accorder tant de façons de faire différentes, toutes estimées & soûtenuës opiniâtrement par ceux, qui les pratiquent. Je viens d'apprendre du voiage d'Olearius, qu'en Moscovie le métier de Bourreau, qui s'âchete, sert de passage comme fort lucratif à beaucoup d'autres où l'on parvient ensuite sans aucune note d'infamie. Ceux de ce païs-là qu'il dit l. 8. c. 4.

très bons Arithméticiens, ont leur jet, & font tous leurs comptes avec des noiaux de prunes, qu'ils portent dans une petite bourse sur eux pour cela. Et véritablement le mot de calcul, *a calculis*, a son origine de ce que sans plume, ni jettons, on supputoit tout autrefois avec de petites pierres. Comme l'on peut voir dans l'Histoire des Incas, que les Peruviens, qui excelloient en cet art, usoient aussi de cailloux, ou de grains de Mays, outre qu'ils l'exerçoient miraculeusement en se servant de fils, & de fiscelles de diverses couleurs, où les nœuds différens marquoient tantôt la multiplication, tantôt la division de leurs *Quipos*, c'est à dire comptes, avec toutes les fractions dont nôtre Algebre se puisse vanter. Mais je vous veux dire avant que de finir, *Audebert.* cet autre mot de Morale, pris d'un Itineraire, qui rapporte ce que pratiquoient les Guelphes & les Gibelins durant leurs plus grandes animosités, chacun s'opiniâtrant pour sa façon de faire au peril de sa vie. Le Guelphe mettoit à table le coûteau, la cuillere, & la fourchete en long au côté droit de l'assiette; le Gibelin ne les plaçoit ni à droite, ni à gauche, mais en travers. Le Guelphe entamoit toûjours son pain par le côté; le Gibelin par le dessus, ou par le dessous. Le

Guelphe coupoit l'orange en ſoleil par ſa largeur; le Gibelin en long: Au contraire des pommes & des poires, que le Guelphe coupoit en long; & le Gibelin en travers. Enfin tous ceux, qui étoient de la faction des Guelphes portoient la plume au chapeau ou bonnet du côté droit, & les autres qui ſuivoient celle des Gibelins l'étaloient du gauche: Quoique les femmes Guelphes tout au rebours portaſſent le bouquet ou la guirlande à gauche, & les Gibelines au côté droit. En vérité toutes les nations ſont pleines de ſemblables bizarreries, dont l'inventaire ſeroit trop long à dreſſer. Et comme l'on ſe perſecute au fait des coûtumes à la Guelphe & à la Gibeline; il n'y a pas moins de conteſtation au ſujet de toutes les ſciences. Les Mathématiciens s'entredéchirent, & ceux qui font profeſſion de la Phyſique ont des principes ſi différens, comme fondés ſur des experiences ſi contraires, que les plus clairvoians ſont contraints d'en rire Sceptiquement. Le plaiſir eſt de voir, que ceux, qui ont le moins pénétré dedans, & qui n'en parlent que ſur le rapport d'autrui, ſont ordinairement les plus opiniâtres & les plus animés à la diſpute; quoiqu'ils combattent comme les Andabates aveuglément, & qu'ils n'agiſſent que comme ces Crieurs pu-

blics, qui disent toutes les marques des choses perduës, bien qu'ils ne les aient jamais vuës. Aussi peut-on comparer toutes leurs contestations à des vagues, poussées avec impetuosité les unes contre les autres, & dont il ne sort qu'une écume inutile. C'est ici qu'on peut faire valoir l'excellent chapitre *de falsò creditis*, & montrer qu'Heraclite a eu raison de nommer l'opinion la plus grande de toutes les maladies, *ἱερὰν νόσον sacrum morbum.* Il n'y a point de plus dangereuse Epilepsie que celle-là. Mais pour n'être pas plus long, je finirai par deux petites observations qui regardent ce chapitre. La premiere sera, que contre ce que tant de personnes ont crû, & écrit, que les Pêches étoient une espece de poison en Perse (d'où pourtant elles nous sont venuës), elles s'y mangent ordinairement comme un fruit fort agréable. Le voiage Oriental d'un P. Carme, qui les y a trouvées excellentes, me vient de l'apprendre ainsi. La seconde observation concerne les hommes d'Afrique nommés Psylles, dont tant d'Historiens & de Philosophes ont parlé, comme de gens qui seuls pouvoient guérir de la morsure des serpens de cette contrée, où ils sont très dangereux. Effacés cela de vôtre créance, & tenés pour beaucoup de

Diog. Laert. in Herac.

l. 2. c. 10.

vraiſemblance ce qu'en dit le même Celſus, dont je vous parlois tantôt, qui aſſure, que *l. 5. c. 27. de re med.* tous les hommes ſont capables de faire ce que faiſoient ces Pſylles, pourvû qu'ils l'entreprennent avec la même hardieſſe, qu'ils avoient. *Neque Herculis*, dit-il, *ſcientiam præcipuam habent hi qui Pſylli nominantur, ſed audaciam uſu ipſo confirmatam.* Et un peu après, *Ergo quiſquis exemplum Pſylli ſecutus id vulnus exſuxerit, & ipſe tutus erit, & tutum hominem præſtabit.* Je ſuis homme de parole, qui ne paſſerai pas le terme, que je me ſuis préſcrit.



DU CULTE DIVIN.

LETTRE CII.

MONSIEUR,

Pource que nous pouvons reconnoître par les ſeules forces de la Nature, qu'il y a un Dieu, Saint Thomas a fort bien détermi-né que nôtre croiance ſur ce point n'eſt pas un article de la Foi, qui regarde ſeulement les

choſes non apparentes, & jamais les vérités éclatantes, & qui ſont, comme celle-ci, notoires à tout le monde. En effet, tous les hommes ont un ſentiment naturel de quelque Divinité, & Dion Chryſoſtome, qui étend cette connoiſſance juſqu'au reſte des Animaux, veut que les Plantes mêmes en ſoient participantes. C'eſt ſur cela que ſont fondés les Vers de Xenophane, rapportés par Clement Alexandrin, qui aſſurent, que ſi les Bêtes poſſedoient l'Art de la Peinture, chacune d'elles repréſenteroit un Dieu de la forme, qu'elle poſſede, comme nous lui avons attribué la nôtre. A cauſe que les Lacedémoniens étoient guerriers, ils donnoient des armes preſque à tous leurs Dieux, & Venus avoit chez eux le même habillement de tête, que Pallas. Les Phéniciens, qui s'occupoient au trafic, les peignoient avec des coffres forts, & des tables de compte, comme s'ils ſe fuſſent plûs à l'exercice de la Banque. Et cette penſée favorable aux Animaux, eſt encore ce qui a fait ſoûtenir ailleurs à ce même Patriarche d'Alexandrie, que les oiſeaux ni les poiſſons n'étoient point idolâtres, parce qu'ils n'adoroient que la Divinité du Ciel. S'il ſe trouvoit donc quelqu'un, qui n'en reconnût point du tout, il ſeroit ſans doute, dans un aveu-

Orat. 12.

L. 5. Strom.

Lil. Giral. syntag. 1.

Adv. Gen.

glement, qui passeroit toute sorte de brutalité. Et la reflexion d'Eusebe sur le quatriéme chapitre de la Génese se peut faire à ce propos, Enos y étant nommé pour le premier des hommes, qui invoqua le nom du Tout-puissant; parce, dit ce Pere, qu'en Hebreu Enos signifie un véritable homme, & qu'il est certain que ceux, qui ne reconnoissent point de Dieu, n'ont rien d'humain, puisqu'ils sont même au dessous de la Bête dans un degrè condanné de toute la Nature. *Præp. Ev. l. 7. c. 8.*

Mais encore que ce sentiment de l'Existence d'un Dieu, procede d'une lumiere, qui éclaire tout le genre humain, & qui est donnée, aussi bien que celle du Soleil, dès l'entrée du monde à tous ceux, que la Nature y produit; ce n'est pas à dire qu'ils le connoissent tous comme il faut. Il n'y a que la vraie Réligion qui nous l'enseigne, & qui nous revele ce mystere, nous préscrivant le culte, qui lui est dû. L'esprit des hommes est capable de toute sorte d'extravagance sur ce sujet, s'il ne se soûmet à ses ordonnances. Et sans parler des Héréfies, que la Synagogue n'a pû empêcher non plus que l'Eglise, le Paganisme & l'Idolâtrie font voir avec horreur des exemples de cela, qui peuvent convaincre les plus arrogans de la foiblesse de

nôtre entendement, s'il ne fait céder avec humilité, son raisonnement aux loix, qui sont venuës du Ciel. Quel miserable aveuglement fut celui des Egyptiens, de faire leurs Dieux Tutelaires des Animaux les plus contemtibles? Et quelle honte aux Grecs d'avoir fait regner jusques sur leur Olympe, & dans leur Empyrée, les plus sales & les plus desordonnées passions de nôtre humanité? Neptune transporté d'un amour incestueux pour Céres, prend la forme d'un cheval & la saillit, parce qu'elle s'étoit cachée sous la figure d'une cavale. Jupiter s'est métamorphosé en toute sorte d'animaux pour contenter ses lubricités, & des appetits même, que la Nature abhorre. Enfin la Théologie des Gentils a été si profane, que de lui attribuer d'avoir engendré un Génie Androgyne. Si le nouveau monde n'a pas été trouvé dans une si grande dépravation, il étoit néanmoins à cet égard dans une pitoiable état. Les moins dévoiés y prenoient la créature pour le Créateur, & comme ceux du Perou adoroient le Soleil, les Chincas soûtenoient que le culte, qu'ils rendoient à la Mer étoit bien plus juste, puisqu'elle les nourrissoit de ses poissons, & leur donnoit des têtes de Sardines pour fumer leurs terres, au lieu que le

Pausf. l. 8. *Idem l. 7.* *Hist. des Incas l. 6. c. 17.*

Soleil ne faisoit que les incommoder. C'est, nonobstant la distance du lieu, & du tems, avoir donné dans la pensée de ces Grecs, qui protestoient de tenir pour Dieu tout ce qui les alimentoit, & qui ont couché cet article entre leurs plus notables sentences,

Τὸ γὰρ τρέφον με, τῦτ' ἐγὼ κρίνω θεόν.

Nam quod alit me, id ego judico Deum.

Mais comme l'amour du bien a fait des Divinités, la crainte du mal en a établi d'autres. Le Diable sous le nom d'Arimanes en Perse, de Maboya aux Isles de l'Amerique, de Manitou en Canada, & sous celui de Camaté vers le Cap Vert, a eu ses sacrificateurs. Et nous apprenons de Polybe, que Dicearchus *L. 17.* Admiral de Philippe dernier Roi de Macedoine, éleva deux Autels, l'un à l'Impieté, & l'autre à l'Injustice; pour ne rien dire de tous les *Vejoves* des Romains. J'ajoûterai même, que la calamité fait plus de superstitieux, que le Bonheur de reconnoissans. Tous les miserables recourent aux Autels, quels qu'ils soient, & il semble, disoit un Ancien, qu'on ne soit bien soigneux de servir les Dieux, que quand on les croit couroucés. *Hoc conditio humana vel pessimum habet, quod fortuna quos miseros fecit, & superstitiosos facit. Diligentius Dii coluntur irati.* *Sen. in con.* Enfin l'on peut

conclure de tout ce que nous venons de représenter, que la Nature corrompuë déprave nos ames à un tel point, qu'encore que nous recevions assez de lumiere en naissant pour reconnoitre une Divinité, nous ne cheminerons jamais sûrement dans les voies de l'adoration qui lui est duë, si elles ne nous sont revelées d'enhaut, & que la vraie Réligion ne nous les enseigne.

Il faut avouër pourtant, qu'entre les Payens même l'on en remarque, qui ne se sont pas égarés si lourdement que les autres. Beaucoup de Philosophes ont soûtenu, en s'éloignant de l'Idolâtrie, qu'on ne pouvoit legitimement attribuer aucune figure à Dieu, puisque toute figure étoit finie, & que Dieu étoit nécessairement infini. Ils ont enseigné de même qu'étant le premier Principe, son Essence ne pouvoit être demontrée, puisque les Principes sont indemonstrables; outre que n'aiant ni genre, ni différence, il se trouvoit hors des termes de toute démonstration. Et c'est pour cela que selon

Orat. 12. l'observation de Dion Chrysostome, Iphitus, Lycurgus, ni ces premiers Legislateurs des Eliens, ne voulurent jamais eriger de statuë à Dieu; parce qu'ils étoient très persuadés, qu'on ne sauroit en nulle façon le bien représenter. Mais pour un très petit nombre de

ces esprits illuminés une infinité d'autres se sont perdus miserablement, & se perdent encore tous les jours par le defaut d'un guide certain. Les uns ont fait autant de Dieux, que la vuë peut avoir d'objets, & vous avés pû remarquer dans la Rélation d'Olearius, que les Tartares Ceremisses adorent jusqu'aujourd'huy tout ce qu'ils se sont représenté la nuit en songe, un cheval, ou une vache; le feu, ou l'eau; trouvant la Divinité par tout. Les autres au contraire, n'ont pû la reconnoitre où elle paroit le plus manifestement, ni avouër avec gratitude sa bonté, au milieu de ses plus grands bienfaits. Les Gentils de la Guinée soûtenoient il n'y a pas longtems aux Hollandois, qu'ils s'empêcheroient bien de croire, que ceux de leur païs tinssent de la main de Dieu, ce qu'ils possedoient de biens. Nous n'avons nôtre or, disoient-ils, qu'en foüillant dans la terre, & en la creusant avec une très grande peine. Nous serions sans poisson si nous ne vaquions à la peche, même au peril de nos vies. Et les fruits, que nous possedons ne nous viennent qu'en cultivant les arbres, & en labourant les champs, ce qui nous est d'un travail infini. Quelle apparence y a t il donc, de vouloir que toutes ces choses qui constituent nos richesses, soient autant de présens,

Gotar. Art. Ind. Or. Part. 6. c. 21.

que Dieu nous envoie, qui comme tel les doit donner gratuitement. C'est ainsi que le raisonnement humain s'abuse, s'il n'est soûtenu d'enhaut, & qu'il tombe aisément en delire, si la vraie Réligion ne l'en préserve.

En effet, l'on peut dire qu'au sujet, dont nous parlons, il n'y a rien de plus foible, & de plus insolent tout ensemble, que nôtre raison abandonnée à sa propre conduite. Quelque lumiere qu'elle ait en soi, le Prince des Ténebres l'a bien-tôt offusquée, si le flambeau de la Grace cesse de l'éclairer. J'ai lû autrefois avec aversion, & horreur, dans l'Itineraire Hierosolymitain du Prince Polonois Radzivil, qu'un Prêtre natif de Palerme, & Curé de Lombardie, après avoir dit une messe de Saint Esprit dans Tripoly, assura, qu'il avoit eu une révelation de se faire Turc, & prit le Turban sur cette trompeuse & miserable imagination. Combien de faux Messies avant & depuis le veritable! Combien de Paraclets depuis Manes & Montanus, jusqu'à George de Delpht, & à Jacques Naylor, qui vient d'être reprimé comme Chef des Quakers, ou Trembleurs d'Angleterre, toûjours fertile en semblables Visionaires! Aussi ne faut-il qu'oser en cela, ce que font aisément ceux, qui ont la cervelle troublée, pour trou-

ver des Sectateurs. Les fausses Réligions établies par des Imposteurs, se maintiennent, en mettant toûjours Dieu de leur côté, par les mêmes choses apparemment, dont il favorise la sienne, qui seule mérite ce nom. La pluie, que les Juifs obtinrent par les prieres du Prophete Elie sous le Roi Achab, aprés cette grande secheresse, qui fut en Syrie l'espace d'une année entiere, est attribuée par l'Historien Ménander aux *Supplications*, ou Processions, que fit faire le Roi de Thyr Ithobal. Et Josephe, qui a fait cette observation, dit ailleurs, que la mort d'Antiochus Epiphane, considérée par Polybe comme dûe à la seule volonté de piller le Temple, qu'avoit Diane dans la ville d'Elymaïs en Perse, fut bien plûtôt la punition du saccagement & de la profanation de celui de Jerusalem. L'on peut faire cent remarques semblables, où l'esprit se perd, s'il n'a que ses propres forces, parce que ne pouvant discerner le vrai du faux, il tombe dans l'irréligion, ou dans une indifférence, qui n'est pas fort éloignée de l'Atheïsme. Ainsi les Cardiens, qui habitent des montagnes situées entre l'Armenie & la Mesopotamie, ont un culte divin, qui participe du Christianisme, & du Mahometisme. L'on écrit la même chose des Drusiens de Sy-

Antiq. Iud. l. 8. cap. 7. & l. 12. c. 13.

Brerew. de

La div. des lang. c. 12. & 17. tie, qu'on trouve vers le pied du Mont-Liban. Ces Circaſſiens qui ne vont à l'Égliſe, qu'à l'âge de ſoixante ans, lors qu'ils ne peuvent plus brigander, ne valent guères mieux. Et diverſes Rélations aſſurent, que les Morduites, voiſins des Tartares Precopites & des Moſcovites, font profeſſion d'une réligion, qui, mêlée de trois Sectes, leur permet d'être circoncis, de recevoir le Batême, & tout enſemble d'adorer les Idoles. Le culte du vrai Dieu ne ſouffre pas cette profane bigarrure. Il s'eſt déclaré jaloux de l'honneur, que nous ne devons deferer qu'à lui ſeul. En effet, ſon peuple élû a été ſi ſcrupuleux en cela, qu'il n'étoit pas permis à un Juif, ſi nous en croions Moſes Maimonides, de s'arracher une épine du pied devant une Idole, ni de ramaſſer quelque choſe tombée devant elle, parce que ces actions ne ſe peuvent faire qu'en s'inclinant, qui peut être pris pour une eſpece d'adoration.

Certes l'homme, quelque diſcernement qu'il ait, ne peut éviter un tournoiement de tête perpetuel, autant de fois, qu'il contemplera cette grande diverſité de Réligions, épanduës par tout le monde; s'il ne s'attache fortement à la vraie, par le moien de la Foi, qui rend inébranlables en leur créance ceux,

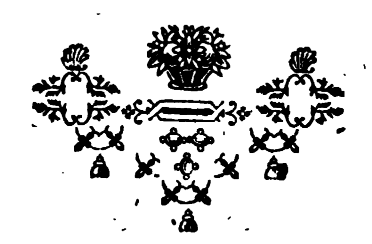
qui se sont rendus dignes de recevoir ce don du Ciel. Voiés dans Boëce la grande perplexité d'esprit de ce Philosophe, aidé des seules forces de la Nature, quand il se demande à luimême. *Si quidem Deus est, unde mala? Bona vero unde si non est?* Le Fidele ne hésite point sur de semblables interrogations, & aux choses même les plus obscures, il conduit sa vie, & ménage son raisonnement par cette pieuse maxime, que s'il n'est pas parmis entre les Philosophes, & sur tout entre les Mathématiciens, de mettre en dispute les principes de leurs sciences, beaucoup moins doit-il permettre à son ame d'être irrésoluë, & de former des doutes sur les points essentiels de sa Réligion. Le Christianisme, dit fort bien Eusebe, ne se regle ni par Euclide, ni par Aristote, Théophraste, ou Galien: La doctrine du Ciel est différente de celle de la terre: Et la gloire aussi-bien que le salut d'un Catholique, ne dépend pas, selon Saint Augustin, de bien raisonner, mais de bien croire. S'il vous semble, que je vous aie entretenu un peu trop Théologalement, & que je me sois approché trop près des autels pour un homme de ma profession, souvenés vous, que Boëce Patricien & Consulaire dont je

l. 1. de con. Phil.

Eccl. hist. 5. c. 27.

viens de vous rapporter un petit texte, n'a point été repris, pour avoir passé plus avant que moi, sans être Ecclesiastique, & qu'Origene fort jeune, & avant que d'avoir reçu la dignité Sacerdotale, interprétoit l'Ecriture Sainte à la priere de plusieurs Evêques. Eusebe qui nous apprend encore cela au sixiéme livre de son Histoire, nomme divers autres Laïques, qui se sont mêlés de même d'expliquer nos livres sacrés: Et ne doutés pas, que si besoin étoit, je ne puisse vous en cotter assez d'autres dans tous les siécles, le nôtre compris, qui s'opposeroient à vôtre reproche: *Non quis dicat, sed quid dicat, attende.*

cap. XIX.



DE

DE
QUELQUES COMPOSITIONS.

LETTRE CIII.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois approuver que vous écriviés contre ceux, qui ne ſont plus. La pierre du Tombeau doit être une borne, qui arrête les plus grandes animoſités; & les porter au delà, c'eſt faire comme ces Caribes & ces Leſtrigons, qui devorent les cadavres de leurs ennemis. Je veux, que vous aiés raiſon de reprendre juſqu'au titre du livre, qui vous déplait ſi fort, & que vous y aiés ſubtilement remarqué mille fautes de jugement. Si ſerés-vous toûjours obligé de reconnoitre qu'il eſt très-élegamment écrit, & qu'il ſeroit impoſſible de dire plus agréablement les choſes, dont ſon auteur s'eſt voulu expliquer; encore que traitant ſon ſujet, vous en euſſiés peut-être ſubſtitué d'autres meilleures, & plus à propos. Pour moi j'uſe de cette méthode dans toutes mes lectures, que tâchant à profi-

ter de ce qui m'y agrée, j'excuſe le reſte ſans averſion. Il faut donner beaucoup de choſes à l'humanité, & être plein d'indulgence envers les autres, ſi nous voulons qu'on en ait pour nous, comme nous en avons tous beſoin dans ce que nous donnons au public. En vérité je m'impute même ſouvent le dégoût, que je prens de certains livres, & pour n'entendre pas aſſez le ſens de quelques-uns, je m'impoſe la loi, à l'exemple de Ciceron, de ne les négliger pas abſolument. Ce grand homme remercie Atticus de lui avoir envoié une compoſition de Serapion, encore qu'il n'en eût pas compris la plus grande partie, *ex qua quidem égo (quod inter nos liceat dicere) milleſimam partem vix intelligo.* Il avoit appris ſans doute cette modération de Socrate, qui rendant un ouvrage auſſi obſcur à celui, qui l'avoit obligé d'en faire la lecture, dit avec courtoiſie, qu'il y avoit remarqué de belles choſes, & qu'il croioit aiſément qu'une infinité d'autres ne l'étoient pas moins, encore qu'il ne les eût pas bien entenduës. Mais pourquoi vous amuſeriés-vous à une meſſéante Critique, vous, qui nous pouvés donner tant de bonnes & utiles choſes, autant de fois que vous prendrés la peine de les coucher ſur le papier.

l. 2. Ep. 4.

Insere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes. Virg. Eccl. 9.

Nous en avons déja reçû de vous qui servent de caution suffisante, & qui valent un favorable passeport pour tout ce qui sortira de vôtre plúme.

Ce que je viens de me promettre de l'utilité de vos veilles quand vous voudrés les communiquer à la posterité, me fait souvenir de cet autre miserable libelle, que vous avés encore si fort à contrecœur, & dont vous prononcés si bien que l'Auteur, soit qu'il parle, soit qu'il écrive, montre qu'il ne sait pour tout métier que celui de faire rire, non plus que ce Philippus dans le convive de Xenophon. En effet, je n'ai rien vû de moins serieux il y a long-tems, ni de plus éloigné de la belle façon de s'exprimer. L'on pourroit néanmoins nommer quelques Ecrivains, qui nous ont donné depuis peu des pieces aussi dignes de mépris, mais il ne faut pas rafraichir la mémoire de ceux, qui n'en méritent point. Ce que celui-ci a de meilleur, parce qu'il n'est pas de lui, ne laisse pas de dégoûter, à cause de sa mauvaise maniere de débiter ce qu'il tient des autres. Il les transcrit plûtôt qu'il n'écrit, & sa plume est simplement un canal, qui vomit la liqueur telle qu'il

l'a reçûë, ſans lui rien communiquer du ſien que ſon impertinente application, accompagnée de quelque méchante pointe. *Componimenti ſi fatti ſono libidini del genio non parti del ingegno. Si pecca coſi, non ſi ſcrive.* Je ne blâme ni les citations, ni l'adreſſe à ſe prévaloir des penſées de ceux, qui nous ont précedé. Il y a plus de deux mille ans que le plus ancien des Orateurs Grecs a declaré, que c'étoit la plus courte voie pour reüſſir dans toute ſorte de Compoſitions; ce qui doit être bien plus véritable aujourd'hui, que nous avons recueilli, comme par droit de ſucceſſion, les ſentimens de tant de grands perſonnages, qui ont été depuis lui. Comme tous les animaux ne ruminent pas, tous les eſprits ne ſont pas capables d'une profonde méditation, ſans quoi ils ne peuvent rien produire de leur chef; & peu de perſonnes peuvent imiter l'Aigle, s'il eſt vrai, qu'il ne ſe nourriſſe que de ſa propre proie; ſans jamais toucher à celle des autres. Mais encore faut-il contribuer quelque choſe du ſien, & aſſaiſonner ce qu'on tient d'autrui de telle ſorte, qu'on lui donne une grace, qui ait quelque air de la nouveauté. Autrement c'eſt être voleur, & Plagiaire de dérober comme fait celui-ci; *Furti ſpecies eſt de alieno largiri*, dit

Iſoc. orat. ad Nicoc.

Dig. l. fil.

la Loi, & l'on peut soûtenir d'un livre tel que le sien, que c'est l'ouvrage de ses mains plûtôt que celui de son esprit. *de dolo malo.*

Cependant il trouve, dites-vous, des éloges, & des approbateurs. Vous me nommés ceux, qui le louënt de la promtitude dont il a fait cet écrit: comme si le prix de nos compositions étoit de ceux, qui se gagnent à la course. Et vous vous fâchés, qu'on veuille faire passer un si malheureux coup d'essai, pour un coup de maitre: sans songer, qu'il le peut être, le prenant pour celui d'un maitre Fou. Tout de bon appaisés-vous, & vous souvenés que les grenouilles mêmes chantent agréablement pour quelques-uns. Je l'ai déja remarqué de celui, qui dans Petrarque ne pouvoit souffrir le chant du Rossignol, s'allant loger au pied d'un marais, pour y entendre la mélodie de ces charmantes grénouilles. Et il me souvient, que l'Orateur Romain dans une de ses Epitres, dit à son ami Atticus, qu'il apprehende la pluie, se devant mettre en chemin, parce que les grénouilles du lieu où il étoit, faisoient paroitre leur éloquence, ou, pour mieux rendre ses termes, ce qu'elles savoient de Rhétorique, *Ranæ enim*, dit-il, *ῥητορεύουσιν*. Il faut donner à vôtre humeur cette petite raillerie. Je *p. 23.* *l. 15. Ep. 16.*

veux vous ajoûter au ſujet de la diligence tant vantée de cet Auteur ridicule, qu'encore que le Poëte Stace, & quelques autres, aient voulu tirer vanité du peu de tems qu'ils avoient donné à faire leurs pieces: Et quoique les œuvres du Toutpuiſſant ſoient auſſi promtes que ſa parole, *dixit, & facta ſunt:* Si eſt-ce que je n'ai jamais vû priſer un livre judicieuſement ſur cette ſeule conſidération; ni par une raiſon contraire meſeſtimer l'Eneide, à cauſe du long-tems qu'emploia Virgile à la perfectionner, bien qu'il n'y ait pas mis la derniere main. A la vérité il ſe trouve des perſonnes ſi lentes dans toutes leurs entrepriſes literaires, ſoit par la péſanteur de leur naturel, ſoit par la diſgrace de leur génie, qui ne demeure jamais ſatisfait, qu'on ne ſauroit trop condanner leur procedé, ni trop plaindre ceux, qui eſperent quelque contentement de la fin des veilles continuelles de ces gens là. Thomas Haſelbach Bavarois, & Profeſſeur en Théologie dans l'Univerſité de Vienne, étoit un de ces miſerables Lentules, qui aiant entrepris de dreſſer & dicter à ſes écoliers un commentaire ſur le Prophete Eſaïe, emploia vint-deux années ſans pouvoir en achever ce qui regardoit ſeulement le premier chapitre, qu'il laiſſa imper-

fait par sa mort, la Parque vraisemblablement s'étant lassée de ses remises, & impatientée d'attendre si long-tems.

Pour ce qui touche l'insolence de cet autre Dogmatique, dont vous vous plaignés aussi, j'ai lû avec indignation, comme vous, ce gros volume d'assertions, & je l'ai fait avec d'autant plus d'ennui, qu'on le peut comparer à cette ville d'Arcadie si vaste & si dépeuplée, qu'elle fit dire autrefois, *magna Civitas, magna Solitudo.* L'on y voit beaucoup de discours magistralement étendus, & peu ou point de choses, qui méritent l'attention d'un Lecteur tant soit peu serieux. Vous avés sujet de demander si ce bel Auteur prétend être un Prince, pour obliger tout le monde à recevoir avec soumission & en forme de loix, les sentimens qu'il établit. C'est un Dictateur perpetuel, qui ne croit pas qu'on doive revoquer en doute la moindre de ses propositions, ni s'opposer aux axiomes qu'il publie, pour impertinens qu'ils soient. Mais il n'est pas seul, qui use de ce procedé tyrannique. Prenés-y garde, vous ne verrés guères de ceux, qui font profession de mettre la main à la plume, qui ne prétendent la manier comme un Sceptre pour dominer par tout. Sans mentir je saurois volontiers du plus suffisant

d'entre eux jusqu'où va sa pensée, & je lui ferois de bon cœur cette demande avec toute sorte de douceur & d'ingenuité: Prétendés-vous que vos livres ne puissent jamais être lûs par un plus habile homme que vous? & si vous n'avés pas le front de l'avouër, comment avés-vous l'assurance pour ne pas dire l'impudence, de debiter avec tant d'affirmation des choses dont vous serés peut-être justement repris par ceux, qui les savent mieux que vous? Il faut rire néanmoins sans se fâcher, de l'opiniâtreté de ces gens là. S'ils avoient vôtre modération, & s'ils se savoient prévaloir de la suspension de vôtre Sceptique, il y auroit véritablement plus de repos dans la Republique literaire, & le public en profiteroit de beaucoup: mais vous y perdriés dans vôtre particulier, puisque vôtre savoir profond & modeste n'auroit plus l'avantage, qu'il possede sur le superficiel & le pédantesque. Pour me conjouïr là dessus avec vous, je vous communiquerai une petite reflexion, que je fis ces jours en faveur de l'Epoque, & où me porta quelque lecture de divertissement. N'est-ce pas une chose surprenante, que le Soleil adoré par tant de peuples, qui donne la vie à tout ce qui la posse-de, *Sol & homo generant hominem;* & que la plûpart des Philosphes ont osé nommer le

Dieu visible de la Nature; soit considéré par d'autres, qui croient après Metrodore l'infinité ou du moins la pluralité des Mondes, comme le centre & la plus basse partie de l'Univers? mais n'y a-t-il pas encore plus dequoi s'étonner, qu'ils osent même y établir un Enfer, & un Purgatoire, dont le feu ne serve pas moins à purger les ames à la façon de ces toiles de lin incombustibles, que par accident à échauffer la terre, & à nous y vivifier; Dieu se plaisant ainsi, disent-ils, à tirer le bien du mal, & à faire servir une même cause à des effets différens. Si on leur objecte, que le même Dieu a mis son Tabernacle dans ce bel Astre, ils répondent qu'il est vrai, non seulement, parce qu'il est par tout, mais encore éminemment, à cause de la Justice qu'il y exerce. J'avois bien ouï parler de ces peuples de l'Amerique, qui se promettent d'aller après leur mort dans une de ces brillantes étoiles, s'y figurant des champs Elisées, où ils recevront toute sorte de contentemens. Mais de faire du Soleil un Enfer, ou seulement un Purgatoire, c'est ce qui peut passer pour un caprice merveilleux, au cas qu'on doive s'émerveiller des bizarreries de l'esprit humain.

DES AFFLICTIONS.

LETTRE CIV.

MONSIEUR,

Le fâcheux accident survenu à vôtre ami ne m'étonne pas tant, quoique j'en aie beaucoup de ressentiment, que je suis surpris de la façon, dont vous dites, qu'un homme tel que lui a reçû ce coup de Fortune, qui le rend presque inconsolable. Cependant je ne juge pas comme vous de la pesanteur de ce même coup, vous croiés, qu'elle est telle, qu'il n'a pû lui resister, & je pense que la seule delicatesse de son esprit, nourri dans le plaisir, & nouveau aux traverses de la vie, l'a fait succomber sous un poids, qui n'a rien d'extraordinaire, ni de si fort insupportable. J'ose même vous soûtenir, pour en avoir vû l'experience, qu'un second coup le pourroit mettre en meilleur état, comme une vague redresse quelquefois un vaisseau que les précedentes avoient presque submergé, ou le jette heureusement dans le port. Les der-

nieres persecutions de la Fortune donnent souvent des resolutions, qni tiennent lieu de consolation, & qui approchent même de la gaieté. Et comme le bois du véritable Sycomore (car le nôtre n'est pas celui de Théophraste) seche & perd son humidité dans l'eau; *Mathiol.* il se trouve des personnes, que les déplaisirs extrémes, & les disgraces reïterées temperent; qui s'accoûtument à ce qu'ils jugeoient d'abord intolerable, & qui trouvent même quelque espece de joie ou de satisfaction, dans une assiétte d'ame, qui leur fait mépriser ce qu'ils apprehendoient trop auparavant. Je ne m'étonnerois pas de voir arriver je ne sai quoi de tel dans l'esprit de vôtre ami; ses semblables sont toûjours dans le plus haut des plaisirs, ou au plus bas des mortifications; & ils passent d'une extrémité à l'autre si subitiment, qu'on les peut comparer à ces hirondelles, qui rampant presque contre terre, s'élevent en un instant au dessus des maisons. Enfin les dégoûts de la vie, & ces troubles qui semblent s'opposer à son aise & à sa serenité, ont quelquefois des effets si contraires, qu'ils agissent tout autrement. Flacourt parle dans sa Rélation de Madagascar d'une cheneviere qui y croit, dont la fumée au lieu d'obscurcir le cerveau, rend l'esprit plus gai, en ôte la

triſteſſe, & donne même à ceux, qui la reçoivent des ſonges trèsagréables. C'eſt à peu près la même choſe de certaines noires vapeurs, que cauſe quelquefois le chagrin d'un fâcheux évenement, elles ſe circulent, & ſe clarifient avec le tems par la méditation, d'où procede enfin une reſolution ferme contre tout ce qui peut arriver, accompagnée toûjours d'une douce & agréable tranquillité. O que c'eſt ſouvent un grand malheur de n'en point reſſentir! il n'y a rien qui jette plûtôt nos ames dans une inſenſible léthargie. Les animaux pris à la chaſſe, & les poiſſons, qui ont été péchés durant la tourmente, ſont de beaucoup plus agréable nourriture; ce que Galien attribuë après Hippocrate à l'agitation, qui rend leurs chairs plus ſolides & de meilleur ſuc. Le Medecin Xenocrate ſoûtenoit même, que vers la queuë des derniers ſe trouvoit la meilleure partie qu'ils euſſent, à cauſe qu'elle étoit plus exercée que les autres. La condition des hommes eſt preſque pareille. Ils ont beſoin d'un peu d'agitation dans leur vie, & de quelque ſecouſſe de la Fortune pour exercer leur induſtrie, & pour faire valoir leur raiſon. Sans cela elle ne ſe reconnoit pas, & cette partie ſuperieure perd l'uſage des plus éclatantes vertus. En effet il

Gal. 3. de fac. alim. c. 25.
Hipp. 2. de vict. nat. sect. 4.

n'y a souvent rien de plus grossier, ni de moins spirituel ou de moins vertueux, que ceux, qui n'ont jamais, ou fort peu, éprouvé de traverses, parce que l'indolence les a rendus comme stupides, & s'ils ont eu quelque pointe d'esprit naturelle, faute d'emploi ou d'opposition, elle s'est entierement émoussée.

Tant y a que je ne blâme pas vôtre ami d'avoir ressenti son infortune, je trouve seulement à redire dans l'excès de son ressentiment, où il peut y avoir trop de delicatesse. L'impassibilité des Stoïciens n'est pas tout à fait à mon goût, & je suis en cela de l'opinion, dont s'explique le Philosophe Taurus dans Aulu-Gelle, qu'il y a des occasions où la Nature contraint nôtre raison de ploier, parce que nous la tenons d'elle. *Non sane potest cogi vir sapiens, cum est rationis obtinendæ locus: cum vero Natura cogit, ratio quoque a natura data cogitur.* Si la force d'esprit, ou cette grandeur de courage, qu'on exalte tant, est bien definie, une science des choses tolerables, & de celles, qui ne le sont pas, il paroit assez par sa definition, qu'il y en a d'aucunement intolerables, qui se font ressentir par les plus sages, ou qui ne doivent pas être mises, comme faisoit le Portique, au

rang des indifférentes. Ce n'eſt pas être courageux de combattre Dieu, & la Nature dont il eſt l'Auteur; c'eſt une *Gigantomachie*, & une fureur toute pure. *Fortitudo non eſt ea quæ contra Naturam monſtri vice nititur, ultraque modum ejus egreditur, aut ſtupore animi, aut immanitate, aut quadam miſera & neceſſaria in perpetiendis doloribus exercitatione.* Mais à la vérité il y a des degrés de reſſentiment. L'on peut être touché d'un déplaiſir, ſans ſe deſeſpérer, & ſouffrir de grandes douleurs dans l'une ou l'autre partie, qui nous compoſent, ſans être impatient tout à fait ſans être inconſolable, comme le Philoctete des Tragédies, & ſans jetter comme lui des cris, qui ſcandaliſent le théatre. Phebus ſe plaint & ſoûpire à la mort de Coronis dans la Métamorphoſe; il ne s'abandonne pas néanmoins juſqu'à des pleurs indignes de ſa Divinité,

Ovid. 2. Metam.

neque enim cæleſti tingi
Ora licet lacrymis.

Cela veut dire dans nôtre Morale, qu'encore que les Afflictions & les revers de Fortune ſe faſſent toûjours ſentir; des hommes de cœur pourtant, & d'une raiſon confirmée, les ſouffrent patiemment, & ne s'irritent pas comme

les autres, contre des évenemens, qui ont pû être évités.

Certes l'on n'a pas feint ſans ſujet, que Promethée avoit détrempé avec des larmes la pouſſiere dont il vouloit former l'homme. Il ſemble, que nous tenions tous de ce principe. En effet, peut-on dire que cet homme ſache faire naturellement quelque autre choſe que pleurer & ſe plaindre? La Nature ne lui a enſeigné ni à ſe faire entendre par la parole, comme les autres animaux le fond chacun à ſa mode, ni à cheminer, ni à ſe nourrir; il ne ſait par ſon moien que jetter en venant au monde des larmes & des cris, pour marque de ce qu'il ſouffre, & pour préſage de ce qu'il doit endurer le reſte de ſa vie. Mais je quitte ce lieu commun, pour vous faire obſerver, comme encore que le chagrin & les ſoucis aient le pouvoir de changer en gris la perruque la plus noire, ou la plus blonde; la joie ni le contentement ne ſauroient operer au rebours, ni rendre noirs ou châtains des cheveux blancs; ce qui montre que la douleur & le déplaiſir ſont bien plus ſelon Nature, que toutes les ſatisfactions qu'on puiſſe recevoir ou eſperer. Il y a bien plus, ſelon cette même pente ou propenſion de la Nature, les plus grandes douceurs de la vie

se convertissent bientôt en amertume; & le Sage seul peut tirer quelque satisfaction de ce qu'il souffre, faisant sortir le baume ou la gomme de son incision, comme d'une plante resineuse. L'on fait des cannes de sucre de très fort vinaigre, ce que Jean de Lery écrit avoir éprouvé; mais vous ne ferés jamais reprendre à ce vinaigre la douceur qui l'a produit. Tant il est vrai, que les delices dont nous avons quelque usage: aboutissent par une voie plus courte, plus facile, & plus naturelle, à ce qui est pénible & douloureux; que les fâcheries ne se changent en choses plaisantes, si la Philosophie n'y emploie toute son industrie. Aussi voions-nous bien plus de Tantales, qui tombent de la plus haute felicité dans le malheur, que d'autres, qui éprouvent une fortune opposée à la sienne. Jettés les yeux sur ce jeune Seigneur que vous connoissiés si particulierement, l'on ne vit jamais une faveur naissante poussée par un vent plus agréable. Il n'envisageoit rien que de riant autour de lui, il pouvoit dire en se felicitant luimême comme ce Pasteur,

Virg. ecl. 5.

Ipsi lætitia voces ad sidera jactant
Intonsi montes.

Cependant il se sentit en un instant précipité dans la derniere misere, si la chûte dans une disgrace,

disgrace, & l'élevation sur un échaffaut, peuvent passer ensemble pour un précipice.

Ne pensés pas que je sois inhumain jusqu'à ce point, de vous abandonner sur un si fâcheux spectacle; je veux avant que de finir, vous proposer quelque sujet, qui recrée vôtre imagination en la divertissant. Et parce que je connois par vos demandes reïterées, le plaisir que vous donnent les petites observations que je fais en faveur de la Sceptique sur les voiages de long cours; je vous en communiquerai deux ou trois, que j'ai exprès commises à ma mémoire pour vous satisfaire. Ne vous aurois-je jamais écrit comme les Topinambous ne croient pas pouvoir rendre un plus fort témoignage de joie, quand ils reçoivent leurs hôtes, ou bons amis chez eux, que de pleurer abondamment; ces larmes de joie ont quelque rapport à nôtre discours précedent. Le même recueil, qui m'apprend cela, me fait voir des hommes vers le détroit de Magelan, qui portent tous de longs cheveux, & leurs femmes au contraire qui mettent leur commodité, & leur bienséance à se raser toute la tête. Les Cavaliers de la Cour Africaine du Roi de Benin ne croiroient pas être d'assez bonne grace à cheval, si leurs deux jambes ne pendoient d'un côté, com-

Iean de Lery.

Oliv. de Nort.

Ind. Or. part. 6. c. 55.

me la plûpart des femmes les portent dans l'Europe. Les Payens de la côte de Guinée ne peuvent souffrir qu'on crache à terre, tenant parmi eux cette action fort condannable, & portant malheur. Et joignant les Royaumes d'Agola, & de Congo, il y a peine de mort établie contre tous ceux, qui sont si hardis, ou si malheureux, que de voir boire le Roi de Loanda, sans que ses propres enfans soient exceptés de la rigueur de cette Loi. Bon Dieu, que l'homme est un animal bizarre dans toutes ses fantaisies!

Ib. c. 21.

Samuel Bruno.

DES

HOMMES DE LETTRES.

LETTRE CV.

MONSIEUR,

Celui qui vous a dit, qu'un homme de vôtre mérite trouvera plus de faveur & d'appui, auprès des gens d'épée, qu'il n'en doit attendre des hommes de Lettres, ne

s'est peutêtre pas tant éloigné de l'usage ordinaire, que vous le présupposés. Je ne sai si c'est par jalousie ou autrement que ces derniers sont si retenus à recommander ceux de leur profession; mais tenés pour assuré, qu'un Cavalier parlera toûjours plus à l'avantage d'une personne d'étude comme vous, que ne feront vos semblables, qui de leur côté distribuent plus librement les éloges dûs à la valeur militaire, que ne font jamais ceux, qui exercent le métier des armes. Voulés-vous savoir jusqu'où va cette humeur literaire? considérés l'Empereur Adrien, qui dans son thrône Imperial enviant la gloire du savoir à tous ceux, qu'on honoroit pour cela de son tems, persecute les Philosophes Phavorin, & Denys Milesien, encore que le premier lui cedât souvent en considération des trente Legions qu'il commandoit. Sa jalousie s'étendoit même sur le passé, parlant fort mal, tant de Platon, que d'Homere, & préferant à celui-ci un Antimachus, qu'on ne connoissoit presque pas alors; comme l'éloquence de Caton, à celle de Ciceron; la Poësie d'Ennius, à celle de Virgile; & le stile de Cœlius, à celui de Salluste. Car puisqu'on ne peut nier, qu'il n'eût une science très étenduë, l'on ne sauroit l'accuser d'avoir

été porté du motif de ces autres Princes ignorans, qui ont perſecuté les Muſes, parce qu'ils n'avoient jamais eu de commerce avec elles. L'Empereur Licinius nommoit les Lettres le poiſon des Eſprits, & la peſte de tous les Etats; mais ceux, qui nous apprennent cela de lui, nous font voir auſſi ſon incapacité, telle qu'il ne pouvoit pas ſouſcrire ſes Edits, ni ſeulement écrire ſon nom. Lors que cet autre Empereur Baſſianus Caracalla tâchoit de faire perir toutes les œuvres d'Ariſtote, il couvroit ſon extravagance du prétexte, que ce Philoſophe étoit accuſé de la mort d'Alexandre le Grand, dont il faiſoit le ſinge, s'imaginant qu'il paſſeroit pour ſa véritable copie. Ce n'eſt pas grande merveille que des perſonnes ſi mal élevées, ou d'un naturel ſi pervers, tombent dans de ſemblables brutalités. *Qui non intelligunt artes, non mirantur artifices.* Et parmi les Grands, qui ne ſavent rien, il n'y a pour le plus que ceux, qui font des actions dignes de mémoire, qui favoriſent les gens capables de les communiquer à la poſterité. Ce qui m'étonne, & me donne tout enſemble de l'indignation, c'eſt d'apprendre que les perſonnes, qui ont paſſé toute leur vie à manier des livres, & dans la pouſſiere de l'Ecole, aient de l'averſion pour

ceux, qui ont acquis de la reputation, & que bien loin de les aſſiſter, ils les empêchent de s'élever, & les oppriment s'ils peuvent. Nous en avons un exemple moderne auſſi illuſtre que celui d'Adrien, en ce Pontife, qui étoit le ſixiéme du même nom, & qui avoit été Précepteur de Charles Quint. Tous les ſavans de ſon tems ſe promirent de l'avancement, à ſon avenement au Pontificat, à cauſe qu'il devoit aux Lettres ſon exaltation, & ce qu'il avoit de bonne fortune. Cependant ils demeurèrent fort étonnés, voiant, qu'il étoit plein de mauvaiſe volonté contre tous ceux, qui ſe plaiſoient à la belle literature, les appellant *Terentianos*, & les traitant de telle ſorte, qu'on croit, qu'il eût rendu les Lettres tout à fait barbares, s'il ne fût mort dans la ſeconde année de ſa ſupréme dignité. Paul Jove dit gentiment, qu'il uſoit de ce mauvais traitement contre les plus beaux Eſprits de ſon ſiécle, avec le même ſens, & le même jugement, dont il préferoit la Merluche de ſes Païs-Bas à toute autre viande, & aux meilleurs Poiſſons qui ſe mangeaſſent en Italie. Je ſai bien, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'amour de ces anciens Auteurs Grecs & Latins. L'on ne ſauroit excuſer l'impieté d'Ange Politien, s'il eſt vrai qu'il

7. de piſc. Rom.

préferât en tous ſens les Odes de Pindare aux Pſeaumes de David. La ſeule comparaiſon des choſes ſacrées aux profanes eſt toûjours odieuſe. Et ſi Pierre Bembe faiſoit difficulté de lire la Bible, ou de dire ſon Bréviaire, comme on le lui a reproché, de crainte de gâter ſon ſtile, & de corrompre ſa belle Latinité; il a été ſans doute touché d'une apprehenſion condannable. Mais autre choſe eſt de reprimer le mal quand il paroit, & de perſecuter par une pure jalouſie le véritable & innocent mérite. Si l'abus des meilleures choſes les faiſoit condanner & rejetter, que demeureroit-il de bon & de précieux dans le monde? Et néanmoins Platine nous repréſente le Pape Paul Deuxiéme encore plus animé contre les hommes ſtudieux, que ne l'étoit Adrien Sixiéme, quand il aſſure, qu'il déclara héretiques ceux, qui prononceroient le mot d'Academie, ou qui feroient cas des Lettres humaines, parce que c'étoit aſſez de ſavoir lire & écrire. Véritablement cela ſuffit pour les Lettres de Change, dont l'on fait quelquefois plus de compte en beaucoup de lieux, que de toutes celles des Grecs & des Latins. Je penſe pourtant que c'eſt ici une des invectives dont l'on blâme Platine avec raiſon.

Je quitte ce propos pour répondre aux

plaintes que vous me faites de cet adverſaire qui vous a ſi fortement attaqué ſur vôtre vie contemplative. Tout ſon diſcours, tel que vous me le rapportés, eſt pris du ſecond livre des grandes Morales d'Ariſtote, où ce Philoſophe forme au quinziéme chapitre cette objection contre la Divinité. Que peut faire Dieu avec toute ſon *Avtarquie* ou pleine ſuffiſance de toutes choſes, puiſqu'on ne doit pas préſuppoſer qu'il dorme; car ſi l'on répond qu'il contemple, l'on demandera ce qu'il peut contempler, par ce que ſi c'étoit quelque choſe, qui fût hors de lui, elle ſeroit plus parfaite & plus conſidérable que luimême, ce qui implique & envelope une contradiction manifeſte, d'autant qu'il ſeroit Dieu, & ne le ſeroit pas, ſe trouvant ailleurs plus de perfection qu'en lui. Que ſi l'on veut, qu'il ſe contemple ſoimême, l'on tombe, dit-il, dans une autre abſurdité merveilleuſe, d'attribuer à Dieu ce que nous blâmerions en un homme ſage, n'y aiant point d'action, qui tienne plus de la folie, que de paſſer tout ſon tems dans une perpetuelle contemplation de ſoimême. En vérité Ariſtote ne donne point de ſolution à cette inſtance, qu'il déclare vouloir abandonner pour paſſer outre; mais il inſinuë pourtant, qu'il faut faire grande di-

ſtinction entre Dieu, & l'homme, ce qui peut aucunement tenir lieu de réponſé. Au ſurplus, que de ſemblables propos, ni de telles perſonnes que celles, qui vous les ont tenus, ne vous jettent pas dans le mépris de la vie méditative, & gardés-vous bien de prendre là deſſus de l'averſion de ce que vous confeſſés, qui vous fournit les plus douces & les plus charmantes heures, que vous paſſiés. Quand vous trouveriés à la Cour toute la fortune, que vous y voulés venir chercher, & que je vous y ſouhaite, je ne l'eſtimerois rien ſi elle vous faiſoit perdre l'habitude, que vous avés contractée de converſer heureuſement avec vous même. Pour moi, en quelque lieu que la Cour aille, & en quelque endroit que je me rencontre, j'y trouve toûjours mon *Timonium*, ou ma petite ſolitude, & au pis aller, les rideaux avec le ciel de mon lit me forment un hermitage, qui me contente d'autant plus, que n'étant connu de perſonne, perſonne auſſi ne me l'envie. C'eſt dans cette agréable retraite, qu'on paſſe en un inſtant & ſans peril du Levant au Couchant, & d'un Pole à l'autre; n'y aiant rien de caché ſur la Mappemonde, qu'on ne découvre avec plaiſir. Je traverſe même de ce lieu là tous les Elemens, & comme ſi les portes de l'Empirée

s'ouvroient en ma faveur, j'y contemple Dieu, & ce qui l'environne, de toute la force qu'il me donne.

——— mœnia Mundi Lucret.
Diſcedunt, totum video per inane geri res, l. 3.
Apparet Divum numen, ſedeſque quietæ.

Voudriés-vous bien renoncer, pour quoi que ce fût, à de ſemblables ſatisfactions?

Je vous exhorte encore à n'abandonner jamais les doutes paiſibles & reſpectueux de l'Epoque, pour toutes les affirmations hardies des dogmatiques. Continués à douter avec cette retenuë, & cette grace, dont je vous ai ouï dire autrefois que pour ne rien aſſurer, vous ne vouliés pas même donner aſſurance de vos doutes. Vous ne trouverés ici que des aſſerteurs, qui ſont profeſſion de ne quitter jamais une propoſition avancée, ſi ce n'eſt qu'elle choque leurs interêts. Mais ſouvenés vous de ce qu'a reconnu Ariſtote, que beaucoup de gens retiennent avec plus de conſtance & d'opiniâtreté leurs opinions, que d'autres ne ſont ce qu'ils connoiſſent par les regles de la ſcience; ſi tant eſt qu'il y en ait. Ce ne ſera pas ſeulement au ſujet que Pline a pris des eaux glacées, que vous pourrés prononcer ſon mot notable, *Nihil homini ſic,* Hiſt. nat. *quemadmodum rerum naturæ placet.* Vous l. 19. c. 4.

verrés cette nature contrôlée presque sur tout; & je pourrois vous le prouver par une induction tout à fait sceptique, si j'étois d'humeur à exaggerer les choses odieuses. J'aime mieux pour vous paier le tribut, que vous exigiés de moi, finir cette Lettre par quelques petites observations, qui ne sont pas moins de l'Epoque, mais où personne n'aura sujet de se dire interessé.

Præp. Ev. l. 6. c. 10. Ce n'est pas seulement en Canada, & parmi les Hurons, que les femmes seules cultivent la terre: Eusebe rapporte sur la foi d'un Bardasane Syrien, que celles des Gélons, peuples de l'ancienne Médie, y exercent de même tout le labourage, avec cette particularité, que leurs maris ne songent cependant qu'à se farder, & à se parfumer, dans une luxe d'habits d'autant plus honteux selon nos mœurs, que leurs femmes vivent avec toute sorte de frugalité. Jean Leon rapporte aussi *l. 6.* dans son Afrique, qu'à Tesset ville du Numidie, il n'y a que les femmes qui étudient, & qui s'adonnent à la vacation des Lettres, comme selon Sophocle les hommes seuls filoient *In Oedipo Colon.* autrefois en Egypte dans leurs maisons, pendant que les femmes travailloient aux affaires de dehors. Dans la plûpart des villes bien policées, & particulierement dans Constan-

tinople, il n'est pas permis d'aller la nuit sans lumiere: A Sparte l'on en usoit tout au rebours, car personne n'eût osé en porter, & chacun retournoit chez soi après le souper à tâtons, afin qu'on s'accoûtumât à n'avoir point de peur parmi les ténebres. La pluie nous fait ordinairement rentrer dans le logis, & différer nos voiages: Les Turcs la prennent à bon augure si elle les surprend en sortant, & cheminent alors plus volontiers, parce qu'elle leur est un signe d'abondance. Flacourt met dans sa Rélation, qu'il n'est pas permis dans l'Isle de Madagascar aux hommes de petite naissance, ou de basse condition, d'y faire le métier de Boucher, en coupant la gorge aux bêtes, qu'on doit manger, cette action étant reservée aux plus illustres du Païs. La Sodomie y est par la grace de Dieu inconnuë; mais d'un autre côté, par une étrange abomination la bestialité y est toute commune & soufferte. L'on y mange toûjours la cire avec le miel, & le cuir des Bœufs; des Moutons, & des Chevreuils, avec leur chair. Quand les vers à soie sont en feve, ils y sont trouvés de fort bon goût; comme aux Topinambous les Serpens & les Crapaux au rapport de Jean de Lery. Ces choses sont assez éloignées de nos coûtumes; en voici de plus

Plutar. in Lycur.

étranges encore selon nos mœurs. Les femmes de la même Isle de Saint Laurent, que habitent vers la baie d'Antongil, accouchant le Mardi, le Jeudi, où le Samedi, jettent leurs enfans, & les abandonnent dans les bois. Le discours d'un voiage fait aux Indes Orientales porte, que dans une ville maritime de la Chine, quand un pere a trop d'enfans, il lui est permis de noier ses filles après un cri public de son dessein, au cas qu'il né se présente personne, qui les veüille nourrir. Les femmes de l'Isle Formose, qui est fort proche de là, & où présentement les Hollandois sont habitués, se font communément avorter étant jeunes, parce qu'elles croient, que c'est une infamie d'avoir des enfans avant l'âge de trente ans. Et le même écrit confirme ce que vous avés pû lire dans beaucoup d'autres, que les Chinois, non contens de joüer leurs femmes & leurs enfans pour un certain nombre d'années, se joüent encore assez souvent eux mêmes, tant ils se laissent transporter à la furieuse passion du jeu. Certes l'on trouve véritable tous les jours de plus en plus nôtre vieil Proverbe, qu'une bonne partie du monde ne sait pas comme l'autre vit. Ajoûtons à cela, que chacun croit sa façon de vivre la meilleure, surquoi vous pourrés faire telles reflexions qu'il vous plaira.

DES ORACLES.

LETTRE CVI.

MONSIEUR,

Vôtre compliment n'est pas peutêtre le plus obligeant du monde, quand vous m'invités à vous écrire mon opinion touchant les Oracles des Anciens, m'assurant, que vous la recevrés ellemême comme un Oracle. Car si je suis du sentiment d'Aristote, & de beaucoup d'autres, qui dès le tems du plus grand crédit des Oracles les ont soupçonnés d'imposture, & parlé des Sibylles, qui en prononçoient la plus grande partie, comme de femmes fanatiques & furieuses, vous voiés bien ce que je puis me promettre en bonne Logique de vôtre approbation, & si faisant passer ce que je vous écrirai pour un Oracle, ce n'est pas le mettre au rang des pures rêveries, ou même des plus grandes fourberies. Pour vous contenter néanmoins je ferai de vôtre question le sujet de cette Lettre, & je vous dirai d'abord, que le mot d'Oracle

n'étant pas Grec, mais Latin, ne peut être mieux expliqué que par l'interprétation qu'en donne Ciceron; qui en fait le langage des Dieux, *Oracula ex eo ipso appellata sunt, quod est in his Deorum oratio*, c'est un discours instructif & prophétique que les Romains ont respecté comme sorti de la propre bouche des Dieux. Et l'on peut juger combien les Grecs leur ont déferé, par le seul titre d'un livre de Porphyre cité par Eusebe & par Théodoret, *de philosophia ex Oraculis*, De la philosophie qui se pouvoit tirer des Oracles. Il est vrai, que figurément les Edits des Empereurs ont été nommés des Oracles. Les Arrêts même des Cours Souveraines s'appellent par ceux, qui en veulent exprimer la dignité, des Oracles de Themis. Et l'on voit dans le chapitre seiziéme du Levitique, & en d'autres endroits du Texte sacré, que ce terme d'Oracle est pris pour le propre lieu où l'on prie, & qu'il y est emploié comme Synonyme en la place de celui d'Oratoire.

in Topic.

Je ne pense pas devoir suivre d'autre méthode en ceci, que de considérer les Oracles dans leur commencement, & dans leur fin, pour les reconnoitre mieux dans leurs progrés, & durant ce long-tems qu'ils ont été respectés de toute la terre.

L'ancienneté des Oracles est fort manifeste, par ce que dit Plutarque au traité de ceux, que la Pythie avoit prononcés, où il assure, que depuis trois mille ans cette Prêtresse ou Religieuse d'Apollon en rendoit à ceux, qui la consultoient dans Delphe, sans que personne l'eût pû convaincre d'avoir donné de fausses réponses. Or comme Plutarque écrivoit du siécle de Trajan, ces trois mille ans dont il parle traversent en remontant non seulement tout le tems historique des Gentils, écoulé jusqu'à lui, mais encore le fabuleux, & donnent jusques dans celui, que le docte Varron nommoit ténebreux & inconnu. ἄδηλον. Aussi lisons-nous au 2. chapitre de Solin, que cette Sibylle Delphique avoit prophetisé avant le siécle des évenemens qui rendirent Troye si mémorable, *ante Trojana tempora*, remarquant, qu'Homere s'étoit plû depuis à mettre dans sa Poësie beaucoup de vers, qu'il tenoit d'elle, sans que Solin dise pourtant de combien d'années elle avoit précedé une si notable Epoque. C'est peut-être la Sibylle Daphné fille de Tiresias, qui passa son pere en l'art de deviner, & à qui Diodore Sicilien confirme, qu'Homere est *L. 4. & 6. Bibl.* redevable de plusieurs endroits dont il a orné ses Poëmes. Strabon néanmoins la nom-

L. 9. Geo. me Phemonoé, & veut, qu'elle fût appellé Pythie à cause des questions, qu'on lui faisoi parce que πύθεϛαι signifie interroger. Et
L. 10. in Pl. oc. Pausanias en étoit crû, elle s'appelleroit He rophile, qui prédisit l'embrasement d'Ilium ou même Lamia fille de Neptune, qu'il fai la plus ancienne de toutes. Quoiqu'il e soit, la premiere décoûverte de cet Oracle d Delphe, est dûë selon Diodore à un troupea de chevres, qui paissant autour d'une ouver ture de terre, furent vûës par celui, qui le conduisoit, se démener, & jetter des cris du tout extraordinaires, autant de fois, qu'elles s'approchoient de ce trou. Le Pasteur voulant donc reconnoitre en visitant le lieu ce qu'il pouvoit y avoir, & surpris aussitôt par l'exhalaison, qui en sortoit, prononça des propheties qui se trouvèrent véritables. Cela sû dans toute la contrée, une infinité de personnes, curieuses de l'avenir, se transportoient en cet endroit, & s'entredonnoient des réponses sur leurs demandes. Mais comme l'ouverture de la fosse étoit perilleuse, & que beaucoup de personnes agitées de fureur y tomboient sans être jamais revûës; l'on s'avisa d'accommoder le lieu en sorte, que par le moien d'une espece de trépied, l'on pouvoi sans courir fortune de tomber dans cet aby me

me, recevoir la vapeur, qui faisoit deviner. Il ajoûte qu'on choisit alors des filles en l'honneur de Diane, pour prononcer les Oracles de son frere, jusqu'à ce qu'un Echecrates de Thessalie épris de la beauté d'une, eût l'insolence de la ravir; ce qui fit qu'on n'en destina plus à cet office, qui ne fussent âgées de plus de cinquante ans. Plutarque n'a pas depuis expliqué cela si particulierement; mais il nous apprend, que ce Pasteur, qui le premier par un pur hasard fût transporté de cette fureur Apollinaire & Prophetique, se nommoit Coretas. Or l'on peut s'étonner, que l'Oracle d'Apollon ait passé pour le plus ancien parmi les Payens, comme il étoit sans doute le plus célebre & le plus respecté par toutes les nations de la terre. Car l'on envoioit des plus éloignées parties du monde & des plus inconnuës, comme étoient les Septentrionales, les offrandes & les premices, que la devotion du tems faisoit consacrer à ce Dieu. Pausanias dit, que les Hyperboréens les faisoient tenir aux Arimaspes: ceux-ci aux Isledons, qui les commettoient aux Scythes, pour être portées à Sinope, d'où les Grecs les transmettoient aux Prasiens, & les Atheniens étoient chargés de les transporter de ce dernier lieu à Dele. Et quoique l'Isle de *L. 1. Attic.*

Dele, illustre par la naissance d'Apollon, fut assez éloignée de Delphe qui étoit dans la Phocide au milieu de la Grece, & même de tout le monde; comme Strabon témoigne au neuviéme livre de sa Géographie, qu'on le croioit alors. Si est-ce que l'Oracle de ce dernier lieu étant le plus autorisé, &, pour user des termes de cet Auteur, le moins trompeur de tous; il ne faut pas douter, qu'il ne fût consulté de tous endroits; ce que la folie contrefaite de Brutus, & le baton rempli d'or, qu'il y porta, justifie du tems, que Rome étoit soûmise à la Roiauté. Cependant il est constant, que Themis sœur des Titans fut celle, qui donna les premiers Oracles au Gentilisme, & Diodore le prouve par le propre mot, dont on se servoit quand Apollon rendóit quelque Oracle, ce qui s'appelloit θεμιςεύειν, c'est à dire faire la fonction de Themis, qui étoit la premiere inventrice de cette sorte de Divination. Et néanmoins Æschyle ne lui donne au commencement de ces Eumenides que le second rang de Prophetie, ajugeant le premier à la Terre, qu'il nomme pour cela προτόμαντιν γαῖαν, *primivatem Terram*. Quoiqu'il en soit, nous verrons incontinent, que ce n'étoit pas sans mystere, qu'on attribuoit à cette fille du Ciel

l. 5. Bibl.

ou de Uranus, & de la Terre, l'origine de ſemblables propheties, qui dépendoient des exhalaiſons, que le Soleil attiroit de quelques cavités propres à les engendrer. Mais il y a pourtant ſujet de s'emerveiller, que les Oracles de Jupiter, tels qu'étoient ceux de Trophonius, de Dodone, & de Hammon, n'euſſent pas tant de crédit que celui de Delphe, & que le plus grand des Dieux ne conſervât pas ici ſon avantage. Car ni en durée, ni en eſtime, ils n'ont jamais égalé ce dernier. Et cela ſe prouve, outre le conſentement de la plûpart des Auteurs, qui en ont parlé, par ce que rapporte Xénophon de Ageſipolis, *l. 4. hiſt.* qui après avoir conſulté Jupiter Olympien, & reçû ſa réponſe, fut à Delphe trouver Apollon, lui demandant comme à un juge de dernier reſſort, s'il étoit du même avis que ſon Pere. Ariſtote attribuë cette eſpece de raillerie devote, à un Hegeſippus au ſecond livre de ſes Rhétoriques. Il ne faut pas oublier, *c. 23.* que Herodote donne l'Oracle de Dodone pour le plus ancien, qu'euſſent les *l. 2.* Grecs; ce qui ne s'accorde pas avec les autorités précedentes.

La fin étant relative au commencement, nous paſſerons commodément de l'un à l'autre; pour dire d'abord, que ſi l'origine des

Oracles n'eſt pas bien certaine quant au tems, celui de leur ceſſation n'eſt guère plus aſſuré. En effet, nous liſons dans Ciceron, qui écrivoit avant l'Empire d'Auguſte, que depuis un long tems l'Oracle de Delphe n'étoit plus ce qu'il avoit été, de ſorte qu'il n'y avoit rien alors de plus mépriſé que ce qui venoit de ce lieu là. Et parce qu'on attribuoit cette différence & ce defaut à des cauſes naturelles, qui ſont tarir quelquefois les rivieres, & qui par caducité ne produiſſent pas toûjours les mêmes effets. C'eſt parler, dit-il, de la force des Oracles, de même que l'on feroit de la génerosité de quelque vin, que l'âge auroit diminuée, comme ſi la nature des Dieux, qui les rendoient, étoit ſujette à de ſemblables imbécillités, *quæ autem vetuſtas eſt, quæ vim divinam conficere poſſit*? Plutarque qui a fait un traité de leur ceſſation, reconnoit néanmoins, que ſous Trajan deux ou trois ſubſiſtoient encore, mais qu'à la vérité tous les autres avoient manqué. Il compare le changement de vers en proſe, qui avoit précedé leur fin, à celui, qui étoit arrivé dans l'Aſtronomie & dans la Philoſophie, dont les premiers Profeſſeurs, Orphée, Heſiode, Parmenide, Xenophane, Empedocle, & Thales, s'expliquoient tous en vers, ceux

l. 1. de Divin.

l. 2. de Divin.

qui les ont suivis s'étant contentés de la prose, sans qu'on puisse au préjudice des uns, donner la préference aux autres. Mais il rend diverses causes de l'anéantissement subséquent des Oracles, qui avoient presque tous cessé. L'une est l'absence pour toûjours du Genie du lieu, qui quelquefois s'éloignoit seulement pour un tems, & puis y retournoit. Car on a vû des Oracles devenus muets, qui ont après repris la parole, & donné des prédictions comme avant. Ainsi celui des Branchides abandonné par Apollon du tems de Xerxes, se remit en vogue sous celui d'Alexandre le Grand, si l'on en peut croire ce Callisthene, de l'autorité de qui Strabon se sert pour cela. Et l'on ne doit pas s'étonner 17. Geog.
de semblable chose parmi les Payens, puisque nous voions dans les Livres saints, que le véritable Esprit de Prophetie étoit ambulatoire, n'accompagnant pas toûjours ceux, qui en avoient le don; ce que je me souviens d'avoir vû observé par Cardan au premier livre de sa Sagesse, où il étend ces intermissions jusqu' aux plus sacrées personnes de la nouvelle Loi. Quoiqu'il en soit, pour nous arrêter au Paganisme, Servius assure, qu'Apollon ne rendoit ses Oracles à Dele que durant six mois de l'Eté, passant de là à Pathare ville

de Lycie, où il en prononçoit d'autres pendant les six restans de l'Hyver. C'est quand il interprete ces vers du quatriéme livre de l'Eneïde,

Qualis ubi hybernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo.

Plutarque suppose aussi que les Genies n'étant pas de leur nature immortels, leur fin étoit celle des Oracles où ils présidoient, & qui mouroient avec eux. La raison sur laquelle il appuie le plus de leur manquement, c'est le defaut du sujet, & l'absence de l'exhalaison, qui causoit l'enthousiasme dont ils dépendoient, parce que cette fumée, venant à tarir, & la cause principale cessant, l'effet ne pouvoit plus reüssir. Il en est, dit-il, comme des carrieres, qui s'épuisent, & il en donne pour exemple celle de Carystie, qui depuis peu n'avoit plus de marbre, ni de ce lin nommé *asbeste*, ou incombustible, parce que le feu nettoioit sans brûler les ouvrages, qu'on en faisoit. Or cet épuisement de vapeur prophetique arrivoit non seulement par le cours des années, qui la consumoient, mais encore par de grandes pluies, par de violens tonneres, & sur tout par des écroulemens & tremblemens de terre. La peste de plus a

causé quelquefois le même évenement; car l'Oracle de Tiresias s'abolit dans Orchomene après une grande contagion. L'on peut ajoûter aux raisons physiques, rapportées par Plutarque sur ce sujet, celle des Astres, qui donnent & ôtent par de particulieres influences la disposition & le temperament propre à la Divination. En effet l'Histoire des Arabes, que nous a fournie le Maronite Abraham Echelite, attribue à de certaines constellations le don de Prophetie, & la connoissance de l'avenir, qui se perd par consequent autant de fois qu'elles passent. Mais à parler sincérement, les témoignages, que cette Histoire produit sur cela, sont si extraordinaires, & les exemples si peu croiables, qu'ils ne sauroient persuader que des personnes très credules; non plus que l'autorité des Docteurs Arabes, qu'elle cite, obliger qui que ce soit à les croire, si on ne veut déferer aveuglément à tout ce qui est écrit. Seneque croit, que la crainte, qu'impriment les guerres dans nos esprits, jointe aux terreurs, que donne la Réligion superstitieuse, fait ces esprits fanatiques, qui se mêlent de deviner l'avenir; *inde inter bella erravere lymphatici, nec usquam plura exempla vaticinantium invenies, quam ubi formido mentes religione mixta* 6. qu. Na. c. 29.

percussit. Or il est du cours ordinaire de la Nature de faire cesser les effets, quand leurs causes manquent, & il semble, qu'on pourroit mettre ici en considération, que les Oracles, dont nous parlons, perirent tous avec leur grand Pan, à ce qu'on dit, au tems qu'Auguste établit une paix, qui fut presque universelle dans tout l'ancien monde. Mais
17. Geog. Strabon touche une raison morale, qui ne me paroit pas moins considérable que toutes les precédentes. C'est au sujet de l'Oracle d'Hammon, qu'il croit avoir été abandonné & décrédité aussi bien que les autres, parce que les Romains dans leur grande puissance se contentant des livres qu'un de leurs Rois acheta si cherement de la Sibylle de son tems, & ne faisant état que de leurs Augures, & de leurs Haruspices, ceux-ci observant seulement les entrailles des bêtes sacrifiées, & les premiers le vol des oiseaux, le manger de certains poulets, & le son avec les autres circonstances du Tonnere: ils méprisèrent tous ces Oracles de la Grece, & du reste des Provinces soûmises à leur domination, qui les négligèrent aussi à l'exemple de leur Maitres. Ainsi l'utilité cessant, dautant que personne quasi n'y envoioit, & qu'ils n'étoient plus frequentés comme auparavant, le

Genie de ces endroits diſparut, ou pour mieux dire, ceux, qui profitoient de la crédulité des ſuperſtitieux quittèrent un métier, qui ne leur valoit plus ce qu'il avoit accoutumé. Car les préſens n'étant plus envoiés, les Hécatombes & autres Sacrifices ne ſe faiſant plus, & les profits que ces lieux de Divination tiroient des Etrangèrs, qui les fréquentoient manquant, ce n'eſt pas merveille que ſelon le train le plus commun des choſes du monde, tous ces myſteres d'Oracles & de prophéties aient auſſi ceſſé. L'on peut ſe ſouvenir ſur cela du ſurnom d'Apollon κερδῷος, ou *Lucrio, quod oracula ad lucrum daret*. Et du reproche, que fait Créon à Tireſias dans l'Antigone de Sophocle. *Lylius Giral. Syntag. 7.*

Τὸ μαντικὸν γὰρ πᾶν φιλάργυρον γένος,

Vates omnes captant pecuniam,

Tous ceux, qui font le métier de déviner, ou de prophetiſer, aiment l'argent. Aux premiers tems l'on ne canoniſoit perſonne, que par l'avis des Oracles; ce que Diodore fait voir en divers lieux au ſujet de l'Apotheoſe d'Héphestion & de Ptolomée. *L. 17. & 10.* Mais Arrien eſt encore plus exprès là deſſus, quand il rapporte, que Calliſthene reprenoit Anaxarchus d'avoir dit, qu'on devoit adorer Alexandre dès ſon vivant, puiſqu'il étoit cer-

tain, qu'il le seroit après sa mort; Hercule même, repartit Callisthene, ne reçût l'adoration des hommes qu'après avoir cessé de vivre, & si ce ne fut que depuis que l'Oracle Delphique l'eût ordonné. Or la relation au nombre des Dieux, qui se faisoit des Empereurs Romains, ne dépendoit nullement des Oracles, ce qui les rendit, sans doute, de beaucoup moindre considération par toute la terre, dont ces mêmes Romains avoient fait presque une seule Monarchie.

Voions maintenant ce qu'on peut raisonnablement penser de la reputation, qu'ont euë ces Oracles, tandis qu'ils ont été en vigueur. Déja l'on ne sauroit nier, qu'une partie des plus grands Personnages, qui fussent parmi les Ethniques, ne s'en soient moqués, encore qu'il y en eût d'autres, tels que Xenophon & ses semblables, qui leur portoient tout le respect, que la Religion, qu'ils professoient, ordonnoit. Socrate les comparoit aux vins nouveaux dans la foule qui se trouvoit à consulter ceux, qui étoient fraichement établis. Diogene disoit gentiment, qu'il faloit se connoitre soi même avant que de vouloir prendre connoissance de l'avenir, suivant l'inscription mise exprès pour cela sur

Orat. 10. le frontispice du Temple; ajoûtant dans Dion

Chryſoſtome, que ceux, qui ont de l'eſprit ſe peuvent fort bien paſſer des Oracles. Oreſte ſe plaignoit dans les Tragédies, que le Dieu, qui rendoit ces Oracles, lui avoit été auteur, de tuer ſa mere. Sur l'Iphigenie, qu'on vouloit ſacrifier dans Aulis, Euripide fait dire hardiment au fils de Thetis, en ſe mocquant de Calchas, que le meilleur de tous les Prophetes étoit celui, qui parmi une infinité de menſonges prononçoit quelquefois quelque vérité:

—— quis enim eſt vir Vates?
Is qui pauca vera, multa vero falſa dicit.

Daphydas le Grammairien interrogea la Pythie, pour ſe mocquer d'elle, s'il retrouveroit ſon cheval, encore qu'il n'en eût point perdu; il eſt vrai qu'on veut que la réponſe du Dieu, qu'il le retrouveroit bientôt, reüſſit en vengeant cette raillerie, Attalus aiant fait mourir Daphidas peu après en un lieu, qu'on nommoit le Cheval. Généralement tous ceux, qui tâchoient de corrompre la Sibylle par argent ou autrement, montroient bien le peu d'état qu'ils faiſoient des Oracles, qu'elle prononçoit. Or encore que Pauſanias ait avancé cette propoſition, qu'excepté Cléomene, perſonne n'avoit tenté de la ſuborner de la ſorte; ſi eſt-il conſtant, que

Heſych. Illuſtr. & Val. Max. l. 1. c. 9.

L. 3.

beaucoup d'autres l'ont fait comme lui. Herodote l'écrit de la faction contraire aux Pisistratides, qui obtinrent par argent, que les Lacedemoniens reçûrent commandement exprès d'Apollon, de delivrer la ville d'Athenes du joug que ces Usurpateurs lui avoient imposé. Lysandre pour ôter le Sceptre de Sparte de la famille des Héraclides, emploia la même voie de corruption, pour avoir les Oracles de Delphe, de Dodone, & d'Ammon, favorables à son dessein. Il est vrai, que Diodore écrit, qu'il n'en pût venir à bout, mais cela n'empêche pas, qu'on ne voie par là le mépris que faisoit Lysandre de tous ces lieux prophétiques. Alcibiade fut plus heureux que lui, car Plutarque avouë, que pour faire agréer à ses Citoiens l'entreprise de Sicile, il obtint par ses présens les réponses qu'il voulut de Jupiter Ammon. Et Demosthene crioit publiquement, que la Sibylle *Philippisoit*, pour dire que l'or du Roi Philippe faisoit proferer à cette Fanatique tout ce qu'il desiroit. Mais l'opinion d'Aristote va bien plus au mépris de tous les Oracles, quand il enseigne, que la seule humeur melancholique, ou le temperament atrabiliaire, causoit l'enthousiasme des Sibylles; & de tous ceux, qui se disoient inspirés divinement

In Terps. *L. 14.* *Probl. sect. 30. qu. 1.*

pour reveler les choses futures. Voici le Latin de son texte au lieu du Grec, que vous pourrés voir dans l'original. *Morbis vesaniæ implicantur, aut instinctu lymphatico inservescunt, ex quo Sibyllæ efficiuntur & Bacchæ, & omnes qui divino spiraculo instigari creduntur, cum scilicet id non morbo, sed naturali intemperie accidit. Marcus civis Syracusanus Poëta etiam præstantior erat, dum mente alienaretur.*

Or parce que le plus reveré de tous les Oracles étoit celui de Delphe, & qu'à proprement parler selon Pausanias, il n'y avoit que son Apollon de vraiement fatidique, Amphiaraus se contentant d'interpréter les songes; L. 2. Ceres de faire voir dans un miroir l'évenement des maladies; Hercule d'enseigner par la chance de quatre dés qu'on jettoit, ce qui devoit arriver, & ainsi de quelques autres: Ne faut-il pas avouër, que tant de peuples qui de tems en tems pillèrent ce riche Temple de Delphe, montrèrent bien le mépris qu'ils faisoient de la Sainteté du lieu. Le même L. 10. Pausanias nomme ailleurs entre ses Sacrileges un insulaire d'Eubée, la Nation des Phlegies, Pyrrhus fils d'Achille, Xerxes, les Phocéens, nos vieux Gaulois, & enfin Neron, qu'il accuse d'y avoir volé cinq cens statuës de cuivre: Xiphilin ajoûte, qu'il distri-

bua aux ſoldats tout le territoire de Cyrrhée, qui étoit du domaine d'Apollon, outre qu'il combla & deſola le propre endroit, d'où ſortoient les Oracles, faiſant égorger des hommes ſur la bouche de l'Antre prophetique. Certes l'on ne ſauroit nier que toutes ces actions d'apparente impieté, n'euſſent pour fondement l'impoſture cruë & reconnuë de ce qui ſe paſſoit dans ce Temple Delphique, le premier de tous en credit parmi les Grecs, & les autres Nations, qui avoient quelque commerce avec eux. Les uns, dit Plutarque, ſe ſont raillés de la ſimplicité des Oracles, qui s'y rendoient, les autres de leur obſcurité, qui fit ſurnommer Phœbus λοξίας, c'eſt à dire oblique & tortu, comme Jupiter Ammon fut peint avec des cornes de Belier, le tout à cauſe des détours pleins de perplexité, que reçoivent les réponſes des Dieux. La bouffonnerie même s'y mêloit quelquefois de leur part, témoin ce ſimple homme, qui aiant demandé, comment il pouvoit devenir riche, eût pour réponſe, Si tu peux poſſeder tout ce qui eſt entre Sicyone & Corinthe; ce qu'Athenée donne pour un jeu du fils de Latone. Sur une autre queſtion, touchant la meilleure Religion, l'Oracle répondit, La plus ancienne; Et interrogé enſuite quelle é-

Ex Dion. l. 63.

L. 5.

nit la plus ancienne, il repartit la meilleure. Les Doriens reçûrent un autre Oracle, qui leur ordonnoit de prendre pour Admiral un homme à trois yeux; ils en choisirent pour cela un, qu'ils trouvèrent monté sur un Mulet borgne. Ces réponses, qui provoquent à rire, ne participent guères de la Divinité, & semblent fort mal propres à se faire respecter.

La simplicité méprisable des autres, paroissoit tant au sens grossier & peu raisonnable, qu'aux termes impropres, & contre la quantité, lors que la Sibylle parloit en vers; comme si Apollon maitre du Parnasse, n'eût pas été si bon Poëte qu'Homere, ou Hesiode. Quelques-uns ont rejetté cela sur l'ignorance de la Sibylle, parce que l'esprit prophétique s'accommode comme le vin, & agit selon les mœurs & le temperament des personnes, qu'il agite. Ainsi dans la véritable Prophetie, Esaïe Courtisan, &Ezechiel savant en Mathematique, se sont tout autrement expliqués qu'Amos, & Jeremie, qui avoient été nourris au village. La Sibylle, selon ce sentiment, étoit comme un instrument qui sonne mal, quand il est en mauvais ordre; & c'est pourquoi elle refusoit souvent de monter sur le trépied, de sorte, que la derniere décedée du tems que Plutarque é-

crivoit, aiant été forcée de s'abandonner contre son gré à l'esprit de Divination, tomba à terre toute hors d'elle, & mourut peu de jours après. Le texte de Porphyre, que cite Eusebe au cinquiéme chapitre du sixiéme livre de sa Préparation Evangelique, porte, qu'Apollon même voiant les causes secondes mal disposées à la divination, avoit souvent menacé ceux, qui le pressoient de leur répondre, qu'il ne leur diroit que des mensonges. La Philosophie de Pomponace est conforme à cela, quand il veut, qu'Elisée n'ait pû exercer sa prophétie devant le Roi, qu'il n'eût mis auparavant sa main sur le *Psalterium*, pour acquerir la derniere disposition requise à la Prophetie, *nisi prius manu imposita super Psalterium, ut deveniret ad ultimam dispositionem. Quamvis enim Elisæus ex natura esset vates, non deducebatur tamen ad actum illum, nisi ex illa immediata dispositione: Et perinde est veluti aliqui homines, qui etsi sint a natura proni ad actus venereos, tamen priusquam ad illos actus deveniant, pertractant mamillas, osculanturque, ut spiritus & sanguis calefiant, & in ultima dispositione fiant ad tales actus.* Je trouve sa comparaison trop libre pour être traduite. Tant y a que Strabon apprend, que quand la Sibylle ne prononçoit ses Oracles

De Incã. c. 12. ex 4. Reg. 3.

des qu'en prose, il y avoit des Poëtes, Ministres du Temple Delphique, qui les mettoient en vers. Et c'étoit eux vraisemblablement, qui composoient ces vers Acrostiches, dont parle Ciceron, qui n'avoient rien du transport prophétique, & qui étoient, comme il dit, *attenti animi, non furentis.* Car la Divination des Latins est nommée μαντική par les Grecs, de la manie ou fureur dont elle étoit toûjours accompagnée. Cette étymologie me fait souvenir de la bizarre pensée d'Hesychius Illustrius, qui a donné le nom appellatif de Sibylle pour être pur Latin, & non Grec; chose si absurde, qu'elle ne mérite pas d'être particulierement refutée. Mais pour revenir à nôtre théme, les Oracles, tant du côté de la sentence, que de l'expression, étoient souvent tels, qu'on n'y trouvoit rien, que le Dieu de l'une & de l'autre éloquence pût avouër, pour ne rien dire des autres. Encore arrivoit-il quelquefois que la Sibylle les écrivant sur des feuilles de Palmier, qui étoient alors en usage pour cela, le vent les dispersoit de sorte, que quand elle & son Demon eussent eu dessein de se moquer de la crédulité des hommes de ce tems là, ils ne pouvoient pas le faire plus visiblement. Le troisiéme & le sixiéme Li-

9. Geogr.

2. de Divin.

in voce Sibyl.

vre de l'Eneïde, font voir ce que je dis, & la crainte d'Enée, d'être traité de même, & de tomber dans cet accident, n'a point d'autre fondement,

——foliis tantum ne carmina manda,
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.

C'étoit en effet se joüer des hommes, comme le vent fait des moindres choses, qu'il agite.

Quant aux obscurités pleines d'équivoques & d'amphibologies, ce ne seroit jamais fait, si l'on vouloit rapporter toutes celles, qui sont venuës jusqu'à nous. Vous en pouvés voir une partie dans le cinquiéme livre de la Préparation Evangelique d'Eusebe, & l'on peut dire en général après Ciceron de cette sorte d'Oracles, dont Chrysippe avoit composé un gros volume, qu'il en eût falu d'autres, pour les faire entendre, *Interpres Apollinis egebat interprete, & sors ipsa referenda erat ad sortes.* Ce Dieu l'avouë à Crœsus dans Herodote, rejettant le malheur de ce Roi si devot envers lui, sur l'inexorable Destin, & sur ce qu'il n'avoit pas renvoié à l'Oracle pour savoir lequel des deux Empires, de Cyrus, ou du sien, seroit ruiné, après qu'il auroit traversé le fleuve d'Halis. Cyrus fut depuis trompé de même dans Lesbos par l'Oracle d'Or-

phée, qui lui dit, comme Philoſtrate le rapporte, *Mea, ô Cyre, tua;* ce qu'il prit pour une promeſſe des conquêtes qu'il devoit faire dans l'Europe, & l'on voulut depuis, qu'Orphée l'eût averti, qu'il auroit comme lui la tête coupée par une femme. Sur le reproche, que firent les Héraclides à la Pythie, de s'être mal trouvés, d'avoir deferé à la promeſſe d'Apollon, portant leur retour s'ils attendoient le troiſiéme fruit; elle leur repliqua, qu'ils avoient mal pris ce troiſiéme fruit, qui s'entendoit de leur race, ou famille; & non pas des fruits, que la terre produit. Apollodore le conte ainſi ſur la fin de ſon ſecond Livre de l'Origine des Dieux. L'Oracle de Butis avoit aſſuré Cambyſe, qu'il mourroit en Ecbatane, il s'imagina que ce ſeroit de vieilleſſe, en ſa capitale de Medie, & ſa bleſſure auſſi bien que ſa mórt, fut en un chetif lieu de Syrie nommé Ecbatane. Cet exemple eſt encore d'Herodote avec le ſuivant. Cleomene ſe faiſoit fort ſur la réponſe d'Apollon qu'il prendroit la ville d'Argos, & il ne fut maitre que du Bois Argus qu'il fit brûler. Appien dit du même lieu, que Seleucus aiant été averti par une prophétie, qu'il perdroit la vie en Argos, fuioit toutes les villes de ce nom, & fut enfin tué par

Phil. in Philoſt.

derriere de la main de ce Ptolomée Ceraunus, qui s'étoit refugié vers lui, auprès d'un Autel qui portoit le nom d'Argos. Dans le *De bello Syr.* même livre d'Appien Annibal déferant à un Oracle, qui lui avoit été rendu en ces termes traduits du Grec,

Annibalis cineres terra Libyssa teget,

se promettoit de ne trouver sa derniere destinée qu'en Afrique; & il fut empoisonné par Prusias en cette partie de la Bithynie, qu'arrose le fleuve Libyssus. *L. 20. Bib.* Diodore Sicilien rapporte deux Oracles conformes aux précedens, & rendus à deux freres Satyrus & Eumelus. Le premier Oracle donnoit avis à Satyrus, *ut a musculo sibi caveret*, à quoi obeïssant il se gardoit non seulement de toute sorte de rats, mais encore des hommes, qui en portoient le nom, sans pouvoir éviter une blessure au muscle du bras dont il mourut. Eumelus se fondant sur un autre Oracle qu'il avoit reçû, de prendre garde à une maison portative ou soûtenuë, n'entroit jamais dans un logis, dont il n'eût fait visiter le toit & les fondemens; ce qui ne l'empêcha pas d'être blessé mortellement par un pavillon, qui couvroit son chariot. La perte des Messeniens avoit été obscurement prédite à Delphe sur l'équivoque du mot τραγὸς qui signifie,

& bouc, & branche de figuier sauvage, ce que Pausanias explique dans son quatriéme livre. Au huitiéme le Trepied du même lieu avoit fait entendre à Epaminondas, qu'il devoit craindre la mer, à ce qu'il lui sembloit, sous le terme πέλαγος, ce qui lui faisoit éviter toute sorte d'embarquement; mais il se trouva, que l'Oracle vouloit parler d'un bois-taillis, appellé *Pelagus*, où ce grand Capitaine fut tué. La ville Libethra, dans le neuviéme livre du même Auteur, fut renversée, non pas *à Sue*, ou par un Pourceau, comme ils avoient pris l'Oracle de Bacchus en Thrace, dont ils se moquoient, mais par le fleuve *Sus*, qui descendant en forme de Torrent du Mont Olympe, l'inonda toute en une nuit, aussitôt que les ossemens d'Orphée eurent vû le Soleil. Les Atheniens aiant à cœur les affaires de Sicile, furent conseillés par le même Dieu, si nous en croions Dion Chrysostome, de conjoindre la Sicile à leur ville, & il se trouva après le mauvais succès de leurs entreprises sur cette Isle, que la Sibylle avoit voulu parler d'un petit tertre fort proche d'Athenes appellé Sicile. Bref Lysandre devant mourir par un Serpent, il se trouve que celui, qui le tue, en avoit un peint sur son bouclier. Et si l'Oracle dit aux De- *Orat. 17.* *Plutar.*

liens, qu'une Corneille leur montrera un certain lieu, il arrive que c'est une femme nommée Corneille ou Coronis. Vous pouvés voir dans Tite Live, comme Jupiter de Dodone aiant averti Alexandre Roi d'Epire, *Caveret Acherusiam aquam, Pandosiamque urbem*, passa, pour éviter ces lieux de Grece, exprès en Italie, où il ne laissa pas d'eprouver ce dont le Destin l'avoit menacé. Quant à l'Oracle rendu à Pyrrhus,

Dec. 1. l. 8.

Aio te Æacida Romanos vincere posse,

qui étoit aussi ambigu, Ciceron accuse Ennius de l'avoir supposé, & le prouve tant parce que du tems de ce Roi Apollon de Delphe ne faisoit plus de vers, qu'à cause qu'il n'a jamais parlé Latin. Je n'ai rien à dire contre cela, mais je sai bien, qu'on lit dans Pausanias, qu'un barbare ou étranger, envoié par Mardonius, aiant interrogé l'Oracle de Thebes en sa langue, cet Oracle ne lui répondit pas en Grec, mais en Dialecte ou langage barbare, comme l'étoit aux Grecs tout autre que le leur. Quoiqu'il en soit, le même Dieu de Delphe avertit Neron avec l'obscurité, dont nous parlons, qu'il se prit garde de l'année soixante-treiziéme, le trompant de l'esperance de vivre jusques là, au lieu de lui reveler nettement, que Galba

2. de Divin.

In Bœot.

gé de soixante-treize ans, seroit bientôt son
ccesseur. Suetone nous apprend cela, & *In Nerva*
Ammien Marcellin, qu'un Oracle semblable *art. 40.*
menaça l'Empereur Valens de sa fin, qui l'attendoit
auprès de Mimante, ce qu'il interprétoit d'une célebre Montagne d'Asie portant
ce nom, au lieu qu'aiant été tué en Europe, il se trouva que dans le champ, où il
avoit reçû la mort par ses ennemis, l'on voioit le sepulcre d'un certain Mimantus.
Mais l'Oracle rapporté par Athenée, & son *L. 8. Deipnos.*
succès fait voir, comme les hommes contribuoient beaucoup à se tromper eux mêmes,
en faisant reüssir de semblables prophéties. Cet Oracle rendu à Phalantus, portoit, qu'il
ne pourroit être chassé de l'Isle de Rhodes, qu'il ne vit voler des Corbeaux blancs, &
n'apperçût des poissons nager dans sa Tasse. Cela lui donnoit avec raison toute assurance.
Néanmoins Iphiclus, qui lui faisoit la guerre, averti des cette réponse Delphique, le
subjugua, s'étant avisé de faire lâcher des Corbeaux blanchis avec de la chaux, & verser
clandestinement de petits poissons dans l'eau, qu'il devoit boire. En vérité l'homme est
un ingenieux animal à se tromper luimême, sur tout quand c'est en faveur de quelque superstition.

Voilà plus d'exemples que je ne m'étois proposé de vous rapporter de l'obscurité captieuse des Oracles, & des subtiles réponses d'un Dieu, qui ne biaise pas tant dans son Zodiaque, qu'il faisoit dans cette sorte de revelation des choses futures. Mais le nombre étoit bien plus grand de ses propheties, où l'on n'entendoit rien du tout, & qui n'eurent aussi jamais aucun succès, quelque fine interprétation, qu'on leur pût donner. Le bon pour cette superstition étoit, qu'on n'en tenoit aucun regitre, que par respect personne n'osoit convaincre la Sibylle de mensonge, ce que Plutarque a pris à son avantage, & qu'en plus de deux mille ans l'on n'a observé qu'un certain petit nombre d'Oracles à qui l'on ait pû appliquer de ces ingenieuses & surprenantes explications. Ils ont été quelquefois si étranges & si extravagans, qu'ils remplissoient d'indignation, & mettoient au desespoir ceux, qui les recevoient, sans que le monde pour cela s'en desabusât, tant les hommes sont naturellement portés à s'entretromper, principalement si le prétexte d'une fausse Réligion a gagné leurs esprits. Strabon nous fournit une preuve illustre de cela, qu'il dit tenir de l'Historien
9. Geogr. Ephorus, dont nous avons perdu tous les ou-

vrages. Les Bœotiens étant allés prendre l'avis du premier de tous les Dieux à Dodone, son Oracle leur prédit, qu'ils se pouvoient promettre, que leurs affaires iroient fort bien, s'ils faisoient des actions d'impieté. Cela les mit si fort hors d'eux mêmes, qu'ils prirent la Sibylle, & la jettèrent dans le feu, disant qu'ils le devoient faire ainsi, soit pour la punir, soit pour obeïr à ses ordres en se montrant impies. Il n'en fut autre chose, sinon que depuis les trois filles, qui servoient de truchement à cet Oracle, n'en prononcèrent plus aux Bœotiens, en abandonnant la charge aux hommes du Temple, qui avoient laissé une telle action impunie. Vous pourriés penser, que cette histoire seroit contraire à ce qu'on écrit, que des Colombes perchées sur un chêne, rendoient les Oracles de Dodone. Mais vous vous souviendrés que ces trois filles, dont nous venons de parler, étoient les Pigeons prophetiques, rien *Pausan.* n'aiant donné lieu à la Fable, qui les faisoit *l. 7.* si bien parler, sinon l'équivoque du mot πελειάδες, qui signifie en langue Thessalique, & Colombe, & Prophete ou Divinatrice.

Avant que de former aucun jugement sur tout ce que nous avons considéré jusqu'ici, je vous prierai d'observer encore, qu'outre

tous les Oracles établis en de certains lieux, il y a eu d'autres divinations, qui s'exerçoient par tout comme celle qui dépendoit du vol des oiseaux, appellée Augurale; une autre qui considéroit les entrailles des animaux, qu'on nommoit Haruspicine, ou Extispicine, & je ne sai combien encore, dont ces femmes Allemandes peuvent faire un exemple, qui, *In Caf.* 2. *Strom.* au rapport de Plutarque & de Clement Alexandrin, prédisoient par le bruit du cours des rivieres, & par le son que rendoit le *L.* 41. mouvement des eaux. L'Oracle du Nympheum proche d'Apollonia, dont parle Dion Cassius, qui dépendoit de l'Encens, qu'on jettoit sur le feu, est encore du nombre, & toutes ces *sortes Antiatinæ*, *Prænestinæ*, *Homericæ*, & autres semblables. Or tous ces usages ou sciences, comme vous voudrés les nommer, n'avoient rien de plus solide, de plus certain, ou de moins méprisable, que ce qui partoit du Trepied Delphique. Hannibal le sût fort bien dire au Roi Prusias, quand il lui reprocha, qu'il ajoûtoit plus de foi à un morceau de chair de Veau, qu'à un Capitaine experimenté, voiant que contre son avis il s'arrêtoit à quelque présage fâcheux d'une victime. Et Alexandre ne laissa pas de combattre les Scythes avec un heureux

ſuccès, ſe moquant de l'Art où Ariſtandre étoit ſi célebre, par lequel il l'àvertiſſoit que les ſacrifices ne promettoient rien de bon: cela eſt pris de l'Hiſtoire d'Arien. Caton s'étonnoit, que ces Augures, qu'il connoiſſoit pour être de leur Corps, & ces Haruſpices, ſe puſſent empêcher de rire en ſe rencontrant, vû que chacun d'eux ſavoit les fourberies de ſon compagnon, & la vanité de leur commune profeſſion. Et l'on peut juger ce qu'en penſoient les plus honnêtes gens, nonobſtant la ſuperſtition populaire, quand Ennius ne fit pas difficulté d'écrire ces vers cités par Ciceron,

Nam iſtis qui linguam avium intelligunt, ?. de Divin.
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt quam ex ſuo,
Magis audiendum quam auſcultandum cenſeo.

Ce ſeul exemple de Diodore Sicilien ſuffira *L. 22. in Eclogis.* pour faire voir l'adreſſe à tromper qu'ils avoient tous. Les Haruſpices du Roi des Mamertins pour l'encourager, l'aſſurèrent, qu'il coucheroit dans le camp de ſes ennemis; il ſe trouva, qu'ils avoient bien deviné, car aiânt été fait priſonnier, il y mourut. Diodore avoit déja dit, qu'Amilcar n'attaqua Syracuſe, où il demeura auſſi priſonnier, que *L. 20.* ſur une pareille prédiction, qu'il devoit le jour de cette attaque ſouper dans la ville.

C'est ainsi qu'en nos jours un Duc de Savoie entreprit contre nous, aiant appris par un Astrologue que bientôt il n'y auroit plus de Roi en France; ce qui fut vrai, parce qu'il en sortit pour l'aller mettre à la raison. Il faut ajoûter, qu'il y a eu parmi les anciens un certain don de Prophetie, qu'on a cru attaché à des personnes particulieres, & qui n'étoit pas de meilleur aloi, que le précedent. Clement Alexandrin nomme près de quatre-vint de ces Prophetes, tels que Tiresias, Amphiaraus, & Aristée, avant que de venir aux véritables des Juifs, dont trente-cinq, outre cinq femmes, ont précedé nôtre Seigneur, & beaucoup d'autres ont été depuis.
L. 1. Mais son premier nombre, que vous pouvés vérifier dans ses Tapisseries, n'est pas complet; car il y en a eu une infinité d'autres, qui ont voulu exercer ce métier de charlatanerie dans toutes les parties du vieil & du nouveau monde. Les exemples en sont dans toutes les Histoires anciennes & modernes. Une relation de Madagascar, qui vient d'être imprimée, porte, que ses habitans croient, qu'il y a eu quatre mille quatre cens quarante-quatre Prophetes, nombre où ils doivent entendre quelque mystere caché. Et souvenés-vous de cette femme Druide, qui dans

Vopiſcus promettant l'Empire à Diocletien encore *ſoldat, cum Aprum occidiſſet*, fut cauſe, qu'il tua le Préfect du Prétoire, qui ſe nommoit *Aper*. Procope parle d'un autre Préfect ſous Juſtinien, qui crût toûjours dans ſes plus grandes miſeres, qu'il deviendroit Empereur, parce qu'on lui avoit prédit, *ſe Augu-ſti habitum quandoque induturum*, ce qui ne reüſſit pourtant que quand ſe faiſant Moine, on lui donna l'habit d'un de cette profeſſion qui ſe nommoit *Auguſtus*. Or parce que ce Patriarche d'Alexandrie, que je viens de citer, met entre les Pſeudoprophetes payens Epimenide de Crete; je vous prie de vous ſouvenir, que c'eſt le ſeul dont Ariſtote ſemble approuver les prédictions; à cauſe que ne s'étendant jamais ſur les choſes futures, & ne parlant que des paſſées qu'il dévelopoit des plus grandes difficultés, il ne faiſoit rien de ſurnaturel, *quoniam præteritum ſcientia comprehendi poteſt*. Il eſt tems de ſe recueillir, & de finir cette lettre par un petit Epilogue.

In nume.

L. 2. de bell. Perſ.

3. Rhetor. c. 17.

Encore que tous les évenemens, que nous avons remárqué avoir quelque conformité avec les Oracles de la Gentilité, dépendent preſque tous d'une interprétation captieuſe, comme aiant été conçûs en termes équivoques, & plus propres à tromper ceux, qui

les consultoient, qu'à les instruire de ce qu'ils désiroient savoir: Si est-ce qu'on ne pourroit pas sur cette simple considération les rejetter absolument comme convaincus d'imposture, parce que les Propheties même de l'ancienne loi, que nous sommes obligés de revérer, avoient aussi leurs obscurités. Un peu avant Samuel sous Heli, le troisiéme chapitre du premier livre des Rois porte que *in diebus illis non erat visio manifesta*; & l'on voit dans Esdras, que Dieu ne vouloit pas, que Moyse revelât indifféremment tout ce qu'il lui faisoit savoir, *hæc in palam facies verba, & hæc abscondes.* Il arrivoit même quelquefois, que ces Propheties se choquoient en apparence les unes les autres, quoique toutes dictées par le même Esprit de vérité, qui n'a rien de plus contraire que la tromperie, & le mensonge. En effet, selon l'observation de Josephe, celles que Jeremie debitoit dans Jerusalem sembloient en contredire d'autres, que Jezeciel ou Ezechiel proferoit dans Babylone. Le premier disoit, que Sedekias seroit mené captif en cette ville-là: Et Jezeciel assuroit, que ce Roi ne la verroit jamais. Cependant l'évenement les accorda, Nabuchodonosor faisant créver les yeux à Sedekie avant que l'y emmener captif. Les prédi-

Lib.4.c.14.

10. Ant. Jud. c. 10. & 11.

ctions de Jonas touchant Ninive, celles d'Isaïe au Roi Ezechie sur sa mort, & quelques autres ont besoin d'être interpretées par les Scholastiques. D'ailleurs, tout ce que les Oracles payens avoient de mauvais, n'a pas empêché beaucoup des premiers Peres de l'Eglise de s'en servir contre les Infideles, pour établir des vérités Chrétiennes. Ils ont produit les vers acrostiches d'une des Sibylles, dont les premieres lettres portoient le nom du vrai Messie. Saint Jerôme a si bien pensé de ces filles, & de leurs prédictions, qu'il a écrit, qu'elles avoient reçû du Ciel le don de Prophetie en recompense de leur virginité. Le Pere Ambrosien Collus n'a pas fait difficulté depuis peu, de bien esperer du salut de quelques-unes, & d'en placer deux ou trois des dix dans la celeste Jerusalem. Et l'on a écrit, que la plus ancienne de toutes entra dans l'Arche de Noé lors du déluge universel, & qu'elle fut mariée à un des enfans de ce Patriarche, surquoi je vous renvoie au second Dialogue des Poëtes de Lilius Gyraldus. L'Eglise même semble apparier le Prophete Roial avec la Sibylle, quand elle chante tous les jours *teste David cum Sibylla.* Il y a néanmoins dequoi s'en étonner d'autant plus, que nous lisons dans le Levi-

De anim. Pag.

Pag. 79.

c. 20. tique une condannation très expresse de mort, contre tous ceux que l'esprit Pythonique ou de divination possedera, *vir sive mulier, in quibus Pythonicus vel divinationis fuerit spiritus, morte moriantur, lapidibus obruent eos, sanguis eorum sit super illos.* Car c'est ce même esprit, qui animoit la Sibylle dans ses réponses, & qui lui faisoit donner le surnom de Pythie, comme Apollon avoit celui de Pythien.

Pour venir donc à la conclusion, que vous attendés, il ne faut pas douter, que les Peres de l'Eglise n'aïent été portés d'un grand zèle pour la Réligion, lors qu'ils se sont servis du témoignage des Sibylles contre les Gentils, en un tems, où ils sçavoient le grand credit, que leurs prédictions avoient dans tout le Paganisme. L'usage de l'Eglise les a imités, parce qu'elle ne fait pas profession, ni le Saint Esprit qui l'anime, de nous instruire toûjours de toutes les vérités physiques, comme elle fait sans faillir de toutes celles, qui sont necessaires au salut. C'est ce qui a fait nommer à Casaubon après beaucoup d'autres, cette conduite des Peres une fraude pieuse, dans ses animadversions contre Baronius, que vous pourrés voir là dessus. Cela présupposé, il faut premierement

demeurer

demeurer d'accord, que dans la Philoſophie Péripatétique l'on n'admet aucun Eſprit, Démon, ou Génie, hors ce petit nombre d'Intelligences, attachées au mouvement des Cieux. Il n'eſt pas moins conſtant, que tous ces Enthouſiaſmes de Sibylles, & toutes ces divinations d'Augures & d'Haruſpices, n'y peuvent paſſer que pour de pures fourberies, ou pour des manies & des renverſemens d'eſprit, qui n'ont eu ſuccés dans leurs propheties, qu'autant que le hazard l'a permis, ou que la crédulité des hommes ſe l'eſt aiſément perſuadé. Car nôtre humanité a une propenſion naturelle, pour le repeter encore ici, à eſperer toûjours ce qu'on ſe promet de l'avenir. Et c'eſt ce qui a fait, qu'Ariſtote a nommé l'art de deviner τὴν μαντικὴν, une ſcience eſperante, ἐπιςήμην ἐλπιςικὴν. Tant y a qu'elle eſt toûjours accompagnée de manie & de fureur, à quoi ce Philoſophe rapporte les inſpirations des Sibylles, & tous les Oracles, qu'elles ou d'autres rendoient, comme vous l'avés vû par le texte de ſes problemes, que je vous ai déja cité. Et notés que le tems auquel il en diſoit ſi librement ſon avis, étoit le plus ſoûmis de tous à cette ſorte de ſuperſtition. Mais parceque nôtre Philoſophie Chrétienne reçoit auſſi bien que celle des

L. de Memor. c. 1.

Sect. 30. qu. 1.

Juifs, & la Platonique, de bons & de mauvais Démons, dont les réponses & les operations ne peuvent être absolument niées sans offenser la Réligion, & dautant qu'il n'y a point d'inconvenient ensuite, de penser que Dieu oblige quelquefois le pere du mensonge à proferer de certaines vérités, telles, qu'il en peut être sorti de la bouche des Sibylles, & de plusieurs Energumenes; nous ne saurions être déterminément de l'opinion d'Aristote, quoique parlant humainement, elle paroisse la plus vraisemblable. Car tant de fourberies, reconnuës dans toutes les especes de Divinations, ne montrent-elles pas presque évidemment le peu de réalité, qui devoit y être? N'avons-nous pas vû dans l'origine des Oracles, que l'exhalaison ou la vapeur qui faisoit l'Enthousiasme, n'agissoit pas moins sur une chevre, ou sur une brebis, que sur les hommes, ou sur les femmes, qu'elle touchoit; N'est-ce pas une preuve évidente d'une operation purement naturelle, & dont aussi Apollon étoit seul reconnu le vrai pere, comme celui qui excite, éleve & tempere ces exhalaisons, selon les différens degrés de sa chaleur, & selon que son action est ou plus, ou moins violente. Qu'y a-t-il en tout cela, dont la Physique seule ne puisse

rendre la même raiſon, qu'elle fait des fumées du vin, quand elles nous entêtent? Et pourquoi s'imaginer, comme en parle Ciceron, *ut ea quæ ſapiens non videat, ea videat inſanus; & is qui humanos ſenſus amiſerit, divinos aſſecutus ſit?* Sans mentir, il n'y a guères d'apparence, que Dieu ſe fût expliqué plus clairement de la venuë du Meſſie dans le Temple de Delphe, de Cumes, ou d'Epheſe, que dans celui de Jeruſalem; & que les Gentils en ſuſſent par ce moien de plus certaines nouvelles, que les Juifs qui n'apprenoient rien de ſi précis dans la Synagogue, que ce que révelent les vers acroſtiches de la Sibylle. La Prédiction étoit un art de charlatanerie parmi les Payens, comme elle l'eſt encore aujourd'hui dans toutes les Provinces de l'Amerique, & parmi nous mêmes à l'égard de beaucoup de credules. Pline, entre mille autres, l'a remarqué en ces termes, *Halicacabi radicem bibunt, qui ſunt vaticinandi calentes, quod furere, ad confirmandas ſuperſtitiones, aſpici ſe volunt.* L. 21. c. 31. Tant de fauſſes poſſeſſions de perſonnes, qu'on exorciſe, & dont nous voions tous les jours qu'on abuſe impudemment, outre le peuple, les plus ſimples de quelque condition qu'ils ſoient, nous doivent rendre ſuſpect tout ce qui a été

écrit des Sibylles, & de tant de mysterieux Oracles, qu'ont eu les anciens. Je tiens pour moi, que leurs plus grands Prophetes, Haruspices, ou Augures, ont été les plus aigus d'esprit à conjecturer l'avenir, & à tirer finement de quelques antecedens de vraisemblables consequences & je crois dans ce sens le mot d'Euripide pour le plus certain de tous leurs Oracles:

Μάντις ἄριστος ὅστις εἰκάζει καλῶς,

Optimus is est vates probe qui conjicit,

Mais ne vous attendés pas, que je conteste là dessus, non plus que sur assez d'autres matieres, dont l'on dispute aujourd'hui avec tant de chaleur, & où je crois que la Foi n'est pas moins utile à la tranquillité de l'ame, que nécessaire au salut. Vous savés, que je fais profession de douter de bien des choses, qui sont connuës à beaucoup d'autres plus savans que moi, & que je ne trouve point de plus beau vers de Petrarque, ou du moins qui touche davantage mon esprit dans sa signification, que celui-ci,

Che non men que saper, dubiar m'agrada.



DES COMPOSITIONS STUDIEUSES.

LETTRE CVII.

MONSIEUR,

Je veux bien rire avec vous de cet homme, qui parle si plaisamment de ses Compositions, qu'il appelle ses veilles, sans doute, parce qu'il les a écrites de nuit à la chandele. *Lucernam quidem redolent, sed non plane Arpinatem.* En vérité ceux, qui l'ont contraint de mettre la main à la plume, comme il le dit, ont grand tort; ils devoient considérer que Dieu ne se sert plus guères d'une machoire d'Ane, pour faire obtenir aux siens de grandes victoires. Raillerie à part, le commencement de son livre mérite quelque attention; mais l'on n'en peut pas avoir long tems, sans un grand dégoût, & quiconque approche de la fin, ne sauroit s'empêcher de dire comme le Poëte de Scylla:

Prima hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore Pristis.

L'on auroit tort pourtant d'accuser l'auteur de cet ouvrage d'être insipide; car pour éviter ce reproche, il y a mis quelquefois tant de sel, & si mal distribué, qu'il est difficile, qu'un goût raisonnable s'y puisse accommoder. Ce defaut procéde indubitablement des fréquens larcins, que vous y avés observés, où il s'est voulu attribuer grossierement & de mauvaise foi ce qu'il tient des autres, sans jamais nommer personne. Il les entasse comme siens sans jugement, & avec si peu d'adresse, qu'on remarque toûjours, avec le vol qu'il fait, son ingratitude, & la mauvaise intention qu'il a, de se parer du bien d'autrui sans reconnoissance. Cela m'a fait considérer tout son écrit comme un grand Chêne tortu tout couvert de Guy, & qui n'a de verdure en hyver que celle qu'il emprunte de cette demie plante qui lui est étrangere;

Virg. 6. Æn.

Quale solet sylvis brumali tempore viscum
Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos.

Mais recevons pour bonne son excuse, d'avoir été trop hâté par ceux, qui lui ont fait précipiter sa Composition, & qui sont cause,

qu'il nous l'a donnée telle, qu'on voit les eaux rapides des torrens, qui ne sont ni pures, ni agréables à boire.

Vous seriés bien injuste de persister là dessus dans la mauvaise resolution, où vous m'assurés, que vous vous confirmés tous les jours de plus en plus, de ne faire jamais part au public du fruit de vos études. Pour moi je tiens avec un ancien, que ceux, qui ne communiquent ainsi jamais ce qu'ils savent, ressemblent aux Figuiers sauvages, qui naissent parmi des ruines, ou sur des rochers inaccessibles, dont les figues ne servent de pature qu'aux Geais & aux Corbeaux. Il faut rendre, quand on le peut, à la posterité le même bienfait qu'on a reçû de ses devanciers, *oportet invicem lampada tradere*, comme au branle de la Torche, & il y a de l'ingratitude à vouloir tenir sous le boisseau vos lumieres, après avoir été si utilement éclairé par ceux, qui vous ont précédé. Seriés-vous bien touché de la même considération, qu'on attribuë au feu Cardinal de Berule, qui fit d'abord difficulté de mettre la main à la plume sur ce qu'il n'avoit point appris, que le Fils de Dieu eût jamais rien écrit, que deux fois au sujet de la femme adultere, où S. Jean enseigne dans son Evangile, qu'avant & aprés *Vie du Card. de Berule.*

ſa réponſe aux Juifs, il traça du bout du doigt quelques lettres ſur la terre, dont pourtant la ſignification nous eſt demeurée inconnuë. J'ai beaucoup de peine à croire, qu'une ſi devote penſée vous occupe l'eſprit, vû qu'au même tems, que vous me declarés vôtre réſolution, vous ne laiſſés pas de me convier à entreprendre quelque choſe de plus longue haleine que ne ſont ces petits Traités, qui me ſervent depuis quelque tems de divertiſſement.

Ma réponſe n'aura rien de ce qui ſe lit ordinairement en faveur des moindres ouvrages, & je m'empêcherai bien de comparer les miens à celui des Abeilles, pour me promettre quelque choſe, avec le Poëte Latin, de mes petits travaux.

Virg. 4. Georg. *In tenui labor eſt, at tenuis non gloria.*

Je laiſſe aux autres l'honneur des grandes entrepriſes, & je ſuivrai volontiers le conſeil, qu'il donne ailleurs au ſujet de l'agriculture, de préferer le labourage d'un champ mediocre à des terres d'une ſi vaſte étenduë, qu'elles ne ſe poſſedent guères, qu'avec des ſoins infinis, ſans être quelquefois de beaucoup de rapport.

——— *Laudato ingentia rura,*
Exiguum colito.

A vous en parler ſainement, il n'y a rien pré-ſentement de moins à mon goût, quand je joüirois de cette pleine liberté d'agir comme autrefois, à ma fantaiſie, que des attachemens d'eſprit, qui tiennent les années entieres dans la conduite d'un ouvrage, où il faut penſer jour & nuit, parce qu'il ne reçoit point d'importante diſtraction, qui ne lui ſoit fort préjudiciable. Qu'il y a bien plus de plaiſir à ſe recréer tantôt ſur un ſujet, tantôt ſur un autre: n'attacher ſon imagination à rien qui lui déplaiſe, ni qui la puiſſe ſeulement fatiguer, & tenir ſon ame par ce moien dans un état capable de joüir des plus grandes douceurs de la vie, qui ſont ſans difficulté les ſpirituelles, priſes de la ſorte. En effet mon génie ſe rebute ſi fort des choſes indéterminées, ou même trop étenduës, que comme les longues lieuës du Languedoc lui ſont inſupportables, il prend un plaiſir nompareil, je ne dirai pas aux petites de la Riviere de Loire, mais aux moindres milles de l'Italie, qui donnoient autrefois de ſi fréquens & de ſi agréables repoſoirs.

Intervalla viæ feſſis preſtare videtur,
Qui notat inſcriptus millia crebra lapis.

Je puis leur comparer les pauſes ſtudieuſes, que me donnent les occupations libres, cour-

tes, & détachées, où je me suis porté depuis peu.

Au surplus ne prenés pas la peine de me tailler de la besogne comme vous faites, en me touchant tant de sujets, que vous m'exhortés de traiter selon ma petite industrie. Outre que chacun choisit à son gré ceux, où il se veut appliquer; je vous puis assurer, que j'en ai dix fois plus de premedités dans mon esprit, que je n'en acheverai vraisemblablement de ma vie.

Virg. eclog. 2. *Semi putata mihi frondosa vitis in ulmo est.*

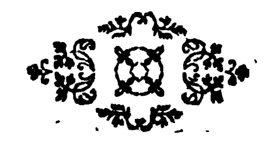
Et tenés pour certain, que mes heures de loisir ne seront jamais abandonnées à une pure fainéantise. Nôtre Minerve cherit fort le repos & les vacations; elle fut pour cela nommée la Deesse *Vacuna* par les Romains; mais elle a une aversion, qui ne se peut exprimer de ces oisivetés honteuses & reprochables, qu'elle nomme la felicité de gens qui dorment, le plaisir d'un Ours, confiné dans sa caverne, & le bonheur, que donnent tous les Cimetieres. Si ma plume d'ailleurs ne vous satisfait pas souvent en beaucoup de choses, souvenés-vous, que j'ai cela de commun avec le Grammairien Aristarque, de ne pouvoir pas écrire à mon contentement tout ce que je voudrois & de ne vouloir pas aussi assez de

fois le faire ſelon que je le pourrois ce me ſemble, n'étant retenu par une infinité de conſidérations.

C'eſt tout ce que vous aurés de mois pour réponſe à toutes vos ſollicitations, ſinon qu'à vôtre demande, comme quoi je me plais encore aux doutes & aux irréſolutions de la Sceptique, je vous communiquerai le ſujet, que j'eus hier à la réception d'une lettre d'Alexandrie d'Egypte de les faire valoir. Vous avés lû aſſez ſouvent, qu'il y a une infinité de lieux où l'on abandonne impitoiablement les malades, ſi l'on ne les tranſporte avec encore plus d'inhumanité en des lieux deſerts, où ils ne peuvent être ſecourus de perſonne. Les Négres de la Guinée en uſent tous les jours de la ſorte, ſi les Rélations, que nous en avons, doivent être crûës. Celles de la nouvelle France diſent la même choſe des peuples naturels de Canada. Et l'on pourroit rapporter aſſez d'autres lieux, où l'on n'a pas plus de charité pour ceux, qui ſont tombés dans quelque fâcheuſe infirmité de maladie. Contre cela le Médecin de nos amis, qui eſt préſentement au Caire m'a écrit, que n'aiant pû éviter la peſte, qui a été très grande cette année par tout le païs que le Nil arroſe, il eût cette conſolation dans Roſette, qu'il ne fut

pas moins visité pour cela par tous ceux de sa connoissance, ni moins secouru par deux serviteurs Negres ses domestiques. Il remarque dans sa lettre, toute rouge du vinaigre purgatif de Marseille, que n'aiant pas pû achever de prendre le bouillon, qu'ils lui avoient apporté, ils ne firent nulle difficulté d'avaller le reste; & en effet, il est gueri de son mal avec leur assistance, jointe à celle de ses amis, & il se portoit si bien, lors qu'il m'écrivit tout cela, qu'il n'attendoit que la chute de cette Rosée, qu'on nomme en Egypte, la Goute, pour aller au Caire, où il doit être présentement. Vous n'ignorés pas que cette Goutte ou Rosée ne vient là qu'environ le Solstice d'Eté, & que la peste y commence presque toûjours en Mars, de sorte que ceux du païs en sont affligés jusques vers nôtre Saint Iean, pendant trois ou quatre mois. Car la contagion, qui cesse ordinairement ailleurs par le froid, est appaisée par le chaud en cette contrée, comme l'a fort bien observé le Prince Radzivil entre autres, dans la description du voiage qu'il y fit. Et ce qui est fort à noter, de l'heure que cette favorable Rosée, qu'on attend avec impatience, y est sentie, & qu'elle y a temperé l'air, personne ne prend plus la peste, & tous ceux, qui en étoient frapés

en guerissent, par le consentement d'un très grand nombre d'Auteurs, que je vous citerois, si besoin étoit. Tant y a que cette coûtume des Egyptiens envers leurs malades les plus desesperés & pour qui l'on a le plus à craindre, comparée à celle des Negres, des Canadois, & à la nôtre même, peut faire voir sceptiquement non seulement la diversité des moeurs & de l'usage des Nations, mais encore, par une suite nécessaire, combien le raisonnement des hommes est différent, chacun croiant avoir le meilleur, qu'il seroit bien fâché de quitter pour suivre celui des autres. Je vous laisserai examiner ce qui se peut dire en faveur des deux partis, & faire réflexion en même tems sur ce que les Egyptiens ont toûjours passé parmi les Grecs & les Latins qu'ils ont instruits, pour des plus polis, des plus avisés, & des plus savans peuples de la terre. Il en faut peutêtre rabattre quelque chose présentement.



DERNIERS PROPOS D'UN AMI.

LETTRE CVIII.

MONSIEUR,

Il eſt vrai, que j'ai vû finir une très belle carriere, à celui, dont vous deſirés ſi ardemment de connoitre les derniers ſentimens. Comme ſon mal n'étoit pas de ceux, qui cauſent des tranſports d'humeurs au cerveau, parce qu'elles ſe déchargéoient inferieurement, il eût juſqu'à l'extrémité le raiſonnement fort pur, & la parole même, quoique foible, aſſès libre & aſſez intelligible pour expliquer à ſes amis les penſées qu'il vouloit leur communiquer. Vous ſavés, qu'il étoit un de ces vieux & rares Courtiſans, qui par une bonté de nature, ſans ſe laiſſer corrompre l'eſprit, ſe retirent avec tranquillité du Palais des Princes, renonçant aux vaines eſperances, qu'on y prend, & que tant d'autres ne peuvent jamais abandonner. Tant y a que me voiant avec deux autres de ſes meil-

leurs amis, qui compatiſſant à ſon mal, obſervions le dernier acte de la Comédie, ſelon qu'il avoit lui même accoûtumé de nommer ce qui ſe paſſe dans le monde, il nous tint à peu près ce langage.

Je ne penſe pas avoir ſi mal joüé le perſonnage, dont je ſuis prêt de m'acquiter, que vous puiſſiés condanner là deſſus ma mémoire, mettre en oubli nôtre amitié reciproque, ni voir mal volontiers, que je ſorte des ſouffrances inévitables de cette vie, pour aller au repos que nous eſperons de touver en l'autre. J'éprouve, graces à Dieu, ce paſſage de l'une à l'autre plus douloureux qu'étonnant, & tant s'en faut, qu'il me fâche de me voir arrivé au point, où je ſuis, qu'en vérité je ſerois bien fâché de faire un pas en arriere, quand j'en aurois le pouvoir; & je meurs dans cette créance, qui ne m'a point quitté depuis longtems, que perſonne n'accepteroit jamais la vie, ſi le choix de la recevoir, ou non, étoit libre & avec connoiſſance. Virgile a parlé plus en Poëte, qu'en Philoſophe, quand il a fait, que les plus malheureux regrètent la vie après l'avoir perduë.

— *Quam vellent æthere in alto* 6. Æn.
Nunc & pauperiem, & duros perferre labores!

Et je le trouve bien plus raiſonnable un peu

après, lors qu'il fait boire des eaux d'oubliance aux ames, qui doivent revenir au monde, afin qu'elles ne se souviennent plus des miseres qu'il faut y souffrir.

Scilicet immemores Supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

Certes Saphon concluoit mal, que la mort fut un mal, puisque les Dieux ne mouroient point. Celle qui finit tant de calamités, ne doit passer que pour un bien. Et la plainte d'Inachus, sur perte de sa fille, de ne pouvoir terminer sa douleur en cessant d'être, me semble beaucoup mieux fondée.

Ovid. 1. Metam.

Nec finire licet tantos mihi morte dolores,
Sed nocet esse Deum, præclusaque janua lethi
Æternum nostros luctus extendit in ævum.

Nôtre Ami eût une petite défaillance là dessus, qui lui ferma la bouche, & comme nous nous regardions avec admiration, de voir que sa mémoire lui fournissoit encore tant de vers sans hésiter, il reprit la parole, & nous tint ce discours.

Vous savés, que je suis plus que septuagenaire, ce que je ne puis considérer sans être contraint de dire aussi bien que Simonide, qu'encore que j'aie été longtems sur terre, j'ai néanmoins

moins fort peu vécu. Car pour parler franchement à des Amis tels que vous, je ne crois pas devoir mettre au rang des jours de ma vie, ceux que j'ai passés dans l'importun tracas de la Cour. Ce n'est pas que la nôtre ne soit peutêtre la moins fâcheuse, & la plus innocente de toutes, où l'on a du moins ce contentement de voir des Rois, qui ne se croient élevés dans le thrône, que pour découvrir de plus loin les nécessités de leurs peuples. Mais il y a d'ailleurs tant de mortification quelquefois à recevoir dans une servitude, qui n'a rien de plus ennemi, que le raisonnement, qu'on peut faire son compte, qu'entre les grandes Maisons ou Palais des Princes, & ce qu'on nomme à Paris les Petites Maisons, il ne se trouve pas souvent une parfaite différence. Cependant je me souviens d'avoir lû dans une Rélation, que les Perses *Pietro della Vall.* nomment la demeure de leur Souverain, Doulét Chané, qui signifie maison de prosperité. Sans mentir quelques-uns y acquierent d'immenses richesses, c'est le lieu où se distribuent les premieres Dignités, & le seul endroit, où se font ces grandes & prodigieuses fortunes. Si faut-il avouér pourtant, que les véritables biens & honneurs n'entrant jamais dans l'Epargne, ni dans les Parties Ca-

ſuelles des Rois, ils ne ſauroient auſſi diſtribuer la Probité, ni les autres vertus, & que pouvant gratifier de leurs tréſors, qui bon leur ſemble, il n'eſt pas en leur pouvoir de faire par leurs ſeules liberalités un véritable homme de bien & d'honneur, quoiqu'ils le comblent de biens & d'honneurs. Je ne nie pas néanmoins qu'on ne puiſſe avec prudence donner quelques années à la Cour, pour mettre les autres à couvert de beaucoup d'inconveniens. Ariſtippe diſoit d'une Courtiſane, que l'entrée chez elle n'avoit rien de répréhenſible, mais qu'il étoit honteux de n'en pouvoir ſortir. Cela ſe peut ſoûtenir avec bien plus de raiſon d'un Louvre, où l'on voit ſouvent des perſonnes, qui s'arrêtent judicieuſement; comme il y a des momens, ſur tout à l'égard de ceux, qui approchent de la caducité, qu'on n'y ſauroit être ſans quelque reproche. Si vous ne le recevés des autres, ce qui ne manque guères, vous vous le ferés indubitablement à vous-même, dans le ſecret du cœur & de la conſcience. Il faut que je vous diſe ſur cela, que j'ai eu pitié une infinité de fois du bonhomme de Guitault, qui dans une décrépitude, accompagnée de toute ſorte d'infirmités, ne pouvoit abandonner un poſte chez la

Reine Mere, avantageux à la vérité, mais tout à fait contraire au repos, dont il avoit besoin. Vous savés, que je n'en ai pas usé de même, dont je louë Dieu, protestant avec vérité, que j'ai plus rétiré de satisfaction d'une des heures de ma retraite, que de toutes celles, que je sacrifiai par vos avis au service de la Cour. Aussi seroit-il beaucoup plus messéant à des hommes de ma profession, & de mon génie, de croupir dans un lieu, qui n'a plus rien de sortable à leur arriere-saison, qu'à des cavaliers, & à des gens de main, qui n'ont jamais fait de reflexion sur ce qui est le plus important dans la vie, ni sû ce que la solitude a de doux, & qui doit être préferé à tout ce que les Cours peuvent avoir de plaisant ou d'avantageux. Je suis bien aise, qu'il me reste assez d'haleine pour vous communiquer deux ou trois Aphorismes, qui pourront être d'usage à ceux de vos amis, qui veulent faire fortune aux lieux, dont nous parlons.

Le premier regarde la personne du Souverain, & de ceux qui peuvent le plus auprès de lui, qu'on ne doit jamais aborder qu'agréablement & avec complaisance, après avoir reconnu leur génie. C'est un crime chez le Mogol d'entrer dans sa Cour vétu de bleu,

parce que le deuïl s'y porte avec cette couleur; & l'on n'oseroit y prononcer la rude parole de mort, qui porte l'esprit à de trop fâcheuses imaginations. Il faut être souple, & savoir gauchir auprès des Toutpuissans, en secondant leurs sentimens, parce que les voies obliques leur plaisent, & qu'ils sont bien-aises d'imiter le Soleil dans son Zodiaque, où il va toûjours en biaisant. Les agrémens sont si nécessaires en ce païs là; que selon la pensée de Cornelius Celsus, l'on a nommé
L. 3. c. 24. la jaunisse non seulement *morbum arquatum*, mais aussi *morbum Regium*, à cause qu'elle ne se guérit que par le jeu, le luxe recréatif, & les passetems, surquoi sont fondés les vers de Serenus Sammonicus:

Regius est vero signatus nomine morbus,
Molliter hic quoniam celsa curatur in aula.

Sans cette douce façon d'agir qu'on peut nommer une molle flexibilité, il est presque impossible, qu'un Courtisan arrive au but, qu'il s'est proposé.

Je vous donne pour un second Aphorisme, qu'outre toutes les bonnes qualités, qu'il faut avoir pour reüssir auprès des Grands, quand il est besoin d'agir, celle de la souffrance est si absolument necessaire, que sans elle l'on ne se doit jamais rien promettre d'eux.

C'eſt ce qui fit prononcer ce beau mot à un Favori d'Eſpagne, au ſujet d'un Gentilhomme, qu'on lui recommandoit par mille belles choſes, qu'il ſavoit faire: Tout ce que vous me dites de lui n'eſt pas aſſez pour la Cour, il faut ſavoir ce qu'il peut ſouffrir. Il avoit certes raiſon, & ſi les Romains ſe ſont vantés à bon droit de ſavoir endurer les choſes fâcheuſes, auſſi bien qu'exécuter les penibles, *agere & pati, Romanum eſt;* l'on peut aſſurer que ſans cette vertu Romaine, un Prétendant ne ſe doit rien promettre des Princes, comme il peut tout eſperer par ſon moien. L'on vit en Hollande un Dogue faire fortune, ſelon ſa condition de Matin, auprès du Prince d'Oranges, pour s'être opiniâtré à le ſuivre, quoiqu'on le maltraitât longtems pour l'en empêcher.

Il ne faut pas s'imaginer de pouvoir ſervir agréablement deux maitres en même tems, ſur tout s'ils ſont en compétence d'autorité. Cent Gueux s'enveloppent enſemble dans une natte ſans ſe quéreller, ſelon la penſée d'un Auteur Arabe, & deux hommes ſont inſociables dans le plus grand Etat de la terre, s'ils ſont rivaux de puiſſance, & qu'ils viſent l'un & l'autre à la premiere Faveur. Prenés *Vie de Tamerlan.*

donc attache d'un côté, si vous ne voulés être rebutés de tous les deux.

Mais, qu'on se garde sur tout de paroitre trop curieux des secrèts du Cabinet, & de ce qui touche le gouvernement, pour parler comme les Italiens. L'on se doit contenter de voir, pour ajuster sa conduite, l'heure que marque le Quadrán; sans avoir la curiosité de considérer tous les ressorts du dedans, & sans vouloir raisonner sur tous les mouvemens de l'horloge. Ceux qui pechent en cela, ne peuvent que difficilement éviter le peril, ou du moins, de passer souvent pour ridicules.

Voilà fidelement tout ce que me peut fournir ma petite mémoire des derniers Propos de nôtre commun Ami, dont vous avés desiré, que je vous fisse part. Il me parût disposé à nous en dire davantage, mais sa foiblesse, & l'arrivée du Médecin, qui reconnut l'extrémité où il étoit, nous firent quitter toutes autres pensées pour prendre celles de la Pieté.



DE

LA CHICANE ET DES LOÜANGES.

LETTRE CIX.

MONSIEUR,

Quoique les meilleures choses se corrompent par le mauvais usage, ce n'est pas à dire, qu'elles soient condannables en elles mêmes. Les Polices, qui ont été inventées pour le bien des hommes, tournent souvent à leur desavantage, & néanmoins ils ne sauroient s'en passer, quelques rigoureuses qu'elles deviennent. La Loi est l'ame de la vie civile, qui n'a point pourtant de plus grand ennemi qu'elle, quand elle est mal prise, comme il arrive souvent, *nihil minùs ferri oportet in civitate, quam ut lex decipiat:* Et la contrarieté des Ordonnances & des Arrêts fait parfois plus souffrir les peuples, qu'ils ne feroient s'ils ne connoissoient point d'autre loi que celle de la Nature: *nam quid interest* Quintil. in Decl.

nullæ sint, an incertæ leges? Cependant tout nôtre Droit François est rempli de mille *antinomies*, & le Magistrat, qui se dit au dessus de la loi, & qui l'interprète comme il veut, abuse d'une chose, très bonne en soi, & fait que nous souffrons de ce qui devroit causer nôtre principale félicité. Pour laisser moins de lieu à cet abus, les Chinois ne permettent jamais à personne d'exercer une charge de Judicature dans son païs. Le Turc a sa Jurisprudence exemte de toutes nos formalités, la plûpart captieuses, & retranche tellement le nombre de ceux qui font profession de cette science, que dans toute la vaste étenduë de l'Empire Ottoman, il n'y a pas tant de gens de Justice, que dans la seule ville de Paris, si nous en croions une Rélation moderne. En vérité je respecte, autant que je dois, les hommes de la robe, mais je vous confesse, que les abus, qui s'y commettent, ont beaucoup fortifié l'aversion naturelle que j'ai toûjours euë de m'y attacher. L'objet des occupations d'un Palais de Chicane, m'a toûjours fait cabrer l'esprit, quelque honneur qui m'y parût joint, ou quelque utilité que j'y visse annexée. Et je ne pense pas, que celui de personne ait jamais plus souffert, que le mien, autant de fois que j'ai été contraint,

Voiage du Leir.

d'en prendre quelque notion confuse. Je ne vous veux rien celer là dessus du plus interieur de mon ame,

Secreti loquimur, tibi nunc hortante Camœna Perf. sat. 5.
Excutienda damus præcordia.

L'ignorance même de ce que ce métier a de plus fin, m'a toûjours plû, & l'inclination que j'avois étant jeune pour la Philosophie, me faisoit tirer quelque vanité de n'entendre rien aux affaires de Thémis. En effet l'esprit de Socrate ne m'a jamais paru plus grand ni plus relévé, que quand je vois cet homme admirable dans le Gorgias de Platon, qui ne peut recueillir les suffrages de sa Tribu, ni beaucoup moins les rapporter dans la forme requise. Il étoit pourtant obligé de le faire, parce que cette même Tribu présidoit alors à son tour; mais il avouë ingenument, que son peu d'intelligence en de semblables matieres le rendit presque ridicule. Il le pût être au peuple d'Athenes: mais je tiens pour assuré, que Socrate n'eût pas voulu être plus savant pour lui complaire, & qu'il prenoit de son côté grand plaisir à ignorer ce qui étoit indigne de sa connoissance.

Il faut, que je vous fasse part, dans la même confiance, de l'interprétation, que j'ai

toûjours donnée à ces termes, dont use Virgile pour repréſenter le bonheur d'un homme des champs.

—— *Nec ferrea jura,*

2. Georg. *Inſanumque forum, aut populi tabularia vidit.*

L'explication ordinaire fait prendre *forum inſanum* pour *litibus fremens*, à cauſe de ce bruit importun, & de ce bourdonnement dont l'on eſt étourdi aux lieux où les miſerables plaideurs ont accoutumé de ſe trouver. Mais je ſuis perſuadé, que le Poëte s'eſt ſervi du mot *inſanum*, pour faire comprendre, que cette grande multitude de perſonnes qu'on y voit, eſt principalement composée de gens ſi mal aviſés & ſi fous, qu'ils conſument là malheureuſement & leur bien, & leur vie. Ceux mêmes qui profitent de la ruine des autres, dans l'exercice d'un métier ſi ennemi du repos, ne me paroiſſent guéres moins à plaindre par beaucoup de circonſtances, que je ne veux point ici exagerer. Vous ſavés, que ſur la demande de l'Empereur Hadrien, *qui ſunt qui ſani ægrotant?* Epictete répondit, *qui aliena negotia curant.* On leur applique cette invective de Seneque, priſe du ſecond livre de la Colere, chapitre ſeptiéme, *Inter iſtos quos togatos vides, nulla*

pax eſt, alter in alterius exitium levi compendio ducitur: Et vous n'ignorés pas, qu'on a voulu rendre un Avocat d'autant plus méchant homme, qu'il étoit excellent dans ſa profeſſion, toute portée à gagner l'eſprit des Juges, & à obtenir d'eux par ſon éloquence & par ſon artifice, cé qui eſt avantageux à ceux, dont il plaide la cauſe; *non enim minus male facit qui oratione, quam qui pretio judicem corrumpit.* Tant y a que la plus fine Chicane eſt preſque toûjours accompagnée de tant de tromperie, qu'elle a donné lieu à ce Pentametre d'une des vieilles Epigrammes recueillies ſi ſoigneuſement par Pierre Pithou:

Non ſine fraude forum, non ſine mure penus. *Pet. Arb. in Satyr.*

Enfin tout ce que vous entendés murmurer dans une grande Sale du Palais, ſe diviſe commodément, comme la Crotone de Petrone, en deux genres de perſonnes, *nam aut captantur, aut captant.* Et ſi nous en croions le même Seneque, que je viens de citer, il aſſure au chapitre ſuivant, qu'ils ont encore quelque choſe de plus odieux: *hoc uno ab animalibus mutis differunt, quod illa manſueſcunt alentibus, horum rabies ipſos, a quibus eſt nutrita, depaſcitur.* Mais quitons [illegible] un propos, qui tient trop de la Satyr[illegible] [illegible]us divertir, diſons un mot de ce[illegible] [illegible] curreloués, qu'ont

ceux, que vous dites si bien, qui s'admirent avec raison les uns les autres (*mutuum Muli scabunt*) puisque c'est le propre de l'ignorance d'engendrer l'admiration.

Ma premiere maxime a toûjours été sur cette matiere, de m'abstenir autant que je pourrois des loüanges, qui semblent en exiger d'autres, quand elles se donnent aux personnes vivantes. L'on peut voir dans une des Epitres de Ciceron comme son dessein étoit d'observer exactement cette regle, assurant Atticus, qu'il n'eût jamais mis Varron entre les personnages de ses Dialogues Philosophiques, si le même Varron ne l'eût ardemment désiré, parce qu'il étoit resolu, de se taire des personnes vivantes, pour ôter tout soupçon qu'il recherchât leur approbation, ou qu'il mendiât leurs loüanges par l'honneur qu'il leur déferoit. Ce n'est pas que Ciceron n'aimât ces mêmes loüanges autant qu'homme de son siecle; ce qui paroit dans toutes ses œuvres, & particulierement dans une autre Lettre, qu'il écrit à Lucceius, pour l'obliger à faire l'Histoire de son Consulat; lui protestant, que s'il ne s'y applique, & qu'il ne reçoive de lui les éloges qu'il en attend, il se determinoit à suivre l'exemple de ceux, qui ont mis par écrit leurs propres actions. Mais

l. 35. ad Att. ep. 19.

l. 5. ad fam. ep. 12.

nonobſtant cet appetit extréme d'être loüé, dont ce grand génie étoit travaillé, il eût été bien fâché, qu'on eût pû croire, qu'il donnoit de l'encens à ceux de ſon tems, pour en recevoir de leur main, ou pour les engager dans la defenſe & dans l'eſtime de ſes ouvrages. Je me ſuis expliqué d'un ſentiment approchant de celui-là dans la premiere de mes Lettres, où je rends raiſon de ce qui m'empêche d'y mettre les noms de ceux, à qui elles pouvoient être adreſſées. En effet cela ne peut guères ſe pratiquer, ſans tomber encore dans aſſez d'autres inconveniens. Il eſt difficile, que les amis ne prennent de la jalouſie les uns des autres, ne pouvant pas être tous également priſés. Et l'humeur ambitieuſe de la plûpart n'eſt jamais contente, ſi l'on ne leur donne de ce *Grand*, & de ce *Divin*, que nous voions tous les jours ſi indignement profanés en de ſemblables occaſions. Cependant l'*Apotheoſe*, il me ſemble, doit être reſervée pour ceux, qui ne ſont plus. Je dis, il y a peu, à un homme qui me preſſoit d'en *paranympher* un autre, que je n'eſtimois pas moins qu'il pouvoit faire, le mot des Italiens, *da me lo morto*. Et certainement l'on ne devroit ſacrifier aux Heros mêmes, ſelon l'ancienne loi, qu'après le Soleil couché, com-

me qui diroit, quand leur vertu ne peut plus produire la moindre ombre d'envie.

Le second Aphorisme que je crois très important au sujet des loüanges, va à n'en donner jamais d'excessives, ou qui ne soient proportionnées au mérite de ceux, à qui elles sont attribuées. C'est une grande faute, & que les meilleurs ouvriers évitent soigneusement, d'élever sur de grandes bases de fort petites Statuës. Et l'on peut encore reprocher à la plûpart de ceux, qui sont si prodigues des plus hauts titres d'honneur, qu'ils commettent la même impertinence, que Dion Chrysostome impute aux Rhodiens, de poser indifféremment toute sorte de têtes sur des corps de marbre, dont ils avoient ôté les anciennes, & qu'ils tenoient prêtes pour cela, comme les Ecrivains, dont nous parlons, ont des Eloges préparés, qu'ils font servir sans discernement à toute sorte de sujets. Cependant il n'y a rien de plus insupportable que cette miserable prostitution: Et si un ancien vouloit mal au Jupiter d'Homere, à cause qu'il favorisoit les Barbares, il est presque impossible qu'on n'ait à contre-cœur ceux, qui louënt si mal à propos, & qu'on ne leur en sache très mauvais gré. La loüange se peut dire une espece d'émail, qui ne doit ê-

Orat. 31.

tre couché, que sur les plus nobles métaux; les Maitres s'empêchent bien de l'emploier à parer du cuivre, ou du laiton, s'ils n'ont quelque dessein particulier. Que je trouve raisonnable la Lettre de recommandation, qu'écrivit Platon à Denys le Tyran de Sicile, en faveur d'un certain Helicon Cyzicenien! Il lui fit connoitre beaucoup de rares qualités *Plutar.* qui étoient en cet Ami, mais après tout, lui ajoûta-t-il, c'est un homme, par consequent sujet à faillir, & comme tel encore capable de changer. Vous en connoissiés un décedé depuis peu, qui eût pris à injure d'être recommandé de la façon, & qui se fut offensé d'être autrement loüé qu'avec les termes superlatifs, bien qu'on ne pût rien prononcer de lui, qui fut plus à son avantage que ce qu'a dit Saint Augustin de Ciceron, *linguam* *3. Confess.* *fere omnes mirantur, pectus non item.* Ne *4. c.* pensés pas néanmoins sur tout cela, que je prétende vous donner une entiere aversion de ce que l'on peut considérer comme faisant une partie des recompenses, qui sont duës à vôtre vertu. J'avouë que vous seriés bien malheureux, & bien ennemi de vous-même, si vous aviés à contre-cœur les louanges, au même tems, que vous faites cent choses, qui vous les attirent de tous côtés. Mais je se-

rai bien aiſe, que vous ne croiés pas d'abord tout ce qui pourroit ſe dire à vôtre avantage, & que vous uſiés de la moderation du Paſteur Lycidas,

Virg. ecl. 9. *—— Me quoque dicunt*
Vatem paſtores, ſed non ego credulus illis.

Si je vous connois bien, vous n'improuverés pas le conſeil que je me mêle de vous donner avec mon ordinaire franchiſe.



DE LA CENSURE DES LIVRES.

LETTRE CX.

MONSIEUR,

Je ſuis comme vous, il y a des doutes de certaines perſonnes, que je préfere au ſavoir de beaucoup d'autres. Car encore qu'il ſoit vrai, que le Hibou n'apperçoit pas tout ce que voit l'Aigle; ce n'eſt pas à dire pourtant, que tous ceux, qui croient avoir la vuë auſſi perçante que ce dernier aient l'avantage, qu'ils prétendent, de diſcerner

ner les choſes mieux que perſonne. Cependant c'eſt le defaut ordinaire de la plûpart des hommes ſavans, non ſeulement de préferer leurs lumieres & leurs connoiſſances à toutes celles des autres, mais encore d'être fierement perſuadés, que rien n'échape leur vuë, & que ce qu'ils ne découvront pas n'eſt connu de qui que ce ſoit. Que voulés-vous, chacun a ſon foible; Achille même étoit vulnerable par le talon, & c'eſt une néceſſité aux plus parfaits d'être reconnus hommes par quelque defaut. Mais bien que cette vanité commune aux Dogmatiques ſoit fort condannable, j'ai remarqué une injuſtice dans beaucoup d'eſprits de la plus haute claſſe, dont je n'ai pas moins d'averſion. C'eſt que s'ils entreprennent de refuter quelque ouvrage, non contens d'y reprendre ce qui peut raiſonnablement recevoir la correction, ils le cenſurent ſur tout, & veulent que ſon Auteur ait commis autant de fautes que ſon livre a de paroles, & fait autant d'héreſies ou d'impertinences, qu'il a débité de penſées. Ainſi quand Jule Scaliger ſe mit à écrire contre Cardan, il le voulut contredire généralement en toutes choſes, & il ne laiſſa aucune de ſes ſubtilités qu'il ne tâchat de rendre ridicule. Il ſuffiſoit, que Cardan eût parlé de la beauté

Exert. 236. du Perroquet, & de son rare plumage, pou faire soûtenir à Lescale, qu'il étoit un des plu laids oiseaux, qu'on peut regarder; & pres que dans toutes ses Exercitations l'on voit re gner le même génie de contradiction. Si est ce que, comme a fort bien observé Vossius, encore que Scaliger eût peutêtre plus de con noissance des Lettres humaines que son An tagoniste: il faut avouër néanmoins, que ce dernier avoit d'ailleurs pénétré beaucoup plus avant que Scaliger dans mille curiosités de la Physique, & qu'il possedoit une toute autre connoissance que lui des Mathematiques. Le même Vossius se plaint judicieusement enco-re, qu'un si grand personnage que Lescale parût comme furieux contre la réputation d'Erasme, si recommandable dans la belle li-terature, & qu'il ne laissa pas de louër après sa mort. Je vous donnerai ensuite l'exemple d'un pareil traitement, qu'a reçû du P. Petau, Joseph Lescale, comme si le fils eût dû por-ter la peine de l'injuste procedure de celui, de qui il tenoit l'institution & la vie. Le P. Pe-tau rempli d'une érudition très étenduë, prit à tâche d'examiner le grand travail de Joseph sur la correction des tems, *de Emendatione Temporum.* Il l'a fait avec beaucoup d'exa-ctitude, & il y a remarqué sans doute des

Lib. 3. de Theolog. Gent. c. 80.

ib. l. 4. c. 13.

santes de considération. Mais l'on ne sauroit nier, qu'il ne s'y soit porté avec cette animosité, dont nous nous plaignons, & qu'il n'ait voulu faire passer pour erronées des opinions très soûtenables, dans le dessein qu'il avoit de lui donner le dementi sur tout, & de décrediter entierement son ouvrage. Ma mémoire me fourniroit un bon nombre d'aûtres exemples, mais ils pourroient, comme plus recens, être plus odieux, que ceux-ci, & vous savés assez, si les contestations literaires se passent aujourd'hui avec plus de douceur & d'équité entre plusieurs personnes qui se mêlent d'écrire.

Que dirons-nous de beaucoup de gens, qui ne peuvent souffrir dans un livre ce qui est au dessus de leur portée, & qui très ignorans condannent absolument tout ce qu'ils n'entendent pas? croiant par ce moien couvrir leur incapacité, faire les entendus, & passer pour plus habiles, qu'ils ne sont. Je veux à ce propos vous faire un petit recit, de ce que l'excellent Bibliothécaire Gabriel Naudé me communiqua par forme de divertissement au retour du second de ses voiages d'Italie. Un Inquisiteur de ce païs-là vouloit, qu'il corrigeât dans un ouvrage pour lequel il lui demandoit le privilége accoûtumé, ces paroles, *Vir-*

go fata est, aiant mis en marge, comme pour fonder sa correction, *præpositio hæretica, nam non datur Fatum*. En un autre endroit sur ces termes, *hoc detrahit fidem Cajetano*, il avoit apostillé de même, *hæc propositio scandalosa, nam Cajetanus mortuus est in fide*. Et quand il fit imprimer une autre fois le Discours de la petite République de Saint Martin qu'il m'a dedié, parce que dans l'Epitre, qu'il m'adresse, il parloit des études que j'avois faites en ma jeunesse *improbo labore*, il voulut absolument qu'il changeât ces mots, qui offensoient, disoit-il, son Ami; quoiqu'il le fit assurer par un des plus grands Humanistes de Padouë, que cette façon de parler Latine se prenoit en bonne part. Il me rapporta bien d'autres traits semblables, dont je ne me souviens pas; ce peu suffit, pour vous faire avouer, que vraisemblablement depuis l'établissement de l'Inquisition, elle n'a pas eu un Officier aussi impertinent que celui là; & pour vous prouver aussi ce que j'avois avancé, que les plus incapables sont quelquefois les plus hardis à condanner ce qu'ils ne comprennent pas. Le petit vers de Laberius,

Quod nescias damnare, summa est temeritas,

les rendroit un peu plus sages s'ils étoient capables de le devenir.

Certes les Cenſures ſans fondement de telles perſonnes, nous doivent rendre fort ſuſpectes toutes celles, qui ſe font de même, de quelque part qu'elles viennent lors qu'on ne leur voit rendre nulle raiſon de ce qu'elles improuvent. Car ce n'eſt pas aſſez d'accuſer vaguement & en gros un ouvrage d'avoir de grands défauts, il eſt beſoin de ſpecifier, & de convaincre d'erreur ceux qui les voudroient défendre. La civilité même ſemble requerir, & peutêtre l'humanité, qu'en les faiſant remarquer, nous prenions la peine de les corriger, & de mettre en leur place ce que nous croions qui vaudroit mieux. Si nous nous contentons de montrer une faute, ſans l'ôter en ſorte qu'elle ne paroiſſe plus, nous ne ferons que comme ces glaces ordinaires de Veniſe, qui font voir ſimplement les taches du viſage qu'elles y laiſſent. Au lieu que nous devons imiter autant qu'il ſe peut les miroirs naturels d'une eau claire & tranquille, qui nous faiſant obſerver ce qui nous meſſiet, ou nous rend difformes, nous offre encore au même tems le remede, & nous fournit dequoi nous nettoier. Mais je vois peu de gens qui en uſent de la façon; l'on ſe contente ſouvent de dire avec un dégoût faſtueux, qu'un livre déplait ſans pou-

voir dire pourquoi, & nôtre injustice est si grande que nous defendons ces jugemens téméraires avec plus d'opiniâtreté, que si nous les avions faits avec connoissance. Pour le moins serés-vous contraint de confesser, que la Sceptique a cela de bon, qu'elle ne détermine rien de la sorte, & que non contente, de proposer nuëment ses doutes, elle explique toûjours ses raisons de douter, toute prête à les abandonner, si on lui en fait voir de plus vraisemblables. Quand elle ne reçoit pas pour constante l'opinion de ceux, qui sont persuadés, que la plume de l'Aigle consume, à cause de sa superiorité sur tous les volatiles, & par quelque antipathie, celles des autres oiseaux; c'est, qu'elle trouve autant & plus d'apparence à s'imaginer, que cela peut venir de ce que ces dernieres comme plus humides se corrompent & s'anéantissent plutôt. Elle dit la même chose des peaux de Loup étenduës sur un Tambour, & des cordes qu'on fait de son boiau, qui comme plus seches & plus fortes, resonnent mieux les unes & les autres, & se conservent plus longtems que celles des brebis, emploiées au même usage, sans qu'il soit apparemment besoin d'avoir recours sur de semblables choses aux qualités occultes, qui

composent peutêtre la plus impure partie de nòtre Philosophie. Mais il n'est pas heure de s'embarquer sur ce vaste Ocean, finissons plutôt par cette reflexion, que comme le jugement des hommes, soit sur les Livres, soit sur d'autres sujets, a toûjours été partagé ; il ne sera jamais aussi que leurs opinions ne soient différentes, & qu'il ne s'excite entre eux mille debats contentieux à cet égard. Les anciens ont eu raison de représenter leur Pallas armée ; cette Divinité, qui gouverne selon eux l'Empire des savans, leur inspire avec des pensées opposées, des humeurs plus belliqueuses, que Mars n'en donne à ses guerriers au milieu de la Thrace. Et je vous prie de vous souvenir là dessus, que la doctrine des Chaldéens demandoit pour le thème d'un excellent Philosophe, un aspect trigonal entre ce Dieu des combats, & Mercure; ce qui peut faire voir selon eux, que tous les discours & tous les raisonnemens des hommes de cette profession, seront presque toûjours accompagnés de beaucoup de contestation, & d'une extréme animosité.

DES BIENFAITS.

LETTRE CXI.

MONSIEUR,

Nous ſommes d'accord ſur ce point, que comme la ſocieté civile ne ſubſiſte, que par les devoirs, que ſe rendent ceux, qui la compoſent, & ſur tout par les Bienfaits dont ils s'entregratifient; elle n'a rien auſſi qui lui ſoit plus contraire, que l'ingratitude, qu'on peut dire le plus actif de tous les diſſolvans qui la peuvent ruïner. C'eſt ce qui attire l'acclamation de tous les hommes contre les ingrats, abominés par tout comme coupables du plus grand de tous les crimes. Mais je pourrois vous contredire ſur ce que vous ajoûtés, que ce conſentement univerſel eſt cauſe, que les loix n'ont point établi de peine, qui regarde l'ingratitude, non plus que contre le parricide, pour ne pas préſuppoſer des choſes ſi déteſtables, & qu'une voix ſecrette de toute la Natute ſemble aſſez condanner. En effet l'on vous nommera les Perſes, les Athe-

niens, & les Medes, ou les Macedoniens, qui ont reçû dans leurs Tribunaux de Justice, l'action contre les ingrats. Les Romains, & les Marseillois avoient aussi autrefois des peines établies contre les Affranchis & les Libertins, qui usoient de méconnoissance vers leur anciens Maitres ou Patrons. Et l'on voit, que les Hébreux lapidoient un fils convaincu d'avoir paié d'ingratitude ceux qui lui avoient donné la vie. Nôtre grand différend néanmoins seroit à l'égard de ce que vous souhaités, qu'il y eût dans un siecle tel que le nôtre, une peine certaine & capitale établie pour ce vice, qui n'a tantôt plus de bornes à cause de son impunité. Hé quoi! voudriés-vous dépeupler le Monde? Et ne considérés-vous pas d'ailleurs, qu'il n'y a point de prisons assez spacieuses, pour reserrer la multitude de ceux, qu'on accuseroit, ni beaucoup moins de Palais capables de recevoir le nombre infini de Parties ou de Plaideurs, que cette sorte d'action produiroit. Tenés pour assuré, que l'Aréopage des Atheniens, & le Sanhedrin des Juifs, seroient trop petits, & que ni le lieu où les Romains agitóient leurs causes appellées *Centumvirales*, ni celui des Amphictyons, où tous les peuples de la Grece avoient leur rendés-vous, ne suffi-

roient pas à ce grand concours d'accusateurs & d'accusés. Je vous dirai bien plus, c'est que si le nombre des ingrats étoit reconnu aussi grand qu'il est, par le moien d'une action de Droit reçûë, & des poursuites judiciaires qu'elle produiroit, personne n'auroit plus de honte de l'être avec tant d'autres. Qui est-ce qui rougit pour mentir, la chose du monde la plus contraire à la suprème Vérité, qui est Dieu, depuis qu'on s'est persuadé, que les plus justes sont sujets au mensonge? Il en est ainsi de la plûpart & des plus grands de nos défauts, qu'il est utile de tenir cachés, autant que faire se peut. Si le nombre des Impies & Libertins étoit connu, ne doutés point, qu'il ne crût de beaucoup, & qu'une infinité de gens ne fussent seduits par leur mauvais exemple. Et si toutes les femmes savoient, combien il y en a d'adulteres & de débauchées, ne comprenés-vous pas, qu'une infinité d'entre elles pourroient perdre cette pudeur, qui aide tant à les tenir dans le devoir? Figurés-vous à peu près la même chose de ceux, qui apprehendent si fort de passer pour ingrats; la honte de paroitre tels, ne les retiendroit plus s'ils connoissoient tous leur compagnons; ils se cacheroient dans la presse de leurs semblables; & la notorieté de

tant de complices les multiplieroit vraisemblablement à l'infini. Ajoûtés à cela, que la reconnoissance d'un Bienfait étant libre & sans contrainte, elle en est sans doute plus honnête, & paroit beaucoup davantage que si elle pouvoit être exigée par la rigueur des Loix, de sorte, qu'elles ne sauroient être établies sans donner grand sujet de plainte aux hommes reconnoissans.

Or quoique rien ne puisse couvrir l'infamie de l'ingratitude, & de cette *ἀχαριστία* des Grecs, dont l'on veut que les premiers Romains ne connussent pas seulement le nom, celui de *ingratitudo* n'étant nullement Latin en ce sens; si faut-il avouër, que la mauvaise façon de placer un Bienfait, oblige quelquefois des ames, qui ne sont pas d'elles mêmes tout à fait méconnoissantes, à le devenir, & à tomber dans cet énorme vice, qu'elles sont les premieres à condanner. Car il y a de certaines mésures à tenir, non seulement par ceux, qui reçoivent une gratification, mais encore du côté de ceux, qui la font. C'est le fondement de ce que dit Anacharsis au Roi des Scythes à son retour de Grece, qu'il n'y avoit vû que les Lacedémoniens seuls qui sçussent la belle maniere de donner & de recevoir avec jugement. Vous *Herod. l. 4.*

m'obligerés de m'apprendre là dessus, pourquoi ces mêmes Lacedémoniens ne connoissoient que deux Graces, comme nous l'apprenons de Pausanias, au lieu des trois ordinaires, ou même des quatre à qui quelques-uns ont sacrifié. N'est-ce point, que l'or n'étant pas de mise dans Sparte du tems de ce Philosophe, ses habitans n'obligeoient jamais pour en profiter comme les autres Grecs, mais purement pour faire des actions d'honneur, ou de justice. Leurs Bienfaits n'étoient jamais interessés; *non era la charita loro pelosa*, comme on parle à Rome, & ce motif ordinaire de la plûpart des hommes ne les touchant point, ils prirent sujet de retrancher une des Graces, que les autres cultivoient. Tant y a qu'attendant que vous m'en appreniés la vraie cause, je vous dirai ce que je pense, qui doit être observé, soit de la part de la personne, qui fait une grace, soit du côté de celle, qui la reçoit.

Lib. 9.

A l'égard du Bienfaiteur; il doit sur tout se souvenir, que ces Graces, dont nous venons de parler, ont reçû leur nom de *Charites* ἀπὸ τῆς χαρᾶς de la gaieté qui les doit toûjours accompagner; & que selon la portée de nôtre langue encore, elles ne peuvent passer pour Graces, si elles ne sont faites de bonne

grace. Le Saint Esprit même nous l'a ainsi enseigné, quand il a prononcé par la bouche de Saint Paul, que Dieu se plaisoit à voir donner avec allegresse, *hilarem datorem diligit Deus;* ou par forme de précepte dans l'Ecclesiastique, *in omni dato hilarem fac vultum tuum.* Sans mentir, il y a des personnes, qui obligent d'une si mauvaise façon, qu'on diroit presque, qu'ils jettent le pain à la tête de ceux, à qui ils le donnent; & je parle ainsi, me souvenant, que de tels Bienfaits, accompagnés de dureté, & qui mortifient celui, qui les reçoit, ont été nommés *panes lapidosi.* Il n'y a point de gratification, que je n'aie à contrecœur, dit un ancien, si celui, qui me la fait, n'a autant de soin de ma pudeur, que de ma pauvreté, ou du moins que de mon besoin. En effet, il y a des faveurs desobligeantes, & selon les termes d'Ausone, *sunt gratiæ quædam ingratæ,* dont l'on ne se souvient jamais, qu'avec dégoût, & qui laissent toûjours un ressentiment poignant, par la faute de ceux, qui ne savent pas les distribuer comme il faut. La grande regle pour cela est d'excercer toûjours une liberalité envers les autres, du même air, dont nous voudrions, qu'on nous la fit; *sic demus quomodo vellemus accipere.* Les premiers Grecs, qui

2. ad Cor. c. 9.
Eccl. c. 35.

representèrent ces mêmes Graces vêtuës, & non pas dans la nudité, où depuis elles ont été mises, faisoient sans doute une belle leçon à ceux, qui distribuent quelque Bienfait; leur enseignant par là, qu'ils doivent le tenir aussi couvert & caché, que la nature, dont il est, le peut permettre,

Il n'y a rien de plus contraire à cette regle, que de promettre & de faire esperer longtems avant que de donner. J'ai appris ce mot en Espagne. *las gracias pierde, quien promete, y se detiene.* Quand mêmes ces belles promesses ne seroient pas vaines à la fin, ni semblables, comme elles sont souvent, à ces œufs qui ne produisent rien, *ova subventanea;* le retardement de l'execution est toûjours pris pour quelque sorte de repugnance à les accomplir, *qui diu distulit, diu noluit.* Cela est si vrai, que plusieurs ont pris pour une espece de Bienfait, d'en avoir été refusés de bonne heure,

Laberius. *Pars beneficii est, quod petitur si cito neges.*

L'excellence donc d'une grace consiste à paroitre tout d'un coup, à peu près comme l'on croit, qu'à la naissance du Monde les arbres sortirent & parurent en un instant tout chargés de fruits; ou comme un peu après

dans le siécle d'or la terre produisoit d'elle même sans en être sollicitée,

Omnia liberius nullo poscente ferebat. Virg. 1. Georg.

Rien ne s'achete si chérement à l'égard de beaucoup de personnes, que par de longues prieres & souvent reïterées; de sorte que c'est leur donner trop tárd, que de leur donner après qu'ils ont demandé, *sero beneficium dedit, qui roganti dedit.* Et Seneque, de qui je tiens cette maxime, croit, qu'on s'adresseroit à Dieu même moins librement, si les prieres, que nous lui faisons n'étoient sécretes, & s'il faloit, que chacun fit tout haut les vœux, qu'il lui adresse pour ses nécessités. 2. de benef. c. 1.

Celui, qui reçoit un Bienfait, quoiqu'il ne jouë pas le principal personnage, n'étant que patient, & que content de l'utilité de l'action, toute l'honnêteté semble regarder son bienfaiteur; ne laisse pas néanmoins d'être obligé à beaucoup de circonstances & de conditions, qu'il ne peut ômettre sans faillir. Car comme il y a des hommes, qui prennent à toutes mains, & dont l'avidité ne peut être jamais assouvie; il s'en trouve d'autres d'une humeur si austere, qu'ils ne veulent rien accepter, où s'ils le font, c'est toûjours en témoignant l'aversion qu'ils ont à se sentir redévables d'un bienfait. Antipater avoit é- Plutar. Apoph.

prouvé les uns & les autres, lors qu'il se plaignoit de deux amis, qu'il avoit dans Athenes, à l'un desquels il ne pouvoit rien faire prendre, ni contenter l'autre de présens. Il y a un milieu entre ces deux extrémités, qui doit ici, aussi bien que dans le reste de la Morale, être suivi. Souvenés-vous, que les Grecs disoient proverbialement de ces premiers insatiables, que leur langue étoit toute Dorique, parce qu'ils ne parloient que de donner, & que dans le même sens ils les nommoient encore Etoliens, sur une autre allusion, dont je ne daignerois vous importuner. Mais pardessus tous ceux de cette Nation, les Atheniens ont été diffamés de cette honteuse prostitution à demander incessamment, d'où est venuë cette commune raillerie, *Atticus moriens porrigit manum.* Nous n'en voions que trop parmi nous, qui font profession de cette Chiromantie, & qui ne jugent du cœur des personnes que par la main, qui leur donne. Les uns demandent bassement, quoique sans pudeur; les autres le font avec plus d'adresse, mais avec la même importunité, emploiant en un besoin le *fate ben per voi* des Italiens, qui n'est bon que dans les termes de la Réligion. Je n'approuve, ni l'insolence, qui tient de l'effronterie

παρὰ τὸν ὅλον αἰτεῖν.

dans

dans la recherche d'une faveur, ni la trop grande timidité,

—— qui timide rogat *Sen. in*

Docet negare, *Hipp.*

dit le Tragique; Diogene pour être plus hardi, & pour s'accoûtumer au refus, demandoit aux Statuës, & vous savés qu'Auguste se moqua de celui, qui le suppliant d'une grace, lui en présentoit la requête en tremblant, & selon son terme, *quasi Elephanto stipem.* Mais il y a un air d'honnêteté qui est merveilleusement puissant à faire agréer de semblables prieres. Les Egyptiens vraisemblablement n'eussent jamais prêté aux Enfans d'Israël leurs vases d'or & d'argent, *vestemque plurimam*, étant en défiance de leur part, & croiant, que ces Hebreux étoient cause de beaucoup de maux, qu'ils avoient soufferts. Dieu pour cela confera cet air d'agrément à son peuple, *Dominus autem dedit gratiam po-* *Exod. 12.* *pulo coram Ægyptiis, ut commodarent eis*; & les Israëlites firent leurs demandes de si bonne grace, qu'il n'y avoit pas moien de les refuser.

L'humeur difficile de ceux, qui refusent des Bienfaits, semble avoir quelque chose de plus noble, à cause que le même temperament, qui fait les Liberaux enclins à donner, *T. Live dec. 5. l. 1.*

fait encore, ce semble, que ceux-ci haïssen à recevoir. Ils disent que c'est se mettre au dessous de beaucoup de Bêtes, qui éviten les appas, de se laisser captiver par des Bienfaits puisqu'il n'y en a point, qui n'engagent, & que selon le proverbe Arabique, celui qui apporte emporte. Sur ce prétexte ils feroient tellement perir, s'ils en étoient crûs, la plus éclatante des Vertus, que le Monde ne connoitroit plus la Liberalité. La raison veut au contraire, que nous prenions plaisir quelquefois à servir de sujet à nos amis pour l'exercer, & s'ils le veulent ainsi, leur laisser même reïterer une action à laquelle nous ne pouvons nous opposer, sans donner à connoitre, que la premiere nous a déja fait souffrir, *qui nova accipere non vult, acceptis offenditur.* C'est quelquefois être incivil & ingrat tout ensemble, de ne recevoir pas aussi volontiers un présent, qu'il nous est offert.

Sen. 5. de benef. c. ult.

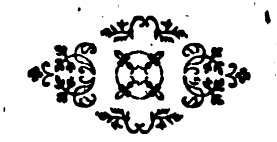
Voilà tout ce que vous aurés pour réponse à vos plaintes, contre ceux, qui ne sont assez reconnoissans des Bienfaits reçûs. Vous savés, que j'ai traité ailleurs cette matiere assez amplement, & cette Lettre servira s'il vous plait d'un Corollaire à nôtre Opuscule de l'Ingratitude. Qui n'approuveroit ce que vous dites, que la Liberalité est une Vertu

Roiale? Elle l'eſt tellement, que quelqu'un a oſé dire, que c'étoit entreprendre ſur la charge des Grands Princes, de leur faire des préſens. Mais à ce compte la témérité de ceux qui donnent ſeroit encore plus grande, n'y aiant rien de ſi propre à Dieu, que d'être Bienfaiſant & de diſtribuer des graces. Les Rois ne ſont en cela que ſes Imitateurs, & ſans la Liberalité l'on ne ſauroit bien reconnoitre en eux l'Image parfaite de la Divinité. C'eſt l'ordinaire de conſidérer là deſſus comme le Ciel jette ſes influences, & fait degouter la pluie ſur la terre même des impies. Mais l'Evangile nous fait voir un exemple bien plus précis de la bonté de Dieu, & de la profuſion de ſes graces. Il ne pût refuſer à une Legion de Diables la priere qu'ils lui firent, de les envoier au ſortir du corps d'un ou de deux poſſedés d'où il les chaſſoit, dans celui de bien deux mille pourceaux, qui n'étoient pas fort éloignés. Concluons donc qu'on ne ſauroit trop eſtimer une Vertu ſi agréable à Dieu & aux hommes; ni par conſequent, avoir trop d'averſion pour ceux, qui la maltraitent par leur ingratitude. S'il y a eu des Nations, qui ont puni de mort le déni d'un depôt de ſoi inutile; Et ſi les loix Romaines veulent, qu'il ſoit fidelement reſtitué même

Matth. 8. Marc. 5. Luc. 8.

à un voleur: Avec quelle réligion ne devons-nous point rendre un bienfait, dont nous avons profité, du moins par la gratitude interieure d'une ame reconnoissante? Cependant il est des hommes d'un naturel si dépravé, que non contens d'être méconnoissans, ils rendent presque toûjours le mal pour le bien. Ils rejettent, troublent, & battent l'eau, qui les porte; & semblables à ces Plantes, qu'on voit bruler la terre, qui les nourrit, il n'y a sorte de mauvais offices, dont ils ne paient leurs Bienfaiteurs. Certes l'homme peut être nommé un dangereux animal quand il est tel que ceux-ci. Aristote a écrit que la Thessalie nourrissoit un Serpent appellé Sacré, qui tuë tous les autres par son seul attouchement: J'oserois dire, qu'il y a des personnes, qu'on ne doit pas moins apprehender, & que la compagnie de ceux, dont nous nous plaignons, a quelque chose d'aussi perilleux.

De mir. ausc.



DES EUNUQUES.

LETTRE CXII.

MONSIEUR,

Je ne nie pas que le mot d'Eunuque, ou de Chatré, ne soit souvent un terme de diffamation, & je sai bien, que dans l'ancienne Loi, celui, qui étoit reconnu pour tel, n'osoit entrer dans le Temple, *Non intrabit Eunuchus* &c. Comme dans le Lévitique il est defendu d'offrir à Dieu aucun animal interessé en cette partie: *Omne animal quod vel contritis, vel tusis* &c. Les hommes ainsi mutilés etoient de si mauvais augure, même parmi les Payens, que Lucien assure en plus d'un lieu, qu'ils faisoient par leur rencontre rebrousser chemin à beaucoup de personnes, qui aimoient mieux rentrer chez elles, que de passer outre. Et l'on sait, que Theodose le Jeune fit un Edit, qui defendoit, qu'aucun Eunuque ne fût du nombre des Patriciens, pour deshonorer cet Antiochus, qu'il contraignit par là de se renfermer dans un Cloitre. Mais

Deut. c. 32. *cap. 22,* *In Pseud. & in Eun.* *Suidas. in voce Eun.*

je soûtiens que ce defaut de virilité n'est pas également honteux par tout, puisqu'au contraire il rend considérables en plusieurs lieux des gens, qui sans cela ne le seroient nullement. Et je m'oppose sur tout à cette maxime, que vous avés voulu établir à ce propos, qu'ordinairement la stérilité du corps étoit suivie de celle de l'esprit.

Déja vous n'ignorés pas, qu'outre l'étymologie Grecque, qui nomme Eunuque celui, qui a la garde du lit, ἐυνὴν ἔχει, il y en a une autre, qui veut, qu'il soit ainsi appellé à cause de son bon esprit, παρὰ τὸ ἐῦ νοῦν ἔχειν, sans parler de celle du vieil Vocabulaire, qui tire ridiculement ce mot de l'heureuse victoire qu'obtiennent les *Chatrés* sur leurs passions. Si est-ce que si nos Camps d'armée, *Castra*, sont bien dits selon Isidore de la Chasteté, *quasi casta*, parce que les Romains en bannissoient les femmes débauchées; le mot de *Chaste*, & celui de *Châtré*, sont si voisins, qu'il ne faut pas s'étonner que de leur allusion l'on en ait fait une autre étymologie. Tant y a qu'on voit par là, que les noms d'Eunuques & de Châtrés, n'ont pas été si injurieux envers tout le monde, que vous le présuppoisés. Ajoûtés à cela ce que tant d'Histoires nous apprennent, qu'en

Perse, en Mésopotamie, en Egypte, & en une infinité d'autres lieux, les Eunuques ont exercé les premieres charges, & reçû des honneurs qui ne cedoient qu'à ceux, qui étoient rendus au Souverain. Encore aujourd'hui la même chose peut être considérée par tous les païs du Levant, & l'on ne sauroit nier qu'à la Porte du Grand Seigneur & dans cette vaste étenduë de son Empire, par les trois parties de l'ancien Monde, les Eunuques n'y possedent une autorité, qui voit presque toutes les autres au dessous d'elle. Cela fait, que de tout tems leur nom a souvent passé pour un titre de Dignité, soit de premier Ministre, soit de premier Gentilhomme de la Chambre; dequoi ce Putiphar, dont parlent les Saintes Lettres, & qui étoit marié aussi bien que Plénipotentiaire sous Pharaon, pourroit rendre un suffisant témoignage. Ne vous souvient-il point avec combien de grace Héliodore dit, que les Eunuques des Rois de Perse étoient leurs yeux & leurs oreilles, pour faire comprendre l'autorité des premiers, & la grande confiance qu'avoient en eux ces Monarques. Elle étoit fondée à son avis sur ce qu'il les considéroient comme n'aiant ni femme, ni enfans, qui pussent occuper leurs affections, de sorte, que n'étant

point diverties, ils pouvoient les donner en-tieres au bien de l'Etat, & emploier tous leurs soins à la conservation de ceux, qui se repo-soient sur eux de sa conduite, & presque de toutes choses; ce que je me souviens n'avoir pas été traduit par Amiot fort exactement se-lon le Grec. A la vérité les Romains ont toûjours eû en horreur ces demi-hommes, & abominé la *castration* dont César parle en ces termes dans Oppius, au sujet d'une infinité de personnes à qui le Roi Pharnaces avoit fait perdre la virilité, *quod quidem supplicium gravius morte cives Romani ducunt*; Et pour-tant un peu aprês, du tems des Antonins, Plautianus fit châtrer tous ceux, qui devoient servir à la maison de Plautilla sa fille, que Caracalla avoit épousée, sans épargner les hommes non plus que les jeunes garçons; ce qui se lit dans les Recueils de Constantin Por-phyrogenete sur Dion. Quoiqu'il en soit, les autres Nations n'ont pas été en cela du même sentiment, qu'avoient les Romains, selon que Tacite l'a reconnu parlant d'un Eu-nuque fort puissant parmi les Parthes. *Non despectum id apud Barbaros, ultroque poten-tiam habet*; C'est ainsi que tout le monde ap-pelle Barbares ceux, dont il n'entend pas le langage, & n'approuve pas le mœurs. Tant y

de Bello Alex.

6. Annal.

qu'Aristote ne méprisa pas Hermias sur ce défaut corporel, puisqu'au contraire nous apprenons, qu'il lui fit des sacrifices comme à un Dieu.

Ce Philosophe peut être allegué bien plus fortement en faveur de ceux, dont nous parlons, puisqu'il assure au dernier chapitre de son neuviéme livre de l'Histoire des Animaux, que tous ceux, qu'on châtre de bonne heure deviennent, & plus grands, & plus agréables qu'ils n'eussent été; *Omnia animalia si dum crescunt castrentur, majora & elegantiora quam incastrata evadunt.* lib 6. c. 28. Il avoit déja particulierement remarqué, prenant Homere à garand, que les Sangliers châtrés augmentoient de stature, de forces, & de ferocité. Et l'on ne sauroit nier, qu'à l'égard des hommes on ne les ait souvent mutilé, tantôt pour leur rendre la voix plus agréable, & tantôt pour donner plus d'éclat & de durée à ce que la Nature leur avoit déja donné de beauté. *Mancipiorum negotiatores formæ puerorum virilitate excisa lenocinantur,* 5. Inst. c. 12. dit Quintilien, ajoûtant fort bien contre cette dannable coûtume, *Nunquam tamen hoc continget malis moribus regnum, ut si quæ pretiosa fecit, fecerit & bona.* En effet, l'amour de beaucoup de femmes pour des Eunuques est si ordinai-

ge qu'ils ont, de resister seuls aux exhalaisons sulphurées de cette Hierapolis Asiatique, qui tuë toute sorte d'animaux, s'ils ne sont châtrés, comme l'on peut voir dans Dion Cassius.
L. 68. Narses fit bien savoir à l'Imperatrice Sophie, qu'ils ne perdent pas non plus avec la virilité, l'usage des plus grandes actions.

Vous auriés tort pourtant, de prendre tout cela si serieusement, que vous m'imputassiés de faire une vertu de ce qui ne peut passer raisonnablement que pour un defaut. Mais encore faloit-il dire quelque chose pour consoler ceux, qui sont tombés dans cette disgrace. Cela n'empêche pas, que je ne les considére comme n'étant plus ni hommes
In Eunu. ni femmes, de même, dit Lucien, que les Corneilles ne sont ni Colombes ni Corbeaux; *Nec id ferro speciosum fieri putabo*, selon la
5 Inst. c. 12. pensée de Quintilien, *quod si nasceretur monstrum erat*. Je sai assez, que les Loix Imperiales, (& celle de Nerva entre autres dont par-
L. 68. le Dion) aussi bien que les Canons Sacrés, parlent du châtrement comme d'un crime, qui est une espece d'homicide, *Eunuchismo homicidium committi sancientes*. Justinien ordonne
Novel. 142. la peine du Talion, ou de la pareille, contre ceux qui font souffrir cette espece de martyre; ce qui est conforme au sentiment du Poëte qui a dit,

Qui primus pueris genitalia membra recidit, Ovid. 1. am. El. 3.
Vulnera quæ fecit debuit ipse pati.

Et l'Eglise a pour cela condanné celui d'Origene, qui exécuta sur lui ce qu'on dit du Castor & du Bievre. Jugés là dessus de l'action de cet autre, qui se châtra seulement pour faire dépit à sa femme. L'Histoire Ecclesiastique de Socrates nous apprend, qu'un Leontius, L. 2. c. 21. depuis Evêque d'Antioche, fut dégradé n'étant que simple Prêtre, pour s'être châtré afin de vivre familierement & sans scandale avec Eustolia. Et il n'y a pas plus d'un demi-siecle, qu'Ambrosius Morales de Cordoue, fut chassé par les Dominicains, pour avoir servi contre luimême à l'exemple d'Origene, Thuan. hist. l. 99. prenant trop à la lettre la beatitude promise à ceux, qui se châtrent, *propter regnum cælorum.* En effet, un zéle inconsidéré a porté dans toutes les Réligions beaucoup de personnes à se mutiler de la sorte. Eusebe nous enseigne dans sa Préparation Evangelique, comme les habitans des Provinces de Syrie & d'Osroene, pratiquoient cela si ordinairement L. 6. c 10. Ex. Bar. desane. en l'honneur de la Mere des Dieux aussi bien que ses *Galli* de Phrygie, qu'enfin le Roi Abgarus fut contraint de faire cesser cette coûtume, ne le pouvant autrement, en faisant couper les mains à tous ceux qui s'é-

toient fait ôter ce qui les rendoient homme
Chacun ſait ce que fit volontairement ſur l
même ce monſtre d'Heliogabale par un t
principe. Véritablement c'eſt une grande d
pravation de combattre la Nature dans ſa pri
cipale fin, qui eſt à nôtre égard de perpetu
l'Eſpece par le moien des Individus, qu'el
a crées pour cela capables d'engendrer. C
pendant ils ne le ſont plus par une operatio
ſi violente; & cette même Nature énervée
languiſſante s'étonne; dit Petrone, qu'o
l'empêche d'agir ſelon ſes intentions, & d'a
river à ſon but,

In Satyr. *Quærit ſe Natura, nec invenit.*

C'eſt ce qui a donné quelquefois de ſi grand
reſſentimens à ces Illuſtres Eunuques, qu'o
avoit rendu tels dès leur bas âge ſans leur co
ſentement. Hermotime, qui étoit de c
Lib. 8. nombre, & des plus puiſſans auprès de Xer
xés, contraint dans Herodote celui, qui l'a
voit ainſi expoſé à cette taille, d'en faire au
tant à quatre fils qu'il avoit, les obligeant en
ſuite de traiter leur pere de même. Un Ba
ſcha ſous les Ottomans, faiſoit de dépit tran
cher la tête à des eſclaves, ou à des priſon
niers, autant de fois qu'il reſſentoit les incom
Thuan. 17. hiſt. modités de ce retranchement. Et Halis por
tant le même titre, ſe mocqua du Courier

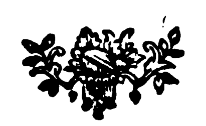
ui lui annonçoit comme une fort mauvaise ouvelle, la prise de la ville de Strigonie par s Chrétiens, l'an mil cinq cens cinquante-x; lui disant qu'il avoit bien fait une autre erte, lors qu'on lui avoit enlevé la plus imortante piece qu'il eût. Pour Sinan Bascha l ne pouvoit pas s'en prendre à personne, ni ttribuer cette disgrace qu'à une pure inforune, puisque Paul Jove nous apprend que e fut une Truye qui le châtra, comme il dormoit à l'ombre dès sa plus tendre jeunesse.

Peutêtre voudriés-vous que j'allongeasse un peu cette Lettre, en vous parlant de la castration des femmes, puisqu'elle se pratique sur leur sexe, aussi bien que sur le nôtre, par les Egyptiens, les Juifs, les Perses, & les Abyssins. L'on veut, qu'il y en ait de deux façons, quand on leur ôte les mammelles, & quand on leur retranche cette *hypersarcose*, ou excroissance des Nymphes. Jean Leon dit qu'il y a pour cela des femmes, qui vont criant par les ruës du Caire, & dont l'office est de couper cette crête aux filles, selon qu'il est étroitement enjoint par la Loi de Mahomet. Belon écrit néanmoins, qu'il n'y a guères que les Persiennes sur qui cela s'exerce, & que c'est en cette considération, qu'elles entrent dans les Mosquées, ce qui n'est

Lib. 8. Afri.

L. 3. c. 19.

pas permis aux Turques. Cette operation fait sans doute, pour s'opposer au crime d Tribades: qui font ce qu'Aristote & Athen attribuent aussi aux Colombes. *Cumsese f* 6. de hist. anim. c. 2. & l. 10. c. 6. *minæ ineunt, unde ova hypenemia, subventane sive irrita.* Mais ce retranchement qui se fai est plûtôt une espece de Circoncision, qu'u Athen. lib. 9. véritable châtrement puisque celles qui l souffrent n'en sont pas moins propres à la g nération. Car l'on abuse du mot, qui a m me été transporté aux plantes, qu'on pe bien châtrer, puisque Palladius attribue aux P stachiers des accouplemens de mâle à femell Tant y a que comme l'on impute à Semir Ammia. Marc. l. 14. mis, d'avoir la premiere fait ôter aux hom mes ce qui les distinguoit de son sexe; u Roi de Lydie que l'Historien Xanthus appe 12. Deip. le Gyges dans Hesychius Illustrius, & qu'A thenée nomme Andramytis, fut aussi le pre mier qui s'avisa de châtrer des femmes. E L. 3. c. ult. je finirai par cette remarque de Pline, que l'on châtre un Rat, il fait fuir tous les autre qui abandonnent leur sejour ordinaire.



D'UN

D'UNE DISPUTE.

LETTRE CXIII.

MONSIEUR,

Ce que vous m'écrivés est très vrai, qu'il y a une ſcience *Polemique* & guerriere, où l'on n'emploie que la langue pour toutes armes, & où les ruſes & la mine hardie triomphent quelquefois contre toute raiſon. Cela s'eſt vû dans la diſpute, dont le bruit eſt allé juſqu'à vous, vous pouvant aſſurer, que jamais combat de cette nature ne fut plus opiniâtre, bien qu'il ne s'y tirât que des coups de canon ſans boulet, propres à étonner par leur ſon, mais ſans effet. Le commencement fut comme une petite eſcarmouche, & une légere velitation; auſſi ſe paſſa-t-elle entre deux jeunes hommes, dont l'un preſſé par un argument, qu'il ne pouvoit ſoudre, ſe contenta de répondre avec aſſez de loüable ingénuité, que ſelon Ariſtote même l'on ne devoit pas abandonner une bonne opinion, encore qu'on ne pût pas répondre ſur le *L. de lin. inſec. tex. 3.*

champ à de certaines objections, qui surpre[nent.] Je me souvîns alors de ce que j'av[ois] lû depuis peu d'un Philosophe Arabe de tr[ès] grande réputation, qui usoit assez souvent [de] cette repartie; Je n'ai point pour l'heure pr[é]sente de réponse à vous donner, quand j'au[rai] davantage pensé à vos raisons, peutêtr[e] que je pourrai vous satisfaire. Il faut avouer, que de semblables retenuës me plaisent, sur tout, quand il est question, comme alors, de defendre des propositions hardies & embrouïllées. En effet les Paradoxes, selon moi, ne sont bons, que pour le Cabinet. Ce sont des medailles, qui n'ont pas cours parmi le peuple, & qui ne se débitent guères dans les grandes assemblées, où l'on ne reçoit pour bonne monnoie que les opinions communes, & les sentimens vulgaires. Vous jugés bien, que je pourrois ici faire valoir la Sceptique; mais il vaut mieux vous contenter, puisque vous me demandés autre chose.

Semita. Sap.

Après un si paisible procedé, nous fûmes étonnés de voir se présenter sur les rangs vôtre inflexible & inébranlable Milon, se plaignant, qu'on abandonnoit la meilleure cause du monde, *Repentè enim se, tanquam serpens è latibulis, oculis eminentibus, inflato collo, tumidis cervicibus, intulit.* Et comme

l'autre côté avoit entre ses Sectateurs un aussi hardi champion que lui, qui entra aussi en lice pour faire tête à tous venans, l'on vit aussitôt deux partis formés, n'y aiant presque personne, qui demeurât neutre depuis cela. Représentés-vous donc, qu'il se fit en un instant la plus tumultueuse contestation, qu'on se puisse imaginer, & véritablement je suis persuadé, que jamais Zenon Eleate, ni Euclide de Mégare, qu'on nous donne pour Fondateurs de la Secte Eristique, ou contentieuse, n'ont disputé avec tant d'ardeur, ni tant d'opiniâtreté. Le bon est, que l'un & l'autre Tenant ne songeant presque plus qu'à se dire les plus outrageuses & vilaines paroles, dont ils se pouvoient aviser, auroient bientôt perdu la Tramontane. Car ils se faisoient des demandes de si peu de rapport à la question proposée, & elles étoient suivies de réponses si absurdes, qu'on voioit manifestement, qu'ils ne se souvenoient plus du théme, qui les avoit mis si fort à l'essor. Certes l'on peut dire d'eux sans injustice, le mot que Lucien attribuë à Demonacte, *Horum alter hircum mulgere, alter cribrum supponere videbatur.* Enfin chacun se voulut mêler d'en dire son avis avec la même violence des premiers, & s'ôtant la parole les uns aux autres, l'on eût

pû croire, que c'étoit d'eux, que l'Ecclesi-
Cap. 3. ste avoit écrit, *Mundum tradidit disputatio-
eorum.* Il arriva là dessus ce qu'on vous
rapporté, que sur le démenti donné brusque-
ment par un échauffé, qui, manquant de
raisons, protestoit néanmoins comme les
bons Chicaneurs, qu'il en fourniroit en tem-
& lieu, il lui fut repartie par un soufflet, soit
Cic.ep.ult. d'impulsion, soit d'application, (*hoc quid*
l.5.ad Att. *intersit, si tuos digitos novi, certè habes sub-
ductum*) qui mit les choses à la derniere con-
fusion. Je ne pus m'empêcher de rire, quand
j'ouïs prononcer par cet homme de main,
Virg.Ec.3. *Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.*
Car il étoit difficile de rien dire dans le païs
Latin de plus approprié à l'action.

Or pour vous contenter, j'acheverai mon
recit, par ce que nous observâmes nôtre A-
mi commun & moi, qui dès le commence-
ment de la mêlée nous étions mis un peu à
l'écart. Nous remarquâmes dans le progrès,
comme des choses de néant sembloient deve-
nir importantes par la chaleur, dont elles é-
toient debitées, & que selon les termes de
7. Satur. Macrobe, *Etiam ex jocis seria facit violentia*
c. ult. *loquendi.* Nous primes garde, que les plus
malfondés en raison parloient toûjours le plus
haut, nous souvenant de la maxime de Quin-

tilien, *Necesse est contentiosius loquaris, quod probare non possis: & affirmationem sumit ex homine, quicquid non habet ex veritate.* En effet je crois, que c'eût été un moindre miracle de faire parler des muets, que de faire taire, ou seulement de modérer ces gens-ci. Quelques uns nous divertirent grandement, que nous considérions se piquer davantage du silence de leurs adversaires, s'ils manquoient à leur répondre, que de toutes les injures, qu'ils extorquoient souvent d'eux à la fin, *Mulierum more, quæ convitium quam silentium malunt.* Il y en eût un entre autres, que nous vous nommerons de bouche, qui se porta toûjours contre les opinions reçûës, ne se laissant jamais aller au courant des autres; nous dîmes de lui, que s'il tomboit dans la riviere, il faudroit l'aller chercher contremont, & bien loin au dessus de sa chûte. Mais rien ne nous sembla plus plaisant, que l'artifice de beaucoup qui se trouvant réduits à l'extrémité, & ne sachant que répondre, jettoient de la poussiere aux yeux, embroüillant les choses, & les portant dans des obscurités telles, qu'on n'y connoissoit rien. Ils mettoient en pratique la ruse, dont se servit Cacus contre Hercule, ne lui pouvant plus résister.

Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,
8. Æn. *Evomit, involvitque domum caligine cæca,*
Prospectum eripiens oculis.

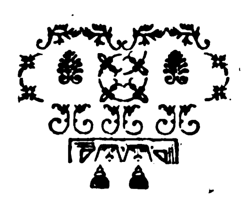
Enfin nous admirâmes l'impudence, jointe à la stupidité de ceux, qui ne comprenant rien à ce qui se disoit, ou si mal, qu'ils en devenoient ridicules, ne laissoient pas de trouver des Antagonistes. Nous remarquions pourtant, que ces derniers, qui s'efforçoient de rendre des stupides capables de raison, étoient les plus mal-avisés, de vouloir contre le précepte de Pythagore écrire sur de la neige, ou, comme il l'interprétoit, entreprendre l'instruction de gens si grossiers, qu'ils ne peuvent tirer aucun profit de ce qu'en vain l'on tâche de leur faire comprendre.

Quand vous ne sauriés pas le principal sujet de la grande contestation, je ne vous en manderois rien, parce qu'il y avoit je ne sai quoi de scandaleux, ou pour le moins d'un peu chatouilleux dans la politique. Mais je vous dirai bien, que par incident l'on parla des notions communes, & de ces jugemens du peuple, qu'il fonde bien plus sur le rapport des sens, que sur la raison. Cet article passa le plus doucement de tous par l'autorité d'Horace, que tous ces gens respectoient fort,

ep. 1. l. 2. *Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat.*

Ce ne fut néanmoins qu'après qu'un Astrologue se fut plaisamment gendarmé, sur la vraie cause qui fait, que les sens l'emportent si souvent contre la raison, soûtenant après Ptolomée, qu'il avoit toûjours en bouche, que la Lune faisoit cela, parce qu'elle domine les sens, & qu'elle a bien plus d'efficace que Mercure, qui préside sur nôtre raison. Il y eût un petit homme, qui voulut s'élever là dessus contre la Judiciaire, dont il étoit prêt de montrer la vanité; mais il fut contraint de disparoitre, parce que Ptolomée avoit là trop de Partisans, ou de gens, qui faisoient mine de l'être, pour acquerir la reputation de Savans. Nous l'oüimes, qui murmuroit, en sortant, de l'injustice, qu'on lui rendoit; & comme le soufflet, qui mit tout en desordre suivit incontinent, nous primes aussi bien que lui congé de la compagnie; mais en cela diféremment, que nous avions plus d'envie de rire, que de nous fâcher.

L. 3. Astr. Iud. c. 14. s. 56.



D'UNE LAIDE DEVENUE BELLE.

LETTRE CXIV.

MONSIEUR,

Le changement de cette femme, que vous nommés merveilleux, pour être devenuë si belle de laide qu'elle vous paroissoit auparavant, n'est pas une chose nouvelle, encore que je la reconnoisse pour très considérable. Pausanias écrit, qu'Ariston Roi de Sparte, épousa la plus laide & disgraciée de toutes les filles de Lacedemone, qui parut depuis, étant femme, d'une beauté si excellente & si ravissante, qu'on tenoit, que depuis celle qui fut cause de l'embrasement de Troye, la Grece n'avoit rien vû dans son sexe de si accompli. Elle avoit épousé en premieres nôces un Agetus, au rapport d'Hérodote, qui attribuë ce prodigieux changement à une espece de miracle, sa nourrice aiant été soigneuse de la porter, lors qu'elle étoit encore petite tous les matins, au Temple d'He-

L. 3.

ne, qu'elle invoquoit en ſa faveur. Tacite dit auſſi, que Livia femme de Druſus, & 4. Ann.
ſœur de Germanicus, fut en ſa jeuneſſe fort
déſagréable mais qu'un peu après elle paſſoit
dans Rome pour la plus belle de ſon tems,
Formæ initio ætatis indecoræ, mox pulchritudine præcellebat. Et je penſe, que je pourrois
damer le pion à ces Hiſtoriens, par des évenemens à peu près ſemblables à ceux, qu'ils
rapportent, ſi je ne craignois d'offenſer des
perſonnes, qui ne peuvent ſouffrir, qu'on
diſe d'elles, que jamais elles aient été laides.
Mais prénés garde, que cette Beauté, que
vous priſés tant, ne ſoit de celles, où l'Art
ſurmonte la Nature, & qu'on peut nommer
de beaux menſonges. Pour moi j'ai l'averſion pour ces fauſſes beautés, comme pour
la fauſſe monnoie; &, ſans être Hérétique
Iconomaque, je ſuis en ceci très ennemi
des Images. Les femmes, qui ne ſont agréables que par artifice, n'ont garde de faire comme Venus, qui fut la premiere des
trois Déeſſes à ſe dépouiller devant Paris. Elles ſe cachent au contraire ſous du blanc &
du rouge emprunté, pour néanmoins ſe faire
voir, & tout ce que le meilleur Peintre peut
faire en les repréſentant, c'eſt de tirer une
copie de leur viſage ſur une autre peinture,

ne pouvant pas aller après le naturel. Combien en connoissons-nous, qui n'aiant apparemment que vint ans de jour, se trouvent en avoir quarante & cinquante la nuit. A la vérité elles remportent cet avantage de se pouvoir vanter, que sans être redevables à la Nature comme d'autres, leurs bonnes graces sont l'ouvrage de leurs mains.

Or s'il se peut, qu'on voit de laides beautés, à quoi se rapporte le mot καλλαισχρὸς, l'on ne mentira pas d'ajoûter, qu'il y en a aussi de très dangereuses. Les plus agréables couleurs du monde, mêlées d'or & d'azur, reluisent quelquefois sur la peau d'un Serpent: Et l'Aconit si fort à craindre, fleurit plus agréablement, que beaucoup de plantes très utiles. Il sort des yeux d'une belle femme de certains raions, qui comme ceux de la Lune font une infinité de fous, & de malades. Ou, pour mieux dire, elle n'a point de parties sur elle, jusqu'au moindre de ses cheveux, qui n'aient d'assez puissans charmes pour captiver le plus sage des hommes. C'est ce qui faisoit écrire à Musée, représentant la beauté de celle, qui obligeoit si souvent Leandre à traverser l'Hellespont, que tout le corps de cette fille étoit si rempli de différentes graces, qu'apparemment ceux, qui l'avoient

precedé s'étoient trompés en les reduisant au nombre de trois. Et sur ce même fondement, Aristenete décrivant les perfections de Cydippe maitresse d'Acontius, assûre, que ses yeux seuls non contens des trois Graces d'Hesiode, en ont cent, qui ne les abandonnent point. Quoiqu'il en soit, l'on ne sauroit nier, que tout ce que la force la plus absoluë, ou la Rhétorique la plus persuasive, peuvent obtenir sur nous avec beaucoup de peine & de resistance, le sexe, qui a la beauté en partage, ne nous le fasse exécuter d'un seul clin d'œil sans aucune repugnance. Je me veux taire là dessus de Salomon & de ses semblables, pour vous rapporter seulement ce qui empêcha le grand seducteur Mahomet d'aller en Perse, aiant avoüé, que l'appréhension seule des femmes de ce païs là étoit cause, qu'il s'abstenoit d'un tel voiage, parce qu'elles étoient si pleines d'attraits, que les Anges mêmes en pouvoient devenir amoureux, & s'assujettir à elles. Les Théatres ont été de tout tems occupés à représenter cette absoluë puissance des belles sur nos volontés, & l'unique exemple de Cleopatre suffira pour nous faire comprendre, jusqu'où elle s'étend, puisque l'Histoire nous assure, que plusieurs de ses Amans achetoient librement

L. 1. ep. 10.

une nuit d'elle au prix de leur propre vie: *Cleopatra tantæ libidinis fuit, ut sæpe prostiterit; tantæ pulchritudinis, ut multi noctem illius, morte emerint.* C'est le texte d'Aurelius Victor.

Ce que je viens de dire à l'avantage des femmes de Perse, m'oblige à remarquer, qu'assez d'autres contrées que la leur, se vantent d'avoir les plus belles du monde. La Chine attribue ce grand avantage à celles de la ville de Nancheu qui est de la province de Nanquin: De même dit le Pere Alvaro Semedo, *c. 4.* que les plus agréables Portugaises sont ordinairement de la ville de Guimaranez. Des Rélation modernes donnent le prix, dont nous *Du Loir.* parlons, aux Thebaines, & d'autres aux Insulaires de Chio. Les plus rares beautés du Serrail de Constantinople, viennent de Circassie & de Georgie vers l'ancienne Colchide, *l. 2. c. 74.* & si ce que Belon écrit est véritable, que dans tout l'Etat du Grand Seigneur, les femmes se peignent de jaune les cuisses, & ce qui est au dessus jusqu'au nombril, elles ajoûtent encore cet artifice au naturel. Surquoi l'on peut observer, que cette beauté, qui cause l'amour, & qui excite en nous de si violentes passions, n'est pas uniforme, ni regardée d'un même œil par tout. La jaunisse des

Turques vraiſemblablement ne nous plairoit *Le Gonz.*
pas ; non plus que les taches des Irlandoiſes ;
qui paſſent chez elles pour d'autant plus bel-
les, qu'elles ont ſur la peau davantage de ces
marqueteries à la façon des Truittes. C'eſt *Orat. 14.*
ainſi que les femmes de Thrace ſe couvroient,
du tems de Dion Chryſoſtome, d'un nombre
de Stigmates, ou Balaffres, proportionné au
deſir, qu'elles avoient de faire paroitre leur
nobleſſe, & ſans doute d'augmenter par là
leur beauté. L'on auroit peine à le croire,
ſi les voiages de long cours ne nous avoient
fait voir des perſonnes avec des viſages troués
& decoupés par taillades, exprès pour en aug-
menter les graces. Le nés camus des Mores, *c. 8.*
auſſi bien que des femmes de Tartarie, ſe-
lon Rubruquis, les fait eſtimer plus aimables,
& la noirceur des Ethiopiennes, de même *La Peire.*
que de celles de Grœnland, puiſque nous ap- *relat. de Grœnlan.*
prenons, que nonobſtant ſon voiſinage du *L. 8.*
Pole, il y nait des Negres comme en Guinée,
a ſes charmes auſſi puiſſans que la blancheur
parmi nous, & la couleur olivâtre en beau-
coup de lieux. Car je ne ſuis pas de l'opini-
on de Pauſanias, que la Venus Noire, ou
Melenide, d'Arcadie n'eût ce ſurnom, qu'à
cauſe que les ténebres de la nuit ſemblent de-
ſtinées aux plaiſirs, qui ſe prennent avec les

femmes. Je pense que la principale raison de cette appellation se doit tirer de ce que les plus noires ou bazannées ont leurs attraits, & ce qui les fait rechercher, de même que les plus blanches, ou les plus vermeilles, n'y aiant point de couleurs, que Cupidon n'emploie pour faire voir sa toute-puissance. En vérité l'Italien a fort bien dit, que tout ce qui plait est toûjours beau, ou plus gentiment encore, *non è bello quel ch'è bello, ma quel che piace*. Toute la diversité, qui s'y trouve dépend du lieu, du tems, & des personnes, ce que vous savés que j'ai assez amplement & sceptiquement fait voir ailleurs.

L'on pourroit douter là dessus, que la Beauté fût quelque chose de réel, & de certain, puisque ni la proportion des membres, ni leur couleur, qui composent sa definition, n'ont rien d'arrêté. Il semble que, considérée de la façon, elle ne soit qu'un pur ouvrage de nôtre imagination, sujette à mille varietés par les circonstances, que nous venons de toucher. Mais donnons lui toute l'existence, que ses plus grands admirateurs lui attribuënt, ils seront contraints d'avouër, qu'elle est sujette à de telles différences, qu'on ne la reconnoit pas d'un lieu à l'autre, ni souvent en elle même. Elle se contente

uelquefois d'éclairer un peu comme la Lune ıns échauffer, en d'autres rencontres elle éblouït & embrase comme un Soleil ardent. Quoiqu'il en soit, sans rien exagerer davanage, celle, dont vous parlés, mérite d'être egardée d'un œil tel que le vôtre. Vous y errés bientôt une autre changement fort opposé à celui, qui vous a donné tant d'étonnenent. C'est celui qu'un peu d'années vous éront remarquer; celui, qui faisoit pleurer Helene à son miroir, & le même, qui l'obligeoit à nommer le Tems son troisiéme, ou quatriéme ravisseur, car le nombre n'en est pas bien constant. Etrange sorte de rapt, où l'on voit Helene enlevée à Helene même; & celle que les trois parties du Monde, qui faisoient son tout alors, reconnurent pour la plus belle de son siécle, chercher son visage dans une glace de miroir, qui ne lui représente plus rien que d'affreux. Cette petite moralité me fera finir par une autre qui touche l'obligation, qu'ont les belles personnes si sujettes au changement, que nous venons de considérer, à se parer de la Vertu, qui ne change point. Si leurs bonnes graces de tous côtés sollicitées y trouvent de la repugnance,

(*Lis est cum forma magna pudicitiæ*) *Ovid. ep. Par. Hel.*

eur beauté, qui consiste en proportion, bien

que ſes méſures ſoient différentes, a par ce rapport, & par cet ordre, autant de convenance avec la Vertu, que de contrarieté avec le vice déreglé & deſordonné en toutes ſes parties. Et la ſaleté de celui-ci leur donnera, étant vertueuſes, la même averſion, qu'on prend des boues & des ordures, lors qu'on a de beaux habits. Le plus licentieux des Poëtes a été contraint de reconnoitre l'obligation qu'ont les femmes d'aimer la Vertu, qui eſt de leur ſexe.

Ovid. 3. de arte am. *Ipſa quoque & cultu eſt, & nomine femina Virtus.*

Car pour les hommes, comme ils ſont tout à fait mépriſables, s'ils ne ſont amis de cette Divinité, qui tient d'eux le nom qu'elle porte, ce leur eſt d'ailleurs une grande honte, ſi hors de la bonne mine, ils recherchent quelque recommandation dans la beauté. La petite taille, jointe à la laideur de Bertrand du Gueſclin, ne l'empêchèrent pas d'être Connétable de France, & ne le firent jamais moins eſtimer. L'on a dit au contraire en ſa faveur, que la Nature ſembloit l'avoir rendu tel, de crainte, qu'il eût quelque choſe de commun avec les femmes. Et s'il eût conſumé toutes ſes matinées à ſe coiffer d'une perruque, lui qui n'étoit pas né coiffé,

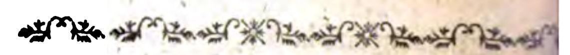
A viro virtus.

il n'eût jamais mérité la lampe inextinguible, ni la ſepulture, que le Roi ſon maitre lui fit donner à ſes pieds dans S. Denis. Un Cavalier ſe trompe fort, s'il croit par des ajuſtemens effeminés, ſe faire regarder plus favorablement des Dames. Venus leur apprend à mettre leur grandes affections en des perſonnes Martiales. Et l'art même d'aimer leur enſeigne à mépriſer ceux, qui affectent une trop curieuſe mignardiſe.

Sed vitate viros cultum formamque profeſſos, Ovid. 3. de ar. aman.
Quique ſuas ponunt in ſtatione comas.

Seneque ſe plaignoit de ſon tems, que les femmes avoient entrepris ſur le métier des hommes, *Adeo perverſum commentæ genus impudicitiæ, viros ineunt.* Il croit que c'eſt ce qui les rendoit ſujetes aux Goutes, & à la Pelade, comme nous, *Quia fœminam exuerunt, damnatæ ſunt morbis virilibus.* La chance a bien tourné depuis, ce ſont aujourd'hui les hommes, qui conteſtent aux femmes ce qu'elles ont de plus recherché dans leurs parures, & de plus mol dans leurs comportemens. Ep. 95.





DU RECIT D'UN OUVRAGE

LETTRE CXV.

MONSIEUR,

Il est vrai que je me suis inopinément trouvé à la lecture de l'écrit, dont l'on vous a parlé. Ce divertissement n'est pas des plus à mon gré, parce que j'apprehende toûjours qu'on ne m'impose en prononçant avec trop d'affectation, & d'emphase, ce qu'on veut faire passer pour excellent; ou avec trop de négligence, & quelquefois de malignité, ce qu'on desire exposer au mépris. Car vous n'ignorés pas le tort, que peut faire à un Ouvrage cette derniere malice, & le juste sujet, qu'eût Philoxene, de casser le travail de ces Potiers, qui recitoient mal ses vers, leur protestant, qu'il traiteroit aussi desavantageusement leur marchandise, qu'ils faisoient la sienne. Je vous parle librement de la sorte, comme à celui, qui s'est rencontré à des recits de l'une & de l'autre façon, d'où vous m'avouïés au sortir n'avoir pas tiré

nde satisfaction. En effet le son, qui
s frape l'oreille n'est pas le plus considé-
le, pour bien juger d'une composition,
terieur, qui touche l'ame, est bien plus
portant, comme celui, qui fait mieux
tir l'harmonie de cette composition dans
silence qu'avec la voix, de quelque ma-
ere qu'elle soit emploiée. Les prononcia-
ons pompeuses & empoulées sont bonnes
our le théatre, & pour les personnes, qui se
aient d'un ton mélodieux, & d'une action,
ui le sait bien accompagner. Les autres,
qui veulent pénétrer plus avant ne s'arrêtent
pas là, & savent mieux tirer l'agrément & le
profit d'une piéce d'étude, par la lecture
muette, où l'on n'emploie que la vuë, que
par tout ce que la vive voix peut avoir d'arti-
fice & de charmes. Tant y a que l'écrit qui
nous fut recité, regardant la Morale, je ne
jugeai pas qu'il eût cette force, que deman-
doit Ariston en tous ceux de cette nature
quand il disoit, qu'un bain, & un discours
moral n'étoient de nulle considération, si
l'un & l'autre ne nous nettoioient & ne nous
purgeoient. Pour ce qui concerne l'Elocu-
tion, elle me parut assez passable, mais non
pas telle, que quelques uns l'ont publiée.
En tout cas c'est la derniere chose à quoi l'on



devroit prendre garde, il me ſemble, dans de productions de cette nature; de même, di encore un ancien, qu'on ne s'attache guère à obſerver la beauté de la coupe, qu'apre avoir bien goûté ce qui étoit dedans, & pri tout le plaiſir que le boire peut donner. La plûpart du monde fait ſon capital de ce qu ne doit être que l'acceſſoire. L'on néglige la penſée, pour donner toute ſon attention au choix des termes, & à la belle maniere de s'expliquer; *curamus ut numerus periodi conſtet, non curamus ut ſenſus; plerique neceſſaria deſerunt, dum ſpecioſa ſectantur.* Et par un ſoin impertinent l'on tombe dans le defaut du Rhéteur Muſa, dont Seneque dit encore *multum habuit ingenii, nihil cordis,* qu'il faiſoit paroitre aſſez de pointe d'eſprit, mais nul jugement. Certes la Gréce, de qui nous tenons toutes les ſciences, & particulierement l'Eloquence, donnoit bien une autre leçon par ce tableau célebre, qu'elle nomma *Hermathene*, où Pallas & Mercure, indiſſolublement joints & compliqués, enſeignoient, que l'éloquence & la ſageſſe, la belle expreſſion & la bonne penſée, ne ſe doivent jamais ſéparer: Et les Egyptiens eurent vraiſemblablement le même ſentiment, quand ils conſacrèrent au Dieu Harpocrate le

écher, qui représente la langue par ses feuilles, : le cœur par son fruit; pour donner à en-ndre, qu'il faut se taire, ou quand on par-;, ne dire jamais rien que de bien médité, : qui sorte du cœur, d'où selon eux par-oient toutes les bonnes pensées.

Cette piéce ne laissa pas de trouver, sui-ant la coûtume, un fort grand applaudisse-nent. Il y eût néanmoins quelques-uns des uditeurs, qui pour faire les suffisans voulu-ent reprendre des choses, dont la correction toit à mon sens injuste & impertinente. Ils rouvoient à redire sur un petit jeu des mots ssez naturel, & qui n'étoit point trop recher-hé, présupposant, que toute allusion de aroles étoit vicieuse dans un discours serieux. Je ne pus m'empêcher, de leur maintenir, que la maxime étoit fausse, prise si généralement, n'y aiant que l'excès ou la mauvaise application de cette figure, qu'on doive condanner. Je leur fis voir, que Platon & Aristote, non plus qu'assez d'autres des plus grands Auteurs, que nous aions, n'avoient pas fait difficulté d'en user dans les plus importantes matieres qu'ils eussent traitées. Et parce que je savois, qu'ils avoient Virgile en singuliere vénération, & que je connoissois

leur portée, je leur citai ce vers du premier livre de l'Eneide:

Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum,

que ce Poëte, si exact en toutes ses dictions, fait prononcer à Venus parlant à son fils Enée de choses très serieuses. Si est-ce que personne ne s'est avisé d'accuser Virgile d'avoir fait de ces deux mots *puppes* & *pubes* un jeu, qui seroit d'autant plus ridicule, si ce qu'ils avançoient étoit récevable, que la poësie doit être en cela bien plus retenuë que la prose. Il ne faut pas laisser d'avouër pourtant, non seulement que cette figure trop frequente, ou recherchée avec trop de soin, est à blâmer; mais qu'il n'y en a point même dans tout l'art des Rhéteurs que le mauvais emploi ne rende condannables. Les figures sont des couleurs d'oraison, qui entrent dans la Rhétorique, comme la Chromatique dans la Musique, qui la rend quelquefois plus douce, & plus agréable, & qui trop repétée l'amollit, & la fait mépriser. C'est pourquoi l'on peut soûtenir d'un discours excessif en figures, de quelque nature qu'elles soient, que pour être trop fardé il en est laid, & dire à ceux, qui en abusent, le mot adressé à ce jeune Pasteur:

——— *nimium ne crede colori.* *Virg ecl. 2.*

Mais nous devons aussi tenir pour constant, qu'il n'y a point de figure d'oraison, qui soit absolument à rejetter, puisqu'elles n'ont été toutes inventées que pour embellir l'oraison, & pour faire un des grands ornemens de l'éloquence. Qui croiroit que la Rédondance, ou le Pléonasme, fussent recevables? Il semble qu'il n'y ait point de superfluité, qu'on doive souffrir, si ce n'est quelquefois celle de la table. Cependant cette figure a bonne grace, quand l'Orateur la sait bien emploier. L'obscurité est un vice d'autant plus grand, qu'on ne parle que pour se faire entendre; Et néanmoins cette même obscurité, qui accompagne la Reticence, devient recommandable, lors qu'on veut donner de la crainte, pource que toutes choses paroissent plus grandes, & plus étonnantes dans les ténebres, qu'elles ne font en plein jour. Et l'Idiotisme qu'on doit si peu mettre en usage, & qui est si voisin du vice, dit Seneque, ne laisse pas d'être par lui placé entre les vertus, dont les Rhéteurs prennent quelquefois plaisir de rendre leur discours plus agréable: *Proam. l. 3. contr.* *Idiotismus est inter Oratorias virtutes, res quæ rarò procedit.* Tant il est vrai, qu'il n'y a point de si basse figure, ni de si décriée, qui

ne puiſſe en de certains endroits relever une piéce d'éloquence.

Si vous me demandés, quel profit je tirai d'une declamation, que je voulus bien defendre de la ſorte? je vous repondrai franchement, que je n'y apris rien autre choſe, qu'à prendre patience, durant un très ſterile, très deſordonné & très ennuieux recit. Je regrettai fort de ne pouvoir dormir, comme l'on fait quelquefois au Sermon; car j'euſſe pû prendre un peu de ce doux repos ſans beaucoup hazarder, la piéce, qu'on liſoit n'aiant rien de ce qu'on a dit des Oraiſons de Severus Caſſius, qui ne permettoient pas la moindre diſtraction à ſes Auditeurs, ſans un notable dommage, & ſans faire de grandes pertes, *adeò nihil erat in quo auditor ſine damno aliquid ageret.* Mais la plus inſupportable choſe de tout ce que j'eus à ſouffrir, ce fut le flus de bouche d'un homme, qui me vint aborder au ſortir, comme pour faire les honneurs de la maiſon. Sans mentir je crois que c'étoit de cette ſorte d'Hirondelles, que Pythagore vouloit parler, quand il defendoit à ſes diſciples d'en recevoir ſous le toit de leurs logis. Une perſonne qui en fut importunée comme moi, me dit de bonne grace, lors que nous fûmes delivrés de cet importun; Voilà un

Senec. in Præfat. Lib. 3.

homme, qui ſait fort bien parler, c'eſt dommage, qu'il ne ſache auſſi bien écouter, & ſe taire. En vérité la bouche ne lui avoit point fermé depuis ſon abord, ſans permettre qu'il ſortit de la nôtre la moindre réponſe de celles, que nous eûmes intention de lui faire. Eſt-il poſſible, cher ami, que la choſe du monde, qui devroit être le plus en nôtre puiſſance,

Quis minor eſt autem quam tacuiſſe labor? Ovid. 2. am. el. 2.

ſoit néanmoins la plus difficile de toutes à reprimer. Je parle de la langue, que la Nature ſemble avoir ſi bien renfermée par tant de fortes tours, & de murailles, que nos dents & nos levres forment comme pour la garder, & qui cependant échape ſi ſouvent aux plus diſcrets, qu'on a fait une vertu heroïque de ſe ſavoir taire.

Proximus ille Deo eſt qui ſcit ratione tacere.

Il ne faut pas chercher parmi les Orateurs ce demi-Dieu, leur excellence eſt toute dans la parole & dans le diſcours: Il n'y a que la Philoſophie, qui nous apprenne le ſilence, tel qu'il faut le pratiquer, & ſon Sage ſeul a cet avantage de ſavoir ſe taire à propos. C'eſt 7. Sat. c. 1. ce que Macrobe a exprimé en ces termes, au ſujet d'une ſi loüable taciturnité, *Hæc eſt una de virtutibus Philoſophiæ, quia cum Orator non aliter quam orando probetur, Philoſophus*


S v

non minus tacendo pro tempore, quam loquendo philosophatur. Voici une leçon importante, que donne sur cela le digne Précepteur de Trajan: Comme Socrate conseilloit de s'abstenir des viandes & des boissons, qui provoquent à en user sans faim & sans soif: il faut de même contre l'intemperance de la langue, & contre le vice de trop parler, éviter les propos où presque tous hommes ne se plaisent que trop. Avec ce regime un Cavalier se rendra plus modéré quand l'on sera sur le propos des combats, & des exploits militaires. Celui, qui a mis son plaisir à voiager, & qui s'est acquis l'avantage d'avoir vû plus de Nations & de païs que beaucoup d'autres, s'empêchera d'importuner les compagnies de tous les perils, qu'il a courus soit par mer, soit par terre, & de cent remarques, qui ne plaisent pas à tout le monde. Ne vous souvient-il pas de celui qui faisoit abandonner le Cabinet de Messieurs du Puy, autant de fois qu'en sa présence l'on tomboit sur le propos des grands chemins; parce qu'outre la lecture qu'il avoit faite du traité de Nicolas Berger touchant cette matiere, il avoit eu soin de considérer en diverses Provinces de l'Europe les restes de ces anciennes voies militaires des Romains. Personne n'ignoroit, que ce ne

Tract. de garr.

fussent les plus illustres marques qui nous restent de la grandeur de leur Empire, & l'on ne méprisoit pas aussi les observations de cet homme. Mais il les repetoit si souvent, & il le faisoit toûjours avec une prolixité si ennuieuse, qu'il obligea souvent les plus modestes, & les plus civils à le laisser seul.



PARALLELES HISTORIQUES.

LETTRE CXVI.

MONSIEUR,

Ce n'est pas sans sujet que je songe à la retraite. Mon humeur m'y porte, mon âge s'y accorde, & la condition du tems, ce qui comprend beaucoup de circonstances, n'y repugne pas. Que je m'imagine, sinon de plaisir, pour le moins de consolation, si l'un peut être sans l'autre, dans ce Temple du Repos, où je me propose de passer le reste de mes jours, puisque les Romains lui en édifierent autrefois comme à une très importante Divinité. Il me semble que Plutar-

Templum Quietis.

que nomme cela quelque part, se dresser à soi-même une guirlande ou couronne de tranquillité, *τῆς ἀταραξίας σεαυτῷ ςέφανον πλέκειν.* Et certes c'est couronner sa vie, de la finir ainsi, & triompher du monde en dépit de l'Envie, *etiamsi invidia latentem inveniat*, comme parle Quintilien. Mais ne croiés pas, que je veuïlle abuser d'un repos tout à fait oisif, & plongé dans une honteuse fainéantise; *otium meum nunquàm erit otiosum*, non plus que celui de Ciceron; & puisque nous ne sommes ici bas que pour l'action, qui détermine tous les Etres, que Dieu a produits, agissons courageusement par cette partie, que la vieillesse n'interesse point, & qui seule, comme immortelle, peut donner à nôtre nom quelque immortalité. Nous aurons assez de tems pour nous reposer, quand la Parque l'ordonnera.

In vita Craſſi.

Orat. pro Plancio.

Ovid. 2. amo. l. 9.

Longa quiescendi tempora fata dabunt.

Et lors que ce Pluton surnommé *Agesilaus* nous aura fait cheminer où vont tous les peuples, ou que cet *Orcus Quietalis*, pris pour le ministre de la volonté divine, nous aura mis au lieu du dernier repos, nous le goûterons tous à loisir, & sans que personne y puisse apporter d'interruption.

Cependant je veux vous satisfaire, autant

que je pourrai, ſur le ſujet, qui vous donne, à ce que vous me témoignés par toutes vos queſtions, tant d'inquiétude. Premierement tenés pour un aphoriſme très conſtant dans toute l'étenduë de la Théologie, que l'humilité & le profond reſpect, que nous aurons pour les choſes divines, ſeront toûjours plus agréables à Dieu, que toutes les pointes d'eſprit, qui nous portent à examiner avec une trop curieuſe recherche ce qui concerne la Réligion. Ce même Dieu nous auroit revelé ſans doute beaucoup plus de myſteres, qu'il n'a fait, s'il avoit voulu, que nous en priſſions connoiſſance. Et quand je me ſouviens de ce Jupiter réveré par les Grecs auprès de Sparte ſous le nom de *Scotite*, ou d'obſcur; *Pauſan. l. 3.* je ne puis aſſez admirer l'inſolence de beaucoup de Chrétiens, qui oſent prononcer mille particularités du Ciel, qu'il a voulu nous tenir cachées, comme s'ils en avoient pris depuis peu une plus parfaite connoiſſance que les autres, & qu'on ne leur pût pas dire raiſonnablement, *quis novit ſenſus Domini, aut quis conſiliarius ejus?* Souvenés-vous, je vous ſupplie, de la pieuſe modeſtie de Simonide, qui n'aiant demandé au Roi Hieron qu'un jour, pour traiter devant lui de l'eſſence divine, lui en demanda deux, & puis trois

en suite, protestant que plus il y pensoit, plus il trouvoit de difficultés à s'acquitter de sa promesse. Pour moi je ne doute point que cette humble profession d'ignorance n'ait été beaucoup plus agréable au souverain Etre, tout Payen qu'étoit Simonide, que l'insolence d'un Eunomius, & de cette espece d'Arriens ses sectateurs, qui se vantoient de connoître Dieu aussi exactement qu'il se pouvoit comprendre lui-même. Ceux, qui présument de pénétrer jusqu'aux plus secrets conseils de la Divinité, d'approfondir les plus cachés mysteres de nôtre Religion, & de rendre raison par ce moien, sans jamais se méprendre, de tout ce que le Créateur du monde peut opérer dans toute l'étenduë de sa grace ordinaire ou extraordinaire, ne sont pas fort éloignés de la présomtion ni de l'impieté de ces Hérétiques.

Theodor. l. hær. fabul.

Ce propos me jette insensiblement dans l'un de vos doutes, s'il est permis de tirer quelques paralleles entre le Paganisme, & le Christianisme, en comparant de certaines choses, qui se pratiquent dans la vraie Religion, avec ce qui étoit en usage, ou qui s'observe encore parmi les Idolâtres. Je tombe d'accord, qu'il faut être fort retenu en cela, pour ne pas transporter indiscretement dans Jerusa-

lem les ordures & les ſuperſtitions d'Egypte. Mais je ſoûtiens, que jamais les Peres de l'Egliſe n'ont fait difficulté en quelque ſiécle que ç'ait été, de montrer, comme le Diable a toûjours tâché de s'attribuer le culte, qui n'eſt dû qu'à Dieu, uſant de mille ſingeries, pour imiter dans toutes les fauſſes Réligions, ce qu'enſeigne la bonne dans ſa Liturgie, & ce qu'elle préſcrit au ſujet de ſes cérémonies. C'eſt ſurquoi je me ſuis déja expliqué aſſez au long au Traité de la Vertu des Payens, & dans une Lettre qui conſidére quelques rapports de l'Hiſtoire profane à la ſainte. Pour vous complaire j'en dirai encore ici quelque choſe, ſans repéter ce que vous aurés pû voir dans l'un ou l'autre de ces deux endroits. *Lettre 93.*

Déja l'on ne ſauroit nier, qu'on n'ait obſervé parmi les Gentils les mêmes ſacrifices, & les mêmes auſterités, que la Synagogue préſcrivoit aux Juifs; ce qui ſe peut dire encore de la plûpart des Sacremens de l'Egliſe. L'on a trouvé la Circonciſion en uſage dans beaucoup de Provinces de l'Amerique. L'ennemi du genre humain s'y eſt fait & ailleurs de faux martyrs, auſſi zelés en apparence que ceux, qui méritent de porter un nom ſi glorieux. Et comme le nouveau monde avoit ſes Prêtres & ſes Sacrificateurs, auſſi bien

que ses Vestales & ses Réligieuses: Les Chi-nois à l'autre bout de la terre ont encore au-jourd'hui des personnes de l'un & de l'autre sexe consacrées au culte de leurs Pagodes; & l'on y voit des Monasteres soit d'hommes soit de femmes, peu différens, au rapport du Pere Jarric, de ceux du Christianisme. Mais ce que l'auteur des Paralipomenes à la dou-
4.hist.c.20. ziéme partie de l'Amerique, & le Pere Jo-seph Acosta recitent des Mexicains, est si ex-près sur ce sujet, qu'il ne peut pas l'être da-vantage. Ils font voir comme le Demon Vitzlipuzli fit des Mexicains son peuple élû à l'exemple des Israëlites, les conduisant envi-ron l'an de salut huit cens vint, des parties du Nort dans celle qu'on nomme à présent la nouvelle Espagne, qu'il leur promit comme un lieu de délices dès le commencement de leur expédition. Il faisoit porter la niche où il reposoit sur un brancart, comme autrefois l'Arche d'alliance, par quatre des principaux d'entre eux à qui il reveloit ce qui leur pou-voit arriver, leur préscivant ce qu'ils devoient faire. Il fit aussi mourir ceux, qui parurent refractaires à ses ordres, à l'exemple de Da-than, Coré & Abiron. Bref il paroit manifeste-ment, disent-ils, qu'il prit plaisir à faire le singe du vrai Dieu, copiant tout ce qui se pas-

sa

fa à la conduite des enfans d'Ifraël d'Egypte en Cananée, qu'ils nommèrent la terre de promiffion. Et le P. Acofta ajoûte, que non feulement à Mexico, mais encore à Cufco dans le Perou, ce même falfificateur a imité tous les Sacremens avec les principales cérémonies de l'Eglife, jufqu'à la Fête-Dieu où fe fait la proceffion du faint Sacrement. *L. 5.*

D'autres Rélations de l'une & l'autre Inde vous feront voir, comme les Pelerinages, les *Voti* ou préfens qui s'y font, la Confeffion, le Batême, & les eaux luftrales, y ont été en ufage, avant la premiere découverte de tant de vaftes regions. Diogene voiant des tableaux & d'autres dons, fufpendus dans un Temple par ceux, qui avoient évité le naufrage, s'en moqua, difant que le nombre des autres, qui étoient peris nonobftant leurs vœux étoit incomparablement plus grand. Et l'invective de Plutarque eft expreffe fur cela, quand il protefte, que les offrandes, qu'on voioit dans les Temples pour des batailles gagnées & des hommes égorgés, ne pouvoient être agréables aux Dieux; y trouvant beaucoup plus à reprendre qu'en cette ftatuë d'or, qu'y fit mettre Phryné ou Mnefarete, & que Crates nomma fi gentiment le trophée de l'intemperance des *De Pyth. orac.*

Grecs. Diogene se railla encore d'un pénitent, qui croioit expier ses fautes par des ablutions, dautant que, selon son sens, les taches de la Morale ne s'effaçoient pas avec de l'eau comme les autres; ce qui montre la pratique du Paganisme du tems de ces Philosophes. Il avoit les eaux lustrales à la porte de ses Temples, comme le Mahometisme a les siennes à l'entrée de ses Mosquées, représentant le Benoitier de nos Eglises. Nôtre Théologie enseigne, que le Batême d'eau est quelquefois supplée par celui de sang, qui est le Martyre, & par celui de l'esprit ou du souffle, qui est un acte de charité ou de parfaite contrition. Les Abyssins en ont un quatriéme qu'ils appellent du feu, & Mendez Pinto représente le grand Prêtre de Braama, & de Pegu, qui jettant du ris par une fenêtre sur la tête du peuple, comme ici de l'eau benite, le mondifie & l'absolut de toutes ses fautes. L'Itineraire Oriental d'un Pere Carme assure, qu'en ces mêmes quartiers de l'Inde du Levant, l'on asperge le peuple d'urine de vache de la même façon & avec la même intention, parce que cet animal y est adoré. L'on demandoit en Samothrace à ceux, qui étoient initiés aux grand mysteres, les péchés qu'ils avoient commis pendant toute leur vie

Plutarq. apoph. Lacon.

Les Bonzes du Japon font faire une autre confeſſion dans une balance élevée ſur un rocher, d'où, ſelon leur créance, les coupables ſont précipités dans un abyme, s'ils oublient à dire quelque énorme forfait. Au Perou la pénitence ſuivoit la confeſſion, & leur Réligion les obligeoit encore à ſe laver: Il n'y avoit, dit Acoſta, que le Roi ou Inga, *L. 5. c. 25.* qui ne confeſſoit ſes pechés qu'au Soleil, tenant pour aſſuré, que cet aſtre divin les préſentant à leur Dieu-ſupréme Viracocha, il en obtenoit la remiſſion. Mais parce que le vrai Créateur du Ciel & de la Terre ſe repoſa le ſeptiéme jour, ce qui donna lieu au Sabath des Juifs, qu'ils fêtoient le Samedi de chaque ſemaine avec tant d'exactitude, ou plûtôt de ſuperſtition, qu'ils faiſoient conſcience de combattre, même en ſe defendant, ce jour là; Eſſeniens paſſant juſqu'à telle extrémité, que par le témoignage de Joſephe, *de bello Iud. l. 2. c. 1.* ils n'euſſent pas voulu décharger leur ventre le Samedi: Et dautant que l'Egliſe a depuis tranſporté cette fête au Dimanche, qui eſt parmi le jour du Seigneur & du repos; Les Gentils de la côte d'Ormus & de Goa ont pris le Lundi pour leur jour de Sabath; Ceux de la côte de Guinée le Mardi; Les Payens ſujets du Mogol le Jeudi; Et les Mahome-

tans dispersés par tout le monde le Vendredi Il n'y auroit de toute la semaine que le Mercredi exemt de repos dans toutes les Réligions du monde, si les Japonois, qui n'ont point de Dimanche, ne célebroient en recompense le premier, le quinziéme & le vint-huitiéme de chaque mois, qui peuvent si bien échoir au Mercredi, qu'aux autres jours de la semaine. L'on peut dire que si le Mercredi étoit aussi heureux pour l'action, que les Turcs le présupposent, à cause de la création de la lumiere arrivée ce jour là, ce ne seroit pas sans sujet, que personne n'y auroit voulu demeurer en repos.

L'honneur que les Infideles ont autrefois porté à ce qui leur tenoit lieu de Reliques, n'est pas moins considérable au sujet que nous traitons, non plus que celui qui leur est encore présentement deferé dans toutes les
L. 35. fausses Réligions. Nous lisons dans Dion Cassius, que les Grecs gardoient avec une grande vénération deux coûteaux en deux diverses villes de Cappadoce, chacune prétendant posseder celui qui avoit servi au sacrifice d'Iphigenie. Les Lacedémoniens conservoient aussi fort réligieusement l'œuf, dont Leda étoit accouchée, qu'ils tenoient suspendu à la voute d'un de leurs Temples, com-

me nous l'apprenons de Pausanias. Je laisse *L. 5.* les Anciles ou sacrés Boucliers, aussi-bien que le Palladium, & mille autres semblables objets de la superstition Grecque & Romaine. Celle du nouveau monde n'a pas été trouvée moindre, & la dent du Singe si célebre dans toutes les Rélations de l'Inde Orientale, que les Idolâtres voulurent racheter d'une si prodigieuse quantité d'or, dont l'Archevêque de Goa empêcha les Portugais de faire leur profit, donna bien à connoitre, qu'en ceci, comme en toute autre chose, le Diable est lui même le singe effronté du culte divin, qu'il tâche de corrompre en se l'appropriant. Les Musulmans gardent au Caire d'Egypte *Voiage de Goaz.* la chemise de Mahomet, qu'ils portent en procession à certains jours avec de grands cérémonies. Ils conservent de même du sang des enfans de Haly, gendre de ce Pseudo-prophete, assurant, qu'on le voit bouïllir tous les ans au jour de leur mort, arrivée auprès de Babylone. Et Belon est témoin, que *l. 2. c. 11.* dans l'Isle de Pathmos les Caloiers d'un Monastére montrent une main, dont les ongles rognés croissent continuellement, les Turcs prétendant, qu'elle est d'un de leurs Prophetes, quoique les Grecs soûtiennent, que c'est celle dont Saint Jean l'Evangeliste écrivit son

Apocalypse. Tant il est constant qu'en tous tems & en tous lieux le Pere du mensonge s'est toûjours plû aux impostures, dont nous parlons.

Ce n'est pas sans sujet qu'on tient, que les graces gratuitement données d'enhaut, comme la Prophetie, & les miracles, ne sont pas inséparablement attachées à la sainteté, puisque Balaam, Cayphe, & les Sybilles ont eu le don de Prophetie, quoique le premier fut idolâtre, le second impie, & les dernieres profanes, pour ne rien dire de pis. Quant aux miracles, il y a eu des hérétiques, tels que les Novatiens qu'on croit en avoir fait, & l'on ne doute point que ceux de l'Antechrist ne doivent être si étranges & si surprenans, qu'ils ébranleront les ames même les plus confirmées dans la Foi. Quoiqu'il en soit, tous les livres des Gentils sont remplis de miracles qui les entretenoient dans leur fausse Réligion. Je sai bien, qu'il y en avoit de supposés, dont les hommes de jugement &
16. hist. d'esprit déniaisé se moquoient. Polybe fait une raillerie de cette Diane Cindyade, sur laquelle on disoit, qu'il ne neigeoit ni pleuvoit jamais, bien qu'elle n'eût nulle couverture, qui l'en pût garantir. Il rend ridicule Théopompe, d'avoir écrit que les corps de ceux,

qui prenoient la licence de mettre le pied dans un Temple d'Arcadie consacré à Jupiter, & dont l'entrée étoit défenduë, ne faisoient plus d'ombre après cette action, encore qu'ils s'exposassent au Soleil. Il faut pardonner, dit-il, aux mensonges pieux, pourvû qu'ils aient quelque vraisemblance; sentence qui montre ce qu'il pensoit des créances populaires de son tems en de semblables matieres. Mais peu de personnes avoient ce discernement, & Ciceron même, qui s'est si bien moqué des augures de son siécle, & d'une infinité de superstitions Payennes, ne laisse pas de soûtenir dans une de ses Oraisons, peut-être pour servir à sa cause, que par permission divine Clodius avoit été tué devant une Chapelle des champs dediée à la Mere des Dieux, pour punition du crime commis par lui dans le Temple qu'elle avoit à Rome, où il étoit entré contre les loix de la Réligion. Cela me fait souvenir de l'opinion, qu'on avoit alors, & dont parle Pausanias, que tous ceux qui voioient les mysteres cachés de la Déesse Isis, soit en Grece, soit en Egypte, mouroient infailliblement ou sur l'heure, ou fort peu de tems après. Il en donne divers exemples, & ajoûte, qu'Homere n'avoit pas prononcé sans mystere, qu'on ne voioit ja-

Orat. pro Milone.

Lib. 10.

mais les Dieux impunément. Tant y a que le même Orateur Romain assure dans sa premiere action contre Verres, que ce spoliateur de Provinces aiant enlevé les plus belles statuës du Temple de Delphe, souffrit une tempête où son larcin fut jetté à bord, sans que le Consul Dolabella, dont il étoit Quêteur, se pût ensuite éloigner de l'Isle & continuer sa navigation, qu'il n'eût auparavant fait remettre ces statuës dans le Temple d'Apollon. Les infortunes de Pyrrhus contre les Romains, qui lui étoient si inferieurs en forces, ne commencèrent aussi selon la commune créance, qu'après son sacrilège, la Déesse Proserpine lui faisant paier bien cher les thrésors de son Temple, dont il s'étoit voulu prévaloir. Si l'on en croit Herodote, les Perses ne perirent par les eaux au siége de Potidée, que pour avoir commis des impietés dans un Temple de Neptune. Et tous les malheurs d'Amilcar furent attribués à la spoliation de celui de Venus Erycine; comme les disgraces de Brennus à l'or Delphique, dont Apollon vengeoit le larcin. Or les siécles, qui ont suivi, n'ont pas eu moins de miracles sortis de même boutique, & je lisois depuis peu, que le Mogol Ekebar faisant profession publique d'être du sentiment de Tamerlan son prédecesseur, qui

Æl. de anim. l. 10. c. ult.

Ind. Or. par. 12.

tenoit, comme autrefois Thémiſtius, que la diverſité des Réligions étoit fort agréable à Dieu, ne laiſſoit pas de faire beaucoup de miracles; de ſorte que l'eau même, d'ont il s'étoit lavé les pieds guériſſoit de pluſieurs maladies, & l'on ajoûte, qu'ordinairement les femmes enceintes lui faiſoient des vœux pour accoucher heureuſement. Suetone n'en a pas dit moins de Veſpaſien. Une Rélation plus recente conte ſur la foi des Infideles, qu'en mille ſix cens quarante-huit un Faquir ou Réligieux de l'Inde voiant une multitude infinie de pauvres pelerins, accourus aux devotions d'une Pagode, nourrit cent mille perſonnes avec une potée de Kicheri, eſpece de menus poix, ſans que la petite marmite, où il les avoit fait cuire en demeurât moins remplie. Qui ne voit, que ce miracle illuſoire n'a été fabriqué par l'ennemi de la gloire de Dieu, que pour rendre moins conſidérable, s'il pouvoit, celui des cinqs pains & deux poiſſons, dont l'Evangile nous apprend, que tant de troupes Juives furent alimentées au deſert? Je ne doute point, ſi les Demons ont les préconnoiſſances, qu'on leur attribuë, que le conte de l'Etoile de Venus, qui ſelon Varron conduiſit Enée juſqu'en Italie, *ad agrum usque Laurentum*, n'ait été copié de la même

Art. 7.

Le Goux. c. 15.

Lib. 2. *rerum divin.*

main sur l'Etoile, qui devoit servir de guide aux trois Rois, pour ne rien dire de celle, qui fit trouver le corps du grand S. Antoine.

Réprenons avant que de finir quelques conformités de l'Histoire profane avec la sacrée, & des fables Payennes avec nos vérités Théologiques, comme pour corollaire à ce que nous en avons écrit ailleurs. L'amour qu'eût Astydamée femme du Roi Acaste pour Pelée, qu'elle accusa de l'avoir sollicitée, ne l'aiant pû porter à ce qu'elle désiroit, & celui de Stenobée femme de Proetus pour Bellerophon à qui elle imputa le même crime, sur ce qu'elle ne le put seduire, non plus que Phedra l'innocent Hippolyte, sont des copies de l'affection criminelle, & de l'insolente action de la femme de Putiphar, quand elle se vit refusée par Joseph. Tertullien n'est pas seul dans son opinion, que le même Joseph est le Sarapis des Egyptiens; ce dernier nom semble designer son extraction de Sara, *σαρᾶς ἄπο*, & quelques-uns même croient, que le boeuf Apis n'étoit que le symbole, & la marque hieroglyphique de ce chaste Patriarche. Noé est tantôt Bachus, à cause de la vigne; tantôt Janus à deux visages, comme aiant vû le monde avant & après le Déluge, & une autrefois il passe pour Saturne, dont les trois enfans,

L. 2. ad Nat.

Jupiter, Neptune, & Pluton, repréſentent Sem, Japhet, & Cham, la couleur noire & infernale du dernier témoignant la malediction, qu'il reçût de ſon pere. Le lieu néanmoins, où Jupiter Ammon étoit adoré, & qui ſe trouve dans le partage de Cham, l'a fait prendre pour un autre Jupiter. Car il n'y en a pas eu trois ſeulement, comme Varron, & après lui Ciceron l'ont penſé. Ceux, qui en ont tenu regitre, ont compté jusqu'à trois cens Jupiters, qui ſont partie de ce grand nombre des trente mille Dieux, que reconnoiſſoit le Paganiſme. Il y avoit auſſi ſelon la ſupputation du même Varron quarante-trois Hercules, dont l'Egyptien a tant de rapport à Joſué, par ſes victoires & par ſes grandes actions, que l'hiſtoire de l'un & de l'autre, ſainte & profane, porte, que le Ciel fit tomber en faveur de chacun d'eux une pluie de pierres ou de cailloux, qui exterminèrent la plus grande partie de leurs ennemis. Eſaü appellé autrement Edom, ou le Roux, eſt ſelon pluſieurs le Roi Erythrée, qui a donné le nom à la mer Rouge & Iduméenne, auſſi bien qu'à la Province de Phœnicie: Et ſon combat contre Jacob dans le ventre de leur mere, eſt le même qu'Apollodore repréſente entre Acriſius & Prœtus, qui témoignèrent leur dis-

Lilius Giral. ſynt. 1. & 2. hiſt. Deo.

Joſue cap. 11. Pomp. Mela l. 11. c. 5.

lib. 2. de Deor. orig.



corde fraternelle, lors qu'ils étoient encore dans les entrailles de leur mere Ocalée, continuant depuis leur animosité pour la succession au Roiaume d'Argos, durant laquelle ils trouvèrent l'usage des Boucliers, dont l'antiquité leur attribuë l'invention: Le parallele tiré entre Noé & Saturne, n'empêche pas qu'Adam ne soit encore comparé à ce Dieu morfondu. Hesiode donne pour mere à Saturne Tellus ou la Terre, & Cœlus fut son pere; la Genese nous enseigne, qu'Adam fut crée du limon de cette même Terre, & pétri des mains du Tout-puissant. Les Poëtes mettent l'âge d'or & un Paradis sous Saturne, toutes choses étant alors produites dans l'excellence, & sans culture; c'est l'image du jardin des délices qu'Adam posseda quelque tems. Après son péché il se cacha, n'osant comparoitre devant la face de son Dieu; ce qui lui put donner le nom de Saturne, puisque *Satar* en langue Hebraïque veut dire *latere*, se cacher, le Saturne fabuleux fut contraint de se retirer ou cacher en cette partie de l'Italie appellée *Latium*, *à latitando*, & de lui *Saturnia terra*, où il reçût aussi le nom de *Latius*, & ses peuples celui de Latins. Adam fut aussi reduit à être Laboureur de bonne foi, la terre depuis sa faute ne lui don-

nant plus rien ſans travail; Saturne a ſa faulx pour marque de l'exercice champêtre, & les Romains tiroient l'origine de ſon nom du labourage, *Saturnus à ſatione.*

Mais de toutes ces conformités & de quelques autres ſemblables, qui firent ſoûtenir au Roi de Perſe Xa Abas, que le Saint Jacques des Eſpagnols, le Saint George des Armeniens, & le grand Prophete Aly des Perſes, n'étoient qu'une même perſonne; je n'en vois point de ſi juſte en tant de façons, que celle qu'on met entre Moyſe & le Dieu Liber, que nous avons tantôt apparié à Noé ſous le nom de Bacchus. Voſſius dans ſon origine de l'Idolatrie fait voir, que le Liber, & l'Oſiris des Egyptiens, ne ſont qu'une même Divinité, & que l'expédition du premier aux Indes, ſe peut fort bien interpréter de l'Arabie, Judée, & Phœnicie, parce que les Grecs & les Romains donnoient le nom d'Inde à toutes les terres, que laiſſoit la mer Méditerranée du côté de l'Orient. Ainſi doit on prendre ce vers d'Ovide,

Andromedam Perſeus nigris portarat ab Indis, l. de arte am.

puiſque conſtamment Perſée ſecourut Andromede à Joppe ville de Phœnicie. Liber eſt ſurnommé *Bimater*, & l'on ſait qu'outre Jo-



cap. 11. & cabel véritable mere de Moyse, la fille de
art. 7. Pharaon le fit élever comme son fils, *erat ei in filium*, dit l'Exode. L'un & l'autre sont recommandés d'une beauté singuliere & extraordinaire, qui émût principalement, après l'inspiration divine, la Princesse Thermutis à prendre de l'affection pour Moyse, bien qu'il ne fut âgé que de trois mois. La Théologie profane disoit, que Liber fut mis dans un coffre ou berceau sur la mer, qui le jetta heureusement au rivage; n'est-ce pas l'image de l'exposition de Moyse, signifiée par son propre nom? L'édit de Pharaon, qui en fut cause se rapporte aux cruautés de Busiris aussi Roi d'Egypte. Liber coula ses premieres années au mont Nisa de l'Arabie; Moyse passa quarante ans dans cette Province où est le mont Sinaï, ou Sina, qui se forme des mêmes lettres qu'a le premier. Tous deux furent exilés & contraints de fuir vers la mer Rouge ou Erythrée. L'un & l'autre eurent de grandes guerres avec des Rois d'Arabie. Les troupes de Moyse avoient avec elles beau-
Lib. 14. coup de femmes; Diodore dit, que celles de Liber étoient composées de deux sexes. Orphée nomme Liber ou Dionysius, *Thesmophore*, c'est à dire porteur de loix; Moyse est reconnu de tout le monde pour le Le-

gislateur des Juifs. Les Poëtes ont donné des cornes à Bacchus,

Accedant capiti cornua, Bacchus erit; Ovid.

Les Peintres représentent Moyse cornu pour dire que son front étoit extraordinairement lumineux, quand il descendit de la montagne. Celui-ci fit sortir de l'eau d'un rocher en le frapant de sa verge; Euripide décrit une Bacchante, qui faisoit la même chose dans ses Orgies en invoquant son Dieu Liber, & d'autres, qui faisoient aussi sourdre des fontaines de vin, & de lait, de la même sorte. Et comme l'on a dit encore qu'un Belier découvrit de l'eau à Bacchus, ce qui sauva son armée dans les deserts d'Afrique; Tacite par ignorance ou par malignité assure qu'un âne sauvage rendit le même service à Moyse. Le serpent d'airain élevé par Moyse, semble être la cause des ceintures & des couronnes de serpens que portoient les Menades aux fêtes de Liber. Celui-ci avoit un chien fidele, à qui Nonnus promet le Ciel dans ses Dionysiaques, avec la vertu de meurir les raisins; c'est la figure de Caleb, en qui Moyse se fioit tant, qu'il l'envoia reconnoitre la terre de promission, d'où il rapporta cette célebre grappe de raisin. En effet Caleb, ou Keleb, en Hebreu, signifie un chien, qui a toûjours

In Bacchis



été le ſymbole de la fidelité. Et cette derniere obſervation fait voir que Moyſe a encore du rapport à Liber du côté de la vendange, comme celui, qui conduiſoit ſon peuple dans une contrée pleine de vignes, & qui produiſoit de ſi beaux & de ſi excellens raiſins.

Je rendrois cette lettre trop longue, ſi je me donnois la liberté d'étendre ces conſidérations auſſi loin, qu'elles pourroient aller. Je me tairai donc de ce qu'Herodote dit dans ſa ſeconde Muſe, de Sannacharabus, dont les rats ruinèrent l'armée en rongeant durant une nuit les cordes des arcs, & les corroies des armes de ſes ſoldats, qui furent aiſément défaits le lendemain; & du recit, que fait Srabon au treiziéme livre de ſa Géographie d'un pareil exploit de ces rats, envoiés l'une & l'autre fois par Apollon ſurnommé pour cela Sminthée. L'on voit aſſez, que ce ſont des choſes inventées exprès pour attribuer à cette fauſſe Divinité la gloire d'une action exécutée par l'Ange du vrai Dieu, qui extermina en une nuit cent quatre-vints cinq mille hommes des troupes de Sennacherib Roi des Aſſyriens, ſelon le Texte du quatriéme livre
c. 19. des Rois. J'ajoûterai ſeulement la plainte de Juſtin le Martyr dans ſon Apologie pour les Chrétiens,

Chrétiens, qu'une de plus malicieuses ruses du Demon a été d'attribuer des enfans à Jupiter, & de faire sortir cette Pallas de son cerveau, pour ternir la gloire du Fils de Dieu, que nôtre Théologie nomme la Sapience éternelle & increée. Ainsi voiant, que la Synagogue des Hébreux le nommoit Beelzebut, ou le Roi des mouches, il prit de là occasion de se faire nommer par les Grecs Myiagrus, Myiodes, & Jupiter ἀπόμυιος, attachant la Divinité au soin abjet de chasser cette importune insecte. Et les Fideles chantant *Domini est terra & plenitudo ejus*, il introduisit aussitôt un Dieu Pan, & le fit reconnoitre pour le maitre de toute la Nature. Enfin, comme nous l'avons vû, il a falsifié toute l'Histoire sainte par la profane, & obscurci de fables autant qu'il a pû nos vérités revelées. Les Peres de l'Eglise ont souvent découvert cela, & tiré à leur tour des *Mythologies*, & des sens mysterieux de tous les contes du Paganisme pleins d'idolatrie. Imitons les sur ce dernier exemple du Dieu Pan, & disons que cette Echo que les Gentils lui donnèrent pour femme, est la Philosophie, qui se peut mêler de parler de toutes choses sans inconvenient, pourvû que se tenant dans les regles du devoir, elle ne dise rien que de conforme à la Nature, &

qu'elle ne repete jamais aucune voix, qui dément les œuvres de celui, qui en est le Créateur. Mais quand au lieu de lui, qui doit être son legitime Epoux, elle se laisse corrompre par des Ægipans & par des Satyres, c'est à dire qu'au mépris de la Vérité, elle prête l'oreille aux mensonges & aux impostures du Diable, elle paroit vaine à tout le monde, & devient la risée aussi bien que la haine du Ciel & de la Terre.

DU
MEPRIS DES INIURES.

LETTER CXVII.

MONSIEUR,

C'est une chose assez difficile à s'imaginer, qu'un homme de vôtre esprit prenne à cœur, je ne dirai pas l'injure, que vous a faite une personne de néant, car je tiens qu'elle ne vous en peut faire, mais seulement le dessein, qu'elle a eu de vous en faire. Pour

moi je crois, qu'un peu de la bonne & vraie Philosophie a plus de puissance que toute la Magie, pour nous rendre invulnerables. Mais j'avouë bien, que ce seroit abuser de ses préservatifs, que de les emploier soigneusement dans une si méprisable occasion, & contre un adversaire si peu considérable, & si impertinent, *ut non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognoverit.* Ce sont des termes dont use Ciceron, pour dépeindre quelqu'un, qui valoit mieux que celui, dont je parle, & si ce n'étoit point lui faire trop d'honneur, je lui apliquerois encore ceux que cet Orateur emploie dans une de ses Epitres pour faire le portrait de Pison, *Consul parvo animo & pravo, tantum cavillator genere illo moroso, qui etiam sine dicacitate ridetur, facie magis quam facetiis ridiculus.* Hors la condition, peut-on rien dire qui convienne mieux à cet insolent, qui vous a dit de si déplaisantes paroles? S'il vous avoit raillé avec esprit, ou de cette noble & gentille façon dont les gens d'honneur ont accoûtumé de se divertir; je vous blâmerois de l'avoir pris en mauvaise part. Mais il l'a fait d'un si fâcheux air, & d'une action si sotte, que je ne trouve à redire en la vôtre, que le témoignage d'un peu trop de ressentiment. La belle

l. de Orat.

L. 1 ep. 13. ad Att.

raillerie, généralement parlant, doit avoi un ſel agréable, comme s'il étoit créé de l même eau, qui forma Venus dans ſa conque Si elle eſt trop piquante, elle bleſſe, & ſ rend inſupportable au goût, comme un ſe trop acre & trop corroſif. C'eſt ce qu cet ignorant n'a jamais ſû, & ſon inſuffi ſance, connuë de tout le monde, ne vous permettoit pas d'avoir autre choſe pour lu que du mépris. Vous le rendés glorieux pa vôtre colere, & il ſe vantera par tout de vous avoir mis en mauvaiſe humeur, parce qu'enfin l'on ne ſe fâche iamais tout de bon contre ceux, qu'on mépriſe, *nemo qui iraſcitur, deſpicit*; c'eſt une des maximes, qu'Ariſtote a établies dans l'Ecole.

2. Rhet. c. 3.

Je tombe d'accord, que c'eſt une choſe fort rude d'entendre de mauvaiſes paroles, d'une bouche, qui les rend d'autant plus ameres, qu'elle eſt infame. Il falut boucher avec de la cire les oreilles de l'Orateur Satyrus, après qu'il eût plaidé une cauſe en ſon nom, parce qu'il n'eût pas pû ſouffrir les injures, qu'on ſavoit bien que ſa partie adverſe lui devoit dire. Je ſai encore, que la conſequence eſt grande quelquefois de les ſouffrir, à cauſe que la médiſance eſt toûjours plus favorablement reçûë, & plus avidement écou-

Plutar. de Ira.

té, que ce qui est à l'avantage de quelqu'un; *nihil est tam volucre quam maledictum, nihil facilius emittitur, nihil citius excipitur, nihil latius dissipatur.* Cic ora. pro Plan. Ajoûtés à cela, que si la calomnie ne nous peut opprimer, ses coups ont du moins cela de fâcheux, que comme ceux de la foudre, ils laissent ordinairement quelque mauvaise odeur aux choses, qu'ils ont touchées. Mais nonobstant tout cela il faut imiter Dieu, qui tolere les blasphemateurs les plus dignes de son indignation, & de sa rigoureuse justice. Le Lion entend crier les petits chiens aprés lui sans se retourner. Et l'on a toûjours attribué à grandeur de courage, le mépris des injures, qui partent de si mauvais lieu, qu'on ne les juge pas dignes de nôtre colere, ou qui ont si peu d'apparence, qu'elles ne font qu'attirer sur ceux, qui les proferent, l'indignation & la haine de tout le monde. En effet, on les regarde comme ces animaux remplis de venin à qui la Nature semble ne l'avoir donné, que parce qu'ils manquent de cœur, & de forces. Ces bêtes néanmoins si malfaisantes & venimeuses qu'elles soient, n'offensent personne que lors qu'elles sont provoquées; Là où ces médisans & calomniateurs beaucoup plus à craindre, vomissent leur poison non seulement sur

les innocens, mais par une prodigieuse malignité la plûpart du tems sur leurs meilleurs amis. Disons bien plus, ils ne s'épargnent pas eux mêmes, s'ils manquent d'autre sujet; de même qu'un estomac rempli de mauvaises humeurs, emploie au defaut de bons alimens sa chaleur contre lui même, & se détruit. Archilochus en peut servir d'exemple, dont la malignité fut si extréme, qu'il obligea par ses Iambes scandaleux ce Lycambe, qu'il avoit choisi pour son beaupere, & trois de ses filles, à se pendre; s'étant d'ailleurs diffamé lui-même dans ses écrits, où il a dit cent choses à son désavantage, qui n'auroient jamais été sûës sans lui, selon qu'Elien & plusieurs autres le lui ont reproché. Se servir, à l'exemple d'Archilochus, & sans avoir d'ailleurs son mérite, si mal de la médisance qu'a fait cet insolent, qui a eu le dessein de vous outrager, n'est-ce pas proprement médire de soi même?

Lil. Gyral in. Poët.

Peutêtre aurés-vous cette pensée ordinaire, que la vengeance est douce, & qu'il n'est pas seulement permis d'en user, mais de plus nécessaire, lors qu'une injure négligée en attire une autre. Mais ne flattés pas vôtre passion de la sorte, souvent au contraire une offense méprisée perd tout ce qu'elle avoit de fâcheux, &

n'eſt plus offenſe. D'ailleurs s'il étoit permis d'emploier la vengeance quelquefois, ce ne ſeroit jamais contre un ſi chetif adverſaire que celui-ci. Mordre n'eſt pas plus du lion, que de la puce, ou de la mouche; mais l'on ne reſiſte pas à la piqueure d'une mouche, ni à la morſure ſenſible d'une puce, de même qu'aux atteintes d'un tigre, ou d'un lion: Et comme le prononça l'Empereur Claudius, *non eodem modo de pulice, ac de fera, vindicta expetenda.* *Dio Caſſius l. 60.* En tout cas je vous maintiens, que vous ne pouvés vous venger plus cruellement de ce demi-homme, qu'en le laiſſant impunément tremper dans ſon ſens reprouvé le reſte de ſes jours. *Spiritum tibi non relinquerem, niſi crudelior eſſem tibi relinquendo*, dit fiérement ce Declamateur. *Sen. contr.* Et ſans vous porter à être vindicatif, je vous aſſure, que la honte & la confuſion, que ſa faute lui donnera toûjours, le puniroit mieux & plus rigoureuſement, que vous ne ſauriés faire. *Herod. l. 5.*

Je ſai bien, que Darius ne l'entendoit pas ainſi, lors qu'il établit un officier exprès pour lui répeter toutes les fois qu'il ſe mettoit à table, qu'il n'oubliât pas de ſe venger des Atheniens. *Paul. Diac. l. 18.* L'Empereur Juſtinien Second étoit auſſi fort éloigné de cette Morale, quand à chaque fois qu'il ſe mouchoit, il faiſoit mou- *L. 1. de Ortis. concord.*

rir quelqu'un des fauteurs de Leon, qui lui avoit fait couper le nés. Postel dit, que les loix de Mahomet condannent ceux, qui ne rendent pas le plûtôt qu'ils peuvent, injure pour injure, ce que je ne me souviens pas d'avoir lû si précisément dans son Alcoran. Et Mendez Pinto assure, qu'il y a un métier à la Chine de gens, qui conduisent des Braves ou Coupe-jarrets armés de toutes pieces, le plus souvent dans des barques d'où ils crient sans cesse en demandant qui a été offensé, & se veut venger de ses ennemis. Mais laissant aux Prédicateurs le soin de vous paraphraser ce qui est de nôtre Réligion à cet égard, tenés pour assuré, que la doctrine, qui est formellement contraire à tous ces exemples, est bien plus sûre, & moins sujette à de fâcheux repentirs, qui suivent presque toûjours la vengeance. Les Payens mêmes un peu raisonnables, ont enseigné cette vérité, sous le voile de la fable d'Apollon, puisque nous lisons dans Diodore Sicilien, que
L. 5.
ce Dieu fut si repentant d'avoir trop severement puni le mépris du téméraire Marsyas, qu'il fut long tems sans vouloir ouïr parler de Musique, & que de dépit il rompit son luth ou sa guitarre. Voulés-vous éviter un pareil repentir, & faire crever de rage vôtre

injurieux Marſyas, faites qu'il ſache, que pour toute imprécation vous dites quand on vous parle de lui,

Mella fluant illi, ferat & rubus aſper amomum. *Virg. ecl. 3.*

cela bien entendu voudra dire, que vous priés Dieu ſimplement, qu'il le rende plus ſage.

En tout cas il faut demeurer d'accord, que ſi la vengeance eſt pardonnable, ce doit être ſeulement, quand elle tire raiſon d'une véritable injure. Et cependant ni celle, que vous prétendés avoir reçûë, ni la plûpart des autres, qui animent ſouvent le plus, ne ſont pas de ce nombre. Vous comprendrés mieux la vérité de mon diſcours, dans des exemples où vous ſerés ſans interêt, & ſans prévention d'eſprit. L'injure la plus atroce, & qui pénétre le plus avant dans le cœur d'un Chinois, c'eſt de s'oüir nommer yeux de chat. On punit de mort aux Malabares celle d'avoir rompu un pot de terre ſur la porte de quelqu'un. Et quand les Indiens du Perou veulent offenſer à toute outrance les Eſpagnols, ils les appellent *Viracoche*, c'eſt à dire *écume de mer*. En vérité l'homme eſt un animal bien ridicule dans la plûpart de ſes ſentimens, qu'il n'examine preſque jamais. Si vous voulés

Ram. t. 1.

Olivier de Nort.

peſer tant ſoit peu les termes, qui vous o
piqué ſi vivement, & fait une ſi profon
plaie dans vôtre ame, ils ne vous paroitro
guères moins mépriſables dans leur pure ſi
gnification, que ceux de tous ces peuples d
l'une & de l'autre Inde. Vous ne ſauriés d'ai
leurs avoir égard au mauvais deſſein de celui
qui s'en eſt ſervi, ſans ſuivre baſſement so
intention, & ſans en quelque façon lui com
plaire. Gardés-vous donc bien de le traite
ſi favorablement, & ſoiés un peu Philoſophe
avec moi là deſſus.



DE
CEUX QUI FONT BEAUCOUP DE LIVRES.

LETTRE CXVIII.

MONSIEUR,

Il y a dequoi s'étonner, il me ſemble, que des hommes, qui ont emploié cinquante

ans à ne rien faire, comme ceux, dont vous me parlés & beaucoup d'autres, qui leur ressemblent, soient assez injustes pour se plaindre, qu'on garde trop long tems le silence, si l'on est une demie année sans rien donner au public, & sans les divertir par quelque piéce nouvelle, puisqu'ils nomment ainsi toutes les productions d'esprit. Ils veulent bien, qu'on les souffre dans le plus faînéant loisir, où l'on puisse vivre; & cependant ils nomment *Longins* & *Lentules* ceux, qui ne se reposent quasi que pour être plus propres à l'action, qui ne reculent que pour mieux sauter, ou à qui d'autres occupations donnent d'inévitables distractions. J'avouë, qu'il se trouve des personnes d'une ame bien plus active, & plus feconde, que d'autres. Leurs ouvrages voient le jour en si peu de tems, & avec tant de facilité, qu'on peut dire, qu'ils enfantent sans travail & sans trenchées, imitant même ces animaux, qui sont si fertiles, qu'ils conçoivent par superfétation. Mais vous savés aussi à quels inconveniens sont sujets ceux, qui pour paroitre diligens, se précipitent d'autant plus honteusement que personne ne les presse; *canis festinans cœcos facit catulos*. En effet, il arrive presque toûjours à ceux, qui se donnent si peu de peine à faire





des livres, qu'ils en donnent beaucoup à leurs plus favorables lecteurs, & qu'ils font ordinairement des présens au public, dont ils ne retirent pas de grandes reconnoissances. Les *Inpromptus* guerriers & amoureux peuvent être estimés, par l'avantage qu'on dit qu'ils donnent. Il n'en est pas de même au sujet dont nous parlons, où le prix des choses se prend toûjours de leur bonté interieure, & jamais du tems ni de la diligence de l'ouvrier. Sans mentir l'on n'est guères redévable à de certains écrivains, qui ne sont habiles qu'à debiter de l'or d'Alchymie, des perles de Venise, & des diamans d'Alençon. La derniere composition, que vous m'avés contraint de voir en peut servir d'exemple, vous protestant, qu'à mon avis tout ce qu'elle a de bon pourroit être couvert de l'aile d'une mouche. Son auteur est si ennemi des Dieux du Paganisme, comme il le dit plus d'une fois lui même, que par tendresse de conscience, comme je crois, il n'écrit rien qui n'offense toutes les Muses, & qui du moins ne sorte de sa plume *invita Minerva*. Quand il se mêle de déclamer contre les vices du tems, ou contre les defauts de la Politique moderne, il me semble que je vois monté dans la chaire ou tribune aux harangues, cet âne de Pistoye,

dont Ammien Marcellin parle comme d'un *L. 27.*
prodige. Cette comparaiſon eſt plus juſte, que ſi je la prenois d'un animal ruminant, car je ne penſe pas que ce bon perſonnage ait jamais penſé deux fois à ce qu'il écrit, tant il a grand' hâte d'écrire.

Certes il faut être indulgent aux fautes, qui ſont de l'appanage de nôtre humanité, qu'une multitude de belles choſes excuſent, & qui ſont comme de petites taches ſur un corps plein de graces & d'attraits. L'on peut dire auſſi que c'eſt être inſolent envers Dieu & envers la Nature, qui ont mêlé le bien & le mal par tout, de ne pouvoir ſouffrir le moindre vice où beaucoup de vertus abondent; c'eſt en quelque façon, comme s'en expliquoit un ancien, faire outrage à tout le genre humain que d'en uſer ainſi, *toti mortalitati convitium facere*, puiſque le plus parfait des hommes a ſes defauts, & le Soleil même ſes *macules*. Un livre tout excellent qu'il ſoit, n'a pas le privilège de la Manne, d'être en toutes ſes parties agréable à toute ſorte de goût; & ſouvent de certains endroits qui deplaiſent aux uns, donnent de la ſatisfaction à d'autres, ce qui doit obliger à une moins rigoureuſe cenſure. Mais lors qu'on n'y voit rien de recommandable, que c'eſt un champ



plein d'orties, & qu'au lieu d'y profiter, sa lecture nuit & ennuie tout ensemble, il me semble, qu'on peut sans injustice témoigner son aversion. Car je suis de cette opinion qu'outre la perte du tems qui se fait, & le chagrin qui se contracte sur un méchant livre, l'on y peut prendre, pour peu qu'on s'y arrête, un certain mauvais air, & une méchante habitude de penser bassement, & de mal écrire, qu'on ne sauroit trop éviter. Vous y courés la même fortune qu'eût cette Nymphe Oreade de Ceres, qui pour être entrée seulement dans le Palais de la Famine, en fut aussitôt attaquée,

Ovid. 8. Metam.

—— paulumque morata,
Quamquam aberat longe, quamquam modo venerat illuc,
Visa tamen sensisse famem.

C'est ce qui me fait croire, qu'on doit être plûtôt retenu, que précipité à mettre la main à la plume; & que ceux, qui ont eu le jugement du public aucunement favorable, le doivent plus que tous autres respecter, & n'abuser pas des graces, qu'ils en ont reçûës, en lui faisant de mauvais présens.

Quelque précaution néanmoins qu'on y apporte, & de quelque modération dont l'on use, il faut être assuré, qu'une nouvelle com-

osition aura toûjours des adversaires, & u'on y trouvera toûjours à redire. L'importance est qu'on ne le puisse faire avec raion. Un bon livre ne perd rien de son mérie pour être calomnié par des envieux, ou neligé par des ignorans; non plus qu'une piee de monnoie, pour être refusée par ceux, ui ne s'y connoissent pas. J'ose même dire, u'il n'a que faire de protection, ni de l'assiance des Puissances de la terre; il se protee lui-même, & si ses propres forces ne le arantissent, rien ne le peut assurer contre ce u'il doit appréhender. Car ce n'est pas sans ujet qu'on a dit, qu'il n'y a point de plus ourte vie que celle d'un méchant livre. S'il e contient rien de bon, toute la beauté de on style, ni la pureté de son langage, ne sauoient faire valoir des mauvaises pensées, ni ustifier l'impureté de sa doctrine. S'il dit u contraire d'assez bonnes choses, mais mal angées, en mauvais termes, on le condanera d'avoir le defaut de ces malhabiles cuisiiers, entre les mains de qui les plus delicaes viandes perdent le goût, qu'elles devroient voir, pour être mal apprétées. Ceux qui ont apparemment au dessus de tous ces reproches, & dont les travaux peuvent en quelque sorte satisfaire tant à l'égard de la forme que



de la matiere, & de l'expression que de la pensé ne doivent pas être retenus d'écrire par l'appre hension de trouver des adversaires, & d'êtr choqués par ceux qui medisent toûjours de c qu'ils desesperent de pouvoir imiter. Il fau autant qu'on le peut ressembler à l'Auteur d la Nature, qui ne laisse pas de la faire produi re, & de nous donner des fruits excellens, en core qu'il prévoie bien que les mauvais vent en gâteront quelques-uns, & que les chenil les en pourront infecter une partie.

En vérité au lieu de décourager les esprits capables de reüssir en ce que nous disons, je voudrois toûjours les exhorter à ne rien craindre, sur tout de la posterité, ordinairement plus équitable que le tems qui court, & qui pour être sans envie, aussi bien que sans interêt, donne des jugemens plus raisonnables. Car l'on auroit tort de prendre ce que j'ai avancé touchant le mérite tant de la conception, que de la façon de l'énoncer, pour une conclusion nécessaire qu'on ne doive jamais traiter que de choses sublimes, ni les exprimer qu'en termes choisis, & d'un style fort extraordinaire,

Pers. Sat. 1. *Grande aliquid quod pulmo animæ prælargus anhelet.*

Mon dessein est fort éloigné de là; & comme le

e nombre & le génie des Muſes eſt divers, je penſe que ſi l'on en a quelqu'une favorable, l'on peut heureuſement réüſſir ſur toute ſorte de ſujets, en les maniant comme il faut. Les moindres choſes, ſelon moi, & les plus viles, peuvent plaire & devenir précieuſes, étant bien écrites; comme le papier ſur lequel on les couche, qui eſt d'un ſi beau blanc, & pour qui les Turcs ont une eſpece d'adoration, ſe fait par l'art & avec l'induſtrie requiſe, de ces vilains haillons, qui ſe jettent par les ruës. Si l'on s'acquitte bien de ce qu'on s'eſt propoſé, il n'y a pas moins de gloire à recueillir en petit, qu'en grand, ni d'une façon, que de l'autre, pourvû que celle dont l'on s'eſt ſervi ſoit bonne & appropriée.

Cependant cette gloire n'eſt pas ſi peu à eſtimer, qu'elle ne puiſſe aller du pair, & peutêtre à le bien prendre préceder celle des plus préſomtueux de la terre. Je le dis ainſi, parce que la plûpart du monde croit, qu'il n'appartient qu'aux Grands & aux Puiſſans de ſe piquer d'ambition, & de prétendre à la haute réputation. Mais ils ſont fort trompés s'ils ſe perſuadent que l'homme de la moindre fortune, qui penſe auſſi génereuſement & auſſi ſainement des choſes divines & des périſſables, que nôtre humanité le permet, n'ait



pas droit de leur disputer cet avantage. A
bert de Bolstad, précepteur de Saint Thoma
n'a pas moins mérité par sa science, & pa
ses écrits le surnom de Grand, qu'Alexandr
que Pompée, & que nôtre Charlemagne, pa
toutes leurs conquêtes. A bien examine
ce point, l'on ne fera peutêtre pas difficult
de préferer un excellent Poëte, à son Héros
& un grand Philosophe, à un Empereur.

Iuven. Sat. 8. *Libera si dentur populo suffragia, quis tam*
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Ne-
roni?

Je sai bien, qu'on a voulu dire que de mettre Homere au dessus d'Achille, c'étoit faire plus d'état du Trompette que de son Géneral d'armée. Mais cette similitude qui trompe en éblouïssant d'abord, n'a rien qui puisse contenter, si on l'examine de près. Car Talthybius ou Misene, quelques admirables Trompettes qu'ils fussent, n'étoient estimés que par des parties corporelles, & par des qualités dépendantes de la matiere, qui leur rendoient la bouche propre à bien sonner, & le poumon capable de souffler plus fortement, & plus long tems, qu'aucun autre de leur profession. Au lieu que la recommendation d'Homere est toute spirituelle & tellement élevée au dessus de celle des autres, qu'on

lui voudroit comparer, qu'il n'y a rien de plus disproportionné; l'ame n'aiant pas plus d'avantage sur le corps, qu'on en doit adjuger à Homere sur Talthybius. La valeur même d'Achille, & de ses semblables, est si fort plongée dans le sang, & dans la bile, qu'on peut soûtenir, qu'elle tient trop du terrestre, pour être comparée aux élevations d'esprit toutes pures, & presque divines, de ceux que les Muses favorisent, & qui s'immortalisent par leurs écrits.

Mais qui sauroit, qu'il y eût eu des Achilles, & des Alexandres? si ces mêmes écrits ne les avoient préservés de l'oubli, & fait vivre dans la mémoire des hommes. N'a-t-on pas crû même, que les Hercules, les Atlas, & les autres Héros de la premiere & plus grande estime n'ont été que d'excellens Philosophes, qui pour avoir triomphé de l'ignorance, ont eu la réputation d'avoir domté des monstres, & porté le Ciel sur leurs épaules? Afin d'appuier davantage ce sentiment, je veux vous reciter ici le jugement, que fait des plus grands Monarques un de leurs Courtisans, dans la préface de son Policratique. Et parce que les termes en sont un peu rudes, je les rapporterai dans la langue qui a servi de truchement à sa pensée. *Eadem est Asini &* Ioan. Saresber. de

nugis Curialium. *cujusvis Imperatoris post modicum tempus gloria, nisi quatenus memoria alterutrius scriptorum beneficio prorogatur.* Je ne voudrois pas tirer de parallele comme lui, qui étoit néanmoins un grand Evêque, entre la destinée d'un Souverain, & celle d'un âne mort. Mais je ne puis être d'autre opinion que la sienne touchant l'immortalité que donnent les livres, & qui ne se peut bien acquérir sans eux.

Pedon. Aleg. in Mecæn. obit.

Marmora Mæonii vincunt monumenta libelli;
Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

Il n'y a que la plume des savans, & leurs veilles studieuses, qui puissent perpétuer la mémoire des plus grands Conquerans, quand elle est relevée par ceux-là; s'ils s'en taisent, le nom des chevaux d'Achille sera plus célebre, que celui de beaucoup de Potentats. Pour le moins ne sauroit-on nier, que Socrate & Diogene de très petite condition, ne soient en plus grande vénération dans le monde, que la plûpart de ceux, qui ont crû, que tout étoit au dessous d'eux. C'est sans doute ce que considéroit l'Empereur Constantin le Grand, quand il fit élever son effigie parmi celle des Muses, selon qu'Eusebe nous l'apprend dans le discours de sa vie.



DIVERSITÉS.

LETTRE CXIX.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois condanner comme vous un homme qui apparemment s'eſt voulu ſouſtraire aux mauvais traitemens de la Fortune. Il n'a fait en cela qu'obeïr aux préceptes de Pythagore, d'adorer l'Echo quand les vents ſe ſont entendre extraordinairement, *adoranda eſt Echo cum flant venti;* pour nous avertir d'avoir recours à la ſolitude en des tems de confuſion comme celui-ci, où le plus ſûr eſt d'entendre de loin ce qui ſe dit, & ce qui ſe paſſe, ſans y participer. Partout où ira un homme de ſon mérite, il y trouvera des amis, & dans quelque contrée que ſon deſtin le porte, il y rencontrera des habitans, qui la préferent à toute autre; tant il eſt vrai, qu'il n'y a rien en cela, qui ne dépende abſolument de l'opinion. La fatigue d'un voiage, qui vous fait peur, ſert preſque toûjours à délaſſer l'eſprit, outre que ſouvent le corps même en



tire de l'avantage. Et pour ce qu'il vous dit là dessus qu'il vouloit aller à pied une p tie du chemin, souvenés-vous en sa fave qu'au rapport de Pline des Oisons venoie bien des Païs bas à Rome, cheminant av leur gravité ordinaire: *Mirum in hac ali* dit-il, *à Morinis usque Romam pedibus ve re: fessi proferuntur ad primos, ita cæteri stip*

L.10. c. 22. *tione naturali propellunt eos.* Il sera sans dou te bête de compagnie, & ne manquera pa d'aide aussi en cas de besoin.

Je donne bien plus volontiers les mains à l'appréhension que vous avés, qu'il ne con sume la meilleure partie de son viatique à la recherche où il est si opiniâtre de la Pierre philosophale. C'est une vraie pierre de scanda le pour moi, & je croirois plûtôt une Gorgo ne pétrifiante, que toutes ces bagatelles, que la trompeuse Chymie debite sur ce sujet. Je parle ainsi de celle, qui fait tant de gueux, sans avoir jamais enrichi personne; car il y a un art Chymique fort à estimer; comme fai sant une des plus belles parties de la Physique, qui enrichit en beaucoup de façons. Mais ceux, qui l'exercent avec le plus de réputation sont les premiers à se railler de la vaine curiosité & de la sotte esperance de tous ces souffleurs, qui cherchent ce qui ne fut jamais. En effet

eur pierre imaginaire seroit mieux nommée uiarde, que philosophale, puisque celle qui servit d'ancre aux Argonautes, s'appeloit ainsi, *lapis fugitivus*. Il y'a cette différence, que ceux de Cizyque, aujourd'hui Spiga de Natolie, tenoient celle-ci attachée & chargée de plomb dans leur ville, pour l'empêcher de s'en aller comme elle avoit fait plus d'une fois, & l'autre ne fut jamais, que dans la fantaisie de ceux, qui se plaignent toûjours, qu'elle disparoit quand ils pensent la tenir. C'est cette grande envie d'avoir de l'or, que le Poëte nomme sacrée, pour dire détestable, qui cause ces illusions d'esprit. Oviedo écrit, qu'elle obligeoit les Indiens Occidentaux à une autre folie, qui étoit de jeûner & de s'abstenir de leurs femmes, avant que de se mettre à chercher ce premier des metaux, s'imaginans, qu'à faute d'observer cela ils n'en pouvoient rencontrer. Le même Oviedo ajoûte, que Christophle Colomb à l'imitation de ces Americains contraignit les Chrétiens même non seulement à se priver de voir des femmes, & de manger, mais de plus à se confesser avant que de travailler aux mines. Il est certain que par une pareille superstition les Arabes usoient autrefois d'une chasteté exacte, lors qu'ils se vouloient appliquer à la

Pline l.36. c.15.

5. hist. c.3.

recolte de l'encens. Je veux vous faire par ici au sujet de l'or, d'un chose, qu'a debitée le Milord Digby dans son traité de la poudre de sympathie. Il assure, qu'un petit bouton d'or gros comme le bout des doigts, & pesant une once seulement, peut être étendu de Paris jusqu'à Montpelier, & au delà. C'est à lui à garantir son dire, qui cependant met bien à couvert ce que j'avois avancé dans la Physique du Prince, que cette once d'or tirée en fil delié comme les cheveux s'étendroit plus de mille pas.

Le Gaucher, dont vous parlés, peut defendre sa mauvaise habitude par beaucoup de raisons, encore que l'usage ordinaire rende messéantes la plûpart de ses actions. Si le côté droit, généralement parlant, semble être plus souple, & plus agile; le gauche en recompense, dit Solin, est reconnu plus fort & plus propre à porter. Platon dans le particulier des bras est pour les *ambidextres* qui les emploient sans choix, & il nous apprend, que les loix des Scythes les obligeoient à se servir indifféremment des deux mains. Les sept cens habitans de Gabbaa, que le livre des Juges nous représente pour si braves gens de guerre, combattoient aussi bien de la main gauche que de la droite, c. 20.

& comme gauchers ils étoient si habiles frondeurs, qu'ils tiroient sur un cheveu sans faillir. L'Empereur Tibere, si nous en croions Suetone, avoit sa main gauche beaucoup plus promte, & plus forte que l'autre. art. 68. Vous avés aussi pû remarquer dans Xiphilin, L. 72. que Commodus faisoit gloire d'être gaucher, tenant toûjours son bouclier de la droite, & l'épée de la gauche. Bref l'Histoire de Perse observe, que le grand Ismaël, pour ne rien dire de tant de *Scevoles* particuliers, a toûjours emploié sa main gauche préférablement à la droite. Je m'étonne donc, qu'on ait pris pour une injure atroce, ce que de si considérables exemples, & de si fortes raisons, peuvent du moins excuser.

Il n'en est pas ainsi des incivilités, que vous avés sujet de nommer scandaleuses. A la vérité tout le monde ne peut pas être du temperament de l'Empereur Constantius, qu'on fait passer pour n'avoir jamais craché. Pline en écrit autant d'une Antonia femme de Drusus, *Antonia Drusi nunquam expuit, Pomponius Consularis poëta nunquam ructavit;* L. 7. c. 19. ce qu'il appelle *pravæ naturæ insignia:* des marques d une mauvaise constitution. Et l'Histoire des Incas, ne disant pas la même chose du Roi Atahualpa, assure pour le moins 2. part. l. 1. c. 36.

qu'il ne crachoit jamais à terre, mais seulement, s'il y étoit obligé dans la main de quelque Dame d'importance, pour ne rien faire qu'on pût juger indigne de la majesté d'un si grand Monarque. Il seroit fort difficile de faire passer pour honnête dans nôtre Europe cette civilité Americaine. Tant y a que Marc Polo témoigne, qu'il n'étoit pas permis de cracher dans la sale du grand Cam de Tartarie. Et vous savés comme tout ce que put faire un grand cracheur auprès d'une belle personne, fut de s'excuser sur ce qu'il étoit difficile d'être bien proche d'un morceau delicat, sans que l'eau en vint à la bouche.

Pour l'éternument, vous m'avouërés qu'il est fort difficile de le retenir, quoiqu'il soit souvent très importun; le salut que l'on se donne à son sujet, comme venant du cerveau, témoigne, qu'on ne le tient pas pour indécent. En effet l'on voit dans le second livre d'Athenée cette coûtume établie de rendre une espece d'adoration aux éternumens. Et comme cette même coûtume se reconnoit par là fort ancienne, elle est encore si étenduë, que Garcilasso de la Vega représente
1. par. l. 5. c. 5. dans son Histoire de la Floride, tous les Gentils-hommes d'un *Curaca* de cette grande Peninsule, lui donnant le salut comme parmi

nous aussitôt qu'il eût éternué. Mais pourquoi Cleanthes dans Diogene Laërce accuse-t-il un homme d'être trop effeminé, & trop voluptueux, pour être sujet à beaucoup éternuer? Dion Chrysostome le prend encore plus au criminel, & plus injurieusement, *quasi sternutatio indicet cinædum.* Orat. 33.

Je confesse, que je n'ai pû apprendre de vous sans indignation, qu'on ai voulu tourner en belle raillerie la vilaine action d'un homme, qui fait profession de prendre des libertés scandaleuses en toute sorte de compagnies. Je sai bien, qu'en étant arrivé autant qu'à lui au Poëte Lucain, il voulut faire le plaisant en proferant l'hemistique de Neron.

Sub terris tonuisse putes:

dequoi il eût tout sujet de se répentir. Un autre s'avisa de dire dans la même figure, qu'étant constant selon Aristote, *nullum cornutum animal pedere*, ce qui lui étoit arrivé l'assuroit de n'être pas cornard. Et un Amant à qui cela échapa en présence de sa maitrèsse, lui protesta, qu'il ne pouvoit non plus que le laurier brûler sans faire comme lui. Mais que dirés vous du Philosophe Métrocles, qui s'étant renfermé sans s'oser plus montrer, à cause d'une semblable disgrace, où il étoit tombé, eût besoin, que Crates le vint con- Apoll. Dysc. c. 22.

ſoler après avoir mangé quantité de Lupins qui comme venteux operèrent de ſorte, que Metrocles à l'exemple de ſon ami perdit toute honte, & devint de Péripatétique un Cynique parfait. Véritablement nous ſommes fort redevables à Diogene Laërce, de nous avoir conſervé la mémoire d'un ſi notable évenement. Suetone nous apprend avec un pareil ſoin, qu'une perſonne aiant été en hazard de mourir, pour avoir par pudeur retenu un vent ſemblable aux précedens qui vouloit ſortir; l'Empereur Claudius penſa faire un Edit, portant permiſſion d'en laiſſer aller même étant à table. Remarqués le profit, qu'on peut faire en liſant les bons Auteurs. Vous y avés auſſi vû, qu'un Romain fut ſurnommé Grandio, parce qu'il n'eſtimoit rien qui ne fut grand: Un Grimaldi de Génes s'eſt trouvé depuis de la même humeur: Et quelqu'un aiant uſé devant lui de la licence, que Claudius voulut donner par un Edit, s'excuſa de la petiteſſe du ſon, proteſtant qu'en ſa conſidération il l'eût ſouhaité plus grand. Après tout, retournant au ſerieux, il faut tenir pour conſtant le mot de Ciceron, que la pudeur, & la modeſtie, ou bienſeance, ſont le ſel de la vie, *amo verecundiam; in ea ornatus vitæ, & vis decori eſt*, ce ſont des ingrédiens, qui

In Claud. art. 32.

doivent accompagner & assaisonner toutes nos actions.

Je prendrai, pour finir, l'occasion aux cheveux, puisque c'est par eux que vous avés terminé vôtre lettre. Mais souvenés-vous, que j'ai dit ailleurs mille choses sur ce sujèt, que je ne veux point repeter. Il ne faut pas douter, que l'usage de porter les cheveux longs ne soit le plus ancien, de même qu'il est le plus naturel. Epictete soûtient *L. 3. c. 1.* dans Arrien qu'ôter le poil à un homme, c'est comme raser la jube à un lion, ou arracher la crête à un coq. Polypheme au même sens se compare dans la Metamorphose à Jupiter le porteur de perruque,

—— Coma plurima torvos *L. 13.*
Prominet in vultus; humerosque ut lucus obumbrat.

En effet les plus anciennes statuës des Grecs, comme nous l'apprenons de Dion Chrysostome, avoient l'ornement des grands cheveux, *Orat. de corp. cultu.* aussi bien que de la barbe longue. Du tems même de Ciceron il se raille d'un C. Fannius, qui se rasoit jusqu'aux sourcils, *idcirco capite & superciliis semper est rasis, ne ullum pilum viri boni habere videatur;* *Orat. pro Roscio.* les têtes sans poil ne se pouvant alors regarder, qu'on n'en remarquât la messéance. Cela me fait étonner que

Saint Paul enſeigne, qu'il n'eſt pas moin ignominieux aux hommes de porter les cheveux longs, que glorieux aux femmes, à qui la Nature les a donnés comme pour leur ſervir de couverture. Le Poëte Phocilide en avoit preſque dit autant,

1. ad Cor. c.11.art.14.

Αρσεσιν οὐκ ἐπέοικε κόμη, χλιδαὶ δὲ γυναιξὶν,

Viris non congruit coma, at mulieribus cincinni.

Il eſt vrai, que cette friſure ou annelure n'eſt pas du précepte Apoſtolique, qui rend honteux le ſurnom de ce Dictateur Romain L. Quintius Cincinnatus. Or quoique nos mœurs en ceci comme en toute autre choſe ſoient fort différentes, y aiant beaucoup de païs où les femmes portent les cheveux courts, & les hommes au contraire; comme la Rélation du Maire le dit de certains peuples, qu'il trouva aprés avoir paſſé le Détroit qui porte ſon nom; ſi eſt-ce que la belle cheveſure eſt tellement de l'appanage des femmes, que la raſure eſt une des peines, que les loix ordonnent aux débauchées. Je penſe que le Legislateur s'eſt fondé ſur ce qu'enſeigne Ariſtote des cavales, à qui l'on coupe le poil pour les rendre moins ardentes, *equarum libido extinguitur juba tonsâ, & frons triſtior redditur.* A quoi ſe rapporte l'obſervation du

L. 6. de hiſtor. anim. c. 18.

nême Dion, de l'autorité de qui je me suis *Orat. 35.*
léja servi deux fois, que les pasteurs de son
ems rasoient tout le crin à une jument, pour
'obliger à se laisser couvrir par un âne.
Tant y a qu'entre tant de varietés, qui regar-
lent la coiffure, Maffée nous apprend, que
es Chinois nourrissent exprès leurs cheveux,
pour être pris par là & emportés au Ciel a-
près leur mort; ce que ne font pas leurs Prê-
res, qui croient y pouvoir aller sans cette
prise. Il y a des Musulmans, qui ont à mê-
me dessein un toupet au haut de la tête, par
le moien duquel ils se promettent, qu'une
Ange les transportera au Paradis de Mahomet.
Enfin Gotard nous fait voir dans sa sixiéme
partie de l'Inde Orientale, que presque tous
les hommes de la Guinée portent leurs che-
veux rangés & postés de différentes façons.
Il est certain, que nos Rois de la race de
Merovée étoient comme les Prophetes & les *Iof. Ant. Iud. l. 5. c. 11.*
Nazaréens, qui ne souffroient jamais que le
rasoir ou les ciseaux passassent pardessus leur
tête, ou diminuassent leur chevelure. C'est
ce qui fait reconnoitre aux Bourguignons
dans Agathias, qu'ils avoient tué le Roi Chlo- *L. 1.*
domer. Et pour ce qui concerne la rasure
des hommes, il n'y a guères que la devotion,
le dueil, ou la maladie, qui les y obligent,

& qui en fassent naitre la coûtume. Nou voions que les Moines en usent & la prat quent au premier cas: Au second les Perse pour témoigner le déplaisir qu'ils avoient d
Herod. l. 9. la mort de Masistius, non contens de se ra ser, coupèrent le poil à toutes leurs monti res: Et au troisimé cas une douleur de tête qu'eût Charles-Quint en mil cinq cens vingt neuf au passage de Barcelone à Génes, l'obli geant à se faire raser, les Espagnols, qui a voient jusques là nourri de longues perru ques se les firent couper, quoique si mal vo
18. hist. par. 1. lontiers, qu'il y en eût, à ce qu'assure Sando val, qui en pleurèrent de regret, ce qui ne
L. 10. se lit pas dans Famianus Strada. Si est-ce qu'autrefois leurs prédécesseurs ne devoient pas porter les cheveux fort grands, puisque Appien observe, que Viriatus & ses troupes Espagnoles prirent comme une chose extra ordinaire de grandes chevelures, pour don ner de la terreur à leurs ennemis. Quoiqu'il
De bello Hisp. 1. hist. c. 9. en soit, Charles Quint fut auteur des courts cheveux, & des longues barbes, selon que Cabrera l'a remarqué. Quant à la couleur des cheveux, il n'y en a point, si elle est na turelle, qui n'agrée en quelque contrée; & même dans un seul endroit, les noirs, les roux, les blonds, ou les châtains, sont pré-

férés

trés selon les inclinations différentes. Eusebe nomme, aprés Clement Alexandrin, Medée pour la premiere qui trouva l'artifice de leur faire changer de couleur. Une infinité de Princes se les ont fait peindre à l'imitation d'Hérode dans leur arriere-saison. Mariana représente le More Musa domteur de l'Espagne, qui fâché de se voir méprisé à cause du grand âge, que son poil blanc témoignoit, lui fit prendre une teinture de noir si heureusement, que ce changement passant pour un miracle, il rétablit sa réputation. L'Empereur Commodus ne se contentoit pas de la peinture des siens, il les faisoit reluire avec des papillotés d'or: *Fuit Commodus capillo semper fucato, & auri ramentis illuminato, adurens comam & barbam timore tonsoris*, c'est le texte de Lampridius. Et Trebellius Pollio écrit presque la même chose de Gallienus, *crinibus suis auri scobem aspersit, radiatus semper processit*. Les femmes souhaiteroient bien plus que les hommes d'avoir le privilège des Gruës, qui noircissent en vieillissant par le témoignage d'Aristote en plus d'un lieu. L'on dit de Tarçon, qu'il naquit avec cheveux déja blancs & chenus; mais Strabon soûtient, que les Italiens furent auteurs de cette fable, pour donner à entendre,

Præp. Ev. l. 10. c. 5. L. 1. Strom.

Ant. Iud. l. 16. c. 11. & hist. c. 25.

L. 5. Geogr.

De vita pro. c. 37. qu'il avoit été ſage dès le berceau. Cardan écrit de lui au contraire, qu'au ſortir du ve tre de ſa mere il avoit déja les cheveux long noirs, & crêpus. N'eſt-ce point ici une d ſes vanités pour s'égaler au premier de la fa mille des Céſars, qui eût ſon nom *à cæſari* à cauſe qu'il vint au monde la tête couvert d'un chévelure? Pour concluſion uſons d *De brev. vitæ. c. 12.* l'invective, que fait Seneque non pas ſimple ment contre les femmes, mais contre les hommes effeminés de ſon ſiécle, qui em ploioient toute la matinée à diſpoſer leurs che veux, & à les mettre en belle ordonnance, *dum de ſingulis capillis in conſilium itur.* Ils entrent en colere, dit-il, ſi le moindre poil de leur tête ſe rompt, ou ſort de ſa place; & ils aimeroient mieux voir tout l'Etat en trou ble & en confuſion, que leur perruque en deſordre. *Quis eſt iſtorum qui non malit Rem publicam turbari, quam comam ſuam? qui non ſollicitior ſit de capitis ſui decore, quam de ſalu te? qui non comptior eſſe malit, quam honeſtior?* Certes on ne peut pas dire que le Monde ait beaucoup changé depuis ce tems là; l'on voit aſſez de perſonnes plus en peine d'avoir belle tête, que de l'avoir ſaine & bien faite.

DE

L'HUMILITÉ, DE L'AMOUR, ET DE LA PARENTÉ.

LETTRE CXX.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne pas, que celui, qui vous a refusé une si juste demande, se soit excusé sur son indisposition ordinaire de la colique. Il est juste, & selon nature, qu'un homme rempli de vents, soit sujet à de semblables infirmités. Mais s'il eût eu un peu plus de sens, il se fut porté librement à ce que vous desiriés de son entremise, sans témoigner, comme il a fait, qu'il tenoit une chose au dessous de lui, dont il pouvoit retirer autant d'honneur que d'une plus relevée, par la belle maniere de l'exécuter. Hercule n'étoit pas toûjours après le Monstres, ou à combattre des Antées; il s'occupa, sans blesser sa reputation à purger d'ordures & de fumier l'étable d'Augée, & il a fait leçon par là aux

plus grands hommes, si nous en croions Dio-
Orat. 8. gene dans Dion Chrysostome, de ne teni
aucun sujet indigne de leur emploi, n'y e
aiant point, qui ne leur puisse tourner à glo
re, ne fut-ce que par le mépris apparent d
même gloire, lors qu'ils s'abaissent jusqu'à
des actions, qui semblent basses, à cause d
leur exaltation. Mais que voulés-vous, l
modestie toute agréable qu'elle est ne paroi
troit presque point, si elle ne recevoit so
principal éclat de ce qui lui est contraire. I
faut qu'il y ait des ames orgueilleuses qui ne
se plaisent qu'aux choses relevées,

Virg. ecl. 4. *Non omnes arbusta juvant, humilesque my-
ricæ.*

afin que celles, qui ont reçû du Ciel cette
vertu vraiement Chrétienne de l'humilité, en
soient plus recommandables. Je parle de la
sorte non seulement à cause de la béatitude
que nôtre Réligion promet aux personnes
humbles; mais encore parce que les autres
créances enseignent une doctrine toute con-
traire. Mahomet defend expressément à ses
Musulmans, ou Fideles, de s'appliquer aux
choses basses comme indignes d'eux, par cet-
Semita Sap. c. 6. te injonction expresse, *Fidelis ad vilia ne se ab-
jiciat*, que rapporte Abraham Echelite. Et
il se peut dire, que l'humilité n'a jamais été

üe avec toutes ses graces hors de l'Eglise Chrétienne. Ce n'est pas pourtant que la Synagogue des Juifs, & la Philosophie Payenne, n'en aient fait souvent beaucoup d'état; mais elles n'en ont jamais donné ni de préceptes exprès, ni d'exemples si notables, que nous en fournit nôtre Evangile. Salomon nous exhorte en beaucoup de lieux à la pratique de cette vertu, & quand il reconnoit, que tout ce que le monde contient de plus estimé n'est que vanité, & même que tourment du corps, ou affliction d'esprit; en détruisant nôtre ambition, il jette nôtre ame dans l'humilité qui lui est opposée. Pythagore, que je veux choisir entre tous les autres de sa profession, n'a point eu de plus beau symbole que celui qui ordonnoit, qu'on touchât la terre autant de fois qu'il tonnoit, *cum tonat terra tangenda*; pour faire entendre le besoin que nous avons de nous humilier devant le Ciel, autant de fois, qu'il nous témoigne son courroux par les adversités, qui nous arrivent. Nous coulons nôtre vie sur une mer sujette à mille bourasques de la Fortune; les voiles hautes y donnent bien plus de prise à la tempête; & il n'y a que les sages pilotes, qui évitent aucunement l'orage en les abatant. Tant y a que vôtre homme n'est pas de ceux là. Je le

connois pour le plus présomtueux des vivans. Il ne croit pas pouvoir rencontrer nulle part son semblable, s'il ne se regarde faisant le Narcisse dans une fontaine. Et de même que cet Antiphon, dont parle Aristote, croioit voir toûjours son image à cause de la foiblesse de sa vûë, l'air le plus subtil lui tenant lieu d'une glace de miroir; l'imbecillité d'esprit de cet impertinent lui renvoie sans cesse la sienne, accompagnée d'un mérite, que sa folle imagination, comme un verre de multiplication, lui fait paroitre infini. Mais ne prenés pas tout ceci pour une preuve, que je fasse grand compte de certaines humilités trop affectées. Je n'approuve point que pour nous abaisser nous nous rendions absolument méprisables. Il faut conserver sa réputation, que les loix civiles rendent aussi précieuse que la vie; *periculum famæ æquiparatur periculo vitæ.* Nous sommes trop cruels, dit Saint Ierôme, si nous blessons volontairement ce qu'on appelle nôtre bonne renommée. Et sans croire, qu'il soit plus criminel de se diffamer soi-même, que de ravir la réputation d'autrui, parce que l'homicide de sa propre personne est plus énorme, que celui de quelque autre que ce puisse être, je tiens simplement, qu'il est de

L. iusta. Dig. de ma. vind.

a conduite d'un homme prudent, de n'affecter amais une humilité honteuse, & qui lui fasse perdre l'estime, qu'il peut avoir acquise.

Passons à cette passion amoureuse, dont vous prétendés guerir vôtre ami par le seul remède d'une absence, où l'engagera insensiblement le voiage que vous lui conseillés. A la vérité, je me souviens fort bien, qu'un Pasteur dans Théocrite prend la résolution *Idyl. 14. & 11.* de s'embarquer sur mer pour guerir du mal d'amour, se fondant sur ce qu'un de ses voisins s'étoit fort bien trouvé de cet expedient. Mais il y a tant d'exemples contraires à cela, que je ne défere pas plus à cet Idyle qu'à un autre du même Poëte, où il veut, qu'il n'y ait que les Muses Pierides capables de donner du soulagement à un cœur que Cupidon a blessé. Tant y a que Crates le Thebain ajoûtoit à ce cataplasme du tems, pour user des termes de Clement Alexandrin, ceux de *l. 2. Stro.* la faim, & même du licou, ce dernier devant être apparemment le plus souverain de tous, quoiqu'il ne soit pas le plus expedient. L'on n'auroit pas besoin d'en venir jusqu'à cette extrémité, si le fleuve Selemne avoit la vertu, que Pausanias lui attribuë, de faire oublier à tous ceux, qui s'y baignent, soit hommes, soit femmes, l'amour qu'ils avoient en y entrant.

Et certes il eſt plus aiſé de perdre tout à fait le ſouvenir d'une de ces affections, dont nous parlons, que de la modérer au point où vous vous promèttés, que vôtre ami reduira la ſienne; *facilius in amore finem impetres, quam modum.* Vous fondés vôtre eſperance ſur ce que ſa maitreſſe n'étant pas fort belle, l'âge lui ôtera bientôt ce qu'elle a de charmes, & moi je vous remets ſur celá au proverbe ſi commun en Eſpagne, *ni moſa fea, ni Titulada vieja.* Quand vous lui ſouhaités *quadrantariam Clytemneſtram*, ſelon le mot de Cæcilius, & qu'il aime en lieu de moins de depenſe, c'eſt plûtôt deſirer la diminution de ſon mal, que ſa guériſon. Souvenés vous, que les lieux de débauche, comme Dion Chryſoſtome l'a fort bien prononcé, ſont plus pour la corruption, que pour la génération; qu'il n'y a point de laides amours, & que la perſonne, qui en a tant donné à celui, que vous plaignés, étant très ſpirituelle, ce n'eſt pas merveille, que la paſſion, qu'on a pour elle, ſoit des plus violentes. Ceux, qui ont feint que Cupidon étoit fils de Venus & de Mercure, n'ont voulu dire autre choſe ſinon, que les bonnes graces d'une Dame, jointes à l'excellence de ſon eſprit, & à la gentilleſſe de ſon entretien, ſont naitre ces

Orat. 7.

grandes émotions de cœur, dont il n'y a que les ſtupides, qui ſe puiſſent aucunement garentir. Tenés pour aſſuré, que celui pour qui vous avés une affection ſi tendre, & ſi pleine de circonſpection, n'a pas trouvé ſa maitreſſe, dans cette longue frequentation qu'il entretient avec elle, ſemblable à celle, dont parle Athenée, qui reçût le ſurnom de *Proſcenium*, parce qu'aiant le viſage aſſez beau, & s'habillant de fort ſomtueux habits, elle n'avoit rien au réſte, qui ne paroiſſoit pas, que de très dégoûtant. De fait vous craignés, qu'il ne ſe trouve mal de n'obſerver pas la quarantaine des jours caniculaires, que vous nommés le carême d'amour, & qu'elle ne lui perſuade que les nuits n'en ſont pas ſi dangereuſes. En vérité vous étes un parfait ami. Mais il faut que je réponde encore un mot à cet endroit de vôtre lettre où vous condannés trop abſolument ſon amour, comme une choſe, qui n'eſt bonne qu'à cauſer mille diſgraces différentes. Eſt-il poſſible que vous n'aiés point apprehendé d'irriter contre vous irrémiſſiblement tant de beau monde. Quoi! le feu d'amour n'éclaire ni ne purifie jamais les ames les plus ténébreuſes, & les plus groſſieres? Au moins deviés-vous avoir mémoire de ce qu'en dit Serenus Sammo-

L. 13. Deipn.

nicus, qui l'ordonne comme une médecine excellente, & experimentée, contre la fiévre quarte un peu avant la violence de son accès.

l. de med. *Quin etiam miranda ferunt veniente calore,*
Iurantes ludum Veneris munusque petendum.

Quoiqu'il en soit, vôtre invective m'a d'autant plus surpris, que vous n'étes pas sur cela de ceux, qui condannent les choses, qu'ils n'ont jamais éprouvées. Il semble que vous soiés un autre Antisthene, qui proteste dans l. 2. strom. Clement Alexandrin que s'il tenoit Venus en sa possession, il lui feroit perdre la vie pour en delivrer le monde; nommant son fils, le vice & le plus grand mal de la Nature, κακίαν Φύσεως. Pour ne vous en dire pas davantage, & pour aucunement avoir raison de ce que vous avés tiré de moi comme par violence, sur une matiere si éloignée de ce qui me doit plaire, j'exige de vous la solution d'un probleme, qui regarde le même sujet, pourquoi du consentement des Théologiens & des Jurisconsultes, celui qui force une femme est plus griévement puni, qu'un autre, qui lui corrompt l'esprit & la persuade de lui accorder ce qu'il veut d'elle, avant que d'en jouïr. Ma raison de douter est fondée sur ce que l'offense du premier ne s'étend que sur

le corps, & que celle du ſecond ſoüille l'ame & ſon domicile; ce qui rend devant Dieu ſon crime beaucoup plus atroce, & par conſequent plus puniſſable. La premiere de vos lettres ne ſera pas bien reçûë ſi elle ne me ſatisfait ſur cela.

L'article de la parenté, que vous ſoûmettés à mon avis, ne reçoit pas grande difficulté. Vous dites fort bien avec nos vieux Gaulois, Qu'amitié paſſe ſouvent parenté; *Orat. 3.* & Dion, que je vous ai déja cité deux fois, le prouve clairement, parce qu'un parent ne ſert de rien, s'il n'eſt ami, là où un ami eſt toûjours utile, bien qu'il ne ſoit pas parent. L'on peut juger néanmoins que les premiers Romains, qui firent paſſer le mot de néceſſité pour parenté, *pro neceſſitudine, & affinitatis jure*, comme Aulu Gelle l'aſſure, tenoient l'obligation & la néceſſité d'aſſiſter ſes parens la plus grande de toutes. Mais les conſiderations particulieres alterent aſſez de fois la theſe générale. Il n'y a rien de plus étendu par tous les ordres de la Nature, que le reſpect & l'aſſiſtance, dont les enfans ſont redévables envers leurs peres & leurs meres. Si eſt-ce que le Pere Xavier paſſant dans la Navarre aſſez près du lieu, où demeuroit ſa mere, qu'il ne devoit apparemment jamais

13. noct. At. c. 3.

voir, puisqu'il s'alloit embarquer pour le voiage des Indes, ne voulut point l'aller visiter comme on le lui proposoit; ce qui fut attribué dans les termes de Réligion à un parfait détachement de la chair. Et l'Histoire profane d'Arrien porte, qu'Alexandre le Grand, pressé par les lettres de sa mere, d'ôter Antipater du gouvernement où il l'avoit laissé, s'échapa de dire, qu'elle lui demandoit un prix excessif pour l'habitation de neuf ou de dix mois. L'amour fraternel est célebre par mille exemples; en voici deux assez singuliers. Une femme de Perse préfera son frere à ses enfans, par cette raison, dont se sert aussi Antigone dans Sophocle en faveur de Polynice, qu'elle pouvoit en avoir d'autres, mais non pas ún autre frere. Plutarque le rapporte, & Mariana me sera garand du second exemple, assurant qu'un cadet se fit pendre en Espagne pour son frere ainé, qu'il considéroit chargé de femme & d'enfans, & par là plus nécéssaire à leur famille que lui. Si est-ce que la concorde est si rare entre les freres, selon le mot du Poëte, & leurs animosités au contraire sont si ordinaires, qu'il seroit superflu d'en donner des preuves. Les élemens aussi qui les composent passent pour freres, comme étant tous d'une même matiere, &

Larric. hist. l. 1. c. 6.

L. 7.

l. de frat. amic.

l. 24. hist. c. 19.

néanmoins leurs qualités oppoſees les tiennent dans une contrarieté telle, qu'ils ſe font une guerre perpetuelle. C'eſt tout ce que je puis vous en dire problematiquement dans la theſe générale, vous étes mieux inſtruit que moi de l'hypotheſe qui doit regler vôtre jugement.

DES ABSTRACTIONS SPIRITUELLES.

LETTRE CXXI.

MONSIEUR,

J'ai l'ame ſi peu capable de hautes penſées, que je m'étonne de vôtre curioſité, & de vos inſtances ſi reïterées & ſi preſſantes, pour ſavoir ſur quoi j'occupe mon eſprit dans mes heures de loiſir. En effet je l'arrête ſouvent à de ſi petites choſes, que je rougirois de vous rapporter tout ce qui me paſſe par la fan-

taiſie. Des bagatelles, dont nos livres ſont pleins, lui fourniſſent de quoi rêver les journées entieres.

Virg. 1. Geor.

Poſſum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenueſque piget cognoſcere curas.

Car ne croiés pas, que les intrigues de Cour, ou les interêts de la Seigneurie, comme l'on parle délà les monts, ſoient l'objet de mes plus abſtraites méditations, ni que les revolutions de l'Europe me touchent beaucoup plus, quand je me mets à philoſopher, que celles de la Chine, que l'on fait depuis peu ſi conſidérables. Vous m'avouerés, qu'elles ſont telles, ſi la Rélation du P. Martini eſt véritable, qui porte que le Roi de la Chine, le dernier de la famille de Thamin, ſe vient de pendre à un prunier de ſon jardin Roial, deſeſperé de ne pouvoir reſiſter aux Tartares.

Je ſai bien, que vous vous raillés de l'art de méditer, qui conſiſte en une habitude, qu'un homme né pour l'action, & qui s'y plait comme vous, ne peut pas aiſément acquerir. Je vois bien encore, que vous avés à me faire une eſpece d'inſulte d'amitié, ſur l'inutilité de mes réveries, dans le beſoin que j'aurois de me porter à ce qui eſt plus avantageux. Et c'eſt ſans doute que vous pou-

vés me dire avec fondement, ce que Corydon se reproche à lui même,

Quin tu aliquid saltem potius quorum indiget usus, Virg. ecl. 2.
Viminibus, mollique paras detexere junco.

Mais sachés, que nous autres méditatifs, & songe-creux, sommes des animaux incorruptibles, & que comme la plûpart de fous ne changeroient pas leur marotte contre un sceptre, il y a peu de gens, qui se plaisent à la contemplation, & qui sachent comme il s'y faut prendre, qui voulussent la quitter pour toutes les recompenses de vos plus serieux emplois. Il sont persuadés, que ce qu'ils découvrent dans le globe intellectuel, par le moien des navigations spirituelles, qui leur font voir tous les jours de nouveaux mondes, est préferable à tout ce que l'une & l'autre Inde peut donner de richesses à ceux, qui se les proposent comme le souverain bien de la vie civile. Et ils sont si déterminés là-dessus, qu'ils vous regardent dans vos occupations lucratives, du même œil, dont l'on considére quelquefois le travail des Fourmis; ou de celui, dont les essences divines envisagent vraisemblablement nos soins ridicules, & nos méprisables empressemens.

Certes ce n'est pas simplement la vanité qui

leur ſuggere ce ſentiment de ſuperiorité. Vous pouvés vous ſouvenir que les bêtes, qui ruminent, ont été les plus agréables à Dieu dans l'ancienne loi, & que celles, qui ne ruminoient point étoient comme immondes rejettées des ſacrifices qu'on lui faiſoit alors. Cela veut dire allegoriquement, que les hommes, qui ne méditent jamais, ce que nôtre langage ordinaire appélle ruminer, ne ſont pas vûs ſi favorablement du Ciel que les autres, parce qu'ils ne ſont pas ſi propres que les contemplatifs à conſidérer ce que Dieu & la Nature ont de plus excellent. Cependant ce doit être ſur cela, ſi nous ſommes raiſonnables, que nous devons faire nôtre principale étude, qui ne nous peut reüſſir dans la foule ni parmi le tracas où vous étes. Saint Bernard a écrit *de interiori domo ædificanda*, & ſi vous voulés mettre la main à la conſcience vous reconnoitrés, que chacun ſe devroit bâtir cette maiſon ou retraite interieure, dans laquelle il pût, ſeparé de toutes les affaires du monde, vaquer aux méditations philoſophiques. Quel plaiſir de ſonger à mille choſes, où le reſte des hommes ne penſent jamais; de s'écarter de la multitude, pour prendre des ſentimens dignes de ce que nous ſommes par nôtre partie ſuperieure, & procedant

cedant avec ordre dans cet exercice mental, connu ſeulement par ceux, qui le pratiquent, de découvrir, comme nous l'avons déja dit, des païs, dont l'on n'a point encore entendu parler!

——— *Iuvat arva videre*
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ. *Virg. 2. Georg.*

Tenés pour aſſuré, qu'il n'y a point de joie plus ecſtatique, que celle, qui ſe reſſent alors.

C'eſt à l'heure qu'on s'éleve au deſſus de ſa condition mortelle; qu'on voit également au deſſous de ſoi les plus ſimples idiots, avec les plus ſuperbes Dogmatiques, & qu'on s'apperçoit viſiblement que, comme les éclipſes du Soleil, le plus lumineux de tous les Aſtres, incommodent davantage le monde, & déreglent tout autrement la Nature, que celles de la Lune; les fautes auſſi de ces derniers, qui paſſent communément pour grands perſonnages, ſont ſans doute les plus pernicieuſes, & de la plus haute conſequence, parce qu'elles jettent dans l'erreur une infinité de perſonnes. Je ſai bien, qu'il faut beaucoup de naturel, & qu'il y a même quelque peine à ſe rendre capable de diſcerner les choſes de la ſorte, toutes

personnes n'aiant pas le génie propre à se porter si haut. Mais la difficulté est ici comme par tout ailleurs, ce qui augmente le prix. La gloire & le contentement qui suit ces connoissances sublimes, donnent des recompenses infinies. Et de même, que la recolte abondante ôte au bon Laboureur le sentiment des travaux de l'agriculture, ceux qui goûtent les douceurs des contemplations épurées, dont nous parlons, ne se plaignent jamais du tems qu'ils y mettent, ni de ce que les autres appellent fatigues d'esprit. L'on peut donc dire encore ici avec le Poëte,

Virg. Georg. 2. *Et dubitant homines serere, atque impendere curam?*

En vérité cette separation de l'ame pour un tems d'avec le corps, en parlant à la mode de quelques Philosophes qui ont defini par là leur profession, ne sauroit être méprisée que de gens populaires, qui ne l'ont jamais éprouvé, & qui par consequent condannent ce qu'ils ne connoissent point, & qu'il n'est peutêtre nullement à propos, qu'ils connoissent.

Ne vous imaginés pas pourtant que tout ce que je viens de vous écrire, aille à condanner absolument ni vos actions que je sai être très loüables, ni celles de qui que ce soit, qui se sent obligé dans sa condition, & par l'état de

ſa fortune, à travailler utilement pour ſoi & pour les ſiens. Celui de qui l'on peut dire comme Ovide du pere d'Acœtes,

Ars illi ſua cenſus erat, L. 3. Met.

ſeroit fort blamable, s'il quittoit un ouvrage avantageux, pour ſe porter indiſcretement à des contemplations inutiles, & qui le pourroient reduire à de mauvais termes. Il y a même des naturels, qui doivent d'autant plus s'attacher aux actions ordinaires de la vie civile & tumultueuſe, que toute ſorte je ne dirai pas ſeulement d'oiſiveté, mais de repos & de ceſſation d'agir, les rend comme ces chevaux qu'on tient trop à la litiere, qui deviennent par là preſque indomtables. Quoiqu'il en ſoit, l'interprétation qu'on donne à un des préceptes myſterieux de Pythagore, me ſemble fort conſidérable ſur ce ſujet. Il ordonnoit qu'on chauſſât toûjours le pied droit le premier, & qu'on lavât le gauche devant le droit. Or l'on a expliqué ce commandement de ce qu'il vouloit, qu'on fit les affaires d'utilité les premieres, & les plaiſantes ſeulement après. Voici deux autres ſentences énigmatiques du même Philoſophe, qui touchent encore nôtre théme. La prémiere étoit prohibitive, & defendoit comme un crime de manger de la main gauche, par où ſes L. Gyrald.

disciples ont entendu, qu'il ne faloit jamais appuier sa subsistence sur un gain illegitime, ni sur des actions qui pussent être mal prises. L'autre étoit un commandement de se gratter le devant de la tête en sortant du logis, & de faire la même chose au derriere quand l'on rentroit chez soi. L'une & l'autre action signifioit, si l'on a bien entendu sa pensée, qu'il faloit le matin lors qu'on va dehors songer attentivement à ce que l'on doit faire, afin de ne rien oublier, & le soir en se retirant faire réflexion sur les actions de la journée, pour remedier à celles qui auroient été mal conduites, ou omises.

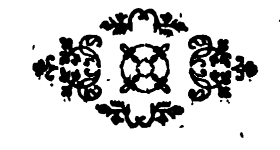
Je veux encore vous rapporter une des ordonnances de ce grand personnage, vous verrés qu'elle n'a pas moins de besoin d'aplication & de paraphrase que les précédentes, pour être renduë intelligible. A son avis l'on ne devoit jamais sortir d'un carrosse les pieds joints, à cause que cette posture oblige à une descente précipitée, & qui s'execute tout d'un coup. C'étoit une leçon à ceux, qui changent de resolution, & qui quittent un dessein, ou un emploi, pour en prendre quelque autre, de s'y porter petit à petit, & presque insensiblement, afin d'éviter tout ce qui peut arriver de surprenant dans un changement.

Mais la modération qu'il requeroit dans cette action, n'est-elle pas l'assaisonnement de toutes les autres de la vie? Les Arabes ont un mot fort ordinaire, qui donne au même sens, quand ils avertissent de prendre garde, que ces joncs, qu'on voit si haut élevés, ne croissent que nœud après nœud, & comme en se reposant ou prenant haleine.

Au reste aiant rapporté un si grand nombre de préceptes ou *symboles* de Pythagore, vous vous souviendrés s'il vous plait que si son silence n'est pas absolument contraire à l'action, l'on ne sauroit aussi nier, qu'il ne soit le grand confident, & l'ami particulier de la méditation. Il le faisoit observer à ses écoliers durant trois, quatre, & souvent cinq ans entiers, selon qu'il le jugeoit à propos pour leur bien, afin que s'étant tûs durant cet espace de tems limité; ils ne fussent pas reduits à demeurer muets & à se taire toute leur vie. L'on trouve encore aujourd'hui en beaucoup de païs des sectateurs non seulement de sa Metempsychose, & de son abstinence au manger, mais aussi de cette sorte de silence. Un Pere Carme Déchaussé dit *Lib. 6. c. 5.*
dans son Itineraire Oriental, qu'il vit à Chaul un Jogue ou Réligieux Gentil assis sur un tas de cendres, qui s'étoit abstenu de parler de-

puis douze ans, *à duodecim annis*, il ne veut pas dire, ce me ſemble, depuis ſa douziéme année. Je ſai bien que pluſieurs perſonnes ont fait raillerie de ces taciturnités ſi affectées & ſi obſtinées. Il me ſouvient, qu'Apulée entre autres les traite de folles ou d'impertinentes par ces termes: *Cæterum vox cohibita ſilentio perpeti, non magis uſui fuerit quam nares gravedine oppletæ, aures ſpiritu obſeratæ, oculi albugine obducti. Quid ſi manus manicis reſtringantur? Quid ſi pedes pedicis coarctentur?* Et Théodoret ſe moquant de l'hérétique Marcus, qui ſe vantoit d'avoir appris toutes ſes fables & ſes extravagances du ſeul ſilence, le fait paſſer & pour un impoſteur & pour un ignorant, parce que c'eſt faire parler le ſilence que de lui attribuer l'inſtruction verbale, qui eſt de l'office d'un Docteur. Mais l'une & l'autre invective, ſur tout celle du Pere, étant de pure ſophiſterie, parce qu'il y a une parole métaphorique, & muette; je n'y répondrai que par le ſilence, quand vous me devriés repliquer que c'eſt encore le faire parler.

in Flor.



DES DENTS.

LETTRE CXXII.

MONSIEUR,

Encore qu'Aristote & Galien aiant eu des considérations admirables sur les œuvres de la Nature, qu'ils traitent toûjours de divine, sur tout à l'égard des animaux, quand ils ont contemplé anatomiquement la construction de leurs membres; si est-ce que ce dernier est contraint d'avouër, qu'on peut bien admirer la fabrique de toutes les parties du corps humain, mais non pas pénétrer jusqu'à l'excellence de l'ouvrier, qui les a formées si merveilleuses, que c'est ignorer la foiblesse de nôtre esprit de penser pénétrer jusques là. Son texte est si remarquable, que je veux vous en rapporter ici la traduction. *Scrutari autem quo pacto talis pars facta fuit si aggrediaris, convincaris non intelligere neque tuam imbecillitatem, neque opificis tui potentiam.* Jugés après cela si vous me conviés à une petite entreprise, de vous expliquer ce que je pense *L. 15. de usu par. c. 1.*

de ces conformations extarordinaires dont l'on vous a entretenu. Il est certain, qu'il y a des lieux, où il semble que la Nature se plaise à produire les hommes tout autres, qu'ils ne sont ailleurs. Les loupes, ou goitres sont particulieres aux Savoiards, comme les écroüelles aux Espagnols; & Ramusio a observé que les habitans des montagnes du Perou naissent presque tous ou louches, ou aveugles. Il y a une nation particuliere entre les Malabares, vers Saint Thomas aux Indes Orientales, dont ceux de l'une & de l'autre sexe viennent au monde avec une de leurs jambes si extraordinairement grosse du genoüil en bas, que les autres Indiens croient pour cela, qu'ils sont dans la malediction du Ciel. Simler remarque dans le premier livre de sa description du païs de Valais, qu'il y a dans cette contrée des bourgs, où les hommes naissent presque tous boiteux, leurs proches voisins n'étant point sujets à ce defaut: Et qu'en d'autres, ce ne sont la plûpart que des fous & des insensés, si brutaux, qu'ils se nourrissent de foin, & de fiante de cheval. C'est une chose constante par d'autres Rélations, que de neuf mille citoiens qui sont dans Rovigo, ville de l'Etat de Venise, il y en a bien sept mille qui clochent & sont boiteux.

** Vol.*

Voiage du Loir.

Cela suffit pour vous faire trouver moins étranges les anomalies & irregularités de cette même Nature. Je me souviens bien des vers de Lucrece,

Est Elephas morbus, qui propter flumina Nili Lib. 6.
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam.
Atthide tentantur gressus; oculique in Achæis
Finibus: inde aliis alius locus est inimicus
Partibus, ac membris, varius concinnat id aër.

mais je suis assuré, que vous ne demeureriés pas ici satisfait de sa Philosophie, qui donne peutêtre trop aux simples qualités de l'air.

Ne pensés pas aussi que je m'embarque sur cet Ocean de merveilles, ni que j'entreprenne d'examiner sceptiquement piece à piece toutes celles, qui nous composent. Ce ne sera pas peu déferer à nôtre amitié, de vous rapporter ce qui pourra se présenter à mon imagination sur quelqu'une d'elles, & je choisirai pour cela la plus petite qui est la Dent, sans avoir d'autre raison de mon choix, que la douleur dont vous m'écrivés qu'une des vôtres vous afflige. Déja l'on tient presque pour une maxime générale, que ceux, qui

ont peu de dents & fort ſeparées, ne ſont pas pour vivre long tems; dequoi Ariſtote a voulu rendre quelque raiſon dans la queſtion quarante ſeptiéme de la dixiéme ſection de ſes Problemes: Et néanmoins nous avons une infinité d'exemples du contraire, Auguſte, entre autres, qui a vécu près de ſoixante & ſeize ans, les aiant euës très clair ſemées; & Cardan, dont l'âge n'a pas été moindre, témoignant dans le livre, qu'il nous a laiſſé de ſa propre vie, que ſes Dents étoient mal jointes, en petit nombre, & imbecilles. C'eſt peut-être néanmoins pourquoi les Inſulaires de Tendaya vers les Moluques ſe les font ſcier, au rapport de Barboſa, lors qu'ils ſont encore fort jeunes, afin de les avoir plus fortes & plus épaiſſes. L'on croit par le même raiſonnement, que d'avoir toutes les Dents d'un ſeul oſſement, comme le Roi Pyrrhus, & ſelon qu'Hérodote témoigne qu'après la bataille des Platées un homme fut trouvé de cette conſtitution, c'eſt un témoignage de grande vivacité. Ceux auſſi qui ont beaucoup de Dents ſe promettent la même choſe, & la Nature en donne ordinairement aux mâles, comme plus robuſtes, davantage qu'aux femelles. Car encore que leur nombre accoutumé ſoit de trente-deux, il s'eſt vû

Cap. 41.

Ram. tom. 1.

pourtant des personnes en avoir double rang, comme ce Timarchus, dont parle Pline, & le Chevalier Anglois Edmond Scory assure, qu'on remarque aux Canaries une tête de Géant, qui a quatrevingt deux Dents. Saint Augustin dit bien en avoir consideré une dans la côte d'Utique en Afrique, qui paroissoit cent fois plus grande que les nôtres, mais cela ne fait rien pour le nombre, non plus que le recit du Pere Joseph Acosta, qui contemplant au Mexique les ossemens d'un autre Géant trouvés dans la maison des Peres Jesuites, assure, qu'une de ses grosses Dents n'étoit pas moindre que le poing. Or il faut tenir pour apocryphe texte de Rigordus, qui porte que depuis que Saladin eût pris la Croix de nôtre Seigneur, les enfans qui avoient accoutûmé d'avoir trente, & trentedeux Dents, n'en possedoient plus que vingt-deux: *Nota quòd ab anno Domini, quando Crux Dominica in transmarinis partibus à Saladino capta fuit, infantes qui ab eo tempore nati sunt non habent nisi viginti duos dentes, aut tantum viginti, cum antea triginta, aut triginta duos habere consueverant.* Tant y a que par cette regle la Mantichore Indienne, dont parle Pline, après Aristote sous la foi de Ctesias, doit être de longue vie, s'il est vrai qu'elle

Hist. Nat. l. 11. c. 37.
Bergeron tr. des navig.
De civ. Dei. l. 15. cap. 9.
L. 6. c. 5.
2. de hist. an. c. 1.

ait trois rangs de Dents dans la bouche. Le Poëte Ion en attribuoit autant à Hercule, mais sa mort violente fait qu'on ne peut rien dire là dessus de sa vivacité, ou de ce qu'il eût dû vivre naturellement. Ces trois ordres de Dents néanmoins sont peu au prix de ce qu'on écrit de certains poissons nommés
13. hist. c. 8. Marasci par Oviedo, dans la gueule desquels
3. de par. an. c. 1. l'on en compte jusqu'à neuf rangs. Si est-ce qu'Aristote a placé des Dents aux poissons sur leur langue, ce qu'on peut prendre pour une riche figure des hommes médisans, qui déchirent cruellement la reputation de tous ceux, dont ils parlent, & qu'on devroit, s'il étoit possible, rendre plus muets que des poissons, puisqu'ils ne peuvent remuer leur langue sans blesser. Mais ce même Philosophe met les Dents des Locustes & de quelques
4. de hist. an. c. 5. Cancres dans leurs ventre, assurant aussi que le *Echinus* qui en a cinq, est pourvû de pareil nombre de Dents. Ne diroit-on pas que ces goulus, qui avalent presque sans mâcher ce qu'ils devorent, doivent avoir comme ces derniers animaux quelques Dents cachées dans leur estomac, qui achevent de briser les viandes, qu'ils ont englouties? Au surplus la Chauvesouris est seule entre tous les oiseaux (si comme amphibie elle peut être mi-

se parmi eux) qui ait des Dents; aussi a-t-elle quatre pieds, des mammelles, & du lait, dont elle nourrit ses petits, que seule encore des volatiles elle engendre vivans. Et le Crocodile est de même unique entre tous les animaux, qui ait mobiles les Dents avec la machouëre d'enhaut: Il est vrai que les Perroquets remuent de même cette partie superieure de leur bec.

Quant à la beauté des Dents, elle consiste principalement, il me semble, à les avoir nettes & blanches; ce qui témoigne, que ni le cerveau, ni le ventricule, ne leur imprime aucune mauvaise qualité. C'est sur cela qu'on voit l'Epoux divin, qui prise sa bienaimée dans son Cantique des Cantiques, de ce qu'elle a les Dents aussi pures & nettes, que des brebis fraichement tonduës, & qui viennent d'être lavées: *Dentes tui sicut greges tonsarum quæ ascenderunt de lavacro.* Et la Poësie profane fait prononcer à un Amant au sujet des Dents de sa maitresse, qu'il considére comme des perles & des diamans, Cap. 4.

Urna di gemme ou'e il meo cor sepolto.

Aussi mettons-nous entre les plus grandes difformités, de les avoir jaunes, ou noires, étant quasi plus avantageux de n'en avoir point du tout. Et cependant ce n'est pas

Maffée seul qui dit, que les Chinois tiennent les Dents noires pour les plus belles. Gaspard Balby assure dans son Itineraire, que les femmes de Diu, à l'entrée de l'Inde Orientale, se les noircissent avec grand soin pour paroitre plus agréables. Et j'ai des Rélations qui portent, que la même chose se pratique en Calicut, & dans la Cochinchine. L'on peut ajoûter contre leur blancheur, qu'elle fait moins estimer les chevaux, parce que selon Aristote & Pline la vieillesse blanchit leurs Dents; *cæteris senectâ rubescunt, e quo tantum candidiores fiunt*. Pour la jaunisse qu'elles contractent, il s'en faut tant qu'elle soit trouvée laide par tout, qu'en Sumatra les plus curieuses personnes les dorent. Maffée le dit particulierement des Bonzes ou Sacrificateurs de toute l'Inde Orientale, qui ont un artifice secret pour se les dorer ou jaunir. Et Marc Polo a écrit, que dès son tems les hommes & les femmes de la Province de Cardandan, soûmise au grand Cam de Tartarie, portoient sur leurs Dents une lame ou couverture d'or fort subtile: *Huomini & donne della Provincia di Cardandan, sottoposta al gran Cam, portano li denti coperti d'una sottil lametta doro, fatta molto maestrevolmente à similitudine di denti, & vi sta di continuo*. Ces

2. de hist. an. c. 3. l. 11. c. 37.

L. 2. c. 41.

dernieres paroles me font soupçonner qu'outre la beauté de la couleur jaune, qui leur plait en cette partie, ils peuvent pratiquer cela pour conserver leurs Dents des fluxions du cerveau, aussi-bien que des exhalaisons de l'estomac, qui souvent les endommagent. Quoiqu'il en soit, il n'y eût jamais de Dent si blanche, qui ait été prisée à l'égal de celle d'or de ce jeune Silesien de sept ans, que Horstius éprouva à la pierre du touche, & que Rulandus autre Médecin soûtient pouvoir être venuë naturellement à cet enfant l'an mil cinq cens quatre-vingts treize. Mais vous aiant touché la plus apparente cause des infirmités ordinaires de nos Dents, je ne veux pas oublier de vous faire souvenir, que les Astrologues attribuent leur chûte & leurs maladies à la plus haute Planete de Saturne, quand il se trouve dans un de ces signes qu'ils nomment aqueux; peutêtre parce que ce bon homme dût bien ébranler les siennes, quand il dévora le caillou que son fils Jupiter lui avoit présenté pour un friand morceau. A la vérité la perte des Dents est communément reputée une grande disgrace, n'y aiant rien de plus desagréable à nos yeux qu'une bouche édentée. Ce fut pourquoi, un Inca ou Monarque du Perou punit les habi-

Thuan. l. 104. hist.

Hist. des Incas l. 9. c. 3.

tans d'une Nation rebelle, en faiſant arracher aux principaux deux Dents d'enhaut & autant d'enbas ſur le devant. Si eſt-ce que ceux, qui en manquent par caducité, ou autrement, ſe peuvent conſoler, puiſqu'il y a des lieux où l'on affecte de n'en avoir point de naturelles. Dans l'Isle de Java tant les hommes que les femmes ſe font limer ou arracher les Dents, pour en mettre d'autres d'or, d'argent, de cuivre, ou de fer, en leur place; ce qu'ils eſtiment & plus commode, & beaucoup plus galand. Ciceron témoigne à ce propos, qu'Eſculape fut le premier de tous les arracheurs de Dents. Et l'on ſait, qu'il y avoit au Temple de Delphes un inſtrument de plomb appellé ὀδοντάγωγός, tant c'eſt une choſe ancienne & aucunement divine de ſe les faire arracher. En effet quel avantage ſi grand peuvent prétendre ceux, qui ont toutes leurs Dents, qui ne leur ſoit commun avec le plus infame des animaux le pourceau, qu'Ariſtote aſſure n'en perdre jamais aucune; ou avec un cheval châtré, a qui Pline attribuë une pareille prérogative?

Bry Ind. Or. par. 9. ſupp. p. 21.

Lib. 3. de nat. Deo.

Cette petite raillerie ſur l'ébrechure, ou même ſur la privation totale des Dents, vous en attire une autre à l'égard de leur énorme grandeur, dont nous avons tant d'averſion, qu'il

qu'il n'y a rien de plus contraire, à ce qu'il me semble, à la bonne grace. En effet, je me souviens d'avoir lû dans François Alvarez, qu'un Prete-Jan, ou Empereur des Abyssins refusâ d'épouser, comme il l'avoit promis, la fille du Roi d'Adée, parce qu'elle avoit de trop longues & larges Dents. Je me persuade pourtant, que ce n'est pas une deformité de les avoir telles au Roiaume de Tiboc, ou Tibet, des Indes Orientales, où Beato Odorico témoigne, que toutes femmes ont deux Dents aussi grandes que celles des sangliers; & je ne doute point que comme les Goitres, dont nous avons déja parlé, sont trouvées belle en Savoye par le commun des hommes, qui les nomment un troisiéme teton, ces defenses ne plaisent de même dans le païs de Tiboc, à ceux, qui ont de l'amour pour leurs Dames. Tant y a que nos Romans ne croient pas faire injure à un de leurs preux, quand ils le nomment Geofroi à la grand'Dent. Car je ne veux pas mettre ici en considération cette illustre famille Romaine des *Dentati*, parce que ce beau nom ne leur vint pas de les avoir euës d'une extraordinaire grandeur, mais plûtôt d'être venus au monde avec elles. Cela se dit de M. Curius Dentatus, & de Cn. Papyrius Carbo, qui ont été d'excellens per-

Dec. 5. l. 1. sonnages. Tite Live écrit aussi que la naissance d'une fille de cette façon rapportée à Rome y fut prise pour un prodige: *Nata Oximi puella cum dentibus, pro prodigio Romæ habitum.* Et Antigonus Carystius recite dans son Histoire des choses merveilleuses, qu'un Arsames Persan naquit aiant déja des Dents dans la bouche. Ce n'est pas une remarque indigne de l'Histoire, puisqu'Aristote a observé, que l'homme est seul entre tous les animaux que la Nature a pourvûs de Dents, qui soit par elle produit au monde sans en avoir. Ce même Philosophe a dit que de tous les os la Dent est celui, qui croit durant toute la vie, & l'on en rend cette raison, que les Dents étant tous les jours dans un exercice qui les diminuë par attrition, & par l'effort qu'elles font, il a été besoin, qu'elles eussent la faculté de croître aussi toûjours, pour reparer cette diminution. Je ne vous dis rien de ceux, qui les ont rangées de travers, pour ne m'attirer pas la malveillance des gueules torses, qui sont principalement causées par cette mauvaise situation. Il suffit de remarquer en leur faveur, que Boleslaus un des plus grands Rois de Pologne avoit cette infortune de bouche, qui lui acquit le surnom de Kirzivousti, comme l'on peut voir dans la Sarmatie de Guaguin.

Hippocrate a nommé ces grosses Dents qui poussent les dernieres, des Dents de sagesse, parce qu'elles ne sortent guères qu'à vint-huit ou à trente ans. Il arrive néanmoins quelquefois, qu'elles viennent encore plus tard, & Aristote parle d'une femme qui fut fort travaillée de douleur, quand elles se produisirent à l'âge de quatre-vint ans. Ce vieillard de Bengale, de qui les Dents tombèrent de caducité, & repoussèrent souvent, durant une vie de trois cens trente cinq années, n'est croiable que sur le credit de Maffée: non plus que cette Comtesse de Desmond Irlandoise, qu'on dit avoir vécû cent quarante ans, & recôuvré, aussi-bien que perdu, trois fois les Dents en cet espace de tems. Car Verulamius, qui l'avoit proposée pour exemple dans son Histoire de la vie & de la mort, semble s'en moquer comme d'un conte, au troisiéme livre de son Histoire naturelle. Je pourrois bien continuer davantage ce discours, mais la faim, qui me prend sur l'heure du souper, commence à m'allonger celles, dont nous parlons, selon que nous disons ordinairement avoir les Dents longues, pour avoir grand'faim. C'est par la même figure, qu'on dit encore jouër bien des Dents, pour manger vite & beaucoup.

2. de hist. an. c. 14.

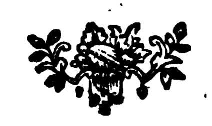
Cap. 11.

Mais vous ſavés que dans la Morale donner un coup de dent, a une toute autre ſignification, & paſſe pour médire; de même que montrer les Dents à quelqu'un, ſignifie lui reſiſter, & quelquefois même le ménacer, ce qui s'appelle encore parler des groſſes Dents. Auſſi les premieres armes des hommes ont été les poings, les ongles, & les Dents, par le témoignage de Lucrece, *Lib. 5.*

Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt.

C'eſt pourquoi le grincement des Dents eſt une marque de colere en ce monde, comme nous croions, qu'en l'autre la même action, *ſtridor dentium*, accompagnera la peine des dannés. Si je vous laiſſe dans un ſi mauvais endroit, prenés vous en à cette mauvaiſe conſeillere la faim, qui me fait peur & me contraint d'en uſer ainſi,

—— malesuada fames, & turpis egeſtas,
Terribiles viſu formæ. *Virg. 6. Æn.*



DU

MERITE D'UN LIVRE.

LETTRE CXXIII.

MONSIEUR,

Vous ne pouviés pas m'obliger davantage, que vous avés fait en m'envoiant le Livre de cet excellent homme, qui a si bien sû se prévaloir des fruits d'une longue & serieuse étude, pour nous donner un ouvrage qui doit rendre son nom immortel. *Nihil mihi unquam ex plurimis tuis jucunditatibus gratius accidit.* J'avois assez ouï parler de son rare genie, & de son admirable naturel; mais je n'eusse pas crû qu'il lui eût été possible de fournir à un si long travail, & je ne m'imaginois pas que tous ses soins & toute son assiduité pussent rien produire de si merveilleux. Cic. ep. 8. l. 10. ad Att.

Tantus amor florum, & generandi gloria mellis. Virg. 4. Georg

Qu'il seroit à souhaiter que tous ceux, qui

mettent la main à la plume, eussent fait auparavant une aussi belle provision que lui de toutes sortes de rares connoissances, le public en profiteroit beaucoup, & l'on n'auroit pas si souvent sujet de se repentir d'avoir perdu de bonnes heures à la lecture de fort mauvais écrits! En effet comme Virgile ordonne de bien nourrir les animaux qui sont à peupler, ce qui vient d'eux ne pouvant autrement rien valoir,

—— ne blando nequeant superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati:

Il faut que l'esprit, qui doit produire soit soigneusement alimenté par le moien de l'étude, parce que sans cela il ne sauroit rien enfanter que d'imparfait, & l'on ne verra sortir de lui que de chetives moles destituées de vie, au lieu de quelque chose d'animé, & qui fût capable de perpétuer un beau nom.

J'ai sur tout admiré dans le nombre infini de belles choses dont ce Livre est rempli, la juste situation de chacune, & le bel ordre qu'il a sû donner à toutes les parties d'un tel corps. Les Astres ne m'ont jamais paru si bien distribués, ni rangés dans une si agréable ordonnance. A peine y remarquons nous, en les contemplant attentivement, un Triangle sous le nom de *Deltoton*, ou un

rond imparfait ſous celui de la Couronne de Berenice. Ici tout ſe voit mis avec grace & avec jugement en ſon lieu, le commencement a ſon rapport au milieu, & ce milieu répond tellement à la fin, auſſi bien que chaque partie à ſon tout, qu'il ne s'y voit rien hors d'œuvre, & qui ne quadre au premier & principal deſſein de l'Auteur. Sa méthode & ſa belle diſpoſition ſe font admirer d'un bout à l'autre. En vérité un ancien avoit grande raiſon de dire à la recommandation de l'ordre, qu'on le trouvoit ſi plein d'agrément & de charmes en tous lieux, qu'il plaiſoit même aux forçats d'une Galere, qui ne ſubſiſte que par ſon moien.

Cependant vous me donnés à connoitre, qu'il n'a pas laiſſé de ſe rencontrer des gens, d'une critique aſſez fâcheuſe pour trouver beaucoup de choſes à redire dans une ſi parfaite compoſition. Que voulés-vous, les jugemens n'ont jamais été uniformes, & en matiere de lecture & de livres, les uns y remarquent une choſe qui leur agrée, & les autres une autre, qui les choque, ſans bien ſouvent pouvoir dire pourquoi:

—— *Non omnibus unum eſt* *Petr. ſat.*
Quod placet; hic ſpinas colligit, ille roſas.

Quant à moi, qui fais profeſſion d'abandon-

ner plûtôt, du moins par courtoisie, une opinion qui me paroit soûtenable, que de me trop opiniâtrer, sur tout contre des ignorans, comme le pourroient bien être ces injustes censeurs; je me contenterai de vous assurer, que je viens de vous expliquer mon sentiment avec toute sincerité. Mais si je me voiois reduit à rabattre quelque chose de ce que je vous aï écrit avec une si absoluë approbation, j'aurois recours à une excuse, qui vous feroit encore plus voír combien vôtre présent m'a été agréable, & combien vous m'avés sensiblement obligé en me le faisant. Car je pense que je me laisserois enfin aller à tomber d'accord, que comme il y avoit fort long tems que je me trouvois ici presque sans livres, j'étois si affamé de lecture, qu'il eût été difficile que la premiere ne m'eût merveilleusement satisfait.

Horat. sat. 2. lib. 2.

Iejunus raro stomachus vulgaria temnit.

A peine puis-je croire pourtant que je sois obligé d'en venir là. Aiant vous de mon côté & ceux, que vous me nommés, je suis trop fort pour rien apprehender. Les cent bouches de la Renommée ne donnent pas ce que les vôtres distribuent, & qui a pour lui leur estime, se peut vanter de posseder la générale, parce que leur suffrage n'est jamais démenti, que par ceux, qui ont renoncé au

ſens commun. Je plaindrois beaucoup au contraire celui, qui me fait dire tout ceci en ſa faveur, & je me plaindrois moi-même en tenant ſon parti, ſi vous nous euſſiés été contraires, n'y aiant point de marque plus certaine d'une reprobation univerſelle, que de n'être pas eſtimé de vous autres, quelque petit nombre que vous ſoiés. Au ſurplus ne ſont-ce pas de plaiſans reproches que ceux de ces Meſſieurs les difficiles, quand ils accuſent un livre d'être trop poli, & trop ajûſté, auſſi-bien que de dire trop de belles choſes, qui accablent, comme le fut celui qu'on étouffa ſous une montagne de roſes & de violettes? Je tiens qu'on ne ſe doit jamais facher lors qu'on eſt repris avec quelque ſujet, & à bonne intention; non plus que de voir battre ſes habits pour en faire ſortir quelque ordure. Mais ne peut-on pas comparer ce qu'ils diſent aux invectives de Marſias contre Apollon, qu'il penſoit bien diffamer, en lui imputant, qu'il faiſoit le beau avec ſa friſure & ſes habits curieux, au même tems que ce pauvre joüeur de flutes paroiſſoit devant les Muſes ſi negligé, & ſi affreux, qu'il leur faiſoit preſque peur, *hiſpidus*, *illutibarbus*, *ſpinis & pilis obſitus*, comme Apulée le décrit. Certes nous devons imiter ces ſavan-

tes filles, qui se moquèrent de ce genre de reproches, qui tournoient à l'avantage d'Apollon: *risere Musæ cum audirent hoc genus crimina, sapienti exoptanda, Apollini objectata.* *in Flor.*

Vous pouvés juger par la presse que je me suis faite de lire ce beau livre, & par le grand goût que j'y ai trouvé, si vous n'avés par fort bien fait de me l'envoier seul, & de remettre à une autre fois le present que vous me voulés encore faire, de celui, dont vous me dites que la lecture vous tient présentement attaché. Ce sera un second mets, qui viendra bien plus à propos à quelque tems d'ici, que j'aurai l'appetit plus ouvert, & moins préoccupé par tant de friandes & de succulentes viandes, dont le premier est rempli. Car on peut dire, que deux belles & utiles lectures sont quelquefois comme deux dinets en un même jour, qui donnent quelque peine, tant parce que les meilleurs repas ne doivent pas être doublés de la sorte, qu'à cause qu'on s'ennuye même de plus agréables choses: l'esprit n'étant souvent pas moins travaillé par de semblables excès, que le corps par la satieté & par le trop grand nombre d'alimens. Je vous tiens ce propos d'autant plus volontiers, que j'ai souvent imputé à Pallas vôtre

couleur pâle, & que vous avés le defaut, dont Seneque accuse ce grand Orateur Porcius Latro, de n'avoir pas sû se commander dans ses études, qu'il embrassoit avec trop d'ardeur & trop d'assiduité : *Nesciebat dispensare vires suas, sed immoderati adversum se imperii fuit, ideoque studium ejus prohiberi debebat, quia regi non poterat.* Pref. l.1. contr. Je vous conjure donc d'user quelquefois des reâlches, qu'il se donnoit, & de ces remises, dont il usoit, qui ne lui étoient pas moins avantageuses que ses plus grandes travaux, *ut non tantum nihil perdidisse, sed multum acquisivisse desidia videretur.* Peutêtre me voudrés-vous repartir, que je ne pratique pas fort bien le précepte, que je me mêle de vous donner, mais faites ce que le Prédicateur vous dit sans *epiloguer* sur ses actions, & vous obeïrés à l'Evangile. Pour vous en parler sainement, je corrige mon intempérance à l'égard des livres, autant qu'il m'est possible. Mais je vous avouë que leur lecture, & les petites réflexions que j'y fais, me sont si douces, que je renoncerois aussitôt à la vie qu'à un si agréable passe-tems. J'aime mieux vous expliquer toute ma pensée là dessus en des termes étrangers, qui seront ceux de Ciceron, qu'en nôtre langue, où je Orat. pro Arch. craindrois d'irriter les Fées. *Ego vero fateor*

me his studiis esse deditum; cæteros pudeat, si qui ita se literis abdiderunt, ut nihil possint ex iis, neque ad communem afferre fructum, neque in aspectum lucemque proferre. Tant y a que s'il est vrai, que l'on conserve en l'autre monde quelques unes des habitudes qu'on a puissamment contractées en celui-ci; & si Virgile a eu raison de représenter selon cette doctrine, le cocher de Priam, qui se plaisoit encore dans les champs Elisées à tenir le foüet, & à conduire un chariot,

6. Æn. *Idæumque etiam currus, etiam arma tenentem:*

ne doutés point que vous ne m'y voyiés aussi quelque jour un livre au poing, & une plume assez mal taillée à la main.

DU

PRIX DE LA SCEPTIQUE.

LETTRE CXXIV.

MONSIEUR,

Les Philosophes Dogmatiques ont beau definir leur profession, la science des cho

ses divines, & des humaines, prétendant, qu'elle agit sur eux comme Pallas dans Homere sur Diomede, quand elle lui éclaircit la vuë pour lui faire reconnoitre les hommes & les Dieux. Ce que nous ne savons que par le moien de la Philosophie, lors qu'elle conduit seule nôtre raisonnement, est sujet à mille doutes, &, si je ne dis pas que toutes choses sont alors incertaines, pour le moins crois-je qu'on peut soûtenir avec Carneade, qu'elles nous sont incompréhensibles. La vérité constante, selon Platon même, est reservée pour le monde intelligible; quant au nôtre, qui est le sensible, il faut, qu'il se contente de l'opinion, dont nôtre esprit ne peut tirer de certaines conclusions. C'est pourquoi je vous avouërai franchement, que de tous les attributs donnés à beaucoup de Docteurs dans toute sorte de professions, je n'en vois point de moins à mon grè que celui de *Doctor resolutus*, dont l'Ecole Angloise a pensée honorer son *Ioannem Baconthorpium Oxoniensem professorem.* Cet autre d'Alexandre Alés, surnommé *Doctor irrefragabilis*, n'est pas non plus à mon goût. Et je lis plus volontiers que Rabbi Moses Maymonides soit designé par le titre de *Doctor perplexorum*, que Thomas Domus par celui de *Doctor verita-*

tis. L'epithete d'*Idiot* ne me plairoit pas auſſi, quoique nous ne connoiſſions, que par lui un Pere de l'Egliſe, qui ſe le donna par humilité. Mais j'eſtime beaucoup celui de *Speculator*, qui n'a rien d'orgueilleux, ni de decisif, & que les Juriſconſultes attribuent à Durandus, comme les Médecins l'ont donné à Gentilis Fulginas, grand ſectateur d'Avicenne. Car enfin que nous peuvent donner nos plus frequentes & nos plus profondes études, que des ſpeculations imparfaites? que nous corrigeons ſucceſſivement les unes par les autres, & qui ne nous font rien approuver ſi fortement un jour, que nous ne l'improuvions encore plus determinément le lendemain, ſans ſavoir la plûpart du tems à quoi nous reſoudre.

Vous voiés que je ne fais pas difficulté de vous faire paroitre, comme je préfere toûjours les ſuſpenſions d'eſprit de la Sceptique, *quo genere philoſophari & caute indocti poſſint, & docti glorioſe*, à la plûpart des axiomes affirmatifs, que debitent les autres ſectes. En effet je tiens celle-ci, bien entenduë, & accompagnée du reſpect, qu'elle doit à tout ce dont il n'eſt pas permis de douter, la plus recevable qu'on puiſſe ſuivre; ne fût-ce qu'à cauſe qu'elle poſſede cet avantage, d'être la

Cæcil. apud Minut. in Octav.

plus tranquille. Elles ſont toutes contentieuſes, & ſe déchirent les unes les autres, n'étant pas même en paix chacune chez ſoi; cependant que l'Epoque ſeule ſe riant de leurs animoſités, conſidere leurs diſputes ſans s'émouvoir, & trouve le repos entre elles, & dans ſoi-même, par ſa modeſte retenuë, & par cette *aphaſie*, dont elle fait profeſſion, qui l'empêche de prendre préciſément ou irrevocablement aucun de leurs partis. O l'heureux poſte d'eſprit à qui s'y peut mettre de bonne ſorte. Car ne peut-on pas ſoûtenir avec beaucoup d'apparence, quoique ſans opiniâtreté, que comme les Vertus Morales conſiſtent dans une certaine médiocrité qui fait un milieu entre deux extrémes, la liberalité, par exemple, ſe trouvant toûjours entre la prodigalité, & l'avarice; les Vertus intellectuelles ſont de même, ce qui fait que la véritable & plus haute ſcience, s'il y en a, ſe rencontre entre la vanité des Dogmatiques qui affirment tout, prétendant de ſavoir exactement bien toutes choſes, & l'ignorance parfaite des Idiots, qui ne comprennent rien. Selon cela les doutes de la Sceptique établiront le milieu de la vertu intellectuelle, examinant les raiſons qui propoſent de tous côtés, ſans rien déterminer que ſur

le vraiſemblable ſeulement, & avec ſa ſuſpenſion ordinaire. Mais parce que ce milieu Sceptique eſt un milieu de raiſon, & plûtôt Géometrique, comme parle l'Ecole, qu'Arithmeticien; l'indétermination de l'Epoque n'eſt pas ſi éloignée de l'affirmation des Pédans, bien qu'elle le ſoit grandement, que de l'ignorance honteuſe & brutale des Idiots; De même qu'on veut que la vaillance, qui fait, comme vertu, un milieu moral, approche plus de la temérité, que de la poltronnerie, ces deux établiſſant les extrémités oppoſées qu'elle diviſe.

Je vous dirai de plus, que ſelon ma façon de concevoir, les Sceptiques ont une merveilleuſe reſſemblance à ces animaux, qu'on nomme *amphibies*, parce qu'ils paſſent d'un élement à l'autre ſans s'incommoder, & ſans ſe faire aucun préjudice. Ces indifférens prennent de même les opinions tantôt des uns, tantôt des autres, ſelon qu'elles leur paroiſſent plus ou moins vraiſemblables, quoique toûjours ſans partialité, & ſans s'aſtreindre à l'égard de l'avenir plus à l'un qu'à l'autre partie. Par ce moien ils s'accommodent paiſiblement par tout, où ils trouvent non pas le vrai, ni le certain, mais ſeulement les apparences d'un diſcours raiſonnable.

Mon

Mon dessein n'est donc pas de favoriser une ignorance grossiere, ni de faire préjudice à ceux, qui par une application loüable, comme est la vôtre, s'instruisent autant qu'ils peuvent de ce que l'étude & les livres semblent promettre aux personnes, qui s'y adonnent. Nous naissons tous naturellement ignorans; & en effet il n'y a que le Soleil, qui soit originairement lumineux; de sorte, que nous ne saurions donner trop de tems à dissiper, autant qu'il est possible, les ténebres spirituelles, qui nous environnent. Mais c'est une grande vanité de croire, que nous aions assez de forces pour nous tirer de nous mêmes d'une obscurité si invincible, & pour nous produire ou avancer jusqu'au plein jour de la vérité. Il n'y a que celle, que le Ciel nous revele, qui se manifeste par une grace speciale, & c'est assez, humainement parlant, se mettre au dessus non seulement des plus ignorans, mais encore des plus savans, d'acquerir par étude, & raisonnement, la connoissance de nôtre foible vûë, ou, pour mieux s'expliquer, de nôtre aveuglément naturel & de nôtre cécité spirituelle. Car il ne suffit pas, pour être Sceptique, d'être simplement ignorant. Si cela étoit, tous nos pai-

ſans, tous nos crocheteurs, & la plûpart de nos Gentilshommes, auroient droit, de ſe faire enroller dans la ſecte Ephectique, Zetetique ou Aporetique: mais permettés moi de vous dire, que je tiens pour les plus grands de tous les Maitres aux Arts, ceux, qui arrivent juſqu'à une docte & loüable ignorance, qui faiſant réflexion ſur elle même, peut remarquer ce qui l'empêche de ſavoir; & s'apperçoit au même tems de l'erreur de ceux, qui croient avoir pénétré juſqu'au fin, au pur, & au certain des choſes, parce que leur courte vûë n'a pas donné juſqu'aux raiſons de douter.

Vos Muſes n'ont pas ſujet de ſe plaindre, ſi je ne leur attribuë pas une exacte & parfaite connoiſſance exemte de tout mécompte, & ſi je les réduits à la ſeule perquiſition du vraiſemblable. Selon Platon même elles n'ont reçû leur nom que de cette curieuſe recherche, μοῦσαι ἀπὸ τῦ μῶσαι, *quod eſt inquirere*, & ſuivant cette étymologie, il n'y a point de genre de Philoſophie, qui leur doive plaire davantage, que celui, que nous venons de nommer *Zetetique*, c'eſt à dire qui s'enquête & qui s'informe de tout, ſans s'attacher inſéparablement à rien, ne voulant

pas prendre des *Phénomenes* pour des réalités, ni des apparences pour des certitudes. Toutes les autres sciences, & toutes les lettres, que ces filles du Parnasse enseignent, ne sauroient mettre nôtre ame dans une parfaite tranquillité, parce que leur Minerve même, qu'elles respectent, est souvent si peu croiable, qu'elle en a reçû des Grecs le surnom de *Apaturie*, c'est à dire d'une trompeuse, en qui l'on doit bien prendre parde de ne se pas trop fier. Et pour suivre cette sorte de *mythologie*, ne pouvons-nous pas ajoûter, que comme dans l'Astrologie la Planete de Mercure est tantôt favorable, & tantôt préjudiciable; si les lettres qu'il a inventées servent quelquefois, il en est d'autres qu'elles nous nuisent, & nous causent plus dommage que de profit. Ulysse, que Pallas aimoit si fort, & l'un des plus savans de tous les Grecs, qui entreprirent le siége de Troye, y parut encore un des plus méchans, *Virg. 6. Æn. & Ovid. 13. Metam.*

Hortator scelerum Æolides.

L'on voit assez d'hommes lettrés qui ne valent pas mieux, que ces dangereux esclaves, que Plaute nomme *literatos*, parce qu'ils avoient des lettres gravées sur le front, pour marque de leurs crimes. C'est pourquoi ceux

Lilius Gyral progy. adv. lit.

de Veletri, comme je l'aprend de leurs propres histoires, ordonnèrent, qu'aucun ne pût exercer de magistrature dans leur petite Republique, qui s'adonnât aux livres, & qui fit profession de quelque savoir.

Mais j'appréhende, que vous ne preniés pour une invective contre l'étude, ce que je vous écris seulement pour excuser l'objet particulier de la mienne, & pour rectifier la vôtre, si je pouvois. Car je serois bien fâché, qu'il vous arrivât à peu près la même chose, qu'Ariston reprochoit au même Ulysse, dont je viens de vous parler, d'avoir voulu contempler mille raretés dans le Roiaume de Pluton, sans avoir eu la curiosité d'y voir la Reine Proserpine, qui étoit néanmoins la plus considérable & la plus belle de toutes. Vous feriés presque la même faute, si donnant tout le tems, que vous emploiés aux livres, & prenant connoissance de tant de divers systemes de Philosophie, vous negligiés par prévention d'esprit, mauvaise information, ou autrement, de vous instruire avec attention de ce que la Sceptique a de rare, & l'Epoque d'avantageux sur toutes les autres façons de philosopher. Quand vous l'aurés fait, comme je vous y exhorte, nous nous

entretiendrons bien mieux de tout ce qui concerne un ſi agréable ſujet.

DES FEMMES.

LETTRE CXXV.

MONSIEUR,

La plûpart des hommes ſont de l'humeur d'Euripide, qui diſoit mille maux des femmes ſur le théatre, & ne laiſſoit pas de les careſſer autant que perſonne de ſon tems dans ſa chambre, *oderat in choro, amabat in thoro.* Je veux qu'Helene ait donné lieu à une Iliade de maux, & Penelope même à une Odyſſée d'infortunes; pour dire, que les femmes impudiques cauſent mille deſtructions, & ſouvent les plus chaſtes un nombre infini de diſgraces aux hommes: Si eſt-ce qu'à moins de s'obſtiner contre Dieu & contre la Nature, ou de ſe voir dans une froide impuiſſance, qui devroit, à ce qu'il me ſemble, obliger au ſilence; nous ſerons toûjours contraints

d'avouër, que la meilleure & la plus douce partie de nôtre âge se passe auprès de ce beau sexe, & que nous lui sommes redevables non seulement de nôtre être, mais encore de nôtre bien-être, si tant est, qu'il y en ait dans la vie. Y a-t-il rien, qui polisse davantage l'esprit des hommes, que la conservation de celles, dont nous parlons? soit que le desir de leur plaire nous rende plus ingenieux, soit que la fréquentation de personnes si aimables & si accomplies, inspire je ne sai quel air de galanterie & de perfection qu'on n'auroit jamais sans elles. C'est une chose si manifeste, & si généralement reconnuë, qu'elle donna lieu autrefois à l'hérésie des Manichéens, dont parle Théodoret, qui croioient qu'Adam n'avoit dépoüillé son humeur sauvage & presque brutale, que par l'adresse de sa femme, qui le rendit plus civil, *Evam liberasse à belluina feritate virum suum Adam.* Mais l'on accuse souvent les innocens; & ceux, qui prennent plaisir à mal-traiter les femmes, leur imputent presque toûjours des crimes, qu'elles n'ont jamais eu intention de commettre. Quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer, que de vouloir rendre Helene responsable de tous les desordres, qui arivèrent de

L. 1. fab. hær.

vant Troye en suite de son enlevement? Son propre mari l'en excuse dans le même Euripide, dont je viens de parler, reconnoissant, qu'en dépit qu'elle en eût, les Grecs & les Troyens s'étoient acharnés les uns contre les autres, par un ordre du Ciel, qui vouloit exercer dans une guerre de dix années le courage des Grecs, & les rendre capables des actions militaires, qu'ils ignoroient auparavant. D'autres ont crû, que la trop grande multitude d'hommes, dont la terre se trouvoit chargée de ce tems-là, fit que les Dieux animèrent ces peuples à s'entre-détruire, pour diminuer le nombre excessif de tant de personnes, qui n'eussent pû subsister à la longue, faute d'alimens. Il n'y a pas plus de raison à vouloir noircir la reputation d'une chaste Penelope, sur les avantures perilleuses de son mari, dont elle souffrit vertueusement une absence de vint ans, quelque chose que la fable ait inventé de cette quantité d'amans qui l'obsedoit,

In Androm.

Turba ruunt in me luxuriosa proci, *Ovid. ep.*

& de la naissance du Dieu Pan venu de leurs desordres.

Tant y a que les Poëtes & les Théologiens profanes, auteurs de l'ancienne Philosophie, n'ont rien enseigné plus précisément sous le

voile de leurs *mythologies*, que le pouvoir & le mérite d'un sexe, qui faisoit la plus grande beauté de leur Olympe, & qui obligeoit souvent leurs Dieux à quitter le Ciel pour descendre ici bas auprès de celles, dont ils n'avoient pû reconnoitre les perfections sans les aimer passionnément. Il y a trop d'exemples de cela pour s'y amuser, je vous ferai seulement souvenir de ce qu'assure Martianus Capella au commencement de sa Philologie, que Jupiter n'a point de plus grand contentement là-haut, que celui, que lui donne la conversation de sa Junon, *Nec aliquid dulcius Iovi inter æthereas voluptates una conjuge.* Il ajoûte, qu'elle obtient de lui assez souvent des choses contraires au decret des Parques, *quidquid ille ex promta sententia Parcarum pugillo asservante dictaverit, delinitum suadæ conjugis amplexibus, jussuque, removere:* Ce qui a bien du rapport aux propos, qu'elle lui tient en faveur de Turnus au dixiéme livre de l'Eneïde.

Si mihi quæ quondam fuerat, quamque esse decebat,
Vis in amore foret, non hoc mihi namque negares.

Mais Jupiter n'est pas le seul, qui ait ainsi deferé à l'amour conjugale. Le même Capella

fait voir les autres Dieux dans de pareils sentimens. Janus, dit-il, emploie tous les yeux de ses visages à contempler son Argone, *Ianus Argonam utraque miratur effigie ;* & jusqu'au bon-homme Saturne, il ne laisse pas, nonobstant sa froideur, & son chagrin ordinaire, de prendre plaisir à caresser sa Cybele. Pluton même au milieu des Enfers goûte tant de douceurs auprès des femmes, qu'outre Proserpine il s'est donné une Minthe, ou Manthe, pour concubine, que la plante qui porte ce nom nous représente. A la vérité il n'y a point de si heureux mariage au Ciel, ni en la Terre, qui ne soit sujet à quelques riottes, & même quelquefois à des divorces d'assez fâcheuse consequence. J'ai lû dans une Epigramme Grecque, que ce Jupiter, dont nous avons parlé, se vit une fois tellement persecuté par Junon, qu'il fut contraint de la chasser de l'Empyrée, & de la tenir suspenduë en l'air pour quelque tems. Ce fut peut-être alors que le témeraire Ixion embrassa pour elle la nuë, qui produisit les premiers Centaures. Voilà pour ce qui touche le Ciel. Une réverie des Rabins vous fera voir la même chose au plus ancien & plus important de tous les mariages de la terre, qui fut celui de nôtre pre-

mier pere. Ils assurent, qu'Adam fut separé d'Eve par l'espace de cent trente ans, durant lequel ne se pouvant passer de l'agréable compagnie des femmes, il se divertit avec une Naama, & trois autres, qui eurent des enfans de lui appellés Demons.

Laissons ces chimieres, pour examiner quelques reproches, qu'on fait plus serieusement à celles, dont vous me nommés le passionné protecteur. L'on veut qu'elles aient naturellement l'esprit porté au mal, de sorte, que si Laberius en est crû, une femme étant seule n'a jmaais que de mauvaises pensées,

Mulier quæ sola cogitat, male cogitat.

In Phœnis. Et je me souviens d'assez d'autres invectives semblables, aussi bien que de l'animosité d'Hippolyte dans Euripide, contre toutes celles, qui se piquent d'avoir plus d'esprit que les autres. Cependant il faut renoncer au sens commun, ou reconnoitre avec Plutarque qu'elles ont les mêmes vertus que nous, & que la distinction du sexe ne se trouvant pas dans les esprits, le leur est aussi capable d'aprendre & de raisonner que celui des hommes. L'on voit même dans mille familles ce qu'on remarque en beaucoup de plantes & d'animaux, & que Mesué observe particulierement en l'Agaric, *L. 2. de medic. c. 3.*

que la femelle y vaut ſans comparaiſon mieux que le mâle. C'eſt dónc une ſentence indigne de Thucydide, que la plus grande loüange d'une femme, ſoit qu'on ne parle d'elle ni en bien ni en mal. Et l'opinion de Xenophon n'eſt pas plus ſoûtenable, que pour rendre un mariage heureux, l'épouſée doive entrer dans la maiſon de ſon mari, n'aiant vû, ni ouï que très peu de choſes, c'eſt à dire, avec la moindre connoiſſance des affaires du monde, qu'il eſt poſſible. Je ſai bien, qu'il ſe trouve des coquettes, qui décréditent merveilleuſement les plus vertueuſes; *novimus mores turpiſſimarum fœminarum, ut oderint puerperia, ut filios velut indices ætatis ſuæ abominentur*; & vous en connoiſſés une, qui ne feindroit point de cajoller effrontément ſon mari, comme fait Venus le ſien dans le huitiéme livre de l'Eneïde. Après l'avoir nommé ſon très cher Epoux, & ſa ſainte Divinité; *cariſſime conjux, ſanctum mihi numen*, elle n'a point de honte de lui demander des armes pour un fils, qu'elle avoit eu, s'étant honteuſement proſtituée.

Arma rogo genitrix nato.

En vérité c'eſt avoir bien fait banqueroute à la pudeur ſi l'on ne veut dire que ce qui ſe paſſe entre les Dieux, ne ſe doit pas examiner à

L. 8. c. 16. nôtre mode. Pline assure, que la Lionne s'étant laissée couvrir par le Pard, se lave incontinent après, afin de perdre l'odeur, qu'il lui a communiquée, craignant que le Lion ne reconnoisse par là son adultere: Et il y a des femmes assez hardies (je ne veux rien dire de pis) pour faire gloire de leurs galans, & pour ne se soucier pas beaucoup que leurs maris prennent connoissance de leurs débauches. Seroient-ce point de semblables actions qui auroient mis le nom des femmes parmi les Tartares entre les choses sales, & qui ne se doivent jamais prononcer, ni écrire? Au lieu de dire une fille, ou une femme, ils emploient d'autres dictions, & disent une voilée, & une mere de famille. Je l'aprens de la véritable histoire de Tamerlan, traduite depuis peu d'Arabe en nôtre langue, & qui porte, que ce Prince belliqueux protesta, que Bajazet devoit avoir perdu le sens, & être un fou parfait, de lui avoir écrit le mot de femme dans une de ses lettres. Cet usage néanmoins ne peut passer que pour une barbarie, & une injustice toute pure, qui condanneroit les plus beaux ouvrages de Dieu & de la Nature, comme sujets, autant qu'il s'en voit, à plusieurs inconveniens, aussi bien que nôtre humanité

confidérée dans l'un & dans l'autre fexe. Celui des femmes, dites-vous, eft fans difficulté le plus infirme d'efprit auffi bien que de corps; ce qui les rend fi changeantes, qu'on ne fauroit tenir de méfure certaine avec elles, fi l'on ne s'accommode à toutes leurs inconftances. Mais que diriés-vous fi ce que vous prenés pour un defaut, étoit une marque de l'excellence de leur ame? En effet tout changement n'eft pas abfolument à blâmer, comme vous le préfuppofés. Les Grecs ont dit proverbialement, qu'il n'y avoit rien de plus agréable, μεταβολὴ παντων γλυκύ. La couleur blanche, qui eft la premiere & la plus eftimable de toutes, eft encore la plus fufceptible, d'autant qu'il y en a d'autres. Et l'eau la plus recherchée, pour être la plus pure, reçoit le mieux toute forte de faveurs. Y a-t-il rien de plus promt, ou de plus changeant que la face du Ciel? Ne blâmés donc pas ce qui participe de fa Nature, & faites fceptiquement vôtre compte qu'il n'y a que les mutations déreglées, & defordonnées, qu'on doit reprendre aux femmes non plus qu'aux hommes. *Eurip. in Orefte.*

Nous nous accorderons mieux au fujet de ce plaifant mariage, que vous dites fi bien

qui méritoit un bon charivari. Mais je passe plu outre que vous, car je suis persuadé que les loi devroient reprimer l'intemperance de ces vieilles, qui reçoivent dans leur lit des jeunes hommes, qui pourroient être leurs petits fils, *est quædam etiam nubendi impudicitia*; & je ne blâme pas moins l'avarice honteuse de ceux qui n'épousent ces décrepités, que pour se prévaloir de leurs biens. Si les Ephores furent hautement loüés d'avoir condanné à l'amende quelques Spartiates, qui aiant recherché en mariage les filles de Lysandre comme riches, n'en voulurent plus après sa mort, qui fit connoitre leur pauvreté; que ne devons-nous point penser de ceux, dont nous parlons? Certes les bonnes mœurs sont en quelque façon offensées de tous côtés par de si disproportionnés accouplemens. L'entremetteur de celui, dont vous m'écrivés, peut passer pour un vrai Mezence, qui s'est plû à lier un cadavre avec un corps vivant.

Quint. in dec.

Componens manibusque manus, atque oribus ora;
Tormenti genus.

Virg. 8. Æn.

Et si ce jeune marié n'a voulu expier ses fautes passées, en prenant une si laide & si vieille femme, je le trouve inexcusable. Sans

doute que comme bon Chrétien il a voulu s'apprivoiser avec la mort, & l'envisager souvent. Jugés quelle peut être sa mortification, puisque dans les mariages, que l'âge a le mieux assortis, il se trouve tant de dégoûts inévitables; *sive non habet omne quod licet voluptatem, seu continuis vicina satietas, sive durum est quod necesse est*, comme ce Declamateur Romain l'a si bien observé. Quint. Les plus agréables personnes à nos yeux contractent bientôt des rides, qui convertissent l'amour, que nous avions pour elles en une espece d'amitié, dont tout le soûtien n'est fondé que sur l'imagination de ce qu'elles ont été, & sur la mémoire du passé; *inter pares quoque annos citius fœmina senescit, neque amatur anus uxor nisi memoria.* Tout l'avantage qu'aura ce malheureux, c'est qu'apparemment il vivra sans jalousie, & qu'on ne lui demandera jamais sa femme à prêter, comme Hortensius fit à Caton sa Martia, qu'il lui accorda pour en tirer lignée. Car quant à Socrate, que Tertullien accuse, d'avoir été aussi facile à communiquer les siennes à ses amis, c'est un article, que je mets au rang des hérésies ou des opinions erronées, qu'on lui reproche. Agathias pourtant parle d'un Astrologue nommé L. 2. hist.

Pambecus, d'aussi bonne humeur & d'aussi facile convention, que pouvoit être Caton, puisqu'il fit par interêt, & par vanité, ce que le Romain faisoit par amitié & par philosophie. Ce Judiciaire aiant reconnu dans le cours des Astres, selon cet Historien, qu'un Sasanus devoit engendrer un grand Monarque, il lui prostitua sa femme, qui devint grosse d'Artaxerxes, celui, qui rendit aux Perses la Monarchie, que les Parthes leur avoient enlevée. En vérité de tels exemples semblent un peu extravagans, sur tout en Caton, que tous ceux de son siécle, & Ciceron entre autres, ne se lassent jamais d'exalter: *Heros ille noster Cato, qui mihi unus est pro centum millibus.* Seneque, un peu de tems après, lui donne un merveilleux éloge, le proposant pour le plus grand & le plus parfait patron de bien vivre & de bien mourir, qu'on se puisse représenter. *Marcus Cato solus maximum vivendi moriendique exemplum.* Et néanmoins ce même Caton abandonne sa femme à son ami, & ce que je trouve encore plus sujet à être blâmé, il la reprend après la mort d'Hortensius, qui l'avoit rendue fort riche, la laissant son heritiere. Avoüons, que les femmes font faire quelquefois d'étran-

L. 1. ep. 17. ad Att. & l. 2. ep. 3.

Suas. 6.

ges

ges bévûës aux hommes de la plus haute estime. Plutarque n'a pû s'empêcher d'écrire, que les dernieres nôces de l'ainé des Catons (pour ne sortir point de cette illustre famille) appellé par Ciceron *Cato Major*, le diffamèrent merveilleusement, aiant troublé toute sa maison par la prise d'une jeune femme dans un âge trop avancé. Peutêtre, que la facilité de Caton d'Utique eût eu bonne grace dans une République de Platon; mais véritablement dans la Romaine, & au tems où ce Caton vivoit, c'est une chose extraordinairement remarquable. Ne nous étonnons pourtant de rien, outre les lieux, où la communauté des femmes est établie, des Rélations recentes nous en font voir, où l'on permet à chaque femme d'avoir plusieurs maris. Cela se pratique au Royaume de Calecut vers le Levant, & à l'opposite au Bresil parmi la nation des Pehuares; outre que la même chose étoit autrefois en usage dans quelques-unes des Canaries, à ce que porte leur Histoire, & la moderne des Antilles.

DE
LA DIFFERENCE
DES ESPRITS

LETTRE CXXVI.

MONSIEUR,

Je ne sai, si nous ne pouvons point nous plaindre aujourd'hui avec plus de raison que Dion Chrysostome n'en avoit de son tems, de voir le nom de la Philosophie si avili, qu'elle n'a plus rien de cette dignité, qui la faisoit autrefois respecter de tout le monde. Il est de nos Philosophes, dit-il, comme des hibous de ce siécle, qui ont bien encore la forme & le plumage de l'ancien hibou de l'Apologue, mais qui ont perdu ce grand esprit, & cette rare prudence, qui le rendoit si célebre. L'on voit assez de gens, ajoûte-t-il, qui portent la barbe & le manteau comme Socrate ou qui cheminent avec le bâton et le bissac à la façon de Diogene; le malheur est qu'ils n'ont pas la moindre teinture de vertus, qui accompagnoient ces premiers Philosophes. C'est en-

Orat. 72.

core ce que reprochoit aux Atheniens un Menedemus, remarquant, qu'ils avoient eu dans le commencement des Sages parmi eux, que les Philosophes leur avoient succedé, & qu'enfin de miserables Sophistes, qu'il appelloit Idiots, étoient entrés en la place des uns & des autres sans aucune solidité de raisonnement. Certes le tems, qui a coulé depuis celui de Dion & de Menedemus, n'a pas rendu la condition du nôtre meilleure; l'on pourroit au contraire rencherir de beaucoup pardessus leur complainte, & nous ne ferons, de dessein, injure à personne, quand nous reconnoitrons ingenument, que presque toute nôtre Philosophie est reduite à de miserables ergoteries, qui n'ont jamais rendu, qui que ce soit, ni meilleur, ni plus savant qu'il étoit avant qu'il les eût apprises.

Ce n'est pas que je croie, que nos esprits, non plus que nos corps aillent diminuant, ni qu'ils soient autres, que les pouvoient avoir ces premiers Grecs dont la mémoire nous est en si grande véneration. Comme la stature de Pythagore, ni de Democrite, selon toute apparence n'excedoit pas la nôtre; je pense qu'il se trouveroit parmi nous des Ames aussi élevées que la leur, si nous recevions la même institution qu'eux, si le tems où nous vi-

vons étoit diſpoſé comme le leur, & ſur tout ſi nous avions la même liberté de raiſonner, qu'ils ſe donnoient, ſans être aſſervis à de certains principes, & à de particuliers ſyſtemes, qui captivant l'eſprit, lui font perdre ce qu'il a de plus généreux. L'Ecole commence à nous rendre eſclaves; l'interêt de la fortune continuë, & il ſe trouve à préſent toûjours quelque choſe, qui retient les plus hardis & les plus clairvoians.

Horat. ſat. 2. l. 2. *Atque affigit humo divinæ particulam auræ.*

A cela près nos ames ſont dans la plus commune opinion tellement égales qu'il n'y a que les organes du corps, qui les diſtinguent. Elles agiſſent avec plus ou moins de perfection, ſelon qu'ils ſont bien ou mieux diſpoſés, de même que le reſonnement de la flûte dépend de la qualité du bois, dont elle eſt, & d'avoir ſes trous percés comme il faut. J'en parle ainſi ſans rien déterminer, car je ſai bien que l'inégalité des ames eſt ſoutenuë par de ſi grands auteurs, que Cajetan maintient, qu'il faut être aveugle, pour douter que Saint Thomas ne l'ait pas crûë; à quoi Scotus répond qu'il eſt donc aveugle avec beaucoup d'autres. Tant y a qu'à l'égard des operations de l'eſprit l'on en a toûjours remarqué de trois ſortes, qu'on peut comparer à celle d'autant d'oiſeaux

différens. Les uns se plaisent à s'élancer jusqu'au plus haut de l'air; d'autres ne s'élevent que fort peu de la terre, ou ne sautent que de branche en branche; & la troisiéme espece est de ceux, qui volent dans le milieu que les premiers abandonnent; & où les seconds ne peuvent arriver. Je vous laisserai faire la reduction de cette comparaison, pour ajoûter quelque chose à ce propos, puisque sans y penser j'en fais tout le sujet de ma lettre.

L'on peut observer dans le globe intellectuel ce qui se voit au materiel, où les terres ne sont pas toutes d'un même rapport;

Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho. Virg. 2. Georg.

La mer n'est pas aussi également poissonneuse par tout, & selon l'observation d'Horace ses conques de prix sont différentes selon lès lieux.

Murice Bajano melior Lucrina Peloris,
Ostrea Circæis, Miseno oriuntur Echini, Hor. sat. 4. l. 2.
Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.

L'esprit des hommes tient beaucoup de cette diversité, & pour l'ordinaire ceux d'une region l'ont plus pesant, ou plus subtil, qu'il ne paroit aux personnes d'une autre contrée; ce qui fait dire d'un lourdaut au même Poëte,

Bœotum in crasso jurares aëre natum. Ep. . l. 2.

Cela eſt ſi conforme à ce que la Nature pratique par tout, que les Elephans pris dans des lieux marécageux ſont indociles & legers d'eſprit, pour uſer des termes de Philoſtrate; ceux des montagnes quittent difficilement leur ferocité, & il n'y a que les Elephans de campagne qui deviennent aiſément traitables, & qui faſſent paroitre de ces actions ſpirituelles, dont l'on dit tant de merveilles. Ceux des Indes Orientales ont d'autre part un avantage nonpareil en tout ce qui les fait eſtimer, ſur les Africains, qu'on veut même qui reſpectent les premiers. Mais quoiqu'il ſoit preſque conſtant, que la poſition des lieux, & les climats différens cauſent cette varieté d'eſprits, dont nous parlons, en quoi l'on ſuppoſe que les païs chauds aient un grand avantage pour les perfectionner, ſur ceux qui ſouffrent les longues & aſpres froidures: Si eſt-ce que par un privilège particulier il ſemble que Dieu & la Nature ſe plaiſent à faire voir quelquefois dans ces derniers, des eſprits qui ſurpaſſent de beaucoup les autres, qui ont eu apparemment le Ciel plus favorable. Ainſi dans l'ordre accoutumé des choſes, quoique les métaux ſoient plus priſés & d'un dégré plus parfait, que ne ſont les pierres; il ſe voit néanmoins que la pierre précieuſe, comme eſt le

L. 2. de vita Apoll. c. 7.

diamant, a plus d'estime & de valeur que l'or même, le premier des métaux.

De quelque cause que procede cette varieté d'esprits, elle est telle que la couleur des corps blancs, ou mores, ne les distingue point tant, encore qu'on les ait voulu faire différer d'espece; que la promtitude ou vivacité de ces mêmes esprits, & leur pesanteur ou stupidité, établit entre eux une diversité remarquable. Je dirai bien plus, elle est telle qu'on voit quelquefois des animaux, qui approchent plus près du raisonnable, que plusieurs hommes. Et certainement si nous ne sommes principalement tels que par la forme qui donne l'être à toutes choses, & si l'esprit qui est nôtre forme, doit concevoir & enfanter par le moien de ses réflexions, de son discours, & des méditations qui lui sont propres, puisque son nom Latin, *Ingenium*, est fondé sur cette sorte de génération: Ne pouvons nous pas soûtenir, que les esprits Eunuques, & qui n'engendent point, parce qu'ils n'ont nulle chaleur naturelle, qui puisse produire la moindre pensée de considération, ne méritent pas, qu'on donne le nom d'hommes à ceux qui les possedent. En vérité il s'en trouve dont la seule Foi nous peut faire croire l'ame immortelle, tant ils approchent de

à generando.

la bête. On leur peut donner pour devise le
Sap. c. 5. mot de l'Ecriture, *Sol sapientiæ non est ortus nobis*. Qu'ils se promenent hardiment à découvert, jamais ce soleil, ni autre, ne leur échauffera la cervelle, *si puo dar loro nel capo, ma no nel cervello*. Et l'on se doit assurer, que plus ils seront en terre, plus à la mode des raves ils deviendront grossiers & materiels.
De Provid. C'est ce qui a fait prononcer à Seneque si gentiment, que le veiller de telles personnes étoit semblable au dormir des autres, & que leur esprit devoit être composé d'Elemens fainéans ou sans action; *languida ingenia & in somnum itura, aut in vigiliam somno simillimam, inertibus nectuntur elementis*. Le Poëte Palingenius par ce seul vers,

Quam multæ pecudes humano in corpore vivunt,

s'est encore expliqué plus hardiment là dessus.

A l'égard des esprits subtils, éveillés, & agissans, qu'on peut appeller les Antipodes de ceux, dont nous venons de parler, il s'en trouve par tout, & en tout tems, qui ont ce que l'Empereur Auguste attribuoit à Vinicius, *ingenium in numerato*. Seneque lui donne aussi ce grand avantage, d'avoir reconnu d'abord tout ce qu'il falloit penser des
Sen. in cont. choses qu'on lui proposoit; *quicquid longa co-*

gitatio illi præstitura erat, *prima intentio animi dabat.* Certes c'est être heureusement venu au monde, & avec les bonnes graces de la Nature, que de tenir d'elle une naissance si privilegiée. Mais il arrive quelquefois que ceux, qui ont tant de cette lumiere purifiée, qu'Héraclite nommoit une splendeur seche, & qui fait discerner aux ames de la premiere classe toutes choses presque en un instant, s'évaporent aisément, & donnent jusques dans le vuide. L'Italien dit, *chitroppo s'assotiglia, si scavezza.* En effet, comme la pesanteur des esprits trop materiels choque tout le monde, la promtitude & la penetration de ceux-ci aprête quelquefois à rire, lors qu'ils deviennent si subtils, qu'ils s'alambiquent & s'en vont en fumée. C'est à quoi sont fort sujets ceux, qu'on voit paroitre avec éclat avant le tems. Les fleurs, qui s'épanouïssent trop tôt, s'évanouïssent en un instant. Et l'on ne remarque point de nos premiers fruits du Printems qui durent jusqu'à l'arriere-saison. Le proverbe Espagnol a son rapport à cela, quand il assure, qu'il vaut bien mieux être Meurier, qu'Amendier, ou Abricotier, *antes Moral que Almendro.* Cependant comme il y a des rivieres qui ne sont jamais tant de bien, que quand elles dé-

bordent, il ſe trouve de certains genies, qui paſſent pour excellens, dont tout le bon, & le rare, conſiſte dans le tranſport, & dans l'excès. Vous en connoiſſés un de cette trempe, que vous avés en vain tâché de moderer, & j'en admire ſouvent un autre, de qui l'ame ſemble avoir été faite pour un autre corps que le ſien, tant toutes ſes inclinations, & ſes emportemens ordinaires, vont à le ruïner. Je m'aſſure donc, que vous préfereriés à cette grande & prématurée vivacité, la peſanteur des premieres années de Xenocrate & de Cleanthe. Le premier étoit ſi tardif, que Platon ſon précepteur le nommoit l'âne de ſon Academie. Et le dernier ne fut pas mieux traité par Zenon ſous ſes Portiques. Si eſt-ce que l'un & l'autre reüſſirent de ſorte, qu'ils furent des plus grands Philoſophes de leur ſiécle.

D. Laërt.



Imprimé à PFOERTEN,

Chez Erdmann Christofle Beneke.

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome VII. Partie II.



avec Privilèges.

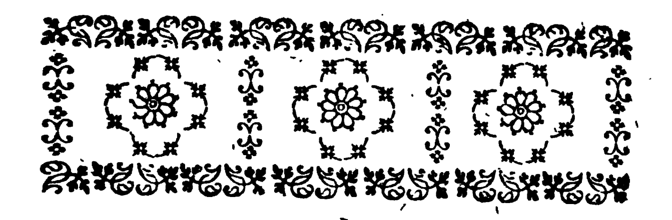
imprimé à Pfœrten,

& se trouve à Dresde

chez Michel Groell.

MDCCLIX.

DERNIERS
PETITS TRAITES,
EN FORME
DE
LETTRES
ECRITES
A
DIVERSES PERSONNES
STUDIEUSES.



A

MONSIEUR
FRERE UNIQUE DU ROI.



MONSEIGNEUR,

Quoique je compte entre mes plus grandes disgraces celle de ne m'être pas trouvé à la suite de vôtre Cour durant le plus long de tous ses voiages, cela n'empêche pas, que je ne me sente obligé de remercier vôtre Bonté, comme d'une grace singuliere, d'avoir consideré ma caducité, pour me dispenser d'une chose, qu'elle jugeoit très bien être au dessus de mes forces. Cependant pour ne demeurer pas du tout inutile à vô-

tre service, je me suis avisé d'écrire ces derniers petits Traités, me souvenant, que quelques-uns de ceux, qui les ont précedés ne vous ont pas deplû; & j'ai crû même, que le lustre avec la regularité de l'impression pourroient vous en rendre la lecture plus agréable. Je prens donc la liberté de vous les addresser, quelques mal polis qu'ils soient, & peu dignes par consequent de vous être présentés; dans l'assurance où je suis de vôtre Générosité, qui ne méprise jamais ce qu'un cœur plein de zéle & de respect, comme est le mien, lui peut offrir. Il me seroit encore aisé, MONSEIGNEUR, *d'excuser ma hardiesse, sur la nécessité où m'ont mis vos Bienfaits d'en publier ici la reconnoissance, puisque je ne puis autrement la témoigner. Mais outre la crainte, que je dois avoir de vous deplaire pour peu que j'entamasse cette matiere, (pensée si vraie, que toute ordinaire qu'elle est je suis contraint de l'emploier ici) je sens bien d'ailleurs, qu'il me seroit impossible de donner à mon expression tout le sens, & toute l'étenduë de mon imagination, qui conçoit sans doute beaucoup plus de choses sur ce sujet, que je n'en puis écrire, quand vous me permettriés de le faire. J'ai aussi appris d'une langue que vous vous étes depuis peu renduë aussi familiere que la Françoise, qu'une obligation moindre que la mienne peut néanmoins par sa gran-*

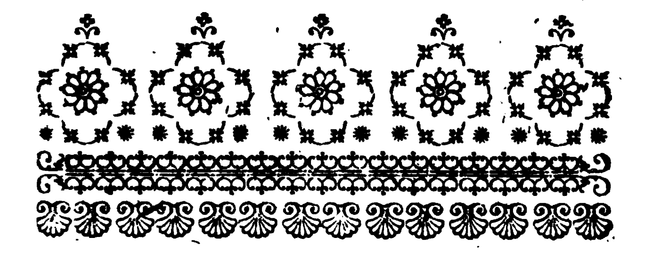
deur exemter celui qui la reçoit de la reconnoitre autrement que du cœur, mercedes y beneficios tales, à fuerça de grandes, desobligan la recompensa. *Ainsi*, MONSEIGNEUR, *je trouverois facilement un prétexte specieux au silence que je m'impose là dessus. Si est-ce que j'aime mieux en parler avec plus de conscience, & avouër ingenument, que rien ne m'empêche de représenter ici, puisque c'en seroit le lieu, l'excellence de vôtre Genie, & les rares vertus où il vous porte, que l'impuissance de m'en pouvoir bien acquiter. En effet, je me trouve dans une condition du tout opposée à celle de l'incomparable Capitaine & Philosophe Grec, dont vous avés si souvent admiré la conduite dans sa retraite de Perse. Il avoit toutes les connoissances requises, & particulierement toute l'éloquence nécessaire à décrire un grand Monarque; mais n'en voiant point de son tems qui lui pût servir de modele, il fut reduit à nous former dans son premier Cyrus l'idée qu'il avoit concûë d'un Souverain tel qu'il doit être. Je possede tout au contraire en vôtre Roiale personne un exemplaire parfait d'un Prince très accompli; mais n'aiant ni la science, ni la plume de Xenophon, pour mettre au jour avec succès un si excellent portrait, je me sens obligé à me taire, n'appercevant que ce qui est même au dessus de mes for-*

ces, ne laisse pas d'être au dessous de vôtre mérite. Je n'ajoûte donc rien, MONSEIGNEUR, *à cette petite dedicace, qu'une protestation sincere, que pendent ce peu de jours, qui me restent, si je ne suis assez spirituel, ou assez heureux, pour prévenir toutes vos volontes, je les suivrai du moins autant qu'il me sera possible, & avec toute l'exactitude que doit avoir une personne de mon âge, qui ne souhaite presque plus rien en ce monde, que de pouvoir se faire connoître jusqu'au dernier moment de sa vie,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble, très obeïssant
& très fidele serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



DE LA PAIX.

LETTRE CXXVII.

MONSIEUR,

Quoique l'ardeur de combattre eût plus de pouvoir sur l'esprit de Scipion que les meilleures raisons d'Annibal, tout le monde n'a pas laissé d'approuver celle-ci, qu'une paix certaine vaut beaucoup mieux qu'une victoire esperée. En effet, il n'y a rien qui soit attendu, qui ne soit encore douteux, & par consequent qui puisse passer comme tel, pour un bien réel, de quelque agrément qu'il flate nôtre imagination. *Mas vale paxaro in mano*, dit l'Espagnol, *que buytre volando:* & une infinité d'apologues nous apprennent, qu'on perd souvent un avantage assuré, par l'avidité d'en posseder un plus grand. Mais

s'il est constant d'ailleurs, que la fin doive toûjours être plus estimée, que les moiens, qui visent à nous la faire acquerir, & si toutes les guerres & toutes les victoires ne tendent qu'à la Paix, quelle apparence y auroit-il de préferer l'accessoire au principal, & ce qui est subordonné, à nôtre premiere & plus importante intention? Si vous considérés d'ailleurs ce qui accompagne nécessairement ces grandes victoires, qu'on se propose, la calamité assurée des peuples, & la desolation inévitable des provinces; vous trouverés étrange, qu'on ait fait des Heros de ceux, qui obtiennent ces mêmes victoires, & qu'on ait nommé la Force qui les donne la plus pompeuse des Vertus. Pour moi je tiendrois bien plûtôt le parti de celui, qui appelle cette Force ou Valeur, la vertu d'un siécle de fer, *Fortitudinem, ferreæ ætatis virtutem*, & quand je fais reflexion sur la gloire des Césars & des Alexandres, qui n'a pour fondement, que le meurtre de plusieurs millions d'hommes, j'admire, qu'on fasse passer pour le plus illustre des Arts, celui de faire la guerre, & pour un métier héroïque, le desolateur du genre humain. Comment est-il possible qu'une Bellone furieuse, & toute couverte de sang,

Et cum sanguinea frendens Mavortia palla, trouve des partisans, qui aiment mieux tous ses excés, & toutes ses injustices, que l'équitable proceder de cette divine Astrée, qui descendant du Ciel en terre, distribuë par tout où elle passe les graces & les benedictions du lieu, d'où elle vient.

Cependant la force & la violence l'emportent presque toûjours sur la raison; & l'on voit en tous endroits, aussi bien qu'en Lacedemone, que les Etats n'ont point de plus puissante ni de plus ordinaire persuasion, que celle des machines de guerre, & du tranchant de l'épée, *ratio ultima Regum*, ce qui fit représenter à Sparte la Déesse Pytho, n'aiant pour tout ornement qu'une lance & un bouclier. Mais qu'est enfin devenuë cette belliqueuse ville, qui ne faisoit profession que des armes? & qui tenoit pour cela son Mars Enyalius enchainé dans l'enclos de ses murailles; de peur, qu'il les abandonnât? Où sont ces Athenes si célebres, qui gardoient soigneusement de même une Victoire sans ailes, *signum Victoriæ involucris*, pour dire qu'elle ne les quitteroit jamais? Si vous pouvés porter vôtre vûë jusqu'au lieu de leur situation, vous n'y verrés qu'une solitude affreuse, & des marques horribles de ce que

Pausan. l. 3.

fait faire le Dieu des batailles, lorsque renonçant à toutes pensées pacifiques l'on n'a point d'autre protecteur que lui. Toutes les Souverainetés qui se conduiront de la sorte, quelques puissantes qu'elles soient, ne se doivent pas promettre tôt ou tard de meilleurs succés, & quand je considére, que le plus illustre & le plus sage Monarque, à qui Dieu ait mis le diademe sur la tête, reçût le nom de Salomon, ou d'ami de la Paix, j'entre facilement dans ce sentiment, qu'on ne sauroit sans elle se promettre aucun solide contentement. En tout cas, si la condition des choses humaines porte, qu'il y ait quelquefois des tems de troubles, & qu'on ne puisse pas jouïr toûjours de l'agréable serenité de la Paix, il faut se souvenir, que cette Pallas armée des anciens, & qu'ils représentoient la pertuisane à la main, avoit choisi l'Olivier pour son arbre, afin de nous apprendre, qu'on ne doit jamais faire la guerre, que pour parvenir à un heureux & pacifique accommodement. C'est ce qui obligea la cinquiéme Legion Romaine à faire porter devant elle la représentation d'une Truie; parceque, dit Festus, l'on immoloit cet immonde animal aux traités de Paix, qu'on doit toûjours avoir en vûë dans toute sorte de guerres.

Graces à Dieu nous avons utilement suivi de si belles instructions; nôtre Hercule Gaulois s'est fait voir, comm il étoit autrefois représenté, conseillé par Mercure; cette prudente Pallas, dont nous venons de parler, a conduit le chariot de nôtre jeune Mars; & comme Philostrate fait, que Palamede tempere le courage d'Achille, celui de nôtre Prince s'est laissé porter à la paix par l'avis d'un Ministre, dont toutes les Nations honorent le mérite, devenuës à ce qu'il me semble à cet égard mieux, qu'elles n'étoient autrefois *unius labii.* Que si la Réligion nomme fils de Dieu les pacifiques, & si elle ne se lasse point d'exalter la beauté des pieds de ceux, qui nous annoncent la paix, quel éloge suffisant pouvons-nous donner aux mains, qui viennent de la conclure si glorieusement? L'on reprochoit aux Atheniens, qu'ils n'en faisoient jamais qu'en habit de deuïl, c'est à dire, après de grandes pertes, & lors que leurs ennemis avoient tout l'avantage possible sur eux. C'est ce qui faisoit détester leurs victoires, quand ils en obtenoient, aux plus avisés d'entre eux; témoin le mot du Iuste Phocion, *ne cesserons-nous jamais de vaincre?* Nous faisons voir cette fois, que la France en sait user tout autrement. Le Roi prête l'oreille aux proposi- *In Heroi.*

tions de terminer la guerre au milieu de ſes victoires, & l'on peut dire qu'il a ſigné la paix aſſis dans ſon char de triomphe. Une nouvelle Irene paroit ſur nôtre Horizon du côté des champs Eliſées; elle nous en apporte toutes les felicités; *manibus date lilia plenis*, & que rien ne manque à la ſolemnelle reception de cette Reine de la paix.

Qu'il eſt important de la faire ſur ſon avantage, & de n'attendre pas ce que l'inconſtance de la Fortune, & les armes, qui ſont L. 4. journalieres, peuvent produire. Thucydide nous apprend le cuiſant repentir qu'eurent les Atheniens, de ne l'avoir pas accordée aux Lacedémoniens, qui la leur demandoient, après la priſe de la ville de Pile, & dans le grand ſuccès, qu'eurent ces mêmes Atheniens en l'Isle Sphacterie, où ils avoient fait tant de priſonniers. Et vous avés pû voir dans l'Hiſtoire Romaine, combien Attilius Regulus fut blâmé par les plus judicieux de ſa République, de n'avoir pas ſû conclure une négociation de paix avec les Carthaginois après la victoire des Romains, ce qui les eût exemtés d'une infinité de malheurs, dont ils penſèrent être accablés. Nôtre conduite toute différente ne nous laiſſe à demander au Ciel, que ſa bénédiction ſur un Traité fait avec

de si saintes intentions; qu'il soit de ceux, que les Hebreux nomment *de Sel*, pour dire *incorruptibles*; & que nôtre paix avec l'Espagne merite mieux le surnom de *Aperate*, ou, *sans fin*, que celle de l'Empereur Justinien avec le Roi Cosroes, qui ne répondit pas à ce qu'on s'en étoit promis.

Mais quoi, les grands Etats ne manquent jamais de beaucoup de mécontens, & pour le dire encore plus généralement aprés Agathias, il y a toûjours plus d'hommes mal à leur aise, que d'autres; de sorte, que ce n'est pas merveille, si les jours de tranquillité sont encore plus courts, que ceux des Alcions dans ces mêmes Etats. Ajoûtés à cela ce qu'observe Plutarque dans la vie de Pyrrhus, que la plûpart de ceux, qui gouvernent, se servent tantôt de la paix, tantôt de la guerre, comme de deux monnoies différentes, qu'ils emploient selon que les affaires & les tems divers semblent le requerir. Il ne manque jamais d'ailleurs de se trouver des étourdis tels, que ce Pandarus dans Homere, qui, soit par inconsidération, soit par malignité, donnent lieu aux ruptures d'une paix, quelque bien établie qu'elle soit, & par elles à toutes les calamités, qui les suivent. Elles ne sont pas certes en petit nombre, & si la

Paix ſe peut appeller une ſanté politique, la Guerre ſans doute doit paſſer pour la plus grande maladie des Etats. C'eſt ce qui a fait donner à cette derniere le nom infame qu'elle tient de la Langue Latine, *bellum à belluis*. Quelques-uns le fondent ſur ce que les premieres guerres ont été contre les bêtes; d'autres le prennent de ce qu'il n'y a guères que des gens d'eſprit groſſier & brutal, qui s'y plaiſent, & je penſe qu'à voir comme les hommes s'y entredéchirent, l'on en trouvera le mot encore trop doux, & trop peu ſignificatif, n'y aiant point d'animaux qui s'acharnent ſi cruellement, que nous, les uns contre les autres, ni qui perſécutent impitoiablement ceux de leur eſpece, comme nous faiſons. La Paix au contraire a des charmes inexprimables. Sa ſtatuë tenant le Dieu Plutus entre ſes bras, montre que c'eſt d'elle, qu'on doit attendre toute ſorte de biens.

11. Æn. *Nulla ſalus bello, pacem te poſcimus omnes.*

Et je ſuis pour maintenir, que l'ancienne Rome n'a point eu de Temple plus conſidérable, que celui de la Concorde.



D'UNE
IEUNESSE VICIEUSE.
LETTRE CXXVIII.

MONSIEUR,

Je n'entre pas dans tous vos ſentimens, ne pouvant deſeſperer encore de ce jeune homme, que vous avés comme abandonné, pour uſer de vos termes, à ſon ſens reprouvé. J'en ai vû de beaucoup plus engagés que lui dans le chemin du vice, rentrer heureuſement dans celui de la Vertu. Et quand vous ne feriés nul cas de ce grand nombre d'exemples, qui ne vous ſont pas moins connus qu'à moi; quand vous ne compteriés pour rien le paſſage de Diogene du mêtier de faux monnoieur à celui de Philoſophe; ni la reſipiſcence de Themiſtocle, dont la jeuneſſe dépravée attira l'abdication de ſon pere, & reduiſit ſa mére à ſe pendre; toute la Nature vous obligeroit à reconnoitre, qu'une infinité de fort mauvaiſes choſes changent heureu-

Val. Maxim. l. 6. c. ult.

ſement de condition, & ſe convertiſſent tous les jours en bonnes. J'ai appris depuis peu, que l'Ambregris au ſortir de la Mer, & lors qu'il eſt encore mou, jette une ſi méchante odeur, & ſi approchante de celle des charognes, que les animaux carnaciers le viennent devorer, d'où vient le nom de l'Ambre Renardé, qui a perdu de ſa force en paſſant par le ventre d'un Renard; cependant ce même Ambregris devient avec le tems un des plus precieux & des plus agréables parfums que nous aions. Il n'y a point de poiſon, dans tout le Monde nouveau, dangereux à l'égal de celui, qui ſe tire de la racine fraiche du Manioc; ſi eſt ce que la plûpart des Americains & ſur tous autres les Caribes des Isles Antilles, en font un pain ſi ſalubre & ſi excellent, qu'ils ne l'échangeroient pas contre le nôtre. C'eſt à peu près la même choſe de ces Abricots irrémiſſiblement mortels d'eux-mêmes, dont les Mores compoſent, les faiſant ſecher au Soleil, une eſpece de Sorbet, ou de breuvage, qui ne cede à nul autre dans tout le Levant. Pourquoi voulès-vous donc perdre toute eſperance de changement au ſujet, qui vous afflige, puisqu'il n'eſt pas moins naturel d'aller du mal au bien, que de celui-ci au premier? Je ſai bien, qu'une Courtiſane ſe van-

Relat. de Breves.

tant

tant d'avoir plus d'écoliers que Socrate, ce Philosophe lui repartit agréablement, que comme elle les attiroit du haut de la Montagne en bas, ce n'étoit pas grande merveille qu'elle y trouvât plus de facilité, & fût plus suivie que lui, qui ne travailloit au contraire qu'à les y élever. Mais quoiqu'il en soit, puisque Socrate ne jugeoit pas impossible la conversion, où il visoit à l'égard des jeunes hommes de son siécle, & puisque la Nature dans toute son étenduë, montre, qu'elle ne repugne pas à cette transmutation du pis au mieux; n'est-il pas plus à propos, & plus selon raison, d'attendre ce bon succès, que d'en desesperer si absolument que vous faites?

Je ne veux pas dire, que vous ne fassiés très-bien de témoigner à celui dont nous parlons, l'aversion que vous avés de ses débauches, & combien sa vie depravée vous déplait. L'indulgence de beaucoup de personnes est souvent très préjudiciable à ses semblables; & ce n'est pas assez à un homme de vôtre vertu, de faire paroitre, combien il l'estime par toutes ses actions, s'il ne montre encore son antipathie contre le vice. Il faut qu'il ressemble à cet arbre que Virgile a nommé l'ornement des forêts, *Fraxinus in sylvis*

Eclo.7. *pulcherrima*, & que comme le Frêne non Plin.l.16. c.13. content de produire un agréable feüillage, chasse, ou même fait mourir de sa seule ombre toute sorte de serpens; cet homme de probité & de vie exemplaire au lieu de fomenter le vice par une dangereuse connivence lui fasse la guerre par tout où il le rencontrera. La complaisance de plusieurs, que je puis appeller vos Antipodes, opere tout autrement: Elle attire à eux la jeunesse facile à seduire, parce qu'elle est inexperimentée: Et comme les Crocodiles parfument, ce dit-on, d'une odeur de musc, l'eau qu'ils habitent, ou s'ils en sortent, cent pas aux environs l'air du lieu, qui leur sert de retraite; ces dangereux complaisans ont des appas qui sont la perte certaine de tous les jeunes gens, qu'ils frequentent, & dont ils ne demandent que la ruine. J'approuve donc infiniment la séverité contre le vice, pourvû qu'elle n'aille pas jusqu'à une extréme aversion contre le vicieux & qu'on ne se défie pas entierement de cette grace du Ciel, qui fait dans la Morale au sujet dont nous parlons de si grandes merveilles, quand il lui plait. J'aime mieux prendre le Ciel à garant, que la Nature toute Lib.3. Ann. seule, selon le termes de Tacite, *rebus cunctis inest quidam velut orbis, ut quemadmo-*

dum temporum vices, ita morum vertantur.

Le commencement d'une vie débauchée doit être véritablement reprimé avec vigueur, & les premiers pas vers le vice demandent de fortes oppositions. Il a, de même que la vertu, des élemens & de petits principes qui croissent & se fortifient avec le tems; *nemo fit repente turpissimus.* Et l'on sait, que les Tyrans d'Athenes commencèrent leurs cruautés par la mort d'un infame Sycophante, portant depuis leur rage comme par degrès jusques contre les Philosophes de la plus haute probité, & de la plus grande reputation. Sans mentir, l'on ne sauroit dire de quelle importance est le redressement d'un jeune homme, lors qu'il est détraqué du bon chemin. Car nous sommes en cela de pire condition, que le reste des animaux. Les plus méchans d'entre eux ne font tout le mal, dont nous les pouvons accuser, que par le transport que leur donnent des passions qui leur sont naturelles; mais l'homme en qui ces mêmes passions ne sont pas moins impetueuses, a de plus son imprudence, son mauvais raisonnement, & mille fausses opinions, qui lui font commettre des fautes, dont les Bêtes se trouvent exemtes par la seule bonté de leur naissance. Ce qui nous reste du dix-septiéme livre de Poly-

be nous fait voir, qu'il avoit examiné ceci plus en Philosophe, qu'en Historien. Pour moi je ne veux pas tomber dans l'impieté de Velleius, qui soûtenoit contre Cotta, que leurs Dieux ne pouvoient rien donner à l'homme de plus préjudiciable que la raison, quand ils eussent eu dessein de le bien persecuter; mais l'on ne sauroit nier, que l'instinct des animaux n'ait cet avantage sur elle, qu'il n'a nulle contestation contre les Passions, qui sont sans cesse aux prises avec la Raison. Les Géans n'entreprirent jamais avec tant de violence de déthrôner Jupiter, qu'elles tâchent à tous momens de chasser nôtre ame de son assiette raisonnable. Leur partisans disent en leur faveur, qu'elles ne prétendent autre chose sinon qu'on obeïsse à la Nature; cependant la Raison n'étant pas moins qu'elles naturelle à l'homme, le différent ne se peut terminer par là, demeurant d'autant plus fâcheux, que nous n'avons tous qu'une Raison pour nous servir de guide, contre un nombre innombrable de Passions, qui nous attaquent de tous côtés.

Quoiqu'il en soit, je vous exhorte à mieux attendre que vous ne dites, de ce jeune homme, qui vous a mis en si forte colere. Servés-vous de tant de moiens, qui vous sont connus,

pour le ramener doucement à son devoir. Car je ne vous ferai jamais auteur de porter les choses à l'extrémité. Usés-en comme les Joüailliers & les Lapidaires font à l'égard de certains Diamans. Ils n'en retranchent ce qui ne leur plait pas qu'avec considération, & souvent ils y laissent des pailles, quand ils jugent ne les pouvoir ôter sans ruïner un pierre si précieuse. Je parle ainsi, parce que je ne crois pas, que celui pour qui je le fais, soit de ceux, qui ne peuvent jamais être autres que vicieux, me souvenant bien, qu'Aristote accorde quelque part à Platon qu'il s'en trouve quelquefois de tels, & d'une si desastreuse naissance, qu'il leur est impossible de prendre la moindre teinture de Vertu. Mais aiant à traiter avec un meilleur sujet, abstenés-vous de remédes trop violens, & ne visés pas à le faire passer d'une extrémité à l'autre, *ita fugiat ne præter casam.* Ce sera beaucoup s'ils peut se remettre dans la bonne voie, mais ne lui préscrivés pas de fuïr avec excès tous ses divertissemens,

5. Polit. c. 12.

Teren. in Phorm. act. 5. sc. 2.

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

Horat. Sat. 2. l. 1.

Origene n'est pas loüé de s'être châtré pour vivre plus chastement, & l'on n'est pas obligé de se créver les yeux encore qu'ils ne soient

pas chastes, nous faisant voir avec de mauvais desirs des objets défendus.

Ce n'est pas que je ne souhaite infiniment, qu'il se défasse absolument de toutes ses mauvaises habitudes, & je me promets que dans peu de tems il reconnoitra lui-même que pour se bien delivrer de leur servitude, & s'affranchir de tant de violentes passions, qui le tyrannisent, il faut rompre avec elles toute sorte de commerce. Ceux qui pensent les appaiser en les contentant, & se remettre en liberté en les flattant, se trompent fort, dit
l. 4. c. 1. Epictete dans Arrien, il les faut détruire entierement, ou se resoudre à un perpetuel esclavage. Euclide déclara au Roi Ptolomée, qu'il n'y avoit point de chemin Roial ni facile pour arriver à la connoissance de la Géometrie, dont toutes les avenuës paroissent d'abord fort raboteuses, mais il est encore plus vrai que celui de la Vertu morale a je ne sai quoi d'austere & de pénible dans ses commencemens, qui ne se peut éviter. La joïe parfaite, & le plaisir solide, en recompense, se trouvent au bout de la carriere, que le vice ne fait goûter d'entrée que trompeusement. Il ne se peut donc faire dans les connoissances que vous lui inspirerés, qu'il ne se porte enfin de lui-même à un général abandonne-

ment de tant de vices que vous lui reprochés. Il les considérera comme des Tigres & des Lions domestiques, qui ne s'apprivoisent jamais de bonne foi, tôt ou tard l'on se repent de leur dangereuse compagnie, *nunquam bona fide vitia mansuescunt.* Il est de ces véritables maladies de l'ame comme de quelques-unes du corps, qui se moquent des linimens, & dont il est plus aisé d'arrêter le cours, que de le moderer. *Non recipiunt animi mala temperamentum, facilius sustuleris illa, quam rexeris.* Sen. ep. 85.

DES

HABITUDES VERTUEUSES.

LETTRE CXXIX.

MONSIEUR,

Pour vous avoir tenu quelques propos de Morale en faveur d'une jeune homme qui s'écartoit un peu de la bonne, vous m'y en-

gageriés si avant si je suivois toutes vos propositions, que j'apprehenderois le surnom d'Aretalogue, que reçût un Plotius Crispinus Stoïcien, qui ne parloit que de Vertu, au même sens que l'Empereur Pertinax fut nommé Chrestologue; comme celui, qui disoit mille bonnes choses sans les faire. Et certes des discours vertueux sont de fort mauvais garans assez souvent de la vie de ceux, qui les tiennent. Car sans mettre en jeu des personnes qu'une inconstance perpetuelle de mœurs rend dissemblables à eux-mêmes, *quique alternis Vatinij, alternis Catones sunt*, selon les termes de Seneque; il y en a une infinité d'autres, qui ne quittent jamais le masque de probité, afin qu'il serve de couverture à tous leurs dereglemens.

Jul. Capitol. — Ep. 120.

Qui Curios simulant, & Bacchanalia vivunt; ou pour emploier l'expression de Ciceron, quand il exaggere cette matiere, *qui ut Gallonius vivunt, loquuntur ut frugi ille Piso*. Quoiqu'il en soit, sans entreprendre rien d'aussi étendu, ni d'aussi continué, que vous vous l'étes imaginé, je répondrai seulement pour user de quelque complaisance, aux points principaux que vous m'avés proposés, & du même ordre, qu'ils sont couchés dans vôtre lettre, qui me tiendra lieu de théme.

Juven. Sat. 2. — Cic. 2. de fin.

Ce qu'Aristote a dit de l'homme vertueux, u'il étoit comme un Cube, *τετράγωνος ἄνευ όγου, quadratus sine vituperatione*, n'est as de si difficile accommodement que vous e croiés, avec nôtre façon de parler ordinai- e, qui fait passer un homme rond pour un omme de bien. Les termes de rond, & le quarré, sont véritablement opposés, mais ils ont des significations figurées qui ne sont pas de même. La figure cubique ou quarrée, dont les Pythagoriciens ont fait tant d'état, & que Martianus Capella attribuë particuliere- ment à Mercure, *numerus quadratus Cyllenio deputatur, quod quadratus Deus solus habea- tur*, a cette proprieté qu'elle est égale en toutes ses faces, & la moins sujette encore de toutes à être ébranlée. L'homme, dont nous parlons, lui est comparable par là, n'é- tant nullement sujet à variation, & paroissant toûjours & en tous lieux le même, de quel- que côté qu'on l'envisage. Quelques-uns ont dit, qu'il ressembloit aussi dans cette éga- lité à ces étoffes à deux endroits, qui sont a- gréables dedans & dehors, & qui plaisent en tout sens. L'autre figure ronde ou spherique a un semblable privilège d'être toûjours d'un même aspect, & parce qu'on la reconnoit

Eth. Nic. l. 2. c. 10.

l. 7. c. de Tetrade.

d'ailleurs la plus capable & la plus parfaite de toutes, après l'avoir attribuée au monde, l'on a osé la donner à Dieu, par cette raison que la copie doit ressembler à son original. De sorte que comme Diogene n'a pas été le seul qui a soûtenu, qu'un homme de bien & vertueux étoit la vraie image des Dieux de son tems, l'on a dit communement, qu'il étoit *totus teres atque rotundus*. Cela me fait souvenir d'une expression dont use Marc Antonin au douziéme livre de sa vie, soûtenant, que ceux, qui mettent leur ame dans une parfaite assiette, acquierent la figure du Globe d'Empedocle, & possedent par cette rotondité la perfection, qui rend le monde si considérable après son Créateur. Voilà de quelle façon l'on a pû écrire des hommes de vertu, qu'ils étoient ronds, ou quarrés, pour signifier la même chose quoiqu'avec des termes differens.

Diog. Laert.

Il est vrai, qu'un homme de vertu ne doit point avoir de plus puissant motif que de satisfaire à son devoir, ni souhaiter de plus magnifique théatre que celui de sa propre conscience. Cette vertu, qu'il considére comme fille du Ciel, porte avec soi, de même que les nombres d'Arithmetique, sa valeur & son efficace, selon la pensée du Sophiste

Eunapius, lui fourniſſant des ſatisfactions pré- *in Oribaſ.* ferables à toutes les recompenſes de la Terre, & de même qu'il n'y a rien qu'il n'entreprenne ſous ſon aveu, rien auſſi ne lui peut reſiſter, quand il ne ſonge qu'à ſuivre ſes ordres. Pour le moins eſt-ce par là que la Sibylle encourage Enée.

Invia virtuti nulla eſt via.

Et lors qu'il eſt arrivé quelque choſe, qui *Ovid. 1. Metam.* ſembloit contraire à de ſi belles maximes, les anciens ont pris le Ciel à partie, & les Grecs ont été aſſez impies pour vouloir faire honte à Dieu de la proſperité des vicieux,

θεȣ̃ δ' ὄνειδος τους κακοὺς εὐδαιμονεῖν

Dei dedecus eſt improbos eſſe fortunatos.

Or je tombe d'accord avec vous de la beauté de ces penſées. Elles n'empêcheront pas pourtant beaucoup de perſonnes de vous ſoûtenir que cette Vertu toute excellente qu'elle eſt, ne ſert ſouvent à ceux, qui font profeſſion de la ſuivre, que d'un ornement vain & trompeur; que c'eſt à la vérité une belle maitreſſe, mais qui recompenſe ordinairement très mal ceux, qui lui font la Cour, & qu'encore qu'elle ſoit l'ennemie declarée du vice, elle a cela de commun avec lui de n'agir guères que par interêt. Cela ne repugne pas en tout ſens à l'axiome de l'Ecole, *Eadem eſt* *Sen. ep. 69.*

disciplina contrariorum; & si l'on a bien prononcé du Vice, *Nullum sine auctoramento malum est*, ou aux termes de Salluste, *Nemo omnium gratuito malus est*, l'experience journaliere fait voir, que les plus gens de bien n'agissent guères sans faire réflexion sur l'utile, de sorte que trouvant leur interêt dans le devoir, ce n'est pas merveille s'ils font des actions de vertu par la propre maxime des méchans. Le Poëte Latin le dit encore plus sechement & presque sans exception;

Ovid. 2. de Ponto. el. 3.

Nec facile invenies multis in millibus unum,
Virtutem pretium qui putet esse sui,
Ipse decor recti, facti si præmia desint,
Non movet, & gratis pœnitet esse probum.

Certes la preuve en seroit fort facile, si selon le souhait ou plûtôt selon la plainte d'Euripide, le Ciel avoit donné des marques certaines pour discerner un hypocrite, d'un véritable vertueux, de même que nous en avons pour reconnoitre une piece de fausse monnoie, & pour la distinguer de la bonne.

In Med.

Vous vous étonnerés moins de l'humeur de vôtre voisin, quand vous considérerés que dans la doctrine d'Aristote c'est le propre d'un vicieux de ne pouvoir se passer de compagnie, qu'il recherche toûjours avec le même soin, dont il fuit la sienne, parce que le ver de

Eth. Nic. l. 9. c. 4.

conſcience, la lui rend odieuſe, & fait qu'il eſt inſupportable à lui même. Cependant il eſt très difficile d'acquerir une complexion différente. Nous naiſſons tous avec une inclination ſi naturelle au mal, qu'il eſt preſque impoſſible de la perdre. La vertu n'entre chez nous pour le combattre que par la porte des habitudes difficiles à contracter, & elle y trouve d'abord tout contraire comme dans un païs ennemi. Car il le faut avouër à nôtre confuſion, nôtre nature eſt beaucoup plus voiſine en cela des Brutes que nous mettons ſi fort au deſſous de nous, que des Anges, à qui nôtre vanité diſpute quelquefois le rang. C'eſt cette proximité beſtiale qui a fait nommer le vice péché, *peccatum à pecore*, parce que ce malheureux nous faiſant agir contre la raiſon, qui ſeule nous diſtingue du reſte des animaux, il nous fait perdre nôtre vraie forme pour prendre celle des Bêtes. Or quel moien y a-t-il de reſiſter à des propenſions ſemblables à celles qui font deſcendre au centre toutes les choſes peſantes. Vous aurés beau jetter mille fois une pierre en haut, jamais elle ne s'y portera d'elle même, ni ne quittera ſon habitude ou ſa propenſion à venir en bas. Certes il n'y a que la grace divine qui puiſſe remédier à ce miſerable deſ-

ordre, & nous donner ces habitudes vertueuses, qui se forment comme de perles de la rosée du Ciel. Elles sont si rares, que c'est être inhumain de s'offenser contre ceux, qui ne les reçoivent pas, *Vitia erunt donec homines*. Accommodons-nous donc à cette prophetie, & souffrons patiemment les defauts des autres, afin qu'on excuse les nôtres.

Encore que nôtre langage ordinaire confonde assez souvent les mots d'intemperance, & d'incontinence, comme s'ils étoient synonymes, l'Ecole Péripatétique y a mis une grande distinction; & Aristote dit formellement, que l'intemperant est beaucoup plus méchant & de plus difficile correction, que l'incontinent. Sa raison est, que le vice du premier a son fondement dans la Nature, & que celui de l'autre ne vient que d'une mauvaise coûtume. Or il est impossible selon lui de surmonter la Nature,

Horat. ep. 10. *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

Cette depravée se contraint quelquefois pour un tems, mais elle revient bientôt jouër son jeu,

Hor. l. 2. Sat. 7. *—— tolle periclum,*
Iam vaga prosiliet frenis Natura remotis.

Il n'en est pas de même des mauvaises habitu-

des, qui forment l'incontinence. Elles se perdent aisément par d'autres contraires, (sans parler de ce qu'y peut la raison) *affectus affectum in ordinem cogit.* Une passion dans la Morale en supplante une autre, comme nous voions souvent dans la Politique, qu'une faction opprime celle, qui lui est opposée. Et de la même façon, qu'il y a des Poissons, tels que le Roverso des Indes Occidentales, qui sont dressés à prendre les autres; & que le grand Cam a des Lions, aussi bien que le Mogol des Tigres, dont ils se servent à la Chasse des bêtes sauvages; l'on reprime utilement quelquefois une coûtume vicieuse, par quelqu'une moins à craindre où l'on se porte, & dont l'on se peut défaire plus aisément. Elles sont néanmoins toutes très dangereuses étant mauvaises, & il me souvient d'une considération du Poëte Eschile pour montrer le pouvoir de la coûtume, qu'un Gladiateur fait aux coups, ne dit souvent mot d'une plaïe reçûë, qui oblige les spectateurs à s'écrier. L'on s'endurcit au vice comme aux blessures par de mauvaises habitudes, tâchons d'acquerir celles qui les détruisent.

Ne me demandés pas de préceptes pour cela, ils sont infinis, & j'estime merveilleusement aprés Seneque la pensée du Philosophe 7. de ben. c. 1.

Cynique Demetrius, que comme il est plus avantageux dans la Lutte de ne savoir que peu de tours propres à porter son homme par terre, pourvû qu'on les pratique bien, que d'en apprendre un grand nombre, qui sont presque toûjours inutiles: Il est aussi beaucoup plus à propos dans la Morale, d'être dans l'usage ordinaire de peu de maximes propres à la conduite de nôtre vie, que d'en faire de grandes provisions qui fort souvent ne nous servent de rien. Je vous recommande sur tout le conseil de Pythagore, de ne se regarder que de jour au miroir, & jamais à la chandelle qui ne nous découvre pas assez à nous-mêmes, ni aussi fidelement que le plein jour peut faire. Chacun se flatte, & peu de personnes s'examinent comme il faut pour en profiter; *hoc æque omnium est, ut vitia sua excusare malint, quam excutere, quam effugere.* Pourvû que nous plaisions au public, à qui nous imposons autant qu'il nous est possible, nous ne nous soucions guéres quels nous soions au dedans, & nous nous admirons souvent, quand nous avons mis le dehors en bon état à ce qu'il nous semble. Certes le Monde nous a une extréme obligation de le cherir plus que nous-mêmes, & de préferer son approbation à nôtre propre jugement, aussi

aussi bien qu'aux plus sécrets mouvemens de nôtre conscience.

Vous deplorês là dessus la condition des derniers siécles,

—— Quorum sceleri non invenit ipsa Juven. sat. 13.
Nomen, & a nullo posuit natura metallo.

Mais tenés pour assuré, que c'est accuser les innocens, d'imputer de la sorte aux saisons nos indispositions spirituelles. J'avouë que les esprits sont sujets quelquefois aussi bien que les corps, à des maladies chroniques, & qu'il est des tems, où de certains vices sont plus communs, qu'en d'autres. Cela n'empêche pas pourtant que généralement parlant, la dépravation de nos mœurs, ou leur rectitude, n'aillent toûjours leur train ordinaire. *Hominum sunt ista, non temporum; nulla ætas vacavit à culpa. Nunquam apertius quam coram Catone peccatum est.* Je sai bien, que ep. 97. Seneque, qui écrit ceci, croit que la Vertu va d'un pas différent de celui du Vice, lors qu'il ajoûte, *Omne tempus Clodios, non omne Catones feret.* Mais je ne veux que lui même pour le convaincre d'erreur sur cela, sa vertu, & celle de quelques autres de son tems, n'étant pas moins considérable sous l'Empire de Neron, que celle de Caton l'avoit été sous celui du premier des Césars. Il n'y a point

d'âge où l'on ne vive comme au siècle d'or, pourvû qu'on se regle sur les principes de la loi Naturelle expliquée par celle de Dieu. Car encore que ce même or, physiquement parlant, se trouve d'autant plus beau & de plus haut carat, qu'il est plus éloigné de sa mine; il n'en est pas de même de la rectitude morale, qu'il faut toûjours au contraire reporter vers son origine, qui est ce Droit Naturel, & Divin, pour en éviter la dépravation. Je me souviens qu'à ce propos Marc Antonin compare l'homme vertueux à une fontaine, qui jette toûjours ses eaux claires & belles dans sa source, encore qu'elles soient sujettes à être gâtées lors qu'elles s'en éloignent.

l.8. de vita sua.

Pour conclusion, que tant d'opinions différentes sur la Morale, qui causent aujourd'hui de si véhementes contestations, ne vous donnent pas toute l'inquietude que vous témoignés. Les anciens ont eu les leurs toutes pareilles, ou peu s'en faut. Sans parler des paradoxes du Portique, scandaleux à toutes les autres sectes, non seulement elles étoient contraires les unes aux autres, mais partagées même entre elles. Diogene le Stoïcien soûtenoit, qu'on pouvoit sans charger sa conscience remettre la fausse monnoie, qu'on avoit reçûë; Antipater son disciple de

Cic. 3. de Offic.

la même école lui donnoit le dementi là dessus. Tenés pour assuré, que de semblables contestations ne manqueront jamais, & vous souvenés vous de la tradition dont parle Clement Alexandrin comme étant venuë de l'Apôtre Mathias, que la faute d'un homme doit être imputée à plusieurs gens de bien de son voisinage, parce qu'indubitablement ils ne lui ont pas fourni assez de bons exemples pour le détourner de la commettre; *Si Electi vicinus peccaverit, peccavit Electus, nam si se ita gessisset ut jubet Verbum seu ratio, ejus vitam ita esset reveritus vicinus, ut non peccasset.* Croiriés vous que tous nos Casuistes fussent d'accord sur cette maxime de Morale prise rigoureusement à la lettre? Aions la volonté portée au bien, les fautes de l'entendement ne lui seront pas reprochées en de semblables rencontres: *Los yerros del Entidimiento*, dit élegamment l'Espagnol, *son discipula en la volontad.*

Ο μηδὲν εἰδὼς, οὐδὲν ἐξαμαρτάνει.

Qui nihil novit, nihil delinquit.

Et comme nous pouvons être yvres, sans être yvrognes; ou prononcer un mensonge, sans être menteurs; nous pouvons errer innocemment dans la Morale sans crime, si nous avons d'ailleurs l'ame bien disposée.

D'UNE BELLE VIE.

LETTRE CXXX.

MONSIEUR,

Encore que la longue vie soit proposée aux Patriarches dans le vieil Testament comme une recompense, & que dans le nouveau celui de tous les Apôtres, que Dieu aimoit le mieux en ait joüi le plus long tems, si faut-il avouër, que la plus longue n'est pas toûjours la meilleure. En effet, elle ne sauroit être mise entre les choses, qui se mesurent à l'aune; la quantité n'y fait rien, tout dépend de la qualité, & la misere fait trouver long le même espace de tems, qui coule trop vîte au gré d'un homme heureux,

Laberius. *Est vita misero longa, felici brevis.*

Mais que dirons-nous si toute la felicité, qui s'y ressent n'est pas capable dans un bon examen de la faire estimer? & si le vers Arabique, dont vous pouvés avoir fait lecture dans la vie de Tamerlan se trouve véritable, que la

vie la plus fortunée ne soit, à le bien prendre, qu'une pure yvrognerie, le plaisir qui s'y goûte s'en allant aussitôt, & le mal de tête qui suit nous demeurant toûjours? Quoiqu'il en soit, jamais l'on ne souhaita plus ardemment de perpétuer ses jours, qu'on le fait aujourd'hui, & jamais l'on ne s'éloigna davantage des moiens propres à les prolonger: *Nunquam fuit cupido vitæ major, nec minor cura.* Les crapules, la luxure, & généralement tout ce que les passions les plus désordonnées peuvent causer d'excès, nous tiennent asservis, & nous faisons dans cet esclavage tout ce qui doit apparemment abreger nôtre vie, au même instant, que par des vœux ridicules nous importunons le Ciel pour en obtenir l'étenduë. *Ita est, non accepimus vitam brevem, sed fecimus, nec inopes ejus, sed prodigi sumus.* Seneque n'avoit pas tant de raison de prononcer cela de son siécle au sujet de la perte du tems, que nous en avons de le repéter en nos jours dans l'application que nous lui donnons. Plin. l. 22. c. 6.

Or cette grande envie de vivre, dans un procedé si repugnant, est encore accompagnée d'une crainte peutêtre plus déraisonnable. Nous apprehendons la mort comme un grand mal, qui est humainement parlant, la fin de tous nos maux, & par consequent un bien

essentiel. En effet les choses naturellement mauvaises, sont aussi naturellement rares, & cependant nous voions, qu'il n'y a rien de plus commun que celle, dont nous parlons. Elle vient d'ailleurs de causes si legeres, qu'il n'y a guères d'apparence de la concevoir & de se la représenter comme un mal extrème. Une simple retention d'halene, un rire tant soit peu intemperé, un grain de raisin à demi avalé, qui sont des choses si peu considérables, quoiqu'elles fassent quelquefois mourir, pourroient-elles produire le plus grand de tous le maux, & le plus terrible, si la mort l'étoit, comme la plûpart du monde & même quelques Philosophes se le font accroire? Certes si elle méritoit, que nous la tinssions un mal si violent & si formidable, encore serions-nous obligés de reconnoitre, comme l'observoit un Ancien, qu'étant persecutés sans cesse & à diverses reprises de tous les autres maux, elle a cela de bon, qu'elle ne nous visite qu'une seule fois en toute nôtre vie. Mais que savons nous, selon la pensée d'un autre Sage, si cette vie n'est point le plus grand de nos maux, &, à le bien prendre, nôtre véritable maladie qui nous fait mourir. *Mors sub ipso vitæ nomine latet.* Et puisque tout mouvement naturel cherche son

Sen. consol. ad Marc. c. 19.

bien & sa perfection dans le repos qui est sa fin, peut-on douter, que la mort, où aboutissent toutes les lignes de nôtre vie, n'ait ce grand avantage, & qu'elle ne soit en cela préferable à la vie, que la condition de celui qui est arrivé au but où il tendoit est sans controverse meilleure, que de celui, qui n'y est pas encore parvenu. Cependant tout le monde paroit d'un sentiment contraire, & Aristote même n'a pas fait difficulté d'écrire, que plus un homme est heureux & vertueux, plus il souffre la mort à contre-cœur, parce que comme tel il se croit plus digne qu'un autre de jouïr de la vie. *3. Ethic. Nic. c. 9.*

Je veux donc laisser ce point indecis, & je le ferai d'autant plus volontiers, qu'une des dernieres paroles de Socrate m'assure, que jamais homme n'a bien sû, s'il lui étoit plus avantageux de vivre, que de mourir. Jouïssons de la vie comme d'un depôt simplement, sans trop l'examiner. Peutêtre qu'il en est comme de la Tourte, dont l'Italien ne veut pas qu'on voie l'apprêt ni toute la composition pour la trouver bonne. Et il semble que ce soit le sens d'un vers proverbial parmi les Grecs,

Ὡς ἡδὺς ὁ βίος, ἄν τις αὐτὸν μὴ μάθῃ,

Quam suavis est vita, si quis eam non cognoverit?

N'apprehendons pas d'ailleurs trop bassement la mort, ni ne la recherchons trop ambitieusement non plus, comme y aiant du defaut en l'une & en l'autre procedure, *Tam turpe est mortem fugere, quam ad mortem confugere.* Sen. ep. 89. Il arrive à plusieurs, qui pechent en toutes les deux façons, qu'ils ont également à contre-cœur la mort, & la vie. Ils haïssent celle-ci pour l'avoir envisagée d'un trop mauvais côté; & ils craignent la premiere par des préventions d'esprit tout à fait populaires. *Inde est quod nec vivere, nec mori volumus. Vitæ nos odium tenet, timor mortis.* Sen. ep. 74. O la miserable constitution d'ame, qui se trouve en de telles extremités. C'est mener une vie, qui n'a presque rien de vital, βίον ἀβίωτον comme parle quelque part Sextus l'Empirique. l. 10. adv. Math. p. 458.

J'approuve fort une conduite raisonnable, & les réflexions physiques ou morales, qui nous font connoitre sans trouble d'esprit la nature de nôtre Etre. Mais tenons pour assuré, que toutes nos connoissances, ni toutes nos circonspections, ne nous exemteront pas de mille hazards inseparables de la vie. La prudence y est d'un grand usage, je l'avoué, mais c'est un guide, qui pour nous enseigner le chemin, que nous y devons tenir, ne nous

garentit pas pourtant d'un nombre infini d'accidens, soit d'orages, soit de chûtes précipitées, ou de violence de voleurs, qui peuvent à tous momens arriver. C'est pourtant une belle chose d'oser dire avec intrépidité comme Enée à la Sibylle,

Omnia praecepi, atque animo mecum ante peregi. 6. Æn.

De quelque prévoiance néanmoins que nous nous servions, la Fortune & le Sort ne perdront jamais le droit qu'ils s'attribuent, ni la possession où ils sont de nous traverser: *Adeo obnoxiæ sumus sortis, ut sors ipsa pro Deo sit, qua Deus probatur incertus.* Je le repete après Pline, encore que ce soit une mauvaise consequence qu'il tire d'une proposition véritable. l. 2. c. 7. Cela ne doit pas vous empêcher de continuer les occupations vertueuses, qui vous ont acquis tant d'amour & tant d'estime du public. Ce monde est une Comédie où le personnage, que vous joués n'est pas des plus relevés, mais il n'y en a point, où l'on ne puisse acquerir de l'honneur, quand l'on s'en acquitte bien comme vous faites. Disons mieux dans nôtre franchise ordinaire, nous sommes ici bas comme dans l'Arche de Noë, peu d'hommes, & beaucoup de bêtes. Quoiqu'il en soit, nôtre fin, égale à tous, ne

nous distingue les uns des autres que par l
mémoire que nous laissons de nous, qui n
peut être considérable, ni de durée, que pa
nos belles actions, *Mors omnibus ex natur æqualis, oblivione apud posteros vel gloria distin guitur.*

Tacit. 1. hist.

De Helio. Lamprid.

Que cet Empereur fut ridicule, qui se pré parant à une mort violente, qu'on lui avoi prédite, fit provision de licous d'or, & de soie pourprée, pour se pendre glorieuse ment si besoin étoit. Il mit à part des épées, & des poignards, le tout enrichi de diamans & d'autres pierreries, à même dessein. Il n'oublia pas de très puissans poisons, enfer més, dit son Historien, dans des boêtes cou vertes d'hyacinthes, d'agathes, & d'émerau des. Et pour une derniere extrémité il fit bâtir une très haute tour, au pied de laquel le il disposa des meubles d'un prix extraordi naire, afin que se précipitant dessus quand il en seroit tems, il reçût, comme il disoit, une mort précieuse, & qui le rendit considé rable, autre que lui n'étant peri de la sorte. Certes, il étoit bien mal informé de ce qui nous peut acquerir une belle & glorieuse re nommée. Il faut bien autre chose pour nous distinguer du commun, & pour faire con noitre avantageusement nôtre nom à la poste-

té. Je vous supplie là dessus de vouloir jetter les yeux sur ces deux hommes de vôtre voisinage, dont l'un fait une aussi grande ostentation de son opulence, que l'autre vit dans une frugalité loüable, accompagnée d'occupations spirituelles, & utiles au public par tant de beaux ouvrages, qu'il lui donne tous les jours. A vôtre avis, lequel des deux sera le plus estimé par ceux, qui viendront après nous? Et selon les termes de Philostrate dans une de ses Epitres, ceux, qui ne sont rien durant qu'ils sont, quels doivent-ils être un jour lors qu'ils ne seront plus? Permettés moi de vous faire considérer encore dans l'autre sexe ces deux personnes, que vous connoissés, l'une par sa vaine coqueterie, & par le rang avantageux qu'elle tient dans le grand monde, & l'autre par son mérite personnel, & par ses productions ingenieuses, qui n'ont rien de pareil dans toute l'antiquité. Pourriés-vous bien douter, de laquelle des deux l'on parlera le plus avantageusement aux siécles à venir? Vous voiés bien, que la derniere dont je respecte si fort le puissant génie, vous représente la merveille de nos jours l'incomparable Saphon, *Ad Charitonem.*

—— *quæ maxima semper*
Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper. *Virg. 8. Æn.*

Le Poëte a proféré ceci d'une chose inanimée je le transporte à une des plus belles ames qui le Ciel ait fait descendre ici bas depuis qu'il y en envoie.

DU

SOIN QU'ON DOIT PRENDRE A BIEN ELEVER LES ENFANS.

LETTRE CXXXI.

MONSIEUR,

Tout le monde avouë, qu'il n'y a rien de plus important à toute sorte d'Etats que l'institution de la Jeunesse, & cependant l'on s'est plaint de tout tems, que c'est la chose qu'on néglige le plus. Platon, & beaucoup d'autres après lui, ont donné de très beaux préceptes là dessus dans leurs Republiques imaginaires, mais la Ieunesse Athenienne n'en étoit pas mieux élevée pour cela, & à la reserve de Sparte, l'on peut dire, que l'éducation des Enfans n'a pas été plus conside-

ée en Gréce, qu'ailleurs. En vérité, les acedémoniens sont merveilleusement à prier pour cet égard; & je ne crois pas aussi, ue rien ait plus contribué à la durée de leur etite Souveraineté, qui s'est vûë la plus anienne de toutes ses voisines, que ce soin exct qu'ils ont toûjours eu de bien instruire eurs jeunes gens. C'est ce qui fit refuser si énéreusement à un Ephore la demande d'Anipater, qui aprés la défaite d'Agis vouloit xiger d'eux cinquante jeunes garçons pour es tenir en ôtage. Il le pria de se contenter u double, soit de femmes, soit de vieillards, e lui pouvant accorder autre chose, sur l'aprehension, que les Enfans, qu'il vouloit voir, aiant été mal élevés hors de chez eux, ls ne corrompissent quelque jour leur ville, lont il prévoioit par là l'entiere ruïne. Et ertes, si la nourriture du corps est si puisante, qu'une Brebis, qui tette une Chevre, n a la laine beaucoup plus dure, & que tout u contraire le Chevreau, nourri de lait de rebis, a son poil moins rude, & plus mou que sa Nature ne le porte; il est aisé de conevoir, que l'éducation spirituelle, beaucoup lus subtile & plus agissante, doit causer des ffets encore plus remarquables, comme ils ont sans comparaison plus importans. Car

Macrob. 5. Satur. c. 11.

je ne veux point m'arrêter à ce que ces mêmes alimens corporels sont d'abondant considérables pour l'esprit; témoin cet Ægisthus, dont parle Procope, qui reçût son nom de ce qu'aiant été nourri par une Chevre, il tenoit d'elle, outre l'humeur capricieuse, une legereté de pieds du tout extraordinaire. Le Poëte suppose dans ce sens, qu'une personne cruelle avoit été allaittée par des Tigresses,

Virg. 4. Æn. L. 8. — *Hyrcanæque admorunt ubera Tigres.*

Et le Philosophe Apollonius attribue dans Philostrate toute la grossiereté morale des peuples d'Arcadie, au gland, qui faisoit leur plus ordinaires repas; comme Platon a soutenu, qu'Alcibiade devoit sa grande hardiesse à ce qu'il avoit succé la mammelle d'une femme Spartiate.

C'est un petit Prélude, que j'ai voulu vous dresser sur le contentement, que m'a donné l'élection, que vous avés faite d'un si digne Précepteur pour vos enfans. Il a, si je le connois assez, toutes les parties requises à cette fonction, & sur tout une expression telle de ses pensées, qu'on ne peut douter, qu'il ne possede parfaitement les choses, qu'il entreprend d'expliquer, puisque la marque certaine de savoir, selon l'Ecole, dépend de pouvoir enseigner aux autres ce que l'on sait.

Arist. 1. Meta. c. 1.

ue lès petis avis qu'on vous a donnés de ses
vertissemens lors qu'il étoit encore jeune,
e vous étonnent pas; il n'y a point de gens
us capables de nous bien informer des che-
nins, que ceux, qui s'y sont autrefois éga-
és. Considérons-le tel qu'il est, & non pas
el qu'il a été. Aimeriés-vous mieux avoir
n homme pesant & aussi grossier, que vôtre
oisin en a pris un chez lui, qu'on peut dire
voir cela de commun avec le précepteur
'Achille, qu'il est homme & cheval tout en-
emble. Au surplus, je vous loue d'avoir
raité cette affaire *Attalicis conditionibus*. Ari-
tippe fut le premier de tous les Philosophes *Diog.*
ui stipula quelque recompense de ceux qu'il *Laert.*
nseignoit, sous cette plaisante considéra-
on, qu'il vouloit apprendre à ses disciples
ar là, où l'on pouvoit le mieux emploier son
rgent. Et il me souvient, que Philostrate
ourne de même à l'avantage de Protagoras,
e s'être fait paier par ceux, qu'il instruisoit
n l'art Oratoire, ce qui n'avoit pas lieu au-
aravant, à cause qu'on fait plus de cas des
hoses, qui ont coûté, que de celles, qu'on
eçoit gratuitement. Je ne sai, si je ne dois
oint ajoûter en faveur de celui, dont je vous
arle, qu'il mérite une double reconnoissan-
e, aiant à faire oublier à vos Enfans la mau-

vaise maniere, dont ils ont été instruits jusqu'ici, avant que de leur en apprendre une meilleure. Pour le moins étoit-ce ainsi qu'en usoit l'excellent Musicien Timothée, à l'endroit de ceux, qui avoient eu d'ignorans Maitres avant lui. En effet, un savant Sculpteur travaille bien mieux & plus aisement sur un marbre informe, que sur celui, qui a déja reçû quelques fâcheuses atteintes d'un autre ciseau que le sien. Vous savés aussi plus que personne le grand desavantage de ceux, qui ont eu de mauvais commencemens, & la main mal portée d'abord sur le luth; à peine se peuvent-ils corriger de leur mauvaise habitude, en autant de tems, qu'ils en ont emploié à la contracter. Le Sophiste Polemon n'eût donc pas mauvaise grace, de dire à un Proconsul, qui ne savoit comment punir suffisamment un Criminel, qu'il lui commandât d'oublier ce qu'il avoit appris, *Iube ipsum antiqua dediscere*, ne croiant pas qu'il y eût rien qui fût de plus pénible ni de plus difficile exécution.

Phil. Str.

Mais ce nouveau Précepteur aura d'ailleurs un grand avantage, de trouver en vos fils une terre propre à recevoir les semences de son érudition, & comme Aristote parle de cela ὥσπερ γῆν τὴν θρέψουσαν τὸ σπέρμα. Car il arrive quelquefois tout le contraire.

Lib. 10. Eth. Nic. c. 9.

Grandis

Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis, Virg. ecl. 5.
Infelix lolium, & steriles dominantur avenæ,
Pro molli viola, pro purpureo Narcisso,
Carduus, & spinis surgit Paliurus acutis.

Ce riche Sophiste Herode avoit un enfant si peu disciplinable, que pour lui faire retenir les vint-quatre lettres de l'Ecriture Grecque, son pere fut reduit à mettre auprès de lui un pareil nombre de jeunes garçons, dont chacun portoit le nom d'une de ces lettres, afin que la nécessité de les appeller pour parler à eux, lui fit retenir les Elemens de son Alphabet. Certes le malheur est grand d'avoir à cultiver un champ si disgracié de Nature. C'est proprement *Ranis vinum ministrare, & cibum in matellam immittere.* L'on n'est pas moins empêché avec d'autres esprits qui ressemblent au vaisseau des Danaïdes, ce qui peut y entrer par une oreille, ne manquant jamais de sortir par l'autre; *Cor fatui quasi vas confractum, & omnem sapientiam non tenebit,* dit l'Ecclesiastique. Car l'on a cette consolation avec ceux, qui n'ont que la comprehension difficile, qu'en recompense ils retiennent fort bien ce qui leur est enseigné. Ce sont des tables ou planches de cuivre, où l'on ne grave qu'avec assez de peine, mais

Marginal notes: Philostr. — c. 21.

qui conservent aussi beaucoup plus long tem que celles de bois ce qu'on y écrit. Et l'o peut encore comparer cette sorte de naturel aux vases, qui ont le cou étroit, & l'orific fort petit; la liqueur y entre à la vérité ave beaucoup de difficulté, mais l'on a cette sa tisfaction d'ailleurs qu'elle ne se répand pa facilement, & qu'elle s'y conserve mieu qu'en d'autres. La fin en de semblables ren contres, & le bon succès sont plus considéra bles, que la peine qu'on a prise pour y par-

Lib.9. c.12. venir. L'Histoire des animaux d'Aristote nous apprend, qu'il y en a de très difficiles à prendre, qui étant pris sont des plus aisés à apprivoiser. Et l'Agriculture fait voir tous les jours des Plantes non seulement sauvages, mais encore d'une seve dangereuse, à qui le soin des Jardiniers fait porter de bon fruits, *dum per culturam amittunt malitiam suam, & in alium abeunt succum.* Que diriés vous de certains Esprits, qui pleins de force & de vi vacité en tout autre sujet, se trouvent néan moins très-mal propres aux Lettres, & tres incapables de reüssir à l'étude. L'on a impu

Mar. Cap. té cette disgrace aux Espagnols, *Hispani fe ces ingenio, infeliciter discunt.* Mais com je ne pense pas qu'on puisse sans témérité, même sans injustice, diffamer toute une

tion, aussi ne voudrois-je pas nier, qu'il ne se trouve en tout païs des hommes, d'un temperament à ne pouvoir jamais entrer en commerce avec les Muses. Ce n'est pas simplement, qu'ils soient indociles, & par consequent indisciplinables, puisque leur aversion contre les livres ne les empêche pas souvent de reüssir glorieusement dans d'autres professions plus laborieuses que celle des sciences, & qui ne demandent pas moins d'application d'ame pour les bien exercer. Tant y a, que leur génie particulier ne souffrant pas, qu'ils étudient avec le moindre succès, l'on impute souvent à tort ce defaut à ceux qui ont eu soin de leur institution.

—— culpa docentis
Scilicet arguitur, quod læva in parte mamillæ Iuven. Sat.
Nil salit Arcadico juveni.

Il n'y aura rien à craindre de tel chez vous. Vos Enfans ont par leur naissance l'amour des belles lettres, *habent rapacia virtutis ingenia, vel ex se fertilia*, selon les termes de Seneque, & ils profiteroient sous un conducteur moins habile que celui que vous leur avés donné. Une fille bien composée conçoit au moindre attouchement; & un esprit brillant comme ils l'ont, & propre aux sciences, les acquiert presque de lui mê-

me, & sans l'aide de Pédagogue ou de Précepteur.

Que j'entre aisément dans cette joie secrete que vous donnera le progrès visible, qu'ils feront dans cette belle carriere, où vous les avés mis. Pline parle après Aristote d'un Poisson nommé *Amiam* à ce qu'il me semble, Pl.l.9.c.15. plus connu dans la Mer Majeure que dans Arist.l.6. c.17. nôtre Ocean, ou nôtre Mediterranée, qui croît tellement à vûë d'œil, qu'on remarque facilement son augmentation de jour en jour, *cujus incrementum singulis diebus intelligitur*. Vous pourrés faire sur eux des remarques, aussi sensibles quoique spirituelles, & qui vous causeront d'autant plus de contentement, qu'on n'aura qu'à laisser agir leur bon naturel. Celui de beaucoup d'autres a besoin de contrainte, semblable à ces Plantes qui ne veulent pas être soignées, *quæ quanto pejus tractantur*, L.18.c.10. *tanto proveniunt melius*. Et j'ai memoire, que le même Pline fait cette réflexion, sur celles qu'on diroit qui se plaisent à être négligées, parce qu'un trop soigneuse culture leur est préjudiciable, *mirum dictu, esse aliquid cui profit negligentia*. Cependant il est des esprits, qu'on leur peut comparer, qui s'irritent contre ce qu'on leur fait paroitre d'amour & d'interessement pour leur bien, & dont l'on ne

peut rien tirer si on ne les abandonne à leur propre conduite. Dans cette diverſité de temperamens loués Dieu de celui de vos Enfans, qui l'ont tel que vous le leur pouviés ſouhaiter; & ne vous ſouvenés jamais des petites équipées qui vous ſâchèrent dans leur premiere éducation. Le meilleur bois a ſes nœuds qui témoignent ſa force, & les bons vins ont ſouvent quelque apreté d'abord qui tire ſur l'amertume, *nec patitur ætatem vinum quod in dolio placuit.* Sen. ep. 36.

Je vous prie que ce ſavant homme vôtre nouveau domeſtique apprenne de vous combien je l'eſtime, & par là combien je me promets de lui. Je l'exhorte à donner de ſorte le goût des ſciences à ſes Diſciples, que la Morale ſoit toûjours la principale. Un autre moins habile que lui ſe contenteroit de les former à quelques-unes de ces ſciences, ſans beaucoup ſe ſoucier de leur former la conſcience. L'on empêche ordinairement avec grand ſoin que les jeunes gens ne deviennent gauchers, il eſt bien plus important de les accoûtumer à être droits, je veux dire à ne faire, que les choſes droites & juſtes. Les préceptes Moraux ont en ceci plus de beſoin d'application, que d'explication. Et le mot de Xenocrate eſt très conſidérable, que ceux,

dont nous parlons, doivent être veillés, comme aiant plus de nécessité de ce qui conserve les oreilles, que les Athletes de son tems. Il ne faut point de commentaire pour comprendre où cela va. Celui pour qui je l'écris saura mieux que personne pratiquer toute sorte de moiens pour arriver à son but, & il le fera sans doute avec la modération requise, se représentant toûjours, que rien n'entre dans la phiole de ce qu'on y pense verser trop à coup. Mais qu'il ne se lasse jamais sur tout de faire bien comprendre à ses écoliers les avantages du savoir, & la honte, aussi bien que la misere, où nous jette l'ignorance. Il y a cent instances à faire là dessus, mais voici ce qui les peut à mon avis toucher très sensiblement. C'est qu'un ignorant, outre le mépris qui l'accompagne en tous lieux, est si malheureux, qu'il s'ennuie toûjours étant seul, parce que son esprit n'aiant point été cultivé, n'a rien produit au dedans pour son entretien, ce qui fait que l'interieur de son ame lui paroit dans la solitude un desert affreux, & qui lui est presque insupportable. Sa disgrace n'est pas moindre, s'il pense sortir de cette calamité par le moien des bonnes compagnies, parce que celle de gens plus habiles qu'il n'est, l'afflige cruellement, ne

s'en pouvant tirer avec honneur, de sorte qu'on peut dire qu'au partir de l'Arabie Deserte, il entre miserablement dans la Pierreuse, trouvant matiere de chagrin presque par tout. Il n'y a que les savans à qui les notions interieures, & les connoissances acquises par un travail studieux, fournissent dans le particulier d'une retraite, des homilies & des contemplations qui passent en agrément toutes les douceurs & tous les parfums de l'Arabie heureuse. Avec des repetitions frequentes d'une vérité si apparente & si constante, ne doutés point de l'heureux succès des études de vos fils; & si je le puis dire sans vous effaroucher d'abord, tenés pour assuré, qu'ils se rendront capables d'imiter Hercule, que la Fable dit avoir tué son maitre Linus avec sa lyre. Cela ne signifie autre chose, si non, que ce grand Heros, qui étoit dans la vérité un très excellent Philosophe, surpassa en doctrine celui, qui l'enseignoit, ce qui fut glorieux à tous deux; de la même façon qu'on a vû depuis, que l'incomparable reputation de saint Thomas n'a fait qu'augmenter celle d'Albert le Grand son Précepteur.

J'ajoûte cet apostile pour vous prier encore d'excuser en faveur du bon sens, le mot de *Droit*, que je viendrai d'opposer à celui de

Gauche. Les allusions de *science*, à *conscience*, & d'*application* à *explication*, auroient aussi besoin de grace dans un autre style que l'Epistolaire. Mais vous savés la liberté qu'il se donne, & la licence qu'ont prise les plus grands Auteurs de lettres familieres, qui passe bien celle des allusions. Ciceron n'a pas fait difficulté dans une des siennes d'attacher à un mot Grec une particule Latine ce qu'on n'excuseroit pas ailleurs, C'est où il avertit Atticus qu'il dedie à son fils le livre des Offices,

l. 15. ep. 13. ou des Devoirs de la vie. *Hæc*, dit-il, *magnifice explicamus*, *προσφωνοῦμέν que Ciceroni, qua de re enim potius pater filio?* Que ne peut-on pas oser après cela dans un même genre d'écrire? Gardons-nous bien sur tout de faire cas de quelques diamans d'Alençon, mis en œuvre avec grand soin pour contenter la vûë, s'il est permis de nommer ainsi de chetives pensées, qu'on tache de rendre agréables par de beaux termes; encore que l'art d'écrire poliment, & pour la seule satisfaction de l'oreille, soit beaucoup plus commun aujourd'hui, que celui de bien penser, & d'être utile à l'esprit.

DES GENTILS-HOMMES.

LETTRE CXXXII.

MONSIEUR,

Je m'étonne qu'un Gentilhomme du mérite de celui, que vous me nommés, ait pris si fort à cœur la fin desastreuse de son Cousin, comme si l'infamie de son supplice devoit rejailir jusques sur ceux de son sang. Il devroit se souvenir de ce que dit Henri IV. aux parens du Marechal de Biron, que des siens propres avoient laissé leur tête en Gréve, sans qu'il s'en tint deshonoré. En effet, la mort de Conradin, celle de Jeanne, Reine de Naples, & de Marie Stuart d'Ecosse, ni cette autre si extraordinaire de Charles son petit fils, n'ont point diffamé leurs races: La famille des Othomans voit tous les jours de ses Princes étranglés, & vint-deux Papes, qui ont eu la tête trenchée, ne rendent pas moins llustre la Chaire de Saint Pierre, ni le Sou-

verain Pontificat moins respecté. Je sai bien que les causes différentes de telles disgraces font faire de grandes distinctions; mais après tout il demeure toûjours pour constant que comme les belles actions de nos prédecesseurs ne servent guères à nôtre gloire, si nous n'y cooperons; les mauvaises de ceux, qui nous touchent de parenté ne peuvent nous préjudicier, ni ce qui leur arrive de honteux, nous être justement reproché, si nous n'y avons rien contribué. Toutes fautes sont personnelles, *cada uno es hijo de sus obras*, & je tiendrois une noblesse bien mal fondée, si elle dépendoit de la bonne ou dereglée conduite de nos alliés, & que leurs vices ou leurs malheurs lui pussent être imputés jusqu'à ternir son lustre. Y a-t-il famille au monde, qui se puisse dire exemte de quelque tache à considérer cette même famille dans toutes ses parties; Voit-on des arbres si privilegiés pour excellens qu'ils soient, qu'on ne trouve dessus quelquefois quelque chenille, capable d'en salir des feuilles, mais non pas d'en gâter le fruit, ni de les ruïner entierement? l'Espagnol, dont je viens de vous rapporter deux ou trois paroles, en a d'autres proverbiales, qui reconnoissent ingénument ce mélange inévitable du bien & du mal dans toutes les

naiſons, *No ay generacion do no aya puta o la-ron*; ce qui n'empêche pas, qu'on ne diſtin-gue des contraires ſi oppoſés, ſans que l'un porte préjudice à l'autre.

La noble naiſſance eſt d'un ſi grand avan-tage dans la vie, qu'elle ne peut être trop e-ſtimée. Comme l'on priſe bien plus les Dia-mans, les Emeraudes, & les Turquoiſes, de la vieille roche, qu'on ne fait les autres; les hommes d'extraction illuſtre ſont tout au-trement conſidérés que les perſonnes vulgai-res, s'ils ont tant ſoit peu de talent propre à ſoûtenir la dignité de leur nom. C'eſt ce qui fait dire à Ciceron, qu'un perſonnage de ſon tems avoit trompé bien du monde ſur ce qu'il étoit de bonne maiſon, *Erat enim hominum opinioni nobilitate ipſa, blanda conciliatricula, commendatus*; je penſe que c'eſt de Piſon, dont il veut parler. Et véritablement l'on éprouve tous le jours, qu'auſſi-bien que les fruits qui naiſſent à l'ombre, ne ſont jamais de ſi haut goût que d'autres qui ſont venus plus au jour, & mieux regardés du Soleil; les gens de bas lieu, ou de fortune mediocre, quelque mérite qu'ils aient, ne ſont guères vûs avec cet éclat, & cette recommendation, qui accompagnent ceux, dont la vertu eſt re-levée par celle de leurs ancêtres. Il ne faut

Orat. pro Sex.

donc pas trouver étrange, que tant de personnes recherchent cette grande prérogative d'une ancienne & excellente origine, puisqu'il y a peu de nations, qui n'aient convenu de ce sentiment, de lui porter beaucoup de respect. Iules César se fit accroire, qu'il descendoit du fils d'Enée; Marc Antoine de celui d'Hercule, qui se nommoit Anton; & nous tirons nôtre nom d'un Francus de Troie, les Turcs d'un Turcus son parent, les peuples de la Grande Brétagne d'un Brutus Romain, & ainsi de la plûpart des autres. Avec la même vanité les Thebains se nommoient autrefois σπαρτοί, comme aiant été semés dès le tems de Cadmus selon la fable; les Atheniens αὐτόχθονες, prétendant être aussi anciens que leur territoire, qui les avoit produits; & les peuples d'Arcadie προσέληνες, parce qu'ils se persuadoient d'avoir été habitans du monde avant que la Lune y parût. Enfin cette pensée de se glorifier d'une noble & ancienne extraction est si étenduë par toute la terre, qu'on l'a trouvée établie dans toutes les parties de l'Amerique, nos Rélations portant que jusqu'à ces pauvres Hurons du Canada ils n'étoient pas moins jaloux de leur noblesse, qu'un Hidalgue d'Espagne, ou un Gentilhomme de quatre quartiers d'Allemagne.

Plutar.

Relat. Iesuit. ann. 1642. & 1643.

Mais il n'arrive pas toûjours, que ceux qui ont cette puissante recommendation du sang, possedent le mérite personnel absolument requis pour se la conserver. Souvent au contraire l'on remarque qu'ils en sont tellement dépourvûs, que les vertus de leurs ancêtres ne servent qu'à mieux faire reconnoitre les defauts qu'ils ont, & combien ils sont dissemblables à ceux, dont ils se contentent de porter les armes & le nom:

Incipit ipsorum contra se stare parentum Iuven.
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis. sat. 8.

Cependant il seroit plus avantageux selon le Satyrique, qui parle ainsi, d'être fils d'un Thersite & d'avoir la valeur & l'estime d'Achille, que de pouvoir se vanter d'être venu du dernier avec toutes les mauvaises conditions qu'Homere attribuë à Thersite. En effet, la noblesse d'une Race est bien mieux fondée sur une suite d'actions vertueuses de ceux, qui en sont, que sur sa durée toute dependante de la Fortune, & qui n'a rien, moralement parlant, qui puisse relever une maison au dessus des plus rustiques, ou des plus roturieres. Car, à le bien examiner, il n'y a plus qu'une ombre vaine de noblesse où les vertus manquent, puisqu'elle tire son origine de ces

mêmes vertus. Autrement, ne sommes nous pas tous sortis d'un même principe? a-t-il vilain qui n'ait son extraction de quelque Patriarche? ou Prince qui ne vienne d'un planteur de vigne? *Quemcumque volueris revolve nobilem, ad humilitatem pervenis*, dit Seneque dans une de ses Controverses. L'on voit même quelquefois des plus illustres de leur siécle; tels que Péricles dans Athenes, & Pompée le Grand dans Rome, qui ont toute sorte de desavantage du côté de leurs parens. Mais il est bien plus ordinaire au rebours, que comme les meilleures viandes & les plus estimées, sont les excremens qui ont le plus d'infection & de puanteur; les personnnes les plus héroïques engendrent les plus vicieuses & les plus méprisables de leur siécle. Aristote l'a observé au quinziéme chapitre du second livre de sa Rhétorique avec cette distinction, que les grands & brillans esprits sont sujets à cette calamité d'avoir des enfans évaporés; ce qu'il prouve par ceux d'Alcibiade, & du vieil Denis Tyran de Sicile; au lieu que les esprits extraordinairement fermes & solides ont presque toûjours de fils stupides, pesans, & grossiers, de quoi il nous assure que la posterité de Cimon, de Péricles, & de Socrate, rendit un suffisant témoignage. Or

Contr. 6.

de ſi notables & de ſi frequens changemens montrent aſſez, que la nobleſſe des familles eſt ſujette à de merveilleuſes revolutions, & qu'elle doit être conſidérée autrement qu'on ne la conſidére communément. Je veux croire même que ce fut ce qui obligea ces ſages Romains de mettre la marque d'une Lune ſur le pied de leurs Patriciens, pour ſignifier que leur plus haute nobleſſe naiſſoit, & mourit; aiant ſon commencement, ſon plein, & ſon declin auſſi periodiques, & auſſi aſſurés, qu'on les remarque au cours de cette Planete.

Ajoûtés à cela l'erreur des Généalogies, qui placent ſouvent dans les plus illuſtres familles de gens de la lie du peuple, & de qui les prédeceſſeurs, comme l'on a dit en riant, n'ont craché à terre que les jours de fête; s'ils ont eu le moien d'acquerir un fief conſidérable, & d'en prendre le nom comme il ſe pratique ordinairement. Ne ſait-on pas, que ceux, qui ſont profeſſion de dreſſer ces Généalogies, ſe jouënt quand bon leur ſemble ſur un ſujet où ils peuvent dire à ceux, qui les emploient,

De quocunque voles proavum tibi ſumito libro; Iuven. Sat. 8.

Ce que je ſerois bien fâché qu'on prit pour

un mépris de beaucoup d'ouvrages excellen que nous tenons d'eux, & que j'estime au tant que personne. Mais pour ne rien exag gerer davantage dans une matiere trop odieu se pour l'approfondir & pour s'y arrêter plu long tems, personne n'ignore les fourberie & les impostures qui s'y sont faites dans tou les siécles, puisque dès celui que la Metamor phose du Poëte Latin fut composée, Ajax y reproche à Ulysse de s'attribuër arrogamment une descente des Eacides, qu'il falsifioit,

Ovid. 13. metam.

—— Quid sanguine cretus
Sisyphio, furtisque & fraude simillimus illi,
Inseris Æacidis alienæ nomina gentis?

Tant y a que les preuves de noblesse, qui se font en nos jours ne sont pas toûjours si certaines, qu'elles obligent à d'extraordinaires respects, quand ce que nous avons dit de ceux qui dégénérent ne s'y opposeroit point. Ciceron rabat admirablement bien l'insolence & la gloire de Pison, qu'il fondoit sur celle de ses devanciers, avec cette raillerie, *Obrepsisti ad honores errore hominum, commendatione famosarum imaginum, quarum simile habes nihil præter colorem.* Et un homme de vertu repartit joliment à un qui se vouloit prévaloir à son préjudice d'avoir eu quelques parens d'un rare mérite, j'ai plus d'affinité que vous

Orat. in Pison.

avec

vec eux, & je prétens être mieux dans leur lliance, puisque vous ne les imités en rien omme je tâche de faire. Pour moi je prononcerois librement de la noblesse d'une personne vertueuse, ce que cet Orateur Romain écrit de l'éloquence d'un Philosophe, *si adèrat, non aspernor; si non habeat, non admolum requiro.* En effet, cette origine illustre est si peu de chose d'elle-même, à le bien prendre, que l'Empereur Othon donna pour dernier précepte à son neveu Cocceius, de ne se pas trop souvenir d'avoir eu un oncle Empereur, bien qu'il ne dût pas non plus en perdre tout à fait la mémoire. Si je voulois pousser cela plus avant, je vous prierois de considérer un peu sceptiquement ce que c'est que cette prétenduë noblesse, qui n'a rien de réel que la fantaisie des hommes. Pour obtenir celle de Chevalerie au Perou; dont la marque étoit d'avoir eu les oreilles percées par le Roi, il faloit que celui qui aspiroit à ce degré d'honneur sût faire ses armes & ses souliers de ses propres mains. Si vous communiqués ceci à vôtre ami, obtenés de lui, qu'il ne m'en veuïlle pas plus de mal, dites lui ma coûtume, & qu'il prenne garde, que je ne determine rien.

Plutar. in Oth.

Hist. des Incas. l. 5. c. 25.

Quant à cette Hippomanie, dont vous le

plaignés, c'eſt le même mal qui fut la ruïne d'un Strepſiades dans Ariſtophane; & je ne penſe pas que la Déeſſe Hippone, ni le Dieu même Taraxippe, l'en puiſſent guerir. A moins que la mode vint en France d'avoir, comme au Roiaume de Congo, de ces chevaux de bois portés par des hommes, tels que
L. 15. hiſt. Maffée les decrit, à peine verrons-nous que vôtre bon Gentilhomme, ni ſes ſemblables, abandonnent ſur cela leurs mauvaiſes & ruïneuſes habitudes. Véritablement, je ne crois pas que ces chevaux de Congo ſoient de la race de Pegaſe; ni que des dents de Loup attachées à leur cou les puſſent rendre auſſi promts à la courſe, & auſſi infatigables, que
l. 28. c. 19. Pline l'écrit de ceux dont nous nous ſervons. Quittés néanmoins cette grande averſion que la folle dépenſe de vôtre ami vous fait avoir contre eux. Les meilleures choſes ſont quelquefois nuiſibles ſans qu'il y ait de leur faute; & je vous prie de vous ſouvenir en faveur de ce noble animal, que c'eſt lui qui a conquis le nouveau Monde. En effet, vous pouvés
Ind. Occid. voir dans les Rélations de Benzoni Milanois,
parte 5. que les Americains ont toûjours ſoutenu qu'ils n'avoient pas été ſubjugués par les Eſpagnols, mais ſeulement par leurs chevaux; ce que cet Hiſtorien rend vraiſemblable ſur ce que

par toutes les Provinces où ces mêmes Espagnols ont été sans chevaux, ils y ont presque toûjours eu du piré, & n'ont guéres manqué d'y être battus.

DE
LA CONTRAINTE D'AGIR.

LETTRE CXXXIII.

MONSIEUR,

Je reconnois que Platon est celui, qui a le premier ou le mieux de tous les Philosophes distingué les trois genres de causes, dont les unes dépendent de la Destinée, les autres de la Fortune, & quelques-unes, de nôtre Volonté, ou Franc-Arbitre. Et certes quelque grande étenduë qu'on puisse donner à la premiere, & bien qu'elle semble embrasser & enveloper toutes choses, si est-ce qu'elle ne les produit pas toûjours, & il y en a beaucoup, qu'on auroit tort de rapporter indiffé-

remment au Destin; *Omnia quidem fato conti nentur, sed non omnia fato fiunt, neque fato ad dici debent.* Les ordonnances d'Adrastie, dit Plutarque dans son traité de la Fatalité, ressemblent en cela aux loix civiles, qui comprennent une infinité de crimes sans qu'on puisse dire qu'elles en soient la cause. Car quoique selon le mot de Thales, ἰσχυρότατη ἀνάγκη *validissima omnium necessitas*, il n'y ait rien de plus fort dans la Nature, ni de plus absolu que cette Necessité, mere, si nous en croions Platon, de trois Parques, l'ame du Monde selon lui, & celle à qui tous les Etres semblent soûmis; si est-ce qu'elle ne s'étend pas proprement jusques sur cette sorte d'actions qu'on appelle fortuites, & beaucoup moins sur celles, qui ne sont bonnes ou mauvaises, que parce qu'exemtes de toute contrainte & de toute necessité, elles dépendent entierement de nôtre Volonté. Mais d'où vient, que ce fondateur de l'Academie attribuë dans le dixiéme livre de sa Republique, la connoissance des choses passées à Lachesis, celle des présentes à Clothon, & le recit des futures à l'inexorable Atropos? Marsile Ficin vous le dira après Proclus, aussi-bien que les raisons de la superiorité de Lachesis, du second lieu de Cloton, & de la subordination

d'Atropos aux deux autres. Pour moi, je pense, que le tems passé, dont se mêle la premiere, étant bien plus assuré que le présent, ou le futur, puisque Dieu même ne lui peut faire changer de nature, l'on a donné avec justice la preséance à Lachesis, & le dernier rang à celle, qui s'occupe au futur dont les évenemens ne sont pas si certains, sur tout à l'égard de ce qui est du ressort de nôtre Libre Arbitre.

Pour ce qui touche la contrainte d'agir sous laquelle vous voulés mettre à couvert toutes les fautes de vôtre Ami, souvenés vous, que non seulement la Morale Chrétienne, mais celle même d'Aristote a prononcé qu'il n'y avoit jamais de necessité à mal faire; quoique Saint Augustin en reconnoisse une, qu'il appelle heureuse, parce qu'elle emploie toute sa force à nous porter au bien, *felix ea necessitas quæ ad meliora compellit.* Ep. 204. Cela vient de l'équivoque attachée au mot *necessaire*, dont les Philosophes reconnoissent jusqu'à quatre différentes significations. Or il n'y a que cette extréme & invincible necessité, que les Grecs ont nommée tantôt Diomedéenne, & tantôt Thessalique, qui puisse servir de legitime excuse en quelques rencontres. Car l'on a mangé les pains de proposition dans la der-

niere faim sans offenser Dieu. Vous pouvés aussi vous souvenir comme sur ce que les Thebains reprochoient aux Atheniens, d'avoir emploié l'eau sacrée du Temple de Dele en des usages profanes, jusqu'à s'en laver les mains, ce qui passoit pour une grande impieté parmi les Bœotiens; ceux d'Athenes, dit Thucydide, se purgèrent de ce crime en protestant, qu'ils n'en avoient usé de la sorte, que dans la violente necessité, qui legitime par tout ce qu'elle contraint de faire. Et l'Oracle rendu à ce Prêtre d'Hercule, qui n'avoit pas été chaste, *que Dieu permet tout ce qui est necessaire*, ἅπαντα ἀναγκαῖα συγχωρεῖ θεός, peut passer pour le plus véritable de tous les Oracles de Paganisme. Voiés donc si celui, que vous excusés, est véritablement tombé dans cette sorte de necessité, qu'on dit, qui n'a point de loi, ou plûtôt, qui est la plus juste & la plus inviolable de toutes les loix, comme celle à qui les anciens ont assuré, que les Dieux mêmes ne pouvoient pas resister; sentence hardie, qu'on attribuë particulierement à Pittacus.

l. 4. hist.

Plutar. de Pyth. Orac.

Plato. 5. de leg.

Si vôtre Ami n'a rien executé qu'en se voiant reduit à de si rudes termes, il a pour lui toutes les regles de la Morale. La vraie & naturelle prudence est de ceder fort souvent au tems, & toûjours à la necessité.

Honesta lex est temporis necessitas. Laberius.

:t quand l'on se voit dans ce dernier accessoi-e, il faut imiter les bonnes lames, ploier ans rompre, s'accommoder à ce qui est ab-olument necessaire sans perdre courage, & endre son esprit souple à faire doucement ce qu'on ne sauroit éviter de faire. La significatio n du mot *necessaire* enseigne cette leçon; *necessum dicitur quod non sit in eo cessandum*; Quasi ne-)beïssons sans murmure aux ordres d'Adrastie, cesses. & ne croions pas, que de les suivre ce soit a-gir sans raison, puisque cette Divinité Grecque, qui est nôtre Necessité, passe du consentement de tous les Sages pour la plus forte raison de toutes:

Feras, non culpes, quod vitari non potest. Laber.

Il n'y a rien de plus juste que ce qui est necessaire; ni rien de plus hardi, & qui tienne davantage de l'Héroïque Vertu, que ce qu'on fait par la derniere contrainte; *nullus perniciosior hostis est, quam quem audacem angustiæ faciunt.* N'est-ce pas la necessité qui permet de jetter en mer ce qu'un vaisseau a de précieux, s'il ne peut autrement être sauvé de l'orage? N'est-ce pas elle, qui fait legitimement démolir les maisons, pour remedier à un incendie? Et n'est-ce pas la même necessité, dit ce Declamateur Romain, qui excu-

Sen. in Contr. Ench. c. ult. se tous les parricides des Saguntins? Reconnoitre sa puissance, c'est selon Epictete déferer à Dieu, & témoigner qu'on respecte les choses du Ciel avec connoissance. De là vient, que le Sage des Stoïciens n'étoit jamais forcé à rien, & s'exemtoit toûjours de cette dure necessité, parce qu'il ne lui resistoit jamais, faisant volontiers tout ce qu'elle vouloit: Elle ne le jettoit pas hors du Monde, comme les autres, dautant qu'il en sortoit de son bon gré: *Nihil invitus facit sapiens, Necessitatem*
Ep. 54. *effugit, quia vult quod ipsa coactura est.* Seneque finit par là une de ses Epitres; & dans une autre il prouve, que rien ne pouvoit rendre malheureux ce même Sage, à cause de sa condescendance à tout, n'y aiant que la resistance, dont nous usons, qui nous fasse miserables: *Non qui jussus aliquid facit miser est,*
Ep. 61. *sed qui invitus facit. Itaque sic animum componamus, ut quidquid res exiget id velimus.* Il s'en faut donc beaucoup, qu'on puisse imputer à crime ce qu'on fait par necessité, puisque c'est une vertu de lui obeïr.

Mais de vouloir excuser de mauvaises actions en accusant la Fortune, ou de les attribuër simplement à je ne sai quelle Destinée, c'est surquoi vous aurés de la peine à trouver de la complaisance en ceux, qui vous

parleront avec sincerité. Pour ce qui est de la Fortune, j'avouë qu'il n'y a presque personne, qui ne veuille la rendre responsable des defauts de sa conduite, & nous la chargeons quasi toûjours à tort de toutes les disgraces qui nous arrivent. C'est vraisemblablement la cause de tant de Temples, que le sot peuple de Rome, qui la craignoit lui édifia dans sa ville; n'y aiant point eu de Dieux à qui ils en aient consacré un si grand nombre qu'à elle. Les Philosophes au contraire en ont fait leur commune Quintaine, l'attaquant de toutes leurs forces, & emploiant tout ce qu'ils ont eu d'adresse pour la faire passer tantôt pour une aveugle, & tantôt pour une inconstante, qu'ils faisoient profession de braver. Pline d'ailleurs lui attribuë une empire absolu sur tout ce qui nous concerne. *Fortunam solam in tota ratione mortalium utramque paginam facere.* Ceux de Smyrne avoient sa statuë, qui portoit sur la tête un des Poles du Monde, & tenoit la corne d'Amalthée dans une de ses mains, pour dire, qu'elle gouverne & enrichit tout ici bas. Et je me souviens d'un moderne, qui soûtenoit trop licentieusement, que quiconque avoit de son côté la Force, la Prudence, & la Fortune, se pouvoit vanter d'avoir la Trinité pour lui. Ce-

l. 2. c. 7.

Pausan. l. 4.

pendant c'est faire une injure à Dieu, & se rendre indigne de ce qu'il nous a donné de prudence d'admettre cette τύχη qu'Homere a le premier déifiée, la nommant fille de l'Ocean, & la faisant jouër avec Proserpine dans l'hymne qu'il adresse à Ceres, quoiqu'il n'en ait jamais parlé dans ses deux grandes Poëmes.

Orat. 65. Et Dion Chrysostome reconnoit ingenument, que s'il y a quelque Fortune, elle n'est ni aveugle, ni inconstante, comme on le lui reproche; ne changeant qu'à cause qu'elle voit tous les jours ceux, à qui elle a fait le plus de graces, qui en abusent. Enfin, à le bien prendre, chacun est artisan de sa propre fortune, de sorte que vous avés emploié un mechant lieu commun pour justifier la miserable procedure de vôtre Ami, de l'imputer au mauvais traitement d'une imaginaire Divinité.

Quant à sa malheureuse Destinée, je vous ai déja dit, qu'on ne peut lui donner une si grande étenduë, que vous faites, sans ruïner toute la Morale par la perte de nôtre Franc-Arbitre, & vous savés ce que j'ai écrit là dessus

Lettre 49. & 99. en deux lettres différentes, l'une *du Destin*, & l'autre *de la science qui est en Dieu*. Nôtre amitié me permettra d'ajoûter ici ce seul mot de Saint Augustin, assuré que je suis, que vous n'en ferés point d'importune application; *O*

cor tuum non esset fatuum, non crederes fa- Tract. 37. in Ioan.
um. C'est de vérité bien mal traiter le Por-
ique de Zenon.

CONSOLATION.

LETTRE CXXXIV.

MONSIEUR,

Je ne sai pas quel je reüssirois auprès de vous, mais je craindrois de passer pour un téme-raire par tout ailleurs, & je condannerois moi-même mon entreprise, si je m'ingerois de vouloir consoler la personne du monde, qui fournit aux autres en toute rencontre les plus solides consolations. Ce peu que je vous dirai donc au sujet de la perte, que vous venés de faire, ne sera que pour vous témoigner ma condoleance, & pour vous faire souvenir, si vous étiés reduit à ce point, de quelques petites choses, que l'affliction est capable de vous avoir otées de la mémoire. En effet, vous n'ignorés rien de tout ce qui vous peut

être représenté, & personne ne sauroit mieux adoucir le ressentiment de vôtre esprit que vous même, qui possedés les plus puissans raisonnemens, dont l'on s'est jamais servi pour cela. Mais puisque les meilleurs Médecins se laissent traiter par d'autres, quand ils ont besoin du secours de l'art qu'ils professent, prenés mon zèle en bonne part, & souffrés qu'au lieu de quelques complimens inutiles, cette lettre vous redise mille particularités, dont nous nous sommes autrefois entretenus, & que nous ne pouvons trop souvent repeter, si nous prétendons en retirer aux occasions quelque profit.

Le mot d'Iphigenie dans Euripide, qu'il vaut mieux mal vivre que de bien mourir.

In Aulide. Κακῶς ζῆν κρεῖσσον, ἢ θανεῖν καλῶς,

ne sauroit être trop condanné. Car encore qu'il soit vrai en un certain sens, qu'un Chien vivant est plus à estimer qu'un Lion mort; si ne faut-il pas mettre la vie à un si haut prix, que nous fassions plus d'état de la posseder à mauvais titre, & d'en mal user, que de la perdre glorieusement. Il n'y a pas moins à reprendre en ceux, qui font trop de cas de la vie qu'en d'autres, qui craignent excessivement la mort, ce qui se trouve presque toûjours conjoint. La premiere dès deux est si

eu de chofe, que Marc-Antonin, après l'a- oir très philofophiquement confidérée, con- lud, qu'il n'a rien remarqué foit en ce qui oncerne le corps, foit en ce qui touche l'ef- rit, qui ne foit fort méprifable. *Omnia* dit- l, *quæ ad corpus pertinent, fluvii naturam ha- ent: quæ ad animam, infomnii & fumi.* Et uoique je ne voudrois pas avancer, qu'on ut obligé, felon les termes de Job, à fe ré- ouïr envifageant la mort, comme ceux, qui herchent quelque threfor fe réjouïffent lors u'ils rencontrent un fepulchre, *quafi effo- dientes thefaurum, gaudent vehementer, cum inveniunt fepulcrum:* Si eft-ce que la vie toute feule me paroit fi indifférente, pour ne rien dire de plus à fon defavantage; qu'outre que je n'élirois jamais d'en recommencer la car- riere, s'il étoit à mon choix de le faire, je n'échangerois pas les trois jours calamiteux, qui me reftent dans un âge fi avancé qu'eft le mien, contre les longues années que fe pro- mettent une infinité de jeunes gens, dont je connois tous les divertiffemens. Certes je pourrois jurer auffi bien que Cardan fur la vé- rité de ce fentiment, fi je ne jugeois plus à propos de vous rapporter fes termes aufquels je foufcris, bien que felon fa façon ordinai- re d'écrire, ils foient plus-fenfés, qu'ils ne

L. 2. de vitâ fua.

C. 3.

De libr. propr. sont élegans: *Nos, per Deum, fortunam nostram exiguam, atque in ætate senili, cum ditissimo juvene, sed imperito, non commutaremus.* Vous me croirés aisément, si vous prenés garde à l'air dont ceux, de qui nous parlons ont accoûtumé de vivre. Qui est celui d'entre eux, qui pense serieusement à le faire? qui ne remette toûjours au lendemain une affaire si importante? & qui temporisant de la sorte ne soit pour perdre la vie, comme s'explique Ep. 22. & 23. Seneque, avant que de l'avoir commencée? Aristote a prononcé que de vivre sans un but certain auquel toutes nos actions se rapportent; c'est le propre d'un homme sans cervelle; In Eud. c. 2. *Vita proposito fine carens, insignis stultitiæ argumentum est.* Cependant aucun d'eux ne vit qu'au jour la journée, pour user de ce terme populaire, ou s'il s'en trouve, qui aient quelque sorte de visée, ce n'est pas pour y persister, c'est plûtôt pour faire trouver veritable le vers proverbial des Grecs,

Βιοῖ μὲν οὐδεὶς ὃν προαιρεῖται βίον,

Vivit certe nemo quam probare solet vitam.

Avoüons ingenument, que Platon a eu raison de nous nommer tous, θεοῦ παίγνιον l'ouvrage d'une main toutepuissante, mais qui l'a fait en se joüant, & comme pour se divertir seulement. Tant y a que nôtre vie s'é-

coule de telle maniere, qu'on peut dire avec l'Italien *chi più vive, più muore*. Et souvenés-vous de ce que nous avons prononcé si souvent en contemplant le croissant ou le decours des nouvelles Lunes, que cet aspect nous faisoit une leçon tous les mois reïterée, du decroit & de la diminution perpetuelle de nos jours.

N'attendés pas après ceci un éloge de ma part aussi étendu que pouvoit être celui, que fit autrefois Alcidamus en faveur de la Mort; qui est la seconde chose, dont je me suis proposé de vous entretenir, & qui suit naturellement la vie, comme elle l'a précedée auparavant. Or je ne suis nullement de l'avis de ceux, qui croient, qu'il n'y a point de plus mauvaise pensée que celle de la Mort, parce que l'imagination nous la prend presque toûjours si terrible, qu'on peut dire qu'autant de fois qu'on la conçoit de la sorte, l'on se donne une mort avancée, & qu'ainsi c'est se faire mourir plusieurs fois au lieu d'une. Cardan a été de ce sentiment, qu'il exprime nettement en ces termes dans son livre de la Consolation, *totum tempus quod mortis cogitationi impenditur mors est*. Cet axiome néanmoins ne peut être soutenu qu'à l'égard des ames populaires ou dépourvuës de toute

érudition, qui n'envisagent guères les choses du bon côté. Cela se voit en la personne d'Ajax, qui souhaite grossierement dans Homere de mourir plûtôt de jour, que de nuit, à cause que c'est le propre des tenebres d'augmenter la peur de tout ce l'on craint, & d'en rendre les objets beaucoup plus redoutables. La Philosophie nous apprend à les contempler tout autrement, & tant s'en faut que les méditations, qu'elle nous suggere, puissent croitre nos douleurs, ni rendre nos maux plus intolerables, qu'en les adoucissant, s'ils ne disparoissent entierement, elle en ôte du moins la plus grande amertume, & ce qui les fait ordinairement le plus apprehender. Ses réflexions nous apprennent ici qu'apparemment la mort est plûtôt un bien, qu'un mal: Qu'en tout cas il ne peut être grand, puisqu'il est momentanée: Que c'est folie de craindre ce qui est inévitable: Et qu'on ne sauroit avec jugement se figurer une chose comme mauvaise, que tous ceux, qui nous en parlent, n'ont jamais exprimentée, & dont aucun de ceux, qui l'ont éprouvée n'a pû, ou voulu, nous reveler le mystere. Car vous n'ignorés pas, que les opinions sont partagées sur tous ces points; que ce qui est tenu mol par les uns, est réputée la fin de tous

les

les maux par d'autres; & que celui qui disoit, *Ego tibi permittam mori? At quid jam mihi melius optem?* n'étoit pas de la créance de ceux, qui ont appellé la mort *le terrible des terribles*. Pouvés-vous raisonnablement nommer ainsi ce qui est si naturel, que les mêmes Elemens, qui font nôtre vie, sont nôtre mort; *tam causa vivendi sunt, quam viæ mortis*. *Sen. ep. 117.* L'entrée du monde ne paroit pas moins pénible que son issuë; & peutêtre, qu'un enfant souffre autant en naissant, ce que ses cris témoignent assez, qu'il endure en mourant. D'ailleurs ne voit-on pas des personnes qui préferent la mort à la vie; Et sans parler des particuliers, quelques Nations toutes entieres n'ont-elles pas eu le même goût; *Bardi Thraciæ populi appetitum habent maximum mortis*, dit Martianus Capella. En tout cas *L.* tel que puisse être ce dernier passage, il est unique; & les Eliens n'ouvrant qu'une fois en toute l'année le temple du Dieu Summanus, *Pausan. l. 6.* qui leur étoit celui des Enfers, prénoient par cette cérémonie la consolation de ne devoir jamais redoubler ce petit voiage, qui se fait même *aveuglette*. Nous y devons être tous préparés autant jeunes que vieux,

A morte semper homines tantundem absumus; *Laber.*

& pour peu que ces raisons philosophiques

prennent de place dans nôtre esprit, nous reconnoitrons aisément que les pensées de la mort ne sont pas à rejetter, & qu'elles en diminuent plûtôt qu'elles n'en augmentent la crainte. J'ajoûte que ce sont les plus necessaires de toutes, outre qu'elles ne peuvent être superfluës. L'on se prépare inutilement quelquefois contre la pauvreté, contre la douleur, ou contre la perte des amis; parce que nôtre bonne fortune nous exemte de semblables afflictions. Mais ce que nous avons médité pour bien recevoir la mort, ne peut jamais manquer de nous être d'usage.

Il n'y a point de gens, qui soient plus touchés apparemment de cette terreur panique de la mort, que ceux, qui n'en peuvent pas souffrir la moindre imagination. La plûpart des Grands & des Heureux sont de cette trempe, ce qui fait, que ne songeant jamais à mourir, bien qu'ils l'apprehendent toûjours, l'heure fatale pour eux est passée avant qu'ils s'en soient apperçûs; &, s'il est permis de parler encore plus figurément après un ancien, ils n'apprennent guères leur mort, non plus que l'Empereur Claudius, que par leurs funerailles. *Claudius ut vidit funus suum, intellexit se mortuum esse.* Si est-cé que la faulx de Saturne n'a pas plus de respect pour eux,

que pour les moindres hommes. Comme il regne quelquefois des maladies Épidemiques, qui semblent n'être envoiées du Ciel que pour diminuër le trop grand nombre du peuple: l'on voit aussi des tems sinistres pour les Puissances de la Terre, & qui semblent avoir conjuré contre leurs vies. Telle fut l'année mil cinq cens cinquante-neuf, qui dans une revolution de douze mois, dont quelques-uns pourtant étoient de l'an subsequent, ôta de ce monde l'Empereur Charles Quint, deux Roi de Dannemarc, un Roi de France, un Doge de Venise, un Pape, un Electeur Palatin, un Duc de Ferrare, & trois Reines, Eleonore qui l'étoit de France, Marie de Hongrie, & Bone Sforce de Pologne. Je crois néanmoins le succès de semblables années plûtôt fortuit, qu'autrement; comme je tiens fort douteuse la maxime de ceux, qui veulent qu'on ne meure jamais plus heureusement, que quand le tems nous rit, & que la vie nous plait d'avantage. *Thuan. hist. l. 23.*

Dum vita grata est, mortis conditio optima est. *Laber.*

Ainsi, disent-ils, Annibal fut mort glorieusement après la bataille de Cannes, & lors qu'il étoit presque aux portes de Rome, qui se vit depuis malheureusement réduit à s'em-

poisonner, pour éviter un pire traitement des Romains. Sylla tenu pour le plus heureux des hommes, l'eût été davantage, s'il fut decedé au même tems, qu'il se démit volontairement de sa Dictature, puisque la crainte de ses ennemis l'obligea ensuite à se tuër soi-même. Pompée seroit tout autrement grand que son surnom ne le porte, si la maladie qu'il eût, après avoir mis les Pirates à la raison, l'eût emporté,

Dio. Cass. l. 52.

Provida Pompeio dederat Campania febris Optandas;

Iuven. sat. 10.

on le vit depuis avoir honteusement la tête tranchée sur le rivage d'Egypte. Et quelle reputation eût laissée de lui Ciceron, si la Parque eût disposé de sa vie après avoir mis à bout Catilina & les autres de sa conjuration? ou du moins au retour de son exil? Il n'y eut que de la calamité dans le reste de sa vie, & sa foiblesse, qui parut dans ses irrésolutions au parti contraire à celui des Césars, ternit grandement sa renommée. L'on peut s'abstenir d'une infinité d'autres exemples, & sur tout de ceux, que pourroit fournir nôtre Histoire moderne, parce qu'outre qu'ils seroient superflus, peutêtre passeroient-ils pour odieux. Je répons à cela que c'est tirer de quelques faits particuliers une conclusion générale,

ui ne peut être reçûë, parce que diverses rai-
ons la combattent. En effet, comme rien ne
ait le repos plus agréable, que quand il suc-
cede à la fatigue; les maux & les adversités
le la vie nous rendent la mort aussi douce,
que la felicité & les plaisirs la font souvent trou-
ver amere. La plus heureuse est indubitable-
nent celle, qui nous plait, *optima quæ placet*,
dit un Philosophe; & elle ne peut plaire que
par la considération des maux dont nous
sommes delivrés par son moien,

Optima mors est homini, vitæ quæ extinguit mala,

Que si Laberius semble en cela se contredire, je m'arrête au sentiment de Salomon lors qu'il traite cette matiere, & qu'après s'être écrié, *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis*, il avouë, que cette même mort est le seul reconfort des misérables. Je ne vous parle point des façons différentes de la recevoir, ni du genre de mourir le plus souhaitable; chacun se l'imagine à sa fantaisie selon que les génies sont différens; & je me contenterai de vous dire, que si cette Isle Equinoctiale, où fut jetté Jambulus, se trouvoit encore, & qu'on n'eût qu'à s'endormir doucement sur une certaine herbe qu'elle nourrissoit, pour y expirer sans

Diod. Sic. c. 2.

aucun sentiment de douleur, je priserois infiniment une fin si tranquille selon que Diodore la représente. D'autres seront, si bon leur semble, pour la suffocation dans un muid de Malvoisie; l'Epilepsie Erotique, dont Ovide faisoit un de ses souhaits, sera peut-être encore le leur; ou dans une humeur ambitieuse ils voudront perir avec toute la nature, s'ils ne se contentent de dire avec Vagellius,

Sen. qu. nat. l. 6. c. 2. *Si cadendum est, mihi, cælo cecidisse velim.*
Pour moi je préfererois toûjours le Narcotique de cette Isle anonyme, à tous ceux que la Médecine a jusqu'ici distribués.

Mais s'il faut perdre la vie le plus tard qu'on peut, quel moien jugés-vous le plus propre à la prolonger? L'on en voit de bien différens dans les livres, & je crois que cette diversité procede des temperamens divers, qui rendent utile aux uns ce qui ne le feroit pas à d'autres. Pollio répondit à Auguste qui l'interrogeoit là dessus, qu'à son avis le vin doux, ou l'hypocras de miel, au dedans, & l'huile, dont il se frottoit en dehors, lui avoient fait passer la centiéme année, *intus* Plin. l. 22. c. 24. *mulso, foris oleo.* Celui que nos Histoires nomment *Ioannem de Temporibus*, & qu'elles représentent âgé de trois cens ans, mettoit

bien l'huile au dehors, mais il substituoit pour le dedans le miel seul, au vin adouci par le miel, *extra oleo, intus melle.* Le Chancelier Bacon parle d'un Anglois plus que centenaire, qui rapportoit sa bonne constitution, & son grand âge, à ce qu'il avoit toûjours mangé avant que d'avoir faim, & prévenu la soif de même, ce qui est bien opposé à l'exacte Diette de Louïs Cornare. J'ai ouï parler d'un autre vieillard décrépite, qui fondoit toute son antiquité, sur ce qu'il avoit toûjours bû des premiers vins nouveaux, & mangé du pain fait des premiers bleds que l'Automne produisoit. Un Avenamar More assura le Roi Ferdinand qui s'étonnoit de ses longues années, qu'il les devoit à ces trois choses, de s'être marié tard, de ne s'être point remarié, quoiqu'il fût demeuré veuf bientôt, & de ne s'être jamais tenu debout autant de fois qu'il avoit pû être assis. Je ne veux pas oublier, que Postel aiant près de cent ans se vantoit d'avoir encore son pucelage, & de tenir de lui ses longues années; ce qui ne s'accorde guères bien avec ce qu'on a écrit de ce grand voiageur & de sa mere Ieanne Venitienne; non plus qu'avec ce qu'on rapporte du More Gangaride de Bengale, âgé de trois cens trente-cinq ans, dont parle Maffée, & que Vincent

l. de Vita.

Thuan. hist. l. 74.

le Blanc assure avoir eu sept cens femmes dans le cours d'une si longue vie. Ces variétés me font croire, que les diverses constitutions demandent de différens regimes de vivre, & que ce qui est utile à un bilieux, seroit entierement préjudiciable à un phlegmatique, la même chose aiant lieu dans tous les autres temperamens opposites.

Généralement parlant la bonne nourriture sert autant à la vie, que la mauvaise lui est absolument contraire. Solin observe, que ces peuples d'Afrique, qui ne vivent que de Sauterelles, ne passent jamais l'âge de quarante ans. Et l'on peut voir dans Herodote, qu'un Roi de ces Ethiopiens, qu'on appelloit de son tems Macrobies, entendant parler du mauvais pain que mangeoient les Perses, dit, qu'il ne faloit pas s'étonner, si prenant une si mauvaise nourriture, ils ne vivoient pas long-tems, ou en termes plus exprès, *non mirum esse, si stercore vescentes, paucis viverent annis*. Pour ce qui est de l'air des Regions, encore qu'Aristote attribuë plus de vivacité, prise pour un plus long terme de vie, aux animaux des païs chauds, qu'à ceux des contrées froides, & qu'en effet la vie soit nommée ζωὴ en Grec *ἀπὸ τῦ ζεῖν à fervendo*, au cas que Simplicius ait bien con-

C. 30.

L. 3.

L. de long. & brev. vitae. c. 1. & 5.

au son étymologie; Si est-il vrai, qu'on ne rit pas moins en beaucoup de lieux voisins les Poles, qu'en Taprobane, ou en d'autres, qui sont sous la ligne Equinoctiale; & ainsi à proportion de plusieurs autres Climats, selon que toutes les Rélations de ceux, qui ont voiagé, nous en parlent. Mais il faut tenir pour une fable ce que Strabon a écrit des Hyperborées, qui vivoient jusqu'à mille ans, & la mettre avec celle d'un Artesius, à qui l'on en donne autant. L'élevation de certains Terroüers contribuë aussi grandement à la longue vie, quoique l'air le plus subtil ne convienne pas à toute sorte de personnes. Ammien Marcellin après avoir mis en considération la bonté de l'air, & des vivres, que produisent les païs exhaussés, ajoûte à l'avantage de ceux, qui y sejournent, que *radios solis suapte natura vitales primi omnium sentiunt, nullius adhuc maculis rerum humanarum infectos.* Tant y a que par le témoignage de Solin, les habitans du village Acrothon, ou plûtôt Acroathon, situé au sommet du mont Athos, vivoient une fois plus que les autres hommes ne faisoient ailleurs; ce qui fit donner aussi le surnom de Macrobies, dont nous avons déja parlé, aux habitans de la ville d'Apollonia, qui étoit dans cette position. Et Pline, dont

15. Geogr. — *L. 27.* — *c. 11.* — *L. 4. c. 10. & l. 7. 8.*

Solin n'est que le Transcripteur, nous assure, que ceux, qui demeuroient au sommet du mont Tmolus en Asie, jouïssoient encore de ce privilège d'une vie extraordinairement prolongée.

Pour conclusion, si celui, que vous regrettés tant, & qui m'a donné sujet de vous entretenir de tout ceci, n'a pas vécu si longtems que ces *Longævi*, dont nous venons de faire quelque recit, ni même autant, que vous l'esperiés, songés, s'il vous plait, que l'étenduë de la vie n'est pas ce qui la rend considérable, non plus que la grosseur d'un livre ce qui le doit faire estimer. Ce cher Ami a si bien passé tout ce que le Ciel lui avoit ordonné de tems à demeurer parmi nous; qu'à considérer cette demeure comme Posidonius faisoit, l'on peut soûtenir, qu'elle a été d'une très longue durée, *Unus dies hominum eruditorum plus patet, quam imperiti longissima ætas*. Et vous ne sauriés mieux appliquer, qu'en faisant réflexion sur lui, le sens de ce vers Grec,

Sen. ep. 78.

Ον γὰρ Φιλεῖ θεὸς γ' ἀποθνήσκει νέος.

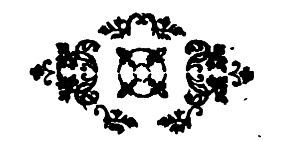
Quem enim amat Deus, is moritur juvenis,

Son humeur particuliere l'a fait moins connoitre, que beaucoup d'autres, qui n'ont jamais eu son mérite; mais en récompense

vous lui aviés appris à se connoitre parfaitement lui même, & c'est à mon avis ce qui a le plus contribué à rendre son issuë de ce monde si tranquille:

Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi. *Sen. Trag. in Thyeste.*

Vous ne voudriés pas que je vous représentasse ici, comme les Lyciens ne portoient le deuil qu'en habit de femme, pour faire comprendre, qu'il n'y avoit qu'elles, qui dûssent s'affliger extraordinairement dans une adversité. Et puis cette lettre est déja si longue, que j'apprehende bien fort, que vous ne m'imputiés d'avoir de mauvaises dispositions à finir mes jours aussi librement que ma Philosophie l'enseigne: *Quomodo finem vitæ imponere poterit, qui epistolæ non potest?* Ne me rendés pas responsable de cette pointe, puisqu'elle n'est pas de moi. *Sen. ep. 58.*



DE L'IMPIETE.

LETTRE CXXXV.

MONSIEUR,

La Piété, & ce qui lui eſt contraire regardent premierement les Parens, car proprement parlant, ſelon que Saint Thomas l'a fort bien obſervé, la Réligion eſt celle, qui regle ce qui eſt dû à Dieu, & qui nomme le defaut de ce devoir, la premiere de toutes les injuſtices; ce qui eſt conforme à la doctrine d'Ariſtote. L'on n'appelle donc impies ceux, qui manquent à une ſi importante obligation, qu'en conſidérant Dieu comme Pere commun, & comme l'auteur & la ſource de toute Paternité; de la même façon, qu'on peut être encore impie envers ſa patrie, à cauſe qu'elle eſt la Mere de tous ceux, qui lui ſont redévables de leur premiere demeure en naiſſant. Or je vous avouë, que dans la ſeconde ſignification, qui marque une irréligion, & ordinairement une méconnoiſſance de la

L. 3. de virtut.

Divinité, vôtre Ami a eu raison de s'offenser comme il a fait, de se voir nommer impie, pour s'être écarté de la doctrine orthodoxe dans cet écrit dont vous me parlés. L'on peut errer, & dire même des héresies, sans être impie; puisque plusieurs Peres de l'Eglise, tels que Origene, & Tertullien, en ont commis, lesquels néanmoins l'on n'a jamais accusés d'impieté, & qui en effet en ont toûjours été fort éloignés. L'erreur, sans doute, est beaucoup moins criminelle, que l'impieté, & comme l'a écrit un Auteur de ce tems, il y avoit moins de mal autrefois à donner de l'encens à Jupiter, qu'à se moquer aujourd'hui de Dieu & de ses Saints. Vôtre Ami méritoit d'autant moins cette injure atroce d'Impie, qu'il avoit chanté la Palinodie, & s'étoit dédit de son erreur, lors qu'on a voulu le diffamer avec tant d'injustice. Mais laissons lui ménager son ressentiment, comme il le jugera le mieux, & remarquons seulement, qu'on abuse souvent du mot d'impie, quand on l'attribuë à tous ceux, qui pensent autrement que nous des choses divines, encore qu'elles soient problematiques, & qu'ils s'en expliquent avec beaucoup de circonspection. Certes, la raison veut, que nous mettions une grande différence entre la liber-

té, & le libertinage. Dieu nous a fait naitre libres en nous donnant le franc arbitre, & il ne nous est pas moins honnête de paroitre tels sur quelque sujet que ce soit, qu'il nous seroit honteux & préjudiciable de passer pour des libertins.

Ceux, qui n'ont ni respect pour ce qui est au dessus de nous, ni crainte pour ce qui est au dessous, méritent le nom d'impies; aussi bien que d'autres, qui semblent n'avoir de pointe d'esprit que pour l'emploier contre nos vérités Chrétiennes. Sara se moquoit d'Abraham, qui fut le pere des croians, & nôtre raison humaine lui ressemble, n'étant pas moins condannable qu'elle, si nous nous en servons irréligieusement contre la sainteté de nos autels. La Philosophie même, dont nous ne saurions parler avec trop d'estime, caresse quelquefois nôtre ame comme un Amoureux fait sa Dame pour lui ravir son honneur; ce qui a fait prononcer à quelqu'un, que cette Philosophie avoit été introduite dans l'Eglise aussi malheureusement, que le cheval de bois dans la ville de Troïe, dont il fut le desolateur. Et je me souviens à ce propos de ce que disoit le Philosophe Euphrates à Vespasien, qu'il faisoit assez d'état de la philosophie naturelle, mais que quant à celle

Philostr. l. 5. c. 34.

ui parloit des choses divines, il la tenoit our une pure imposture. Tant y a qu'on e sauroit trop détester l'impieté, de quelque ôté qu'elle vienne, & quelque prétexte qu'elle puisse prendre. Celle d'Ajax fait horreur lans Sophocle, quand sur le souhait que lui aisoit son pere, qu'il pût avec l'aide de Dieu lemeurer vainqueur de ses ennémis, il use de cette repartie, que le plus lâche homme du monde les pouvoit vaincre avec une telle faveur, mais que pour lui sa prétention étoit de les surmonter sans elle. Quand on représente à Hippolyte dans Euripide, que les Dieux ont voulu qu'il perit, il repond avec execration, pourquoi les hommes n'ont-ils pas le même pouvoir sur les Dieux? Je ne vous impose rien, voici le texte en une langue, que vous entendrés plus commodément qu'en Grec,

Heu utinam & mortalium genus
Deos execrari, & vicissim devovere posset!

Et le Thesée du même auteur ne peut souffrir qu'Hercule dise en sa fureur, que si Jupiter fait le superbe, il ne l'est pas moins que lui,

Deus est arrogans, & ego vicissim adversus
Deos.

N'est-ce pas aussi dans ce sens dépravé que

, le Mezence de Virgile profere au dixiéme de l'Eneïde,

Nec mortem horremus, nec Divûm parcimus ulli.

In Equit. Son Turnus ne paroit pas plus pieux, ni le Capanée de Stace, ni l'Annibal de Silius. L'on en voit un autre dans Ariſtophane, qui ne reconnoit point de Dieux, ſinon parce qu'ils lui ſont contraires. Et un Poëte du dernier ſiécle a bien oſé nous donner ces vers pernicieux,

Marc. Paling. in Leone.

Utilitas facit eſſe Deos, qua nempe remota
Templa ruunt, nec erunt aræ; nec Juppiter ullas.

Ce ſont de tels diſcours qu'on a tout ſujet de condanner & de nommer impies.

Mais ſi les Juifs ſont ſi ſcrupuleux, qu'ils croient, qu'on doit plûtôt ſe laiſſer tuer, que de combattre le Samedi, & ſi entre eux la ſuperſtition des Eſſeniens paſſe juſques là de ne s'oſer décharger le ventre ce même jour du Sabath, comme Joſephe le leur impute; vous aurés bien raiſon de vous moquer de leurs opinions erronées, mais non pas de les accuſer d'impieté là deſſus. Quand ce Prodicus, dont parle Clement Alexandrin au ſeptiéme livre de ſes Tapiſſeries ſoûtenoit après Pythagore & les Philoſophes Cyrenaïques,

L. 2. de bel. Jud. c. 7.

qu'on

qu'on ne devoit rien demander à Dieu, parce qu'il savoit assez, & beaucoup mieux que nous, ce qui nous est necessaire, il enseignoit sans doute une doctrine hérétique, qui n'alloit pas néanmoins jusqu'à le faire impie. Il faut dire la même chose d'un Carpocrates, qui maintient dans Théodoret que toutes nos actions sont indifférentes, le bien, & le mal dépendant de la seule opinion des hommes; d'où il inferoit, que la Foi seule étoit necessaire au salut. Nôtre Histoire appelle héresiarque un Claude Evêque de Turin, qui declamoit contre l'adoration de la Croix en ces termes, *Si adoratur Crux, adorentur & puellæ, quoniam virgo peperit Christum, adoretur etiam præsepe, quia in præsepi puer reclinatus est Christus, adorentur & asini, eo quod asinum sedens, Ierosolymam venit idem Christus Dominus.* La même Histoire se contente pourtant de cette diffamation, sans ajoûter celle de l'impieté. Et quoique François Premier, fit faire un service solemnel dans Nôtre-Dame de Paris, pour le Roi d'Angleterre Henri Huitiéme après sa mort, tout declaré hérétique qu'il étoit, & comme tel excommunié par le Pape; ceux qui le lui reprochèrent, comme une grande faute, ne le soupçonnèrent jamais de la moindre impieté.

1. hæret. fab.

Hist. Franc. tom. 3. p. 336.

Thuan. l. 3. hist.

Nos bons Religieux se consument dans leurs mortifications, comme la chandele pour éclairer les autres: si leurs abstinences néanmoins alloient jusqu'à n'oser nourrir des poules, pour éviter le sexe feminin, à l'exemple de ceux du Gentilisme, qui pratiquent cette austerité au Roiaume de Siam des Indes Orientales, on les pourroit bien nommer superstitieux, mais le mot d'impies ne leur conviendroit nullement. Car c'est une des choses, où Seneque s'est le plus trompé, lors qu'il semble égaler la superstition à l'atheïsme dans sa penultiéme épitre. *Superstitio*, dit-il, *error insanus est; amandos timet; quos colit, violat: quid enim interest utrum Deos neges, an infames?* Cependant il y a une extréme différence entre nier absolument toute sorte de Divinité, & avoir des opinions d'elle superstitieuses & erronées. Orphée commettoit une lourde faute dans son Paganisme, d'attribuer les deux sexes à ce grand Jupiter, quand il écrivoit,

Ind. Orient. parte 12.

Iuppiter & mas est, & nescia femina mortis:

Apulée.

L'on n'eût pas pû néanmoins de son tems le convaincre sur cela d'impieté, dont il ne fut aussi jamais accusé.

Reservons donc cette grande & outrageuse injure, dont nous parlons, pour des Dia-

gores, des Evemeres, & d'autres semblables, qui n'ont reconnu aucune Puissance d'enhaut. Disons hardiment que cette secte de Persans est impie, qui n'admet point d'autre Dieu que les quatre Elemens, se fondant ridiculement entre autres raisons, au rapport de Pietro della Valle, sur ce qu'en toutes langues le nom de Dieu est de quatre lettres. Rejettons le terme d'impieté sur ce blasphemateur, qui appelle la très Sainte Trinité une impieté Triangulaire. Et ne craignons pas d'être trop injurieux envers ceux, *qui non pluris aras faciunt, quam haras;* qui au lieu de servir Dieu, se servent de son nom pour mieux tromper en couvrant leurs crimes; & qui pleins de respect pour de certaines creatures, n'en ont aucun pour le Createur, non plus que ce Sybarite, lequel cessant de battre son valet sur la sepulture de son pere, ne faisoit nulle difficulté de l'outrager de coups dans le Temple. Sans mentir, il n'est que trop de personnes à qui l'on peut legitimement reprocher l'impieté, sans que nous l'imputions indiscrettement à tous ceux, qui ont des sentimens contraires aux nôtres; sur tout après les avoir abandonnés comme l'avoit fait vôtre Ami. Nous defendons souvent avec trop d'ambition, &

Anonym. in Math.

Athenée. l. 12.

trop d'opiniâtreté toutes nos pensées, n'en reconnoissant point d'autres pour orthodoxes ; & nous voions, qu'on porte aujourd'hui si loin cette sorte d'animosité que les plus obligés à la modestie ne gardent plus de mesures dans leurs contestations. Vous n'aurés pas de peine à deviner ce qui me fait parler ainsi, & je suis assuré, que vous n'approuvés pas plus que moi un procedé si scandaleux.

D'UN HOMME DE GRANDE LECTURE.

LETTRE CXXXVI.

MONSIEUR,

Les sciences ont quelque chose de l'hydropisie, elles altérent quelque fois excessivement, & elles enflent de certaines personnes à tel point, qu'elles en sont insupportables. C'est ce qui fait que Tacite donne

cette loüange à son beau-pere Agricola, d'avoir par le conseil de sa mere usé de modération dans ses Etudes, la chose du monde la plus difficile à beaucoup d'esprits. Plus ils savent, plus ils veulent savoir, & dans les commencemens, lors qu'ils sont *in ipsa studiorum incude positi*, ils sont des livres que Saint Jean l'Evangeliste fit de celui, que l'Ange lui donna, ils les devorent, y trouvant un agrément de miel, & puis ils ressentent des tranchées & des amertumes extrémes, la doûceur s'étant convertie en bile: *Et accepi librum de manu Angeli, & devoravi illum, & erat in ore meo tanquam mel dulce, & cum devorassem eum, amaricatus est venter meus.* Cela me fait souvenir de l'Apologue rapporté par Dion Chrysostome, que les yeux s'étant plaints de voir comme la bouche mangeoit tous les bons morceaux, & particulierement l'agréable miel, sans qu'ils y goûtassent, on leur en fit part, & ils le trouvérent si piquant qu'ils ne le pouvoient souffrir. En effet, la Science est la nourriture de l'ame, de même que l'aliment est ce qui fait subsister le corps. Il y a pourtant cette différence, que le corps tombe aisément dans l'inappetence de vivres, quand il s'en est rempli, là où nôtre ame n'est de sa nature jamais saoule d'apprendre,

Declar. Orat.

Apocal. c. 10.

Orat. 46.

& ne met jamais de borne à ſes connoiſſances. Que s'il arrive à quelques-uns d'éprouver quelque ſatieté dans leurs études, ou même d'en faire mal leur profit, ſans doute qu'ils n'ont pas la force d'eſprit requiſe pour bien digerer la ſcience, & pour la tourner heureuſement en une bonne ſubſtance. Or comme l'on auroit tort d'accuſer de crudité la viande qu'un malade rejette, au lieu de l'imputer à la debilité de ſon eſtomac; il n'y auroit pas plus de raiſon de reprocher à la ſcience un effet, qui ne vient que de la mauvaiſe conſtitution de celui, qui n'a ni la vigueur ni l'adreſſe neceſſaire pour s'en prévaloir. Car après tout, la partie qui nous anime, toute immortelle qu'elle eſt, a ſes infirmités, dont la bonne Philoſophie eſt la véritable médecine. Elle guerit les maladies de l'entendement, qui ſont les opinions erronées, par la ſpéculation, qui lui fait diſcerner le vrai ou le vraiſemblable du faux, & elle combat celles de la volonté, quand nos mauvaiſes mœurs la depravent, par le moien de la Morale.

Mais il n'arrive pas à tous ceux, qui ſe donnent bien de la peine pour parvenir à cette haute connoiſſance, de reüſſir dans leur recherche. Toutes ſortes de génies ne ſont pas propres à faire une ſi importante acquiſi-

tion, & quoiqu'on y apporte des entrailles d'airain, comme ce Philosophe Grec, qui en fut surnommé χαλκέντερος, ou qu'on ne s'y épargne non plus qu'Origene, que les travaux extrèmes & les contentions d'esprit continuelles firent appeller *Adamantius*, la Science est un rameau d'or, qui ne se laisse pas cueillir indifféremment par toutes personnes. Quelqu'un l'a gentiment comparée à ces Alouëttes, qui trompent ceux qui les poursuivent, parce qu'elles semblent les attendre, ne s'envolant, que quand ils croient mettre la main dessus. Cependant ce desir naturel de savoir est si puissant, que peu de gens abandonnent cette poursuite; chacun croit y reüssir mieux que son compagnon, & l'on y est si fort trompé, que la plûpart du tems ceux, qui en sont le plus éloignés, sont les plus persuadés d'être arrivés au plus haut point de la science. C'est ce qui donne cette vanité, & cette importune enflure, qui suit l'alteration, dont nous avons parlé dès le commencement. Car il y a des connoissances imparfaites, qui sont plus présomptueuses mille fois que la véritable Science, si tant est qu'il y en ait. La solide doctrine est toûjours accompagnée de modestie, & même d'humilité, Φρόνημα ταπεινὸν dit le Philoso-

phe, & les demi-ſavans ſeuls ſont d'autant plus altiers, qu'ils croient ſavoir ce qu'ils ne ſavent nullement. Faites en l'experience, vous les reduirés toûjours à cette extrémité de protefter, qu'ils entendent mille belles choſes, mais qu'elles ſont de difficile explication. Il n'en eſt pas pourtant ainſi, la plûpart des matieres, que l'on comprend bien, s'expriment avec facilité, *Scientiæ comes eſt evidentia*: Et celui qui ſe vantoit de connoitre le Tems, quand on ne lui demandoit point ce que c'étoit, parce qu'alors il demeuroit court; ſe glorifioit ſans doute d'une ſcience, qu'il ne poſſedoit pas, autrement il eût pû expliquer ce qu'il en penſoit, comme l'on fait preſque ſans exception tout ce que l'on a bien conçû, *prorſus ſignum ſcientis eſt, poſſe docere*: Ariſtote eſt l'auteur de cet axiome. *l. 1. Metaph. c. 1.*

Or le peu d'utilité, que pluſieurs perſonnes retirent de leurs longues études, fait qu'on a pris ſujet d'invectiver contre elles peutêtre avec trop d'animoſité. J'en vois, qui accuſent le Roi François Premier d'avoir gâté la France en multipliant les Univerſités, & avec elle une ſorte de ſavans, qui ne ſont bons qu'à rendre plus grand le nombre des oiſifs, au préjudice de la Marchandiſe & de l'Agriculture. Depuis, diſent-ils encore,

que cette telle quelle ſcience s'eſt renduë ſi commune, la prud'hommie a été beaucoup plus rare qu'auparavant; *poſtquam docti prodierunt, boni deſunt*, ſelon que Seneque s'en plaignoit de ſon tems. En effet, l'on ne voit plus guères de gens, qui philoſophent autrement que de la langue, ou qui emploient leur ſavoir ailleurs, qu'en des propos choiſis, *ἀνὲυ τȣ̃ πϱάττειν μέχϱι τȣ̃ λέγειν*, *factis procul, verbis tenus*. Cependant, outre qu'il y a une notable différence entre un homme de grande lecture, & un homme ſavant, il ſe trouve de plus que la ſciénce & la ſageſſe ſont des choſes ſi diſtinctes, que la premiere n'eſt qu'une fleur inutile & de parade ſeulement, au prix de l'autre qui porte de véritables fruits:

—— ſapientia fructum
Producit vitæ, fert ipſa ſcientia florem,
Prodeſt illia, ſed hæc ornat. *Marc. Paling. in Sagitt.*

Cela ne ſe peut prouver par des exemples plus illuſtres que ceux des deux derniers Rois d'Angleterre, Jacques Sixiéme, qu'on appelloit le Roi du ſavoir, & ſon fils Charles reçû Docteur dans l'Univerſité d'Yorc avec toutes les fourures, & toutes les cérémonies accoûtumées. Et néanmoins l'on n'en trouvera point de moins célebre que le premier dans

toutes les Dynaſties de cette grande Iſle, ni de plus malheureux en ſa fin que l'a été cet illuſtre Docteur, qui lui ſucceda. Opposés à cela ce qu'a obſervé le Cardinal de la Cueva du peu de cas que font des Lettres la plûpart des Senateurs de Veniſe, qui conduiſent avec tant de reputation l'Etat de S. Marc, & vous aurés aſſez de peine à conſerver toute l'eſtime que pluſieurs font de ces mêmes Lettres. *La maggior parte*, dit-il dans ſa Rélation, *del Senato Venetiano, anzi delle dieci parti le nove, ſono ſenza lettere.* Pourquoi donc ſe tant travailler après les livres, & perdre la vûë à les feüilleter, faiſant d'elle un ſacrifice à cette Minerve Ophthalmitide des Lacedemoniens, qui préfererent toûjours le maniement de leurs courtes épées à toute la ſcience d'Athenes.

Pauſan. l. 3.

Si ne faut-il pas penſer ſur de ſemblables diſcours avilir la choſe de toutes, qui met le plus de diſtinction entre les hommes. Les indiſciplinés, ſelon la belle penſée d'Ariſtote, ne voient les objets de l'eſprit, que comme nous faiſons les materiels quand nous en ſommes fort éloignés. Et le Guliſtan a fort bien déclaré en riant, qu'un ignorant, pour grand & pour riche qu'il ſoit, n'eſt, à le bien prendre, qu'un Ane parfumé d'ambre gris. L'on

1. de ſoph. Elench. c. 1.

ne ſauroit donc trop eſtimer l'application des gens d'étude, qui tachent d'acquerir par elle ce qui leur peut être ſi utile, & ſi glorieux. Leurs lectures ſont ordinairement des converſations qu'ils ont avec les plus habiles & les plus ſages perſonnes de tous les ſiécles; au lieu que l'action qui occupe les autres n'eſt guères qu'avec des hommes d'eſprit populaire, quelques fins qu'ils ſoient, & ſouvent avec de dangereux fous. L'aſſiduité des ſtudieux à leur profeſſion eſt d'autant plus néceſſaire, que les ſciences, auſſi bien que les arts, ne ſe perfectionnent que par repriſes & par adjonctions, *creſcunt per additamenta.* La ſcience d'un jour ou d'une nuit, car l'un & l'autre entrent dans ce compte, ſe communiquent aux autres qui ſuivent, & qui en profitent, *diſcipulus eſt prioris poſterior dies*, & d'ailleurs les ſecondes penſées, qui paſſent pour les plus ſages, rectifient preſque toûjours les premieres. Si la continuité des méditations de ceux, dont nous parlons ſemble importune à quelques-uns, qu'ils ſe ſouviennent du mot que Xenophon fait prononcer à Socrate, qu'il vaut bien mieux être appellé φροντιςὴς; ou ſonge creux, quand l'on auroit deſſein de nos injurier, que ἀφρόντιςος ou étourdi. Je ſai aſſez qu'il ſe fait quelquefois *In Conv.*

de mauvaises études, ou de dangereuses le-ctures, & que nous n'en pouvons faire, qu approche nôtre connoissance de celles des In-telligences, ni même du moindre Démon Les Chinois nomment le sejour des Diables la maison enfumée, mais telle qu'elle soit, le moindre de ces malins esprits y voit & distin-gue mieux toutes choses, que ne sauroit fa-re naturellement le plus savant de nos Do-cteurs. Cela ne nous doit pas empêcher pour-tant, de nous instruire autant que nôtre huma-nité le permet, & de suivre cette pente, qu'ont tous les hommes vers la science, ou ce desir d'apprendre, que Dieu & la Nature ne nous ont pas donné en vain. Certes, il faut être bien dépravé pour en user autrement, & je trouve que Ciceron a eu raison, de s'imagi-ner qu'à moins d'être tout à fait sauvage & brutal, l'on ne peut resister à cette douce & utile sollicitation de savoir, que nous im-me en naissant celui qui donne l'Etre. Q *autem tam agrestibus institutis vivit, aut contra studia naturæ tam vehementer obdu-ut à rebus cognitu dignis abhorreat, easque voluptate aut utilitate aliqua non requirat pro nihilo putet?* Il a raison sans doute, ne sauroit renoncer à cet instinct secret, ni à appetit de connoitre, sans renoncer à manité.

3. de fin.

DES SEPULCRES.

LETTRE CXXXVII.

MONSIEUR,

Comme il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont mis à un ſi haut point l'honneur des ſepulcres, qu'ils ont oſé prendre le Ciel à partie s'il n'étoit pas deferé à ceux, qui le meritoient;

Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo, Epigr. vet. l. 3.
Pompeius nullo; credimus eſſe Deos?

Il en a eu d'autres auſſi, qui s'en ſont abſolument moqués, & ſans parler des Philoſophes, l'on a vû des Nations entieres, qui ont fait gloire d'expoſer leurs cadavres tantôt aux animaux feroces des bois, tantôt aux oiſeaux carnaciers, ou même aux poiſſons, ſi ces Nations étoient *Ichthyophages*, comme pour rendre à leur tour la nourriture à ceux, qui les avoient alimentés, & faire, que leurs corps privés de vie ne fuſſent pas abſolument inuti-

les. Je pense qu'ici, comme presque par tout ailleurs, l'opinion moienne entre ces deux extrèmes est la plus estimable. Ainsi les Philosophes Lycon, & Straton surnommé le Physicien, ordonnent dans Diogene Laërce à leurs exécuteurs testamentaires, de n'être ni superflus, ni sordides dans leurs funerailles. Le symbole des Pythagoriciens alloit là, dans la defense d'amasser trop de bois de Cyprés; *non coacervanda ligna cupressina.* Et nous voions dans l'Histoire Romaine Marcus Æmilius Lepidus, qui defend à ses enfans de faire la dépense d'une pompe funebre, & Seneque, qui ordonne dès le tems de sa plus grande faveur, & de ses immenses richesses, que son corps fût brûlé sans aucune solemnité. Il n'y a guères d'histoires, qui ne me fournissent de semblables exemples, mais je me contenterai de prendre de celle d'Espagne écrite par Mariana, la prohibition expresse, que fit Alphonse Roi d'Arragon, surnommé le Magnanime, de lui ériger aucun Tombeau; ce qui fut imputé à une extraordinaire modestie. Il faut sans doute déferer à l'usage de chaque païs, mais l'on ne sauroit trop s'éloigner d'une vanité que Saint Augustin ne regarde pas tant pour être à l'avantage des morts qu'à la consolation des vivans? *proinde*

Flor. ad l. 48. T. Liv.

Tac. 15. Ann.

l. 22. c. 19.

mnia ista, curatio funeris, conditio sepulturæ, pompæ exequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum. Ce sentiment est d'autant plus Chrétien, que dans la Réligion payenne l'on étoit si aveuglé que de croire, qu'à faute d'avoir reçû l'honneur de la sepulture, ou celui d'un *Kenotaphe*, les ames des defunts demeuroient errantes l'espace de cent ans, miserables comme celle de Palinure, devant que de pouvoir pénétrer jusqu'au Roiaume de Pluton. L'on y tenoit aussi pour assuré, que ces mêmes ames étoient sensiblement touchées là bas des honneurs de l'inhumation & des funerailles. C'est ce qui fait dire à Enée dans le dixiéme livre du Poëme, qui porte son nom, L. 1. de Civ. Dei. c. 12.

Interea socios, inhumataque corpora terræ
Mandemus, qui solus honos Acherunte sub imo est.

L'opinion contraire à cette superstition semble donc devoir être préferée à cet égard.

En effet, il n'y a point de fin aux dépenses des tombeaux & des pompes funebres, quand l'on est une fois persuadé que cela donne de la satisfaction à ceux, dont la mémoire nous est chere. Les Mausolées, les Pyramides, les Sphynges même, & les Obelisques, puisque Bélon prend leurs entaillemens pour des Relat. l. 2. c. 40.

marques du ſepulcre de quelques Rois d'Egypte, ne contentent jamais la vaine paſſion de ceux, qui en ſont touchés. Il ne ſuffit pas à ce Monarque affligé du trépas de ſon cher Hepheſtion, de faire couper le crin de tous les chevaux de ſa Cour, & de toutes les bêtes de charge, il veut même qu'on raſe le haut des tours, & qu'on abatte les parapets des villes murées, pour leur faire en quelque façon porter le deuil de la perte de ce Favori. Le luxe n'eſt pas moins grand ici, qu'aux actions de la plus ſolemnelle réjouiſſance, & Venus Libitine, ou Epitymbie & Sepulcrale, n'eſt pas moins dépenſiere quelquefois que celle, qui préſide à toute ſorte de diſſolutions. Il y a ſi peu d'Epitaphes, qui ſe tiennent dans une juſte moderation, que l'Italien en a fait un de ſes proverbes, *tu ſei piu bugiardo d'un Epitaphio*. Louïs Onziéme fut contraint de faire changer celle de Guillaume Chartier, Evêque de Paris, en une bien différente, qui contenoit la mauvaiſe conduite de ce Prélat durant la guerre dite du Bien public, où il avoit animé les eſprits contre le ſervice du Roi en faveur du Duc de Bourgogne. Et ſans parler des magnifiques funerailles qu'Evagoras Spartiate, & Miltiades Athenien firent faire à des chevaux victorieux à la courſe des Jeux Olympiques,

Olympiques, d'autres à des chiens, & Philosophe Lacydes à son Oison; le peuple Romain non content d'avoir rendu le même honneur à un Corbeau qui le saluoit ordinairement, ne fit-il pas mourir son meurtrier? accordant à un si vil animal ce qu'il avoit refusé à la mémoire des Scipions. Je ne dis rien des Oraisons funebres, encore plus licentieuses souvant que les Epitaphes, pour vous demander seulement la raison du silence des Espagnols en cela, ne prononçant jamais, à ce que porte l'Histoire du Président de Thou, d'oraison funebre en faveur de personne. *L. 84. ubi de Card. Granu.*

Peutêtre serés vous bien aise d'observer encore après Postel, comme il n'y a que la seule Réligion Chrétienne, qui demande une terre benite & sanctifiée avant que les corps y soient inhumés; dans toutes les autres Réligions le corps mort & enterré étant celui, qui rend le lieu où il est mis, sacré & digne de respect; *L. 3. de Orb. conc. c. 18.*

Sacrilegæ bustis abstinere manus. *Epig. vet.*

Clement Alexandrin fait voir à ce propos, comme la plûpart des Temples de la Gentilité étoient de véritables sepulcres, qu'on avoit convertis en ces superbes édifices, qui couvroient la sainteté précedente des Tombeaux. Et la Réligion a fait croire de tout *Adm. ad Gent.*

tèms, que naturellement ces Monumens inspiroient je ne sai quelle vénération, ou même que leurs *Manes*, comme l'on parloit autrefois, exerçoient leur vengeance sur ceux, qui violoient le respect dû à des lieux si privilegiés.

Epigr. vet. ex Sen. *Crede mihi, vires aliquas natura sepulcris*
Attribuit; tumulos vindicat umbra suos.

C'est sur ce fondement qu'Hérodote couche entre les folies & les irréligions de Cambyses, celle d'ouvrir les plus anciens sepulcres, pour voir ce qui étoit dedans: Et qu'ailleurs cet Historien fait qu'Indathyrsus Roi des Scythes répond en ces termes au deffi du Roi Darius, qu'il n'étoit pas si pressé que lui de combattre, mais qu'il vouloit bien l'avertir pourtant, qu'au cas qu'il en eût tant d'envie, comme il le témoignoit, il n'avoit qu'à entreprendre de maltraiter les Tombeaux de ses Prédécesseurs, l'assurant qu'alors il trouveroit à qui parler. Bref la sainteté de ces lieux étoit si grande dans toute l'étenduë du Paganisme, que la foudre même de Jupiter ne la pouvoit pas diminuer. Ainsi le sepulcre du Legislateur Lycurgue, & celui du Poëte Euripide, aiant éte touchés du tonnere, ces coups du Ciel qu'on pouvoit interpréter à leur desavantage, furent pris tout au rebours à leur plus gran-

e gloire. Si est-ce qu'ils sont sujets à la ommune Destinée, qui fait finir tout ce qui eu commencement,

Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris. Iuven. sat. 10.

.'on a beau les entourer d'Amarante, de oubarbe ou de Sempervive ; pour symbole le perpetuité, & les construire aux heures avorables selon l'avis des Astrologues, comme le font les Cochinchinois, qui pensent, que tout le bonheur des familles dépend de là ; ls n'ont pas plus de privilège que les villes entieres, qui se convertissent en des ruines & en des solitudes, *magna civitas*, *magna solitudo.* Il est vrai, qu'on a dit d'elles, qu'elles devenoient enfin, quelques grandes qu'elles fussent, des Sepulcres d'une extraordinaire étenduë, Voia. d'Alex de Rhodes.

Magnarum rerum magna sepulcra vides. Epigr. vet. l. 3.

Et si le mot *Monumentum* convient aux Tombeaux ordinaires, à cause qu'ils nous portent au souvenir de nôtre condition mortelle, *quia monent mentem* ; il ne sera pas moins propre à ces villes desolées, dont nous parlons, qui n'obligent pas à des pensées moins morales, ni moins instructives.

Mais vous avés eu tort de m'imputer, que dans ma Lettre des Pompes funebres j'ai fait paroitre trop d'inclination pour l'inhuma-

tion hors des villes que tant de peuples ont pratiquée. Vous ne l'avés pas lûë toute entiere, si vous n'y avés vû, comme je soumets en cela le raisonnement humain à l'autorité de l'Eglise. J'avouë que sans son usage je défererois beaucoup à celui de tant de Nations, dont j'ai parlé, & même à ce qui s'observe encore présentement dans toute l'étenduë de ces grands Empires du Turc, & de la Chine, où les Cimetieres ne sont jamais renfermés dans l'enclos des villes. Pour ce qui touche le Médecin, qui pour ne préjudicier à la santé de personne ne voulut pas être enterré dans l'Eglise, c'est une injustice toute pure de mal interpréter son intention, qu'on peut soûtenir très loüable. Je n'ai pas vû son testament, mais voici ce que contient l'Epitaphe qu'un de ses enfans fit mettre au Cimetiere de Saint Etienne. *Simon Pietreus Doctor Medicus Parisiensis, vir pius, & probus, hic sub dio sepeliri voluit, ne mortuus cuiquam noceret, qui vivus omnibus profuerat.* Ne vouloir nuire à personne ni vif, ni mort, n'est pas seulement de Philosophe, il est de Chrétien; & le bienheureux François de Sales n'a jamais témoigné plus de charité envers son prochain, qu'en leguant son corps, qu'il étoit prêt d'abandonner, aux Chirurgiens, pour servir utile-

Jarric. 4. hist. c. 20.

ment à leur instruction. Si l'interêt prenoit quelque part, comme vous le croiés, dans toute cette matiere, l'action de Galeas Duc de Milan doit être considérée, qui fit enterrer tout vif un Prêtre avec le corps d'un trépassé, qu'il n'avoit pas voulu mettre en terre sans argent. Graces à Dieu, je ne pense pas, qu'on puisse reprocher rien de tel à nôtre Siécle. *Matth. hist. de Louis XI. l. 7.*

Le sujet de cette Lettre n'est pas si agréable, que je la doive rendre plus longue. Les plus beaux sepulcres ne le sont qu'à demi, *sepulcra semi-pulcra*; & quelques somptueux qu'ils soient au dehors, le dedans n'est que pourriture. Il n'y en a point d'ailleurs dont la magnificence égale celle du Tombeau de Themistocle, à l'honneur de qui l'on dit que toute la Grece seroit son Monument. Quoiqu'il en soit, vous savés bien, que cette matiere, toute lugubre qu'elle est, ne laisse pas de recevoir en beaucoup de lieux le divertissement des festins; & afin de vous y donner quelque recréation, je vous reciterai, en finissant, des vers, qui furent faits sur celui, qui ne traitoit jamais ses amis qu'à la mort de ses enfans,

Convivæ miseri luctus deposcite multos; *Epigr. vet. l. 3.*
Prandia tot venient, funera quot fuerint.

Cette Epigramme dans son sens, aussi bien que dans son expression, n'a rien que l'ancienne Rome ne puisse avouër.

DU SAVOIR HUMAIN.

LETTRE CXXXVIII.

MONSIEUR,

Je sai bien que les plus grands hommes ont fait profession d'apprendre des moindres, & qu'ils n'ont pas même méprisé quelquefois le raisonnement des enfans. Pourquoi en auroient-ils usé autrement, si nous sommes contraints de reconnoitre que les animaux, tout déraisonnables qu'ils sont, nous ont souvent fait de très importantes leçons. D'ailleurs le célebre Arabe Locman, interrogé par les Perses, comment il avoit pû devenir si savant? répondit, que ç'avoit été par le moien des ignorans en remarquant leurs fautes. Tant

il eſt vrai que d'une façon ou d'autre les gens habiles peuvent tirer profit de la converſation des plus groſſiers & des moins illuminés. Si eſt-ce que je ne puis aſſez admirer, que vous ſoiés entré en conteſtation reglée avec celui, dont vous vous plaignés, n'aiant jamais ouï dire, qu'un bon joueur d'échecs ait pris plaiſir à montrer ce qu'il y ſavoit, contre ceux, qui connoiſſent à peine le mouvement des piéces. Quel contentement, de diſputer avec des perſonnes, qui ont naturellement la cervelle pétrifiée, puiſqu'Epictete appelle leur raiſonnement τῦ νοητικοῦ ἀπολίθωσιν; ou avec quelqu'un de ces materiels, qu'il nomme aîlleurs ξέςυν αἵματος, *ſextarium ſanguinis*. Quand vôtre adverſaire n'auroit pas été tout à fait ſi ſtupide que ceux là, vous deviés vous ſouvenir, qu'il n'y a rien ordinairement de plus inſolent, n'y de plus importun, que ces hommes d'étude tardive, qu'Horace apoſtrophe en ces termes, *O ſeri ſtudiorum*. Ciceron n'avoit oſé changer le nom que les Grecs leur ont donné, quand il écrit à Papyrius Pætus, *ὀψιμαθεῖς autem homines ſcis quam inſolentes ſint*. Mais Aulu-Gelle a décrit excellemment l'incommodité de leur vice d'*opſimathie* en parlant ainſi: *Qui ab alio genere vitæ detriti jam & retorridi ad literarum diſciplinas ſe-*

Aria. l. 1. c. 5. & 9.

L. 1. ſat. 10.

L. 15. c. 30.

rius adeunt, si forte iidem garruli natura, & subarguti sint, oppido quam fiunt in litterarum ostentatione inepti, & frivoli. Nous n'éprouvons que trop souvent avec chagrin la vérité de ce qu'a écrit ce Romain. Je veux donc croire que vous ignoriés d'abord à qui vous aviés à faire, & qu'il vous est arrivé dans cette méprise comme à Diomede, qui pensant combattre Enée, n'escrimoit que contre un phantôme.

Pour vous consoler, je vous dirai, qu'à mon avis il est encore moins desavantageux d'avoir à contester contre un franc ignorant, que contre de certains demi-savans, qui n'ont que des notions confuses, ou imparfaites semblables à celles du Margites d'Homere, dont la connoissance s'étendoit sur une infinité de choses, mais qu'il savoit toutes très
7.Eth.c.3. mal. Car comme Aristote l'a fort bien observé, beaucoup de personnes s'attachent plus fortement, & avec plus d'opiniâtreté à des erreurs, dont ils sont persuadés, que d'autres ne font à ce qu'ils connoissent avec toute la certitude, qu'on en peut avoir. Nos songes, qui nous transportent quelquefois si fort, sont des preuves évidentes, que nous sommes touchés également des choses vaines, quand nous les croions, comme de cel-

les, qui ont une véritable exiſtence. J'avouë, que l'on eſt ordinairement détrompé de ces rêveries nocturnes par le réveil; mais il ſe trouve des gens pour qui jamais il n'eſt jour, & qui ne quittent de leur vie les imaginations obſcures & trompeuſes d'un faux ſavoir. Cela eſt ſi certain, qu'à le bien examiner par induction, l'on reconnoitra preſque toûjours, qu'il n'y a point d'opinions plus aſſurément fauſſes, que les plus univerſellement crûës; de quoi nous nous ſommes aſſez expliqués ailleurs. Cependant la perſeverance opiniâtre de ceux, dont nous parlons leur eſt bien plus honteuſe, qu'à d'autres l'aveu d'une ignorance, qui nous eſt ſi naturelle, qu'elle mérite par tout d'être excuſée. *Non enim parum cognoſſe*, dit excellement Ciceron, *ſed in parum cognito ſtulte & diu perſeveraſſe turpe eſt.* Il ſera néanmoins toûjours plus de ces demi-ſavans acariâtres, & entêtés, πολλῶν γραμμάτων τιμοῦντες καπνούς, *multarum litterarum colentes fumos*, comme parle Theſée dans Euripide; que de ſavans ſinceres, où de dociles ignorans. Si nous ne pouvons être des plus à eſtimer parmi ceux là, faiſons ce que nous pourrons pour demeurer dans ce beau milieu, que nous décrit le convive de Platon, entre la ſcience & l'ignorance, &

L. de Invent.

In Hippol.

qui consiste à posseder des opinions si non certaines, au moins vraisemblables, ne les defendant jamais comme constantes, mais seulement sur leur probabilité.

C'est une chose étrange, que tant de monde desire de passer pour savant, & qu'il y en ait si peu, qui se soucie de l'être véritablement, en se peinant pour acquerir des connoissances propres à éclairer l'entendement, ou à rectifier la volonté. Cela vient sans doute de ce que *non vitæ, sed scholæ discimus*,
Ep. 106. comme s'en est plaint Seneque à la fin d'une de ses épitres. Nous ne songeons qu'à nous rendre adroits dans cet art *polemique* ou guerrier de l'Ecole, sans nous soucier de l'emploier serieusement en faveur de la vérite, ou de la conduite de nôtre vie. Qui est le Philosophe aujourd'hui, non plus que du tems de Ciceron, qui exerce sa profession à autre dessein que pour en faire parade, sans avoir la moin-
2. Tusc. qu. dre pensée d'en profiter? *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, & decretis suis pareat?* En effet, la vanité, que cet excellent homme attribuë à l'Epicurien Velleius en
1. de nat. Deor. un autre endroit, nous peut être justement reprochée, *nihil tam veremur, quam ne dubitare aliqua de re videamur.* Nôtre plus gran

de crainte eſt de demeurer court, & de faire connoitre que nous héſitions tant ſoit peu. Dans toutes nos diſputes, & parmi nos plus ſerieuſes conferences, nous ne ſongeons qu'à faire paroitre quelque pointe ou ſubtilité d'eſprit, plûtôt pour obtenir la victoire, que pour nous inſtruire, & pour en tirer de l'utilité; *magis cordi eſt non dubitare, quàm non errare.* Or ce n'eſt pas merveille que cela ſoit ainſi, puiſque nôtre premiere inſtitution dépend toute d'Ariſtote, à qui ce defaut eſt imputé préferablement à tous autres, d'avoir eu plus de ſoin d'inſtruire ſes diſciples à bien diſputer, qu'à bien penſer, & à contenter finement de paroles leur adverſaire, qu'à le ſatisfaire, & ſoi même par de bonnes raiſons. *Scholæ Ariſtotelis mos eſt curare ut habeant homines quod pronuntient, non quod ſentiant, & docere quomodo ſe expedire affirmando aut negando, non quomodo ſibi ſatisfacere poſſint.* En effet, quoiqu'il ait bien prouvé la plûpart de ſes axiomes, l'on ne ſauroit nier, qu'il n'ait ſouvent réfuté très mal, & calomnieuſement, les autres Philoſophes, qu'il vouloit contredire. Cependant nôtre but principal devroit être d'acquerir par la diſpute une ſolide doctrine, capable de donner quelque ſatisfaction reciproque, & dont chacun ſe pût prévaloir

Baco not. ph.

en la possedant, puisque la science n'est rien sans l'usage, ni toutes nos connoissances si
Ciceron. 1. de fin. nous ne les mettons en pratique, *non paranda solum nobis, sed fruenda etiam sapientia est.*

Sans mentir, la passion que nonobstant cela quelques-uns ont témoignée pour ce Philosophe, est tout à fait merveilleuse. Elle a passé jusqu'à l'adoration parmi les Carpocratiens, & les Theodosiens héretiques.
Baron. tom. 3. Les Théologiens de Cologne le declarérent depuis précurseur de Nôtre Seigneur *in Naturalibus*, comme Saint Jean Baptiste *in Gratuitis*, tirant un parallele entre ces deux personnes, qui ne pût être reçû sans quelque sorte d'impieté.
Agr. de van. sc. c. de ph. mor. Henri de Hassia, Chartreux, a été transporté encore d'un zèle trop ardent, lors qu'il l'a soûtenu aussi savant que nôtre premier Pere; & George Trapezuntin de même dans un livre fait exprès de la conformité de sa doctrine avec la sainte Ecriture. Macrobe entre les Payens l'a, à ce qu'il me semble, loüé le plus hautement & le plus délicatement de tous, quand il a fait scrupule de lui contredire, vû que la Nature acquiesçoit visiblement à toutes ses maximes;
7. Sat. c. 6. *Non possum*, dit-il, *non assentiri viro, cujus inventis nec ipsa Natura dissentit.* Bergeron remarque dans son Traité des Tartares, qu'ils

possedent les livres d'Aristote traduits en leur langue, enseignant avec autant de soûmission, qu'on peut faire ici, sa doctrine à Samarcand, Université du grand Mogol, & à présent ville capitale du Roiaume d'Usbec. Et nous apprenons de la Rélation d'Olearius, que les Perses ont de même toutes les œuvres de ce Prince du Lycée, expliquées par beaucoup de Commentateurs Arabes, qui nomment communement sa Philosophie le Gobelet du Monde, avec cette adjonction pourtant, qu'il n'y faut boire que sobrement, parce qu'autrement elle entête & enyvre presque toûjours. Bref on peut dire avec plus de vérité, que l'on n'a fait autrefois d'Homere, que jamais tous les Empereurs ensemble n'ont fait tant vivre de monde par leurs liberalités, qu'Aristote seul par ce qu'il a valu à ceux, qui ont été professeurs de son systeme philosophique. Mais dautant que Pythagore, Platon, & ces autres anciens originaux de sagesse & de vertu, ont eu aussi des Sectateurs, qui recevoient leurs opinions pour des Demonstrations, croiant que leur grande experience leur avoit donné une vûë particuliere, pour discerner mieux que personne les principes d'où se tirent les raisons & les consequences syllogistiques; les amis du Péripatetisme s'a-

viſèrent de les accorder avec Ariſtote, ſe donnant mille peines pour cela. En vérité, Platon & ſon Academie ont eu de puiſſans athletes de leur côté. Sans parler des premiers Peres de l'Egliſe, qui ont preſque tous été de ce nombre, Ciceron a toûjours préferé Platon à Ariſtote. Et je ne veux que ce texte de ſa premiere Tuſculane, pour juſtifier, combien il étoit prévenu en faveur de celui là: *Errare mehercule malo cum Platone, quàm cum aliis bene ſentire*: ajoûtant un peu après, *Ut enim rationem Plato nullam afferret, vide quid homini tribuam, ipſa autoritate me frangeret.* Porphyre donc entre autres compoſa ſept livres, où il prétendoit montrer clairement, que Platon & Ariſtote n'avoient qu'une même penſée, quoique leurs termes ne fuſſent pas ſemblables, & que leur façon de s'expliquer parût différente. Ces livres ſe ſont perdus, mais ceux de Proclus, & de la plûpart des Interprètes Grecs d'Ariſtote, ſuppléent à ce defaut outre que le Cardinal Beſſarion a depuis contribué beaucoup à ce deſſein. Ainſi l'on a voulu encore concilier les opinions de Saint Thomas avec celles de Scot, le Pape Sixte Quatriéme aiant fait un livre exprès afin de montrer, qu'ils convenoient en même doctrine, bien que leurs paroles fiſſent croire le

Onuphrius.

traire. Si faut-il avouëer, qu'à le bien
ıdre, tous ces accommodemens, anciens,
nodernes, sont absolument frauduleux,
ue c'est trahir la Philosophie que de vou-
composer à l'amiable des sentimens d'une
isible opposition. *Urbem philosophiæ pro-* 2. de Divin.
s, diroit Ciceron, *dum castella defenditis.*
ır paroitre ingenieux en faveur de quel-
:s particuliers, & en des choses si diffici-
, ou plûtôt impossibles, nous abandon-
ıs la sincerité philosophique, & nous ap-
:tons à rire aux dépens de la vérité, qui ne
:econnoit presque plus. Je serai plus har-
si je m'explique en termes étrangers,
ıploiant le mot de Seneque, *non possum hoc* 3. de Orat.
› dicere illud Cæcilianum, *O tristes ineptias,*
iculæ sunt.

Or si la science a reçû beaucoup de préju-
:e d'un trop grand attachement à des cho-
particulieres, & d'une trop basse soûmis-
ın, dont ceux-là ont usé, *qui in una phi-* 3. de Orat.
ophia quasi tabernaculum vitæ suæ posuerunt,
ımme en parle l'Orateur Romain; elle n'a
s éte moins interessée par d'autres, qui por-
; de vanité ont fait gloire de prendre des o-
nions solitaires, & que personne n'eût enco-
suivies ni épousées. Car l'on a remarqué Cic. 4. A-
ıns tous les siécles lettrés, qu'une infinité cad. qu.

d'esprits ont eu l'ambition de cet Antiochus, qui abandonna les Academiciens sur l'esperance qu'on lui donnoit, que faisant bande à part, il auroit des disciples, qui porteroient le nom d'Antiochiens. La même présomption a paru évidemment en ces derniers tems, où tant de gens voulant passer pour Novateurs & Chefs de bande, ont affecté, si non d'établir de nouveaux systemes, pour le moins d'en sophistiquer quelqu'un avec de nouveaux termes, & des definitions nouvelles, propres à couvrir leur dessein. Quintilien s'est plaint hautement de cette mauvaise façon d'embrouïller les choses, au lieu de les éclaircir,
2. Inst. c. 5. quand il dit au sujet de la Definition; *pravum quoddam ut arbitror studium circa scriptores artium extitit, nihil eisdem verbis quæ prior aliquis occupasset finiendi.* En effet toute nouveauté, soit de paroles, soit de pensées, en-
Foscar. della mobil. dell. Terra. gendre de l'obscurité, & donne de la peine, paroissant d'abord *come dissonanza a l'orecchio, tenebre alla vista, fetore a l'odorato, amarezz' al gusto, & ruuidezza al tatto*, selon qu'un Italien moderne s'en explique. Ce n'est pas que je veuïlle condanner toute sorte de Novateurs, ceux qui sont Instaurateurs des sciences par le changement, qu'ils y font, méritent autant d'estime, que les autres de

blâme,

blâme, lors qu'ils ne font que détruire. Mais aussi ne doit-on pas donner aveuglément son suffrage, comme plusieurs font, à toute sorte de changement, & de nouveauté. Il n'est pas des axiomes de la Philosophie comme des loix civiles, & des contrâts, qui se passent entre personnes privées; les vieilles maximes, fondées sur la raison & sur l'experience des anciens, ne sont pas obligées de ceder sans discernement à celles, qui se présentent de nouveau, & qu'il semble même quelquefois, qu'on voudroit faire passer avec violence, ou du moins avec cabale. Vous avés connu de ces Novateurs, qu'on pourroit comparer dans le dessein qu'ils ont eu à un Roi de la Chine, qui fit brûler tous les livres de son Etat, comme dangereux & nuisibles, afin qu'abolissant la mémoire de ce que ses prédecesseurs avoient executé, il ne fût parlé que de lui. C'est le même Monarque, à ce que nous apprend le Pere Martinius dans sa premiere Decade, qui fit bâtir la grande muraille, qui separe cet Empire de la Tartarie. Vous savés que je ne suis, ici non plus qu'ailleurs, ni partial, ni Dogmatique.

DES SCRUPULES DE GRAMMAIRE.

LETTRE CXXXIX.

MONSIEUR,

Vous me demandés aux mêmes termes, que Ciceron tient à son ami Atticus, *ponderosam aliquam epistolam*, *plenam omnium non modo actorum*, *sed etiam opinionum mearum*. C'est à quoi je serois bien empêché de satisfaire, quand j'en aurois la volonté. La plûpart de mes occupations sont si frivoles, qu'elles ne peuvent faire de poids, & souvent mes meilleures pensées me paroissent telles, que je serois honteux de vous les exposer à nud. Ce qu'on vous a dit de quelques conferences philologiques ne mérite pas vôtre entretien; laissons aux Moineaux la chasse des Mouches, & tenons pour assuré, que ces petites subtilités grammaticales, dont l'on vous a parlé, sont plus capables de nuire à un esprit, qui a quelque élevation par-dessus le

commun, que de lui profiter, *dum comminuitur ac debilitatur generosa indoles in istas angustias conjecta.* Ne vous amusés jamais à de telles bagatelles, que quand vous aurés besoin de sortir du serieux pour vous recréer, *hoc age cum voles nihil agere;* & laissés balaier la maison des Muses aux Grammairiens, qui n'en sont que les Portiers, ou pour le plus les Valets de chambre, pendant qu'en maitre vous visiterés ses plus beaux appartemens. Si vous vous arrêtés à toute sorte de Critiques, vous trouverés toûjours des Cestius, qui soutiendront, que Ciceron ne parloit pas bien Latin, & des Malherbes, qui reprendront aussi hardiment que ridiculement les plus beaux vers de Virgile. Mais je veux vous faire voir par un seul exemple le peu de fruit, qui se retire souvent de leurs plus heureuses corrections, puisqu'ils les appellent ainsi. La sentence du Chevalier Romain Laberius se lit ordinairement de la sorte,

Frugalitas miseria est rumoris boni.

Et il la faisoit apparemment prononcer à quelque mauvais ménager, qui se plaisoit à la dépense. Scaliger croit avoir trouvé la féve au gateau dans un manuscrit, où le mot *inserta* tient la place de *miseria*, & soutient que par consequent l'on doit prononcer:

Frugalitas inserta est rumoris boni.

pour dire, qu'on ne sauroit donner un plus bel éloge que celui d'être frugal. Or je demande à Scaliger, pourquoi son manuscrit doit être tenu meilleur que les autres. Car celui de Macrobe, & celui d'Aulu-Gelle sont pour *miseria*; & il a été aussi aisé à un mauvais copiste de faire *inserta*, de *miseria*, qu'au contraire *miseria*, de *inserta*. Il ne peut pas dire d'ailleurs, qu'une de ces deux phrases soit plus naturelle ou Latine que l'autre. Mais il ne sauroit nier, que le sens de *miseria* ne soit bien plus beau dans la bouche d'un Apicius, ou de quelque autre pareil débauché, qui se veut moquer de la frugalité, que celui de *inserta*, qui ne fait que la priser. Ajoutés à cela, que cette haute loüange attachée au terme *inserta* est mal appliquée à la Frugalité, qui n'est qu'une vertu Oeconomique, & plûtôt de femme que d'homme. C'est tout ce qu'on pourroit prononcer à l'avantage de la Probité, n'y aiant point de reputation plus à estimer que celle d'être homme de bien. Il se devoit souvenir, que Ciceron loüant le Roi Dejotarus d'être frugal, reconnoit néanmoins, que c'est une vertu privée, & non pas éclatante, ni Roiale.

Cet Auteur célebre, que vous avés lû de-

puis peu, me fait pitié, d'être dans une contrainte si approchante de la gêne, pour obserrer les moindres regularités; & quand je le considere s'amusant à je ne sai quelles petites fleurettes, il me semble que je vois un Hercule filer bassement à la quenouille. Mais l'on appelle aujourd'hui, me repartirés-vous, cette façon de s'exprimer, écrire de jolies choses. J'en tombe d'accord avec vous, & nous n'aurons point de différent là dessus, pourvû que vous vous souveniés, qu'il n'y a que des bijoux & des pouppées, à qui l'attribut ou le nom de jolies convienne proprement. Les compositions des grands hommes rejettent ce terme comme impropre, & parce qu'ils ne songent guères qu'aux bonnes pensées, ils ne regardent les paroles qu'autant qu'elles ont la vertu de bien expliquer leurs sentimens. Ce n'est pas qu'ils se plaisent à la barbarie, ni au mauvais style, mais c'est qu'ils seroient bien fâchés de renverser l'ordre naturel, & d'assujettir, comme plusieurs font, ce qu'ils ont à dire, aux mots choisis, qu'ils veulent emploier, & à de certaines cadences de periode, où va tout leur soin & toute leur application. Nôtre langage doit avoir cela de commun avec nos habits, qu'encore que la propreté y soit bienséante, l'usage avantageux & la com-

modité y doivent principalement être mis en considération. C'est ce qu'a voulu dire Saint

Ad. Furiam.

Ierôme par ces termes, *aut loquendum ut vestiti sumus, aut vestiendum ut loquimur.* Le Pere de l'éloquence Romaine s'étoit avant lui expliqué à peu près de même sentiment: *Res*

L. 2. de Orat.

ac sententiæ vi sua verba parient, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent, si eiusmodi sunt, ut ea, res ipsa peperisse videatur. Vous voiés qu'il veut, que les bonnes pensées engendrent les paroles, & non pas que celles-ci aillent au devant & attirent comme par force les premieres. Il a même souvent declaré, que la négligence étoit quelquefois un des grands ornemens de l'oraison, & dans une de ses épitres il prise celle qu'Atticus lui avoit écrite sans soin & sans ajustement, trouvant dans ce mépris des graces, qui lui avoient plû; *Tua illa horridula mihi, atque incompta visa sunt, sed tamen erant ornata hoc ipso quod ornamenta neglexerant. Et ut mulieres ideo olere, quia nihil olebant, videbantur.* Il faut imiter ces grands hommes, & les imiter long-tems, & soigneusement, si l'on veut devenir inimitable. Une femme More fut capable d'enfanter une fille aussi belle & aussi blanche, qu'il y en eût dans nôtre Europe, pour avoir eu souvent la vûë attaché sur

un portrait à qui cet enfant ressembla. Quand on se propose d'excellens Auteurs à suivre, l'imagination conçoit des idées parfaites, & l'on apprend à les enfanter telles, qu'elles méritent d'être estimées. Ne craignons pas, aiant pour nous de si divins originaux, ce que peuvent dire de petits conteurs de jolies choses; *Ne Grammaticorum quidem calumnia, ab omnibus magnis ingeniis submovenda, habebit locum.* C'est Seneque, qui dans une de ses Declamations traite si mal les Grammairiens de son tems, qui valoient bien ceux du nôtre. Suaso. 2.

Je vous prie de vous souvenir comme au même lieu où il parle de la sorte, il remarque aussi l'impertinence d'un de cette profession, qui trouvoit du solœcisme dans une façon de parler la plus élegante du monde, & *in sententia optima accusabat id quod erat optimum.* Tant il est constant, qu'il n'y a point de siécle, où il ne se rencontre toûjours d'importuns Censeurs, qui sur le prétexte de quelque regle de Grammaire, mal établie, pensent acquerir de la reputation en reprenant ce qu'ils n'entendent point, pour être souvent au dessus de leur portée. Ne pensés pas que tout ceci aille au mépris de la belle & pure élocution. Je l'estime autant que personne quand elle est telle, *ut nescias, utrum res o-* ad Orat.

ratione, an verba sententiis illustrentur, ce que je me souviens avoir été dit par Ciceron à la gloire de Thucydide. Mais je maintiens, qu'il faut sur tout avoir égard à la pensée, comme à celle à qui toutes les paroles sont subordonnées, & mon opinion est encore, que le Philosophe Phavorin avoit raison de préferer l'éloquence de Lysias à celle de Platon, sur ce que *si ex Platonis oratione verbum aliquod demas, mutesve, atque id commodissime facias, de elegantia tantum detraxeris; si ex Lysiæ, de sententia.* Il prétendoit, que le moindre mot ôté du texte de Platon pouvoit bien préjudicier à sa belle expression, sans néanmoins en gâter le sens si cela se faisoit adroitement; mais qu'il n'y avoit point d'artifice, qui pût retrancher quelque chose des compositions de Lysias, sans faire un tort notable à la dignité & à l'excellence de sa pensée. Tout ce qu'on peut prononcer à l'avantage de l'élegance ou de l'ornement du discours, l'a été par celui, qui possedoit ces deux choses au dernier degré, & qui les aimoit plus que personne n'a jamais fait. Voici sa determination. *Composite & apte sine sententiis dicere, insania est; sententiose autem sine verborum & ordine, & modo, infantia.* En vérité, l'amour de sa profession lui a fait préferer en un

Aul. Gell. l. 2. c. 5.

In Orat.

autre endroit l'éloquence verbale, à la pensée toute nuë, & qui ne ſort point du ſein de celui, qui l'a conçûë: *Eloqui copioſe, modo prudenter, melius eſt, quam vel acutiſſime ſine eloquentia cogitare; quod cogitatio in ſeipſa vertitur, eloquentia vero complectitur eos quibuſcum communitate juncti ſumus.* Et néanmoins cette éloquence prudente, dont il parle, ne peut être telle, ſans la bonne penſée, & par conſequent Ciceron n'a voulu dire autre choſe, ſi non, qu'une belle penſée, produite au dehors avec éloquence, vaut mieux, que celle, qui pour être retenuë au dedans ſans ſe manifeſter, demeure par ce moien inutile à tout autre qu'à ſon auteur. Mais hors de cette conſidération du profit, qui peut accompagner les belles paroles, il s'en faut tant qu'elles ſoient préferables à la bonne penſée, que celle-ci comme ſuperieure les rebute quelquefois, & leur ſubſtituë judicieuſement le ſilence: *Perfecto intellectu deficiunt verba*, dit très bien un Arabe, après avoir écrit, *Si quem loquacem eſſe videris, de ejus ſtultitia certus eſto.* Je finirois par là, ſi pour rendre cette Lettre un peu plus groſſe, afin de vous complaire, je ne m'aviſois d'ajoûter ici quelques petites regles ſur le même ſujet, à meſure qu'elles ſe préſenteront à ma memoire.

1. de Offic.

Sentit ſap. c. ult.

Perſonne n'ignore, que le principal mérite d'une compoſition ne dépende de la prudence de celui qui écrit,

Horat. *Scribendi rectè ſapere eſt & principium, & fons.*

Or la premiere prudence eſt de ne rien entreprendre au deſſus de ſes forces, & de choiſir toûjours un ſujet, dont nous ſoions pleinement informés. Mais quand l'on a fait choix avec jugement de la matiere qu'on doit traiter, il faut ſe ſouvenir dans toute l'étendue d'un ouvrage, que l'on n'écrit que pour être entendu, d'où il reſulte néceſſairement, que la clarté & la netteté en doivent être inſeparables. Il y en a qui ſont tellement perſecutés de leur propre génie, qu'ils ne croient jamais écrire bien, s'ils ne le font autrement que les autres, avec des *periphraſes* toûjours voiſines de l'obſcurité. Ils penſent faire beaucoup de s'écarter du grand chemin, quand ils devroient au même tems s'éloigner du ſens commun comme d'une choſe trop populaire. Et pour ne pas ramper contre terre, ils donnent tellement dans le vuide, & s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vûë. Cependant c'eſt tomber volontairement dans le plus condannable de tous les vices de l'oraiſon; *ſumma dementia eſt detorquere orationem, cui rectam*

ſſe licet; & je ne vôis rien de plus à éviter, que le reproche qu'on fit à Zenon, *quod in Canis postico de Republica ſcripſiſſet.* Les termes de ce proverbe d'origine Grecque ſont peu honnêtes, mais ſa ſignification eſt fort à eſtimer.

Quand l'on écriroit aſſez intelligiblement, c'eſt un autre defaut très voiſin du premier, de croire, que rien ne peut plaire que ce qui coûte infiniment, & qui donne beaucoup de peine à la plume & à l'eſprit. Gardés-vous d'une ſi miſerable penſée, *ut diligentiam putes facere tibi ſcribendi difficultatem.* Dites plûtôt avec Ovide,

> *Quod venit ex facili ſatis eſt componere nobis.* 1. *de Ponto eleg.* 6.

Et ſouvenés vous, que l'Ours, pour être long-tems à polir en léchant, & à former ſes petits, ne leur ôte pas la qualité de très lourds & de très difformes animaux. Il eſt de même des travaux de certains écrivains laborieux. J'en connois, qui abandonneroient plûtôt leur entrepriſe, que de la continuer avec facilité, *quique in ſilentium deſcendunt nimia bene dicendi cuipditate.* Ils fatiguent leur *Quint.* 10.
eſprit, & donnent à leur imagination mille *Inſt. c.* 3.
queſtions ordinaires, & extraordinaires, ſans ſe pouvoir contenter, *dum ſcriptæ ſua tor-* *Præf. l.* 1. *Contr.*

quent, & de singulis verbis in consilium veniunt selon que Seneque l'a si bien représenté. Je me veux taire de ceux, qui composent des livres aussi penibles que le *Cheinuc* Hebreu, qui contient six cens treize commandemens de la loi des Juifs, celui qui l'a fait, en aiant rendu deux cens quarante huit affirmatifs, sur le nombre prétendu des membres de l'homme, & trois cens soixante-cinq negatifs, par un rapport ridicule aux jours de l'an. Si je vous connois bien, vous n'entreprendrés jamais rien de tel, puisque vous étes si delicat, que de ne pouvoir souffrir ni les Anagrammes, ni les vers retrogrades, non plus que les Acrostiches.

Encore que la gloire de l'invention soit d'un prix merveilleux, & qu'elle chatouille extraordinairement des esprits qui peuvent dire avec Lucrece,

L. 1. *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante*
Trita solo;

ou bien avec Horace,

— *Iuvat immemorata ferentem*
Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri.

Si ne faut-il pas negliger de prendre d'excellens patrons à imiter, en se souvenant toûjours, que comme il n'y a rien de parfait au monde, l'on peut, évitant ce qu'ils ont de

moins recommendable, les ſurpaſſer de quelque façon en les contrefaiſant. Il arrive peu néanmoins, qu'on le faſſe avec la fortune du peintre Sarto, qui rendit ſa copie auſſi excellente que l'original de Raphaël d'Urbin; en effet celui qui ne fait que ſuivre, demeurera toûjours derriere, s'il n'a l'ambition de gagner les devans. Mais le malheur eſt bien plus grand pour ceux, qui ſe propoſent de mauvais exemplaires. Je connois plus d'un Auteur de ce tems à qui la diſgrace du Philoſophe Fabianus eſt arrivée, lors qu'il voulut former ſon ſtyle ſur celui d'Arelius Fuſcus, dont il admiroit l'éloquence. Le mauvais choix, que ſa jeuneſſe lui fit faire en cela, fut cauſe, qu'il eût depuis plus de peine à perdre l'idée de cette éloquence, qu'il n'en avoit pris pour l'acquerir; *plus deinde laboris impendit ut ſimilitudinem ejus effugeret, quam impenderat ut exprimeret.* *Sen. praefat. 2. Contr.*

Autant qu'une belle imitation eſt loüable, le crime de Plagiaire, contre lequel j'ai ſi ſouvent declamé, eſt tout à fait diffamant. Le ſurnom de κλέπτης, ou de larron, que Mercure comme Dieu du bien dire a reçû, ne lui a pas été donné pour autoriſer de ſemblables larcins, ç'a été ſeulement pour faire comprendre qu'un diſcours éloquent & per-

suasif, est capable de nous surprendre, & de se rendre insensiblement maitre de nos affections. En effet, l'on peut dérober à la façon des Abeilles, sans faire tort à personne; mais le vol de la Fourmi, qui enleve le grain entier, ne doit jamais être imité. Je sai bien, que le cinquiéme livre des Saturnales de Macrobe fait voir avec quelle hardiesse Virgile a pillé sur les Grecs la plûpart de ses Poësies, & que le sixiéme met en évidence ce qu'il a même volé aux Latins, prenant des vers entiers & des hemistiches tantôt à Ennius ou à Lucrece, tantôt à Catulle, & à plusieurs encore, se parant ainsi des plumes d'autrui. Il n'y a pourtant point d'exemple qui puisse justifier un larcin honteux, principalement s'il se fait sur des Auteurs du tems s'attribuant injustement & avec impudence leur travail & leur industrie. Prendre des Anciens, & faire son profit de ce qu'ils ont écrit, c'est comme pirater au delà de la Ligne; mais voler ceux de son siécle, en s'appropriant leurs pensées & leurs productions, c'est tirer la laine au coin des ruës, c'est ôter les manteaux sur le Pont-neuf. Jamais Aristote ne put souffrir, qu'on fit auteur de ses livres de Rhétorique son disciple Théodecte; ce qui obligea le maitre à les citer lui même

›mme les siens, selon la remarque de Vale- L. 8. c. 15.
Maxime. Sans mentir, l'effronterie est
tréme de prendre le bien d'autrui de la sor-
, sans lui en passer une petite reconnoissan-
en le nommant, & c'est une chose éton-
ınte, comme en parle Pline l'ainé, qu'il se
ouve des gens, qui aiment mieux *deprehendi furto*, *quam mutuum reddere*. J'épargne Pref. ad Vesp. De Theo. Gent. l. 3.
i les personnes vivantes, pour observer
ılement après Vossius, que Jules Scaliger
t fort repréhensible, d'avoir écrit mille
ıoses, prises de l'Afrique de Jean Leon sans
mais le citer. Il me seroit aisé de donner
ssez d'autres exemples semblables, mais ils
ourroient être odieux, & je ne desire offen-
er personne,

Vous avés fait une si belle provision de
onnoissances, qu'il n'y auroit point d'appa-
ence de vous les reserver pour vôtre seule sa-
isfaction, sans les rendre utiles au public, &
ose dire même, que vous ne le pouvés faire
ans crime. Plus on a reçû de Dieu, plus
›n est redévable aux hommes. Et il n'est pas per-
nis à ceux, qui ont été gratifiés du Ciel de
ant de belles lumieres, de les tenir cachées
ans que personne en soit éclairé. Je ne dis
›as ceci pour vous imposer la necessité de
ous fatiguer à faire rouler des presses d'Im-

primerie. *Faciendi libros nullus est finis, fr*
quensque meditatio carnis afflictio est. L'E
clesiaste m'a dicté cette leçon il y a long-tem
dont j'ai fait peutêtre assez mal mon profi
Mais la fabrique de ce Monde que Die
forma sans peine, & comme en se joüan
si Platon se l'est bien imaginé, nous appren
qu'on peut en l'imitant faire de belles chose
sans se travailler trop. Et je suis assur
qu'une de vos moindres compositions, e
profitant beaucoup, nous fera voir la gran-
deur de vôtre génie, comme un petit cache
exprime souvent celle d'un Lion, ou d'un
Alexandre. Ce qui viendra de vous ne se-
ra pas un amas importun de bagatelles, *no*
Quint. 10. Inst. c. 1. *enim pluvias, ut ait Pindarus, aquas collegi-*
sti, sed vivo gurgite exundas l'abondante & vi-
ve source d'érudition & de jugement, que
vous possedés, ne peut rien produire de mé-
prisable, ni de chetif, & vous ferés toûjours
reconnoitre, que ce Romain, qui étoit l'ar-
bitre du beau langage de son tems, a eu rai-
Petr. Arb. son d'écrire, *neque generosior spiritus vanitatem*
amat, neque concipere aut edere partum men
potest, nisi ingenti flumine literarum inundat

Si est-ce que la trop grande licence de cet
Auteur profane m'oblige à vous faire souve-
nir de la maxime d'un autre, dont je tiens

pour

pour certain, que vous ne vous dispenserés jamais:

Quod facere turpe est, dicere ne honestum puta. Laber.

Il faut néanmoins excepter de certaines matieres privilègiées, comme le sont beaucoup de celles, dont la Philosophie est obligée de parler, & où les mots ont cela de commun avec la lumiere, qu'ils mettent au jour les choses les plus sales, sans se souiller de leur impureté. Une ame nette ne se gâte, ni ne se scandalise jamais par des discours physiques, à quelque liberté que l'expression les porte: *Omnia munda mundis*; Et vous n'ignorés pas, que toutes les licences, pour ne pas dire les ordures, dont Aristophane est rempli, n'empêchoient pas Saint Jean Chrysostome de mettre sous le chevet de son lit les Comédies de ce Poëte, reconnoissant ingenument, qu'il devoit à la lecture de ses œuvres ce qu'il possedoit d'éloquence.

J'ai encore à vous dire au sujet des termes, dont vous vous servirés, qu'encore qu'on ne puisse éviter trop soigneusement & le solœcisme, & la barbarie; il faut bien s'empêcher pourtant de tomber dans des scrupules, qui vous fassent congédier de bonnes pensées, de crainte d'emploier un mot, qui sente un peu

le terroir étranger, ou que tantôt l'antiquité, tantôt la nouveauté vous puisse rendre suspect. C'est la regle de tous les grands maitres, que les paroles sont subordonnées ou assujetes à la sentence, & non pas au contraire;

Virg. ecl. 3. *Sensibus haec imis (res est non parva) reponas;*

& tenés là dessus pour un oracle la raillerie d'Athenée; *exceptis Medicis, nihil esse plerumque Grammaticis stultius.* Un Ecrivain tel, que je vous considére, sera toûjours au dessus de certaines petites vetilles, qui arrêtent beaucoup d'autres gens, sur la créance, où ils vivent d'avoir la plume mieux taillée que personne. Ce n'est pas que je n'improuve fort une ignorance grossiere de la literature, qui est le nom, que les Latins ont donné à la Grammaire des Grecs. Je sai bien qu'Auguste fit perdre la charge à un homme qui ne savoit pas écrire correctement; *Legato Consulari successorem dedit, ut rudi, & indocto, cujus manu ixi pro ipsi scriptum animadvertit.* (Suet. art 88. Thuan. l. 35. hist.) Et depuis le Pape Honoré Troisiéme priva un Evêque de son titre, sur ce que par sa propre confession il n'avoit jamais appris la Grammaire. Mais nous parlons ici seulement contre la trop grande delicatesse de

ceux, qui rebutent indifféremment tous les termes, leur qui semblent tant soit peu douteux, quoiqu'ils soient absolument necessaires, ou au moins fort avantageux à l'expression d'une bonne pensée. Les Jurisconsultes ont arrêté, qu'il valoit mieux absoudre dix coupables, que de condanner un innocent. Ils veulent tout au rebours appauvrir nôtre Langue en faisant perir plûtôt dix mots passables pour peu qu'ils leur déplaisent, que d'en recevoir un, qui n'a pas leur suffrage, en faveur du bon sens qu'il contient, & sur l'autorité de celui qui juge à propos de s'en servir. Il est vrai que Scaliger a voulu opposer la Poësie à la Jurisprudence, soutenant, qu'il étoit plus expedient de retrancher dix bons vers d'un ouvrage, que d'y en laisser un trop bas & trop rampant. Mais outre que son sentiment n'est pas approuvé de tout le monde, il y a bien de la différence entre un mot, & un vers; ou plûtôt entre la prose, qui ne songe qu'à se faire bien entendre, sur tout si elle est Philosophique, & la Poësie, qui est obligée indispensablement de s'éloigner du langage vulgaire, & de parler toûjours comme les Dieux. Et puis vous savés, que les paroles des Langues vivantes changent plus souvent que les arbres ne quittent leurs feuil-

les. Je pourrois rapporter ici plus de cent mots qui se sont perdus depuis une cinquantaine d'années, & il n'y en a pas moins d'autres, qu'on a introduits de nouveau, & qu'on n'eût pas soufferts autrefois. L'éloquence même toute entiere varie incessamment, *Oratio certam regulam non habet, consuetudo illam civitatis, quæ nunquam in eodem diu stetit, versat*, & il se peut dire, que le Mercure des Chymistes n'est point plus volatile, que celui des Rhéteurs. Toute la Langue Latine passoit pour barbare du tems de Plaute en comparaison de la Grecque; ce qui lui fait dire d'une de ses Comedies, qu'il avoit prise du Grec, & traduite en langage Romain,

Sen. ep. 114.

Philemo scripsit, Plautus vertit barbarè:

In Trinum.

Comme il avoit déja écrit dans le prologue de son *Asinaria*,

Demophilus scripsit, Marcus vertit barbare.

Cette même Langue Latine sert néanmoins aujourd'hui d'exemple à la plûpart des autres, pour ce qui concerne l'élegance & la politesse. Pourquoi donc refuser avec tant de séverité une chose licite à ceux, qui vous ressemblent, lors qu'elle est accompagnée de quèlque utilité manifeste?

La distinction que je viens de faire entre

l'Eloquence Poëtique, & la Prosaïque, me convie à vous demander laquelle des deux vous tenés la plus ancienne. La parole libre a précedé sans doute dans l'ordre du tems celle qui s'est astrainte à de certains pieds, & à de certaines mesures. Mais sans considérer Moyse, qui a écrit de toutes les deux façons, la difficulté, s'il y en a, tombe sur la seule écriture; à cause de ce qu'a dit Apulée du Précepteur de Pythagore. *Pherecydes Syro ex insula oriundus, primus versuum nexu repudiato, conscribere ausus est passivis verbis, soluto loquutu, libera oratione.* In Flor. Cependant Pline parlant de Milet, ville capitale d'Ionie, assure L. 5. c. 29. que Cadmus son citoien est l'inventeur de la prose, *primus prosam orationem condere instituit.* Et Solin son transcripteur le confirme en ces termes: *Cadmus Milesius primus invenit prosæ orationis disciplinam.* Or Cadmus étant bien plus ancien que Pherecydes, il faut C. 40. croire qu'Apulée n'a voulu parler que des écrits Philosophiques, le dernier aiant commencé à mettre en prose ce que ceux de sa profession donnoient avant lui seulement en vers, tant pour faire respecter davantage la Philosophie, qu'afin que ses regles & ses axiomes fussent plus faciles à retenir.



DU

GOUVERNEMENT POLITIQUE.

LETTRE CXL.

MONSIEUR,

Vous regrettés avec raison la perte d'un grand homme d'Etat; mais vous avés tort, à ce qui me semble, de fonder là-dessus les mauvais présages, que vous faites de toutes nos affaires, comme si cette Monarchie devoit notablement souffrir, parce qu'il n'est plus. Je ne le dis pas seulement, pource qu'il n'est jamais permis de juger sinistrement de la fortune d'un Empire; des songes de mauvais augure sur cela aiant été autrefois punis, comme crimes capitaux. Ma pensée va sur ce que le Pape Urbain VIII. disoit au Secretaire d'un de nos Ambassadeurs, *Che a dominar non bisognava altrimente tanto ingegno, perche il mondo si governa in certa maniera da se ste[...]*

so. Voici la même imagination qui est rectifié en ces termes par Pietro della Valle, au sujet de la Porte du Grand Seigneur, & du mérite de son premier Visir. *Del resto V. S. si assicuri, che in questa Corte ancora, come in tutte le altre del Mondo, si vede verificare il detto di quel galanthuomo, che pochissimo cervello basta a governar tutto'l mondo; perche Dio supplisce per gli huomini, & le cose, senza chi le indirizzi, da se caminano benissimo* D'ailleurs quelle assurance peut-on prendre sur la capacité d'un homme, si les connoissances générarales ne servent de rien sans la particuliere, ni le grand sens, s'il n'est aidé de l'experience, qui ne quadre guères avec les choses singulieres, qu'on voit se présenter journellement. C'est pour cela que ceux, qui discourent le mieux du Gouvernement, y sont ordinairement les plus ineptes, & qu'au contraire les moins savans, & les plus indisciplinables, comme Themistocle, y reüssissent quelquefois admirablement. L'un des plus ignorans de tous les Empereurs fut Trajan, qui conduisit fort bien l'Empire Romain; & Neron, qui le pensa perdre, étoit un des plus lettrés. A la vérité, il se peut trouver des personnes, telles que Pericles, à qui la Philosophie n'ôte pas le talent, ni l'industrie de

Lettr. 5. di Constant. 217.

bien manier les affaires politiques. Mais après tout, il faut que la Fortune y contribuë beaucoup du sien, autrement toutes leurs lumieres acquises ne leur serviront guères. Le peuple qu'ils doivent regir n'est pas moins changeant de sa nature, que l'arbre, qui semble porter son nom, dont Pline dit que les feuilles tournent à tous les Solstices. Cette multitude d'hommes qui le composent, sont comme des épis de bled, qui n'ont d'inclination, qu'autant que l'inconstance des vents les porte, & les fait pancher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Et les raisons politiques, qu'on peut emploier là dessus, ressemblent à ces couleurs passageres, qui changent par le moindre mouvement. Souvent d'ailleurs le trop d'adresse, ou la seule reputation d'être fort habile, portent préjudice. La défiance ou la jalousie qu'on prend aisément de ceux, qu'on croit si fins, font, qu'on s'oppose davantage à tous leurs desseins, & Thucydide nous apprend qu'en haine d'Alcibiade, dont le faste & les intrigues déplaisoient, plusieurs personnes lui étoient contraires aux choses mêmes, qui alloient au bien de la République Athenienne. Et puis, ne sait-on pas, que généralement parlant, il y a je ne sai quelle fatalité dans la conduite des Etats, qui leur

Le peuplier.

L. 6. hist.

fait trouver leur fin au moment de leur plus haute exaltation?

In se magna ruunt, lætis hunc numina rebus
Crescendi posuere modum.

La plus raffinée Politique du monde ne sauroit parer aux coups de cette Destinée, qui n'est autre chose que la supréme volonté de Dieu.

Je vous prie de tenir encore pour constant, qu'où la matiere n'est pas entierement bien disposée à recevoir les formes politiques, les plus subtils esprits, ni les plus consommés au maniement des Etats, ne les y pourront jamais introduire; comme au contraire elles s'y établissent d'elles mêmes & sans peine, quand tout est préparé à les recevoir. C'est d'où vint le grand avantage, qu'eût la République Romaine sur la Carthaginoise, parce que celle-ci étoit sur son declin, dit Polybe, *L. 6.* lors qu'elle eût affaire à la premiere qui ne commençoit qu'à entrer en vigueur & à prendre ses forces. Ce qui donna aussi le moien à Pompée de subjuguer toute la Judée, ce fut, *L. 1. c. 8.* comme l'observe Josephe dans ses Antiquités Judaïques, l'aversion pleine de rancune, que ces deux freres Hircanus & Aristobulus avoient reciproquement l'un de l'autre. Cortez vraisemblablement n'eût jamais planté la

domination Espagnole dans le Mexique, si les animosités des habitans de Tlascala contre le Monarque Motezuma ne lui eussent facilité son entreprise. Et si la division de deux freres, Guascar l'ainé, & Attabalipa le cadet, n'eût ouvert le moien à Pizarre de faire progrés dans le Perou, jamais il n'eût osé penser seulement à le conquerir, comme il fit, le Ciel aiant voulu que les causes secondes conspirassent à son dessein. Quand elles sont contraires à nos projets, rien ne les peut faire reüssir; comme au rebours les aiant pour nous, les choses mêmes, qui semblent nous devoir accabler, nous soutiennent, à la façon des voûtes, qui subsistent principalement par l'inclination & par la pente des pierres, qui tomberoient en ruine si elles ne se rencontroient à propos. Je m'abstiens de beaucoup d'exemples modernes & qui nous touchent de plus prés, pour ne rien dire, qui puisse déplaire sur une matiere si chatouilleuse. Tant y a que le sort a tant de puissance, & est si merveilleux en toutes choses, qu'on a vû, dit Seneque, des édifices affermis par des tremblemens de terre, & nous savons des Gouvernemens, qui se sont conservés par des soûlevemens & par des desordres, qu'on pensoit qui les dûssent abîmer.

l. 6. quæst. c. 30.

Mais permettés-moi de considérer un peu sceptiquement, à combien de contradictions sont sujettes les plus subtiles maximes de la Politique. Je laisse à part toutes celles de Macchiavel, qui nous meneroient trop loin, pour en prendre seulement quelques-unes deçà & delà, que je vous proposerai sommairement. Ne croions-nous pas que le principal but de cette science doit être de faire vivre les peuples en paix & en repos? Si est-ce qu'un Romain se fâchoit de voir cesser la guerre Punique, dont la fin donneroit tant de loisir au peuple, qu'il en deviendroit moins traitable & plus insolent; ce que Appius Claudius osa maintenir, en proférant à toute heure cette importante sentence, *Negotium populo Romano melius, quam otium committi.* L'on méprise communément les Suisses comme personnes vénales, & qui pour la solde laissent faire des levées chez eux, exposant librement leurs vies en faveur de qui plus leur donne: D'autres les louent, de savoir par ce moien décharger leur païs sterile d'une trop grande abondance de peuple, & des plus remuans, qui le composent. La chicane & la multitude étrange de procès, qui pullulent si prodigieusement en France, les fait considérer comme une des plus deplorables calamités,

qui travaille cet Etat: Je vois des personnes, qui les tiennent un amusement nécessaire des esprits, qui leur fait décharger leur bile & vomir leur amertume contre des particuliers, ce qu'ils feroient peutêtre sans cela au préjudice du public. Les Grands, qui abusent de l'autorité, qu'ils tiennent du Souverain, sont ordinairement plus pesans à ses sujets & plus insupportables, que tout le reste de sa domination; ce qui fait croire que leur audace, pour ne rien dire de pis, devroit être reprimée: Il se trouve des Politiques, qui font passer ces petits Tyrans pour des Digues nécessaires, qui s'opposent aux inondations des peuples presque toûjours disposés à se mutiner, & qui souvent le feroient, si leur premiere fureur ne se brisoit contre ces hautes levées, ce qui les empêche d'aller plus loin. La plus commune opinion est, qu'un Etat ne doit viser qu'à s'accroitre, & que sa plus grande felicité, aussi bien que sa gloire, dépendent de son étenduë. L'Histoire des Chinois nous apprend, que leur Empire étant bien plus grand qu'il n'est, puisqu'outre le Continent il s'étendoit par mer depuis le Japon jusqu'à l'Isle de Madagascar, où il reste encore avec la Langue des restes de leur domination, ils abandonnèrent volontairement une infinité de Provinces pour

vivre plus heureusement dans la leur. Les Carthaginois firent autrefois quelque chose de semblable. Et Pline se plaint quelque part de l'immensité de la Republique Romaine, qui lui étoit trop desavantageuse; *Ita est profecto, magnitudo populi Romani perdidit ritus; vincendo victi sumus; paremus externis.* En effet, l'on a toûjours vû, que les Etats, qui ont voulu se rendre trop grands, & n'avoir point de fin, l'ont toûjours bientôt trouvée. Celui de Macedoine conduit par Philippe, & par son fils Alexandre, en est une marque bien évidente. Et quelqu'un a osé écrire depuis peu, que c'étoit un coup de l'amour du Ciel envers des peuples, quand il ne donnoit à leurs Rois que des ames ordinaires, parce que l'esprit d'un Prince conquerant & qui veut passer pour Héros, étoit le fleau accoûtumé dont il punissoit les Nations, qui l'avoient irrité. J'ajoûte à ce propos, puisque l'ardeur & le sang bouillant des jeunes Monarques semble le plus propre à former de ces vastes desseins, que selon la pensée d'un ancien, l'on ne laisse pas de calomnier la prudence de ceux, qui comme plus avancés dans l'âge paroissent moins propres à l'action, & à telles entreprises: *Omnis ætas in imperio reprehenditur: senex est quispiam? inhabilis vi-*

L. 24. c. 1.

Saturninus apud Vopiscum.

detur; sin minus, inest furor. Parcourés toute la Politique, vous y trouverés par tout dequoi former de semblables antitheses, & je suis fort trompé si de grand Docteur que vous êtes en cette science, vous ne devenés à la fin un excellent Douteur.

DE L'IMPOSITION DE QUELQUES NOMS.

LETTRE CXLI.

MONSIEUR,

Pourquoi faut-il que le nom d'une personne vous donne de l'aversion, puisque vous avoués, qu'elle n'a rien d'ailleurs qui vous deplaise, ne vous aiant non plus jamais donné le moindre sujet de fâcherie? Je sai bien, qu'on a crû, qu'il y avoit de certains noms malencontreux, ou même qui inspiroient de mauvaises inclinations à ceux qui

s portoient. C'eſt ſur ce fondement que
utilius Numatianus a écrit dans ſon Itine-
ire,

Nominibus certos credam decurrere mores,
Moribus an potius nomina certa dari?

Iais à parler raiſonnablement, c'eſt une
hoſe ridicule de croire, qu'un ſimple mot,
u une parole toute nuë, telle qu'elle ſoit,
uiſſe agir de la ſorte, quand il demeureroit
onſtant, que tous les noms ne ſeroient pas
bitraires ou fortuits, & qu'il y en auroit
uelques-uns de naturels comme attachés à la
ıbſtance des choſes, qu'ils expriment, de
uoi les Philoſophes ne ſont pas encore bien
'accord entre eux. L'on peut avouër pour-
int ſans offenſer la Morale, qu'il ſe trouve
es noms ſi illuſtres dans l'Hiſtoire, ou ſi hé-
oïques dans la Fable, d'Alexandre & de Cé-
ır, de Pompée & d'Hercule, qu'on ne ſau-
oit guères les porter ſans avoir l'ame touchée
e quelque ambition de les imiter autant que
on peut, & ſans que nôtre imagination ne
ous jette auſſitôt dans le deſir de n'être pas
ıgés indignes d'une ſi noble appellation. Le
remier de ceux, dont je viens de parler, le
enſoit bien ainſi, quand il dit à celui qui
ortoit le même nom que lui d'Alexandre, *Plutar in Alex.*
ue ce ſeul nom devoit le rendre vaillant. Et

je vous ferai fouvenir au fujet du dernier
l. 4. de l'obfervation que fait Diodore Sicilien
qu'Hercule qui fe nommoit Alcée auparavant
fut le premier à qui la Vertu impofa un nouveau nom, qui lui fit perdre celui qu'il tenoit de fes parens: ce fut par la bouche de la Pythie qu'il le reçût; fi nous en croions Apollodore. Tant y a qu'outre ce que les beaux noms donnent de courage à ceux, qui les ont, ils font encore un favorable effet à l'égard des autres, qui les entendent proferer. A peine peut-on croire, qu'ils aient été mal impofés, & je me fouviens d'avoir fouvent ouï dire en Efpagne à ce propos, O *que buen nombre, no prefumo yo que fera menos el hombre.* Souvenés-vous que Céfar voulant aller combattre un Scipion en Afrique, prit avec lui quelque foldat, qui portoit le même nom, à caufe, dit Dion Caffius, de l'opinion populaire, que les Scipions étoient toûjours victorieux en ce païs-là. C'eft ce qui a fait que tant de gens fe font plûs à changer de nom, en prenant un autre plus agréable à leur fantaifie; ce que Suetone appelle *fe transnominare*, & quelques-uns *feipfum adoptare.* Si eft-ce que le Pape Paul II. fe fâcha tellement contre des perfonnes, qui de fon tems laiffoient ceux du Chriftianifme pour

Marginal notes: l.2.de Deor.orig. (beside "thie qu'il le reçût") ; l. 42. (beside "nom, à caufe, dit Dion Caffius")

d'autres

l'autres plus illuſtres parmi les Payens, qu'au rapport de Platine il imputa le crime d'héreſie à Pomponius Lætus, qui étoit du College des Abbréviateurs, parce que non content d'avoir changé le ſien de batême, il prenoit plaiſir à diſtribuer de ces noms héroïques à beaucoup de jeunes hommes, qu'il penſoit par là engager au déſir d'acquerir les vertus des premiers Titulaires.

Ce n'eſt pas merveille que ceux, qui ont des noms de difficile prononciation, ou de quelque ſignification peu honnête, en prennent d'autres, qui ne puiſſent donner de dégoût. Hermolaus Barbarus changea celui de Reuchlin, qui veut dire fumée, en celui de *Capnio* d'une terminaiſon plus Latine. Et le même Reuchlin en ôta un Aleman, qui ſignifie terre noire à ſon diſciple, qu'il appella Melanchthon, par une compoſition Grecque qui denote la même choſe. Sans cette conſidération l'on prend même plaiſir quelquefois à ce changement: Martin Bucer ſe déguiſa ſous le nom de *Aretius Felinus*; Deſiderius Eraſmus s'appelloit auparavant Gherardus Gherardi; le Médecin Sans-malice aima mieux qu'on le nommât *Akakia*, comme l'on fait encore dans Paris ſa poſterité, que *Sammalitius*: & Janus Nicius Erythræus, qui m'a- *Thuan. l. 26.*

dresse un de ses Dialogues où il traite de l'Histoire, se nomme à Rome *Joanne Vittorio dei Rossi*; surquoi je vous renvoie à ce qu'a curieusement observé là dessus Gabriel Naudé dans son jugement des Opuscules d'Augustinus Niphus. L'on assure, que les Mahometans s'entendent plus volontiers nommer Musulmans, ce qui veut dire Biencroians, ou Orthodoxes, que Turcs, dautant que ce dernier mot signifie Bannis; encore que celui d'Hebreux en approche fort dans sa signification de passagers, ou étrangers; comme fait encore celui de *Pelasgi*, dans celle d'Errans ou de Vagabons à la mode des Cigognes. Mais l'on ne se défait pas toûjours, comme l'on voudroit bien, des noms, qui ont été donnés. Si ces Locres appellés Ozoles à cause de l'infection de leurs personnes, ou de leur païs, eussent pû quitter un si vilain surnom, il y a grande apparence qu'ils l'eussent fait. Car encore que Plutarque dans ses questions Grecques doute, si cette appellation n'est point une antiphrase, à cause de la quantité de fleurs, qui parfument leur territoire; si est-ce que la plus commune opinion porte qu'on les nomma Ozoles ou Puans, rapportant cela ou à Nessus, ou au Serpent Pithon, ou à leurs robes de Chevres & de

Brebis, qui leur imprimoient une odeur très desagréable. Nos habitans de Canada sont entrés depuis peu en communication avec une Nation de ce païs-là, appellée aussi des Puans, vraisemblablement sur le même sujet. Et les Peres Jesuites y ont le nom de Robes-noires, qui est celui des Melanchlaeni des Anciens.

Mais n'est-ce pas une étrange bizarrerie, qu'on se soit abstenu de certains noms par haine & par abomination, de même qu'on s'est donné la loi de n'en pas prendre quelques autres, à cause du grand respect & de l'extrème vénération qu'on leur portoit. L'Histoire ancienne est pleine d'exemples du premier genre. Le crime de Marcus Manlius Capitolinus, qui se vouloit ériger en Souverain, fit arrêter aux Romains qu'aucun de cette famille des Manlies ne porteroit plus l'avantnom de Marcus. Et le malheur de Marc Antoine donna lieu après sa defaite à un Arrêt ou Edit semblable, qui defendoit à tous les Antoines de prendre ce même avant-nom, qui est aujourd'hui si illustre dans Venise. Les Grecs firent ce qu'ils pûrent pour supprimer le nom d'un scelerat, qui pour faire parler de lui seulement avoit mis le feu au superbe Temple de Diane d'Ephese. Et dans ces

Tit. Liv. l. 6.

Dio Cassius l. 51.

derniers tems l'on a eu la même visée à l'é-
4. hist. gard des Reuveus d'Ecosse, selon Camden
d'un Ravaillac en France, & de quelques au-
tres furies infernales dont l'on ne sauroi
trop condanner la mémoire en l'abolissant
*ut vocabula quoque eorum defamata atque de-
mortua cum ipsis videantur*, pour user des ter-
l. 9. c. 2. mes d'Aulu-Gelle en semblable occasion.
D'un autre côté les noms d'Harmodius &
d'Aristogiton furent si chers, & si reverés
dans Athenes, après qu'ils eurent heureuse-
ment delivré leur patrie de la tyrannie des Pi-
sistrates, que par l'ordonnance expresse des
Aréopagites il ne fut plus loisible à personne
de prendre des noms si adorables, bien que
le même Aulu-Gelle semble restraindre cette
defense à ceux, qui étoient de condition ser-
vile. Quoiqu'il en soit, un semblable respect
est cause que depuis Saint Pierre aucun de
ceux, qui ont rempli son siége n'a voulu
prendre son nom? Sergius Troisiéme qui l'a-
voit de batême l'aiant changé par humilité,
lors qu'il se vit destiné à seoir dans la chaire
de ce Prince des Apôtres. C'est ainsi que di-
verses causes peuvent produire de mêmes ef-
fets, & que de mêmes noms trouvés très
beaux en un tems, perdent leur lustre en un
autre, & semblent changer en un instant de

nature. Il n'y en a guères eu de plus beau par sa signification que celui de Neron, qui se prenoit dans la Langue Sabine d'où il venoit, pour un homme courageux & vaillant. Cependant le sixiéme des Empereurs Romains diffama tellement cet illustre nom, que depuis lui l'on n'a pas crû pouvoir mieux jetter dans la haine publique les plus détestables Tyrans, qu'en les nommant des Nerons. N'est-ce pas la même chose de celui de Lucifer? *Suet. in Tib. art. 1. Aul. Gell. l. 13. c. 21.*

Il est constant que, comme il y a eu de fort agréables noms en toutes les Langues, tels que celui de Caton en Latin, qui fut donné à Marcus Porcius Priscus, selon l'observation de Plutarque, pour faire comprendre l'adresse, & la vivacité de son esprit: Il s'en est trouvé d'autres, qu'on a été contraint de changer, à cause de leur vilaine signification. Les Beauharnois d'Orleans, à ce qu'on dit, en avoient un fort vilain autrefois, & il seroit aisé d'en rapporter assez d'autres, qu'on ne sauroit prononcer sans rougir. L'honnêteté veut, qu'on les adoucisse, si faire se peut, & qu'on les change à plus juste titre que les Romains ne faisoient les rudes paroles de tuer, & d'ôter la vie, dans leurs condannations à mort: *Illi quoque quibus animadvertere in damnatos necesse est, non dicunt Occide,* *in M. Cat.* *Sen. contr.*

non Morere, sed Age lege, crudelitatem imperii verbo mitiore subducunt. Mais une infinité de noms ont été imposés par un pur caprice, le seul hazard en est le parain, & comme ils sont δυσετυ μόλογα, c'est en vain qu'on en recherche une origine reglée. Le Brachmane Calanus se nommoit Sphines, & pource qu'il saluoit tous les Grecs avec le mot Indien *Cale*, qui veut dire, *Salve*, ils le nommèrent Calanus. Tamerlan se divertissant au jeu des Echecs, qui lui plaisoit fort, & y aiant donné un Echec d'importance qui s'appelle *Sarache* en Arabe, au même tems qu'on lui apporta la nouvelle de la naissance d'un fils, & du batiment achevé d'une ville, il nomma sur cela son fils *Sarachi*, & la ville *Sarachie*. Ismael Sophi fut encore plus fantasque de donner le nom de Bajazeth à un pourceau d'énorme grandeur, pour témoigner sa haine contre les Turcs, & le mépris qu'il faisoit de leur Prince. En effet, si nous croions avec raison, que nous obligeons au Batême ceux, à qui nous faisons porter nôtre nom, & si les sauvages de nouveau Monde ne se trompent point de complimenter leurs amis, en faisant échange de leurs nom, & en les troquant ensemble pour marque de bonne correspondance; Ismaël ne pouvoit mieux

Plutar. in Alex.

Vie de Tamerlan.

Hist. de Antilles.

montrer ſa grande animoſité contre Bajazeth, que de donner ſon nom à cet infame animal.

Je ſuis honteux de vous avoir juſqu'ici entretenu de choſes ſi frivoles; mais, à le bien prendre, celles, qui occupent plus ſerieuſement en apparence, ne ſont-elles pas le plus ſouvent pleines de vanité? En vérité, il y en a peu qu'on puiſſe dire exemtes de ce defaut, & ſi vous exceptés celles, qui nous peuvent rendre meilleurs, comme faiſoit Socrate, tout le reſte vous paroitra également digne de mépris. Après tout néanmoins l'on ne ſauroit nier, qu'il n'y ait des noms; dont la ſeule prononciation a cauſé quelquefois d'étranges évenemens. L'Hiſtoire de la guerre de Grénade, qui ſe fit en mil cinq cens ſoixante dix, nous apprend, qu'un Général d'armée, aiant appellé fort haut un Trompette éloigné, qui ſe nommoit *Santiago*, l'on crût que c'étoit le mot pour combattre, ce qui fit perdre viſiblement la bataille. Ces petites obſervations n'empêchent pas pourtant, qu'on ne doive juger l'attention de beaucoup de gens aſſez ridicule, qui ſans faire grand cas des choſes, n'occupent leur eſprit qu'à peſer les paroles, qu'ils examinent avec trop de ſcrupule. Vous n'igno-

Thuan. l. 48.

rés pas l'aversion qu'en plus d'un lieu j'ai témoigné d'avoir pour cette sorte de curiosité. En effet, la secte des Réaux vaut incomparablement mieux à cet égard que celle des Nominaux. Il est beaucoup plus à propos de s'arrêter aux choses qu'à leur appellation. Et bien qu'il soit besoin quelquefois de distinguer entre *jus vert*, & *Verjus*; entre le Trochisque *Diarhodon*, & celui *de Rosis*; entre *leucachanta*, & *achanta leuce*; ou quelques autres semblables selon l'observation de Jacobus Sylvius sur le troisiéme livre de Mesué, qui est des Antidotes: Si est-qu'il faut toûjours en revenir à l'usage des grands auteurs, qui se sont incessamment moqués de ceux, qui donnoient trop de tems à examiner les mots, lors qu'on se peut assez faire entendre sans tant les éplucher. Galien s'est admirablement expliqué là dessus dans le neuviéme chapitre du quatriéme livre de l'Usage des parties, au sujet du Peritoine. Les uns, dit-il, le nomment une membrane, & les autres une tunique, mais qu'on l'appelle comme l'on voudra, je me rirai toute ma vie de ceux, qui consument miserablement le tems sur de telles contestations. Nos anciens, que je veux imiter, ajoûte-t-il, n'étoient pas si de loisir, *Quos nos quoque sequen-*

*es a vana quidem in nominibus garrulitate disce-**emus*. Il étoit si ennemi de cette superstiion des dictions, qu'en parlant du Foie au chapitre treiziéme du même livre, il s'abtient d'une appellation douteuse en ces termes, *Iis investigandum relinquo, qui in nominibus tantum sunt ingeniosi, in iisque omne tempus vitæ suæ conterunt, perinde ac si non possent aptiora quamplurima requirere,* rapportant ensuite l'avis de Platon, *Nos ditiores sapientia ad senectutem perventuros, si nomina neglexerimus.* Je ne dois donc pas être plus long, quand je pourrois m'étendre ici davantage. Vous auriés tort d'ailleurs d'exiger de moi de plus amples lettres, connoissant, qu'il n'y a point de nom, qui me convient mieux que celui d'Amelius, jamais ce Philosophe Grec n'aiant été si négligent ni si paresseux que moi. Et sans vous importuner, comme plusieurs font, de mes infirmités, je vous dirai de plus que je pourrois présentement disputer à ce Roi de Castille Henri Troisiéme le surnom de *Valetudinaire*; ou à Sanctius Roi de Biscaie celui de *Réclus*, tant je m'écarte du grand monde, & par consequent des moiens de vous faire savoir les nouvelles qui s'y debitent. Mariana.

L v



DE LA COUTUME.

LETTRE CXLII.

MONSIEUR,

Encore que le Droit Canon dise précisément qu'il n'y a point de coûtume si puissamment établie, qui ne doive ceder à la vérité & à la raison, si elles lui sont contraires; *Veritati & rationi consuetudo est postponenda*: Et quoi qu'Aristote au chapitre huitiéme du second livre de ses Politiques enseigne, que c'est se tromper fort de s'accommoder tellement à l'antiquité & à l'usage, que nous nous écartions en leur considération des choses raisonnables; puisqu'apparemment les auteurs des plus anciennes coûtumes étoient, comme γηγενεῖς, ou *Terrigenes* qu'ils se disoient, des hommes très grossiers & à demi idiots, à l'autorité & aux constitutions de qui par consequent il seroit extrémement absurde de trop déferer: Si est-ce que la coûtume en

In Decr. dist. Canc. can. 5.

toutes choses est si puissante, & se plait à exercer sur nous un empire si tyrannique, qu'à peine selon le mot de Laberius peut-on jamais corriger ce qu'elle a une fois établi,

Ægre rependas quod finis consuescere.

Seneque ne se plaint donc pas à tort de ce que chacun regle sa vie plûtôt sur l'exemple des autres, que sur ce que pourroit préscrire la raison, que nous faisons par ce moien ceder presque toûjours à la coûtume, quelque bizarre & quelque injuste qu'elle soit; *Inter causas malorum nostrorum est, quod vivimus ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur.* Il a certes raison, ce mauvais usage fait un des plus grands maux de la vie, parce qu'il n'y a point de desordre, qui ne passe pour bon sans l'examiner, & qui ne s'établisse sans repugnance, depuis qu'étant devenu à la mode il s'est rendu commun; *Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est.* Or parce que l'entreprise de changer les coûtumes établies de tems immémorial, & que l'on appelle inveterées, n'est pas celle d'un homme sage, qui en s'accommodant doucement à tout se contente d'avoir sa conduite particuliere, laissant aux fous le dessein de reformer tout le monde: Il faut que la prudence humaine se contente de s'opposer toû- ep. 123.

jours, autant, qu'il lui sera possible, à l'in-troduction des coûtumes déraisonnables, & que le bon Sens ne sauroit approuver. Cela lui peut reüssir d'autant plus aisément, que toutes choses paroissent foibles dans leurs commencemens, & que les aphorismes de la Morale conviennent en cela avec ceux de la Physique. Les nerfs sont mous au sortir du cerveau, & ils n'acquierent leur consistence, leur dureté, & leurs force, qu'en s'en éloignant; comme Galien l'a fort bien remarqué au septieme livre de l'Emploi des parties sur la fin du chapitre quatorziéme: Et il me souvient qu'Apulée favorise ma pensée en des termes assez considérables, *Nec quidquam omnium est quod possit in primordio sui perfici, sed omnibus ferme ante est spei rudimentum, quam rei experimentum.* Mais après cette tentative, & que l'on s'est declaré là dessus, il faut ceder à l'abus s'il est plus fort que nôtre opposition, laisser regner celle que Pindare a nommée la Reine absoluë de toutes choses, *Morem omnium Regem*, & se souvenir, que les Iuifs accoûtumés aux aulx, & aux oignons d'Egypte, les regrettoient dans le desert, nonobstant l'agrément d'une manne, qui comprenoit toute sorte de goût.

in Flor.

L'on demande d'où peut procéder cette

grande puissance des Coûtumes, qui exercent, sur tout dans la Morale, un empire si absolu, que toutes nos actions aussi bien que nos volontés semblent leur être soûmises. En effet, qui est ce qui se peut dire exemt de leur tyrannie?

Gravissimum est imperium consuetudinis; Et l'on reconnoit tous les jours, qu'il n'y a rien de si extravagant, ni de si ridicule selon nos mœurs, que la coûtume ne fasse trouver beau en quelque partie du monde, qui ne s'étonne pas moins de nos façons de faire, que nous des siennes. Jean Leon fait voir des Numidiens, qui tiennent leur bouche couverte, ne la cachant pas moins soigneusement que l'on fait ailleurs le derriere, & je vous ai si souvent entretenu de semblables observations, que je ferois conscience de porter plus loin une induction, que tant d'exemples peuvent former. Tant y a que sans même qu'il intervienne aucune opération de l'Entendement, nous avons naturellement une si grande propension à faire les choses accoûtumées, qu'Aristote n'a pas fait difficulté d'attribuer le dormir presque continuel des enfans nouveau-nés à ce qu'ils ne faisoient presque autre chose que dormir dans le ventre de leurs meres, & cette raison si vulgaire qu'elle

Laberius.

L. 1. Afr.

paroisse, ne lui a pas déplû au premier chapitre du cinquiéme livre de la Génération des animaux. Ce n'est donc pas sans sujet qu'Hippocrate attribuë tant à la Coûtume, qu'il préfere en deux aphorismes différens des choses peu loüables quand l'on y a pris habitude, à d'autres meilleures en soi, mais qui ne nous sont pas si familieres. Galien marchant sur ses pas a nommé la Coûtume une seconde nature, *adventitiam naturam*. Et si nous voulons contempler avec Seneque les peuples, qui vivent, à ce qui nous semble, le plus miserablement, & dont toutes les façons de se gouverner nous peuvent paroitre les plus insupportables, nous trouverons dans un serieux examen, que les mêmes choses, qui nous font avoir pitié d'eux, composent leur felicité, & que l'usage leur a rendu plaisant tout ce que nous jugions d'abord intolerable. *Miseri tibi videntur? nihil miserum est, quod in naturam consuetudo perduxit: paulatim enim voluptati sunt, quæ necessitate cœperunt.* Que si la coûtume adoucit & diminuë le mal, elle augmente le bien sans doute, & c'est ce qui nous doit rendre plus enclins à le suivre, & à priser tout ce que d'abord la raison nous dicte pour le mieux. Un ancien donnoit là dessus ce précepte de Morale, qu'on fit seule-

Sect. 1. aph. 49. & 50.

De Prov. cap. 4.

nent choix par discours de la meilleure voie
u façon de vivre, parce qu'à la longue elle
e pouvoit manquer de nous réüssir douce &
acile.

Toutes ces considérations peuvent favori-
er les bonnes & loüables coûtumes, qui ne
hoquent ni la raison, ni les mœurs, que
hacun approuve, & qu'on doit embrasser
l'autant plus volontiers, qu'en vain l'on con-
esteroit contre leur établissement, & qu'il y
uroit même de l'extravagance à le faire. Ce-
endant l'homme d'ailleurs a une pente si na-
urelle au changement, que tout ce que la
Fable a dit des Vertumnes, & des Protées;
ou la Physique des Chameleons, des Poly-
pes, & des Tarandes ne sauroit exprimer
on instabilité. Dioscoride écrit des fleurs du *l. 4. c. 130.*
Tripolium, qu'elles changent de couleur trois
ois le jour, *Mane candidi, meridie purpurei,
ero punicei conspiciuntur*; Ce que je me sou-
iens d'avoir lû aussi dans Antigonus Cary-
tius, avec seulement un peu de diversité sur
es couleurs, mettant le jaune pour la dernie-
e, *Ter una die colorem mutat Tripolium, ali-
uando albus, aliquando puniceus, aliquando
ilvus.* Mais encore ces mutations de cou-
eur, toutes merveilleuses qu'elles paroissent
n cette plante, sont pour le moins reglées,

paroiſſe, ne lui a pas déplû au premier chapitre du cinquiéme livre de la Génération des animaux. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet qu'Hippocrate attribuë tant à la Coûtume, qu'il préfere en deux aphoriſmes différens des choſes peu loüables quand l'on y a pris habitude, à d'autres meilleures en ſoi, mais qui ne nous ſont pas ſi familieres. Galien marchant ſur ſes pas a nommé la Coûtume une ſeconde nature, *adventitiam naturam.* Et ſi nous voulons contempler avec Seneque les peuples, qui vivent, à ce qui nous ſemble, le plus miſerablement, & dont toutes les façons de ſe gouverner nous peuvent paroitre les plus inſupportables, nous trouverons dans un ſerieux examen, que les mêmes choſes, qui nous ſont avoir pitié d'eux, compoſent leur felicité, & que l'uſage leur a rendu plaiſant tout ce que nous jugions d'abord intolerable. *Miſeri tibi videntur? nihil miſerum eſt, quod in naturam conſuetudo perduxit: paulatim enim voluptati ſunt, quæ neceſſitate cœperunt.* Que ſi la coûtume adoucit & diminuë le mal, elle augmente le bien ſans doute, & c'eſt ce qui nous doit rendre plus enclins à le ſuivre, & à priſer tout ce que d'abord la raiſon nous dicte pour le mieux. Un ancien donnoit là deſſus ce précepte de Morale, qu'on fit ſeule-

Sect. 1. aph. 49. & 50.

De Prov. cap. 4.

nent choix par diſcours de la meilleure voie ou façon de vivre, parce qu'à la longue elle ne pouvoit manquer de nous reüſſir douce & facile.

Toutes ces conſidérations peuvent favoriſer les bonnes & loüables coûtumes, qui ne choquent ni la raiſon, ni les mœurs, que chacun approuve, & qu'on doit embraſſer d'autant plus volontiers, qu'en vain l'on conteſteroit contre leur établiſſement, & qu'il y auroit même de l'extravagance à le faire. Cependant l'homme d'ailleurs a une pente ſi naturelle au changement, que tout ce que la Fable a dit des Vertumnes, & des Protées; ou la Phyſique des Chameleons, des Polypes, & des Tarandes ne ſauroit exprimer ſon inſtabilité. Dioſcoride écrit des fleurs du Tripolium, qu'elles changent de couleur trois fois le jour, *Mane candidi, meridie purpurei, ſero punicei conſpiciuntur*; Ce que je me ſouviens d'avoir lû auſſi dans Antigonus Caryſtius, avec ſeulement un peu de diverſité ſur les couleurs, mettant le jaune pour la derniere, *Ter una die colorem mutat Tripolium, aliquando albus, aliquando puniceus, aliquando gilvus*. Mais encore ces mutations de couleur, toutes merveilleuſes qu'elles paroiſſent en cette plante, ſont pour le moins reglées, l. 4. c. 130.

& elles ont toûjours leurs periodes certaines, au lieu que l'esprit humain a ses varietés non seulement plus frequentes, mais si l'on y prend bien garde beaucoup plus desordonnées que tout ce qu'on lui voudroit comparer. Si est-ce que nous n'avons rien, qui nous assure tant de la bonne assiette d'une ame confirmée dans le bel usage de la raison que de vouloir toûjours une même chose, ou ne la vouloir pas, & d'être inébranlable en cette posture. Je laisse à part, dit admirablement le Philosophe Moral, toutes les autres definitions de la sagesse humaine, pour me
Senec. ep. 20. contenter de celle-ci, *quid est sapientia? semper idem velle atque idem nolle:* Et il en rend cette raison convaincante, parce qu'il n'y a que ce qui est selon la droite raison, qui puisse plaire en tout tems, *Non potest cuiquam semper i-*
Ep. 94. *dem placere, nisi rectum.* Que si, ajoûte-t-il dans une autre épitre, l'erreur commune & le mauvais exemple de ceux, que nous frequentons, nous ébranlent quelquefois, & nous font perdre cet heureux poste, le dernier trait de la sagesse consiste à se redresser sur ce premier modele de la raison que nous tenons de la Nature, ou pour mieux dire de Dieu, qui en est le maitre, afin de demeurer fermes & sans varier dans nôtre premiere

&

& sans varier dans nôtre premiere & avantageuse assiette. *Hæc est enim sapientia, in naturam converti, & eo restitui unde publicus error expulerit.* Sans mentir c'est une chose merveilleusement honteuse, & qui peut faire rougir les moins sensibles à la pudeur, s'ils y font quelque peu de réflexion, que nous tenions à une si grande injure d'être démentis par qui que ce soit, & que nous nous démentions nous mêmes à toutes heures par tant d'actions, qui se choquent, & par tant de sentimens, qui se détruisent les uns les autres. Mais, me dirés-vous, ne faites-vous pas profession vous même, de ne vous attacher à aucune opinion si inséparablement, que vous ne soiés prêt de l'abandonner aussitôt qu'une autre vous paroitra vraisemblable? Je l'avouë, & si je prétens ne faire rien en cela qui contredise les maximes de Seneque, parce qu'elles ne condannent que l'inconstance déraisonnable, impetueuse, & qui s'execute sans discours. Pour moi ne changeant point d'objet, & la vraisemblance au defaut du vrai, me servant de Cynosure, je conserve toûjours une même volonté de la suivre. La vérité, qu'elle me représente, & qui est éternelle, ne peut être abandonnée sans donner dans le faux, & tout ce qui est

nouveau, ſelon cet enviſagement & cette façon de concevoir, lui doit être contraire. Il y a pourtant des nouveautés, non pas abſoluës, mais eu égard à nous, qu'on peut ſuivre innocemment, & ſans bleſſer cette ſuprême & premiere vérité, parce qu'on l'a toûjours dans l'eſprit, & qu'on ne s'en écarte qu'autant qu'elle ſe plait à ſe retirer quelquefois dans des tenebres ſi épaiſſes, que nôtre foible vûë ne les ſauroit pénétrer. Je ne ſai comment je me ſuis enfoncé dans cette moralité, mais je vous aſſure, que quand le devoir m'a fait prendre la plume pour vous récrire, je ne ſavois ni par où commencer, ni beaucoup moins par où je pourrois finir.

Tenebras poſuit latibulum ſuum.



DE LA POESIE.

LETTRE CXLIII.

MONSIEUR,

Je ſuis de vôtre ſentiment, & je préfererai toûjours une Poëſie agréable, quelque liberté qu'elle prenne, à celle qui pour obſerver trop exactement toutes les regles de l'art, pène plûtôt l'eſprit qu'elle ne le contente. Il en eſt comme des Feſtins, où le goût de ceux, que l'on traite eſt plus conſidérable, que tout ce que le Cuiſinier peut dire en faveur de ſes ſauſes,

—— *Cœnæ fercula noſtræ*
Mallem convivis quam placuiſſe cocis.

Nous avons en cela pour nous Homere même, qui ſelon l'obſervation de Plutarque ne fit pas difficulté de laiſſer le premier vers de ſon Iliade defectueux en la quantité, qu'il y bleſſe en trois façons différentes, & qui en parlant de Ceres, comme Didymus a remarqué, aima mieux emploier un vers d'Orphée *De prof. virt.*

aussi licentieux, que de se mêler de le corriger. Ceux d'Apollon avoient de pareils defauts dans la plûpart de ses Oracles, & l'on peut ajoûter sur ce sujet, que l'Eglise en chante tous les jours qui ne sont pas plus corrects,

Plutar. de Pyth. Orac.

Grammaticas leges plerumque Ecclesia spernit.

L'amour pour la liberté est si naturelle, que je m'étonne de ceux, qui tous les jours inventent de nouvelles entraves, pour se faire de la peine, sur tout à l'égard de nos rimes, qu'ils veulent rendre si riches, les appellant ainsi, qu'on y voit souvent une très grande pauvreté de sens, ou du moins une gène & une contrainte de pensées qui fait pitié, & qui travaille même leur Lecteur. Car, quant aux nombres, & à la quantité, que les Grecs & les Latins ont voulu observer dans leurs Poëmes, l'on peut dire qu'ils ont trouvé par le moien des accens différens une certaine harmonie, qui non contente de chatouiller l'oreille, pénetre jusqu'à l'esprit où elle est entenduë avec plaisir comme étant lui-même tout harmonieux. *Nihil est tam cognatum mentibus nostris, quam numeri, atque voces.* Mais pour ce qui est des rimes, qui composent la figure que les Rhéteurs nomment *Omoiotelevte*, ou finissant d'un même

Cic. 3. de Orat.

on, il faut avouër, qu'elles dégoûtent à la longue, & qu'il se voit peu de grands ouvrages en langue vulgaire, qui n'ennuient par la merveilleusement; ce qui est d'un très grand desavantage à nôtre Poësie. L'on peut donc dire que ceux, qui veulent établir des loix trop austeres en cette partie, tâchent d'introduire dans le temple des Muses une superstition fort préjudiciable. La rime d'un Sonnet ou d'une Epigramme, est plus tolerable; mais celle d'une grande piéce fatigue si étrangement, qu'il n'y a presque point de lecture plus pènible. Peutêtre que les vers rimés de ces Indiens, dont parle le Pere Jarric, qui sont chacun de soixante douze syllabes, ne lassent pas tant à cause de leur étenduë, qui rend leur cadence moins importune, & moins sensible. Je ne sai que vous dire de celle des Arabes, sinon qu'au rapport de Jean Leon leur poësie est rimée comme celle de toutes les Langues modernes. Il est vrai que Vincent le Blanc assure que les Poëtes du Perou qu'il appelle *Haravec*, c'est à dire inventeurs, ou *Trouverres* pour parler à la Provencale, faisoient bien leurs vers mesurés, mais qu'ils étoient sans rime, à quoi s'accorde Garcilasso de la Vega dans son Histoire des Incas, & si cela est, je tiens, que leur

l.1.hist.c.4.

l.1. Afr.

3.part.c.14

l.2. c. 26

Poësie est d'autant plus à estimer, qu'elle a l'avantage de l'ancienne Grecque & Romaine sur la nôtre, & sur celle des vers Leonins, que le siécle seul d'ignorance a produits.

Ce que je viens de dire des Indiens me fait souvenir de l'observation, que Dion Chrysostome fait particulierement des Orientaux, qu'ils avoient les œuvres d'Homere traduites en leur Langue: de sorte que, selon sa réflexion, ceux, qui ne connoissoient ni nôtre Cynosure, ni les autres astres voisins de nôtre Pole, avoient néanmoins pris connoissance par les vers de ce Poëte, du Roiaume de Priam, & de la valeur d'Achille. Sans mentir, c'est un merveilleux avantage à Homere, que depuis plus de deux mille ans il ait été proclamé par toutes les Nations le Prince de ceux de sa profession. Car l'on ne peut pas dire, que ce soit ni la dignité de son sujet, ni la primauté du tems, qui lui aient acquis une si grande prérogative, puisqu'avant lui un Siagrius, & un Corinnus, avoient déja composé des Iliades. Il ne la tient pas aussi de sa naissance, ni de ses biens, vû qu'étant né très bassement, il vécut fort nécessiteux, & mourut de faim si l'on en croit un vers de Sotades. Cependant sa préeminence est reconnuë de tout le monde, à l'excéption de quelques esprits

Orat. 53.

extravagans, tels que celui de l'Empereur Hadrien, & l'on ſait le cas, qu'en faiſoit le Grand Alexandre, dont l'ame héroïque ne pouvoit entendre prononcer ſans peine d'autres vers que les héroïques de ce Poëte. Ce domteur de l'Aſie diſoit, qu'il eût mieux aimé être le Therſite d'Homere, que l'Achille d'un Chœrilus, lequel néanmoins Lyſandre menoit toûjours avec lui dans toutes ſes expeditions, pour en faire des deſcriptions poëtiques. L'on conte de ce Chœrilus, qu'aiant convenu, qu'il recevroit un écu de chaque bon vers de ſa façon, & un ſoufflet d'autant de mauvais qu'il en produiroit, il fut ſi bien paié des derniers, qu'il perit ſous la main de ſes debiteurs. Tant y a, qu'Alexandre, ne pouvant ſouffrir qu'on eût preferé injuſtement Heſiode à Homere, dit gentiment, qu'il n'auroit jamais été vaincu devant des Juges, qui euſſent été Rois, & qu'il n'y avoit que des Paſteurs, qui fuſſent capables de commettre une ſi étrange bevûë. Cela eſt conforme & a ſon rapport au jugement du Spartiate Cleomene, qui nommoit Homere le Poëte des Lacedemoniens, & Heſiode celui des Ilotes, parce que le dernier traite principalement de l'Agriculture.

Entre une infinité de loüanges, qu'on don

ne à Homere celle-là n'eſt pas des dernieres, qu'il n'y a point d'art, ni de ſcience, dont les profeſſeurs ne le prennent à garand de la plûpart de leurs aphoriſmes, comme s'il avoit poſſedé cette célebre Encyclopedie, & qu'il n'eût rien ignoré de ce qui peut tomber ſous nôtre connoiſſance. Cependant il faut avouër en faveur de la vérité, qu'il n'a point eu toutes ces lumieres, qu'on lui attribuë. Il n'étoit rien moins que Philoſophe, comme Platon le lui reproche au dixiéme livre de ſa République, & en beaucoup d'autres lieux, qui ont fait obſerver à Marſile Ficin, que les éloges de ce Poëte, qu'on lit dans le Philebus ne ſont pas ſinceres, n'étant rapportés par Platon que comme populaires. Auſſi a-t-il prononcé nettement dans ſon Apologie pour Socrate, qu'il ne faloit pas prendre les Poëtes pour des hommes ſages, mais ſeulement pour des gens remplis d'enthouſiaſme, ou d'une eſpece de fureur. En effet, ils ne penſent à rien moins qu'à inſtruire, ne ſongeant qu'à plaire, & n'aiant pour cela que la fable pour objet au lieu de la vérité, ϛοχάζοντες ψυχαγωγίας ȣ̓ διδασκαλίας, ſelon les termes de Strabon. C'eſt pourquoi nous liſons dans Diogene Laërce, que le même Platon, prenant la reſolution de ſuivre les

l. 1. Geograph.

ſentimens Philoſophiques de Socrate, brûla ce qu'il avoit fait de vers: comme vous pouvés avoir appris du digne Précepteur de Trajan, que ce pere commun de tous les Philoſophes aiant été excité par un ſonge à faire quelque cas de la Poëſie, choiſit pour cela les fables d'Eſope, afin de s'éloigner du menſonge trompeur, dont elle fait le plus de profeſſion. Car n'eſt-ce pas pour cela que tous ces grands Poëtes ne racontent jamais les choſes d'ordre, commençant ordinairement par le milieu de ce qu'ils ont à reciter, avec ſi peu de vérité, que ceux, qui ont emploié des vers à rapporter quelque choſe comme elle étoit arrivée, ont paſſé pour hiſtoriens, & non pas pour Poëtes. Dion Chryſoſtome a fait cette réflexion avant moi, dans une de ſes oraiſons où il introduit un Prêtre d'Egypte, qui ſe moque des Grecs d'avoir crû ſur la caution d'un Poëte tel qu'Homere, que Troie avoit été priſe par Agamemnon, & qu'Helene avoit aimé Alexandre Paris. Selon lui Achille fut tué par Hector, au lieu qu'Homere ſubſtituant Patrocle en la place du premier, rapporte le fait tout au contraire. Vous pouvés voir au même lieu, que Troie ne fut nullement priſe, & que Priam mourut l'un des plus heureux Rois de ſon ſiécle. Il eſt *Orat. 11*

vrai, ajoûte le même Dion, qu'Enée, Antenor, & Helenus, furent occuper diverses contrées, & y fonder des Roiaumes, comme des Princes victorieux, à qui les mains demangeoient après avoir eu le sort des armes si favorable.

Mais quoiqu'il en soit, la belle Poësie a tant des charmes, qu'Homere comme le coryphée du Parnasse a reçû des applaudissemens de toute la terre. Les plus célebres dans sa profession ont fait gloire de l'imiter. L'un d'eux se divertit autrefois à faire de son Iliade une Elegie, ajoûtant un pentametre à chaque hexametre; & un autre doubla encore le même ouvrage par la jonction d'un vers héroïque à tous ceux de ce Poëte. En marchant encore sur ses pas Nestor Lycius composa toute l'Iliade en sorte, qu'il s'abstint dans chaque livre d'une des lettres de l'Alphabet, ne se trouvant par exemple aucun alpha dans tout le premier, & Tryphiodorus à son imitation fit le même de l'Odyssée, comme Hesychius le rapporte. Bref, infinies personnes ont voulu se rendre recommendables en trouvant quelque finesse dans cet ouvrage, quoique vraisemblablement Homere n'y eût jamais pensé. Ainsi le Grammairien Appion, dont Seneque se raille dans une de ses épitres

Suidas.

Ep 88.

s'imagina que les deux premieres lettres de l'Iliade, μ & η, faisant le nombre de quarante-huit, elles avoient été choisies & mises exprès par Homere au commencement, pour designer la quantité de livres que son Iliade & son Odyssée devoient contenir. Ces mêmes livres ont excité mille contestations parmi les savans; Aristote, pour preuve, considérant l'une & l'autre piéce comme des Tragedies; & plusiers autres, entre lesquels je puis nommer Macrobe, étant persuadés, que l'Odyssée ne peut passer que pour une Comedie. Mais le Rhéteur Longinus dans son traité de la haute Eloquence, περὶ ὕψους, nomme seulement cette Odyssée un Epilogue de l'Iliade, soûtenant qu'Homere la composa si vieil, que l'esprit commençoit à lui diminuer, d'où vient, que tout y est plein de ces fables, qn'il appelle *Iovis somnia*, de sorte qu'à son jugement Homere doit être comparé à un Soleil couchant dans ce dernier travail. Et néanmoins l'on a prononcé généralement en faveur de tout ce qui est sorti de sa plume, que trois choses étoient également impossibles, d'ôter la foudre des mains de Jupiter, d'aracher la massuë de celles d'Hercule, & de soustraire un des vers d'Homere sans qu'on s'en aperçoive, & sans faire visiblement un

tort notable à ses compositions. C'est encore Macrobe, qui en parle ainsi au troisiéme chapitre du cinquiéme livre de ses Saturnales.

Au surplus ne vous imaginés pas, que Platon ou Democrite aient tant de pouvoir sur mon esprit, qu'ils me fassent approuver cette opposition formelle entre la Poësie, & la Philosophie, que je vous ai tantôt rapportée. J'estime autant que personne le langage des Dieux, & je suis fort éloigné du sentiment de ce Pere, qui par un zele qu'on peut nommer indiscret, a bien osé nommer l'eau d'Hippocrene, le vin des Demons. Il n'y a, dit Pindare, que les ennemis de Jupiter qui ne peuvent souffrir la Poësie. Mais je vous avouë, que je ne prise pas également tous ceux, qui se mêlent de parler Phœbus, & que j'en connois beaucoup, qui pensent valoir bien Virgile & Homere, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec le premier, que la peine qu'Aulu-Gelle dit qu'il prenoit, *Dum pariebat versus more atque ritu ursino*; ni avec le second, sinon lors qu'on les voit tous les jours aller de porte en porte debiter leurs rapsodies. Car c'est une chose merveilleuse, & certaine pourtant, que les plus chetifs, qui se mêlent de ce métier, croient toûjours,

Ode 1. Pyth.

l. 17. noct. Att. c. 10.

qu'ils n'y sont devancés par personne, & que rien n'égale leur versification, *Horat. ep. 2.*

Ridentur mala qui componunt carmina, verum
Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant quidquid scripsere, beati.

Je sai bien, que l'amour, que chacun a pour toutes ses productions d'esprit est toûjours excessive; mais rien n'égale l'aveuglement de ces petits avortons du Parnasse. *In hoc genere nescio quo pacto magis quam in aliis suum cuique pulcrum est; adhuc neminem cognovi Poëtam, qui sibi non optimus videretur: sic se res habet, te tua, me delectant mea.* *Cic. 5. Tusc. qu.* Je suis sûr, que vous n'étes pas pour contredire là dessus les pensées de Ciceron & d'Horace. Or il est bien plus de ces miserables & présomptueux Poëtes à la douzaine, que d'autres; non seulement à cause que toutes les choses excellentes sont rares, mais encore parce que la naissance d'un excellent Poëte est particulierement chronique, & periodique à ce point, qu'elle n'arrive guères, non plus que celle de plus grands Héros, que de siécle en siécle.

Consules fiunt quotannis, & novi Proconsules,

Solus aut Rex, aut Poëta, non quotannis nascitur.

Philostrate a dit plaisamment dans une de ses épitres écrite à Hærentianus, qu'il y avoit de son tems plus de Poëtes, que de mouches; celui d'aujourd'hui n'est pas moins fecond à cet égard, & mérite bien qu'on ajoûte les termes de Plaute;

——— plus est fere,
in Tru.cul. *Quam olim muscarum est cum caletur maxume.*

Prenés y garde, pour un d'entre eux, qu'on peut considérer comme fameux, vous en remarquerés toûjours une centaine de fameliques.

DES POETES.

LETTRE CXLIV.

MONSIEUR,

Je ne pensois pas en vous écrivant familierement, & à cœur ouvert, courir la for-

me dont vous me menacés d'irriter les Fées, u plûtôt une sorte de Frelons beaucoup plus craindre. En effet, je me souviens fort ien, que Platon accuse d'une extrème im- *in Minoi.* rudence les plus grands hommes, s'ils se nêlent d'offenser les Poëtes, donnant le Roi Minos pour exemple, qui fut par eux relegué dans les Enfers parce qu'il les avoit fait souffrir dans Athenes. Ils mirent aussi Tantale au même lieu, qui fut un des plus hommes de bien de son tems, si nous en croions Philostrate. Mais comme Platon ne laissa *l. 7. c. 7. de vita Apol.* pas nonobstant ce beau précepte de les chasser de sa République, & de les traiter assez mal en diverses rencontres, j'ai crû, que j'en pouvois dire ce que je vous ai écrit, sans offenser ni l'art, que je prise beaucoup, quand il est bien exercé, ni ses professeurs, que j'estime infinèment, lors qu'ils excellent en un métier, où la mediocrité à toûjours passé pour un vice. C'est après Horace que j'en parle ainsi, *Ep. 2.*

—— mediocribus esse Poëtis

Non Dî, non homines, non concessêre columnæ.

Et vous savés que Iuvenal, qui ne haïssoit pas son métier, reconnoit comme ceux, qui s'en acquitoient mal de son tems, étoient honteusement & miserablement reduits aux plus vils emplois de la vie,

Satyr. 7. *Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos.*

Après tout, je ne crois pas avoir donné sujet de plainte à tant de monde que vous le présupposés. Car puisque je n'ai rien écrit contre le vrais favoris d'Apollon, & que tous ceux, qui lui font la Cour ont si bonne opinion d'eux, & de leurs ouvrages, selon que je vous l'ai prouvé, qu'ils croient toûjours être dans sa plus haute faveur; tenés pour assuré, que personne ne voudra prendre pour soi, ce que j'ai dit aussi sans dessein de taxer en particulier aucun de cette profession.

Certainement il faudroit être fort injuste pour mépriser un genre d'hommes qui ont presque toûjours passé pour divins, quand les Muses les ont regardés de bon œil. Il ne se peut aussi que ceux, qui ont des qualités loüables, & dignes de la recommendation du Parnasse, de quelque nature qu'elles soient, ne fassent cas des gens, qui semblent être les plus propres de tous à publier le mérite, & à rendre les noms immortels,

Carmen amat quisquis carmine digna facit.

Et puis peut-on nier en bonne conscience, qu'une belle pensée, ou une sentence importante exprimée en vers, ne fasse une toute

autre

autre impreſſion dans nos eſprits, qu'elle ne feroit, renduë ſimplement en proſe. Cleanthes reconnoit dans Seneque avec ingenuité, que ce qu'eſt la trompette à la voix pour la porter plus loin & la rendre plus éclatante, la Poëſie l'eſt aux paroles, que nous emploions pour nous faire entendre, aiant le pouvoir de les inſinuer bien plus avant dans nos ames, que ſi elles étoient proferées communement: *Eadem negligentius audiuntur, minuſque percutiunt, quamdiu ſoluta oratione dicuntur; ubi acceſſere numeri, & egregium ſenſum adſtrinxere certi pedes, eadem illa ſententia velut lacerto excuſſa torquetur.* J'oſe même rencherir ſur ces comparaiſons, & ſoûtenir, que la contrainte d'un vers, & ſes pieds meſurés, operent à peu près en cela de la même ſorte qu'agit le Canon, qui multiplie tellement les effets du feu & de la poudre qu'il enferme, que ſon boulet n'auroit preſque point d'action, s'il n'étoit ainſi reſſerré avec eux. Enfin Lucien conſidére le Poëte comme un Cavalier bien monté ſur un Pegaſe, qui par conſequent parle à cheval, comme l'on dit, & laiſſe derriere lui l'Orateur à pied, éloigné d'une merveilleuſe diſtance. Que vôtre belle Rhétorique, dont vous avés ſujet de faire tant de cas, ne s'offenſe pas de ceci, nous la

Ep. 108.

consolerons une autre fois, & nous ferons valoir à son tour le jugement du Chancelier Baccon prononcé assez plaisamment au Comte d'Essex. Qu'il tenoit véritablement les Poëtes pour les meilleurs auteurs que nous eussions, après ceux, qui avoient écrit en prose.

Mais quoiqu'une excellente Poësie mérite tous les éloges que nous venons de lui donner, & beaucoup d'autres qui s'y peuvent ajoûter, ce n'est pas à dire que tous ceux qui se mêlent de la versification puissent s'en prévaloir. Pour un véritable Poëte,

Virg. Æn. 6. —— *magnam cui mentem, animumque*
Delius inspirat vates, aperitque futura;

il en est une infinité d'autres qui rendent presque ridicule l'art, dont ils se vantent si fort, pour ne savoir faire autre chose sinon,

Virg. ecl. 3. *Stridenti miserum stipula disperdere carmen.*

En effet, le plus honnête homme du monde en toute autre rencontre, & le plus homme de bien, deviendra tellement importun, que chacun le fuira, si composant de méchans vers il tombe dans le défaut, qu'ont tous ses semblables, de les reciter par-tout où ils se trouvent. Une ancienne Epigramme exprime cela fort naïvement en la personne d'un Ligurinus, plein d'ailleurs de probité, & de

ertu; mais que ce vice de debiter sans cesse de mauvaises poësies de sa façon, rendoit presque insupportable.

Vis quantum facias mali videre?

Vir justus, probus, innocens, timeris.

Celui de qui vous m'avés envoié les compositions, & qui est cause de tout ce discours, n'est pas à beaucoup près si recommendable. La premiere de ses pieces, que je lûs, blesse tellement la pudeur, que tous les vers Sotadiques & Fescennins des anciens n'ont rien eu qui lui fût plus contraire. C'est un ramas honteux de tout ce que le Bordel & le Cabaret ont de plus infame,

—— *Atque hoc in carmine toto* *Virg. in Cir.*

Inguinis est vitium, & Veneris descripta libido.

Je vous dirai en gros des autres, que les moins étenduës m'ont semblé les moins mauvaises, par la raison portée dans le proverbe qui dit, que les plus courtes folies sont les meilleures. Vous ne vous étonnerés pas, que j'en parle ainsi, si vous vous souvenés qu'on a bien osé dire de certains demi-vers de Virgile, *Dimidium plus toto.* Le retranchement des choses même excellentes est souvent avantageux, à plus forte raison le doit-il être de celles, qui n'ont rien de recommendable. Et si ce beau distique de Varron,

Desierant latrare canes, urbesque silebant,

Sen. l. 3. contr. 16. *Omnia noctis erant placida composita quiete,*

pouvoit être rendu meilleur, comme le maintenoit Ovide, en retranchant la derniere partie du second vers, & en mettant un point aprés *Omnia noctis erant*; trouverés-vous mauvais qu'on souhaite la diminution de tant de choses où l'on ne remarque rien de bon? Philoxene ne put jamais approuver la mauvaise veine de ce Roi de Syracuse, qui lui demandoit son avis d'une élegie plaintive, & d'une description de quelque grande calamité; Il lui répondit avec équivoque que la premiere étoit véritablement très pitoiable, & qu'à l'égard de l'autre, son expression de tant de miseres étoit sans doute fort miserable. Mais il y a bien plus de raison à condanner ces petits ouvrages, dont je vous parle, où l'auteur a rendu des sujets assez serieux tout à fait ridicules, & où il a debité des choses gaies d'elles mêmes, à faire pitié, & à donner de l'indignation, tant l'on y voit d'impertinence. Son Centon n'est pas plus à priser: Il met des trois & quatre vers de suite pris d'un même lieu, contre la regle qu'il devoit avoir apprise d'Ausone, *Duos junctim locare, ineptum est:*

Diod. Sic. l. 15.

& *tres una serie; meræ nugæ.* En vérité, c'est la preuve de ce qu'a prononcé cet ancien sur ce genre de Poësie, *Peritorum concinnatio miraculum est: imperitorum junctura ridiculum.*

Ce que vous m'écrivés pourtant est fort ingenieux, & aucunement à son avantage, qu'il vous a sur tout paru un fort mauvais Poëte, pour avoir souvent quitté la fable, & dit beaucoup de vérités. Je vois par là que la Satyre vous plait, où le stile grossier de cet homme traitera toûjours le monde fort rudement. Prenés garde néanmoins que cette façon de rimer se convertit souvent en ris amer. L'on a beau dire, que les Poëtes n'apprehendent point la foudre, parce qu'ils sont couronnés de laurier. Nous en avons vû d'aussi mal traités, que s'ils eussent été foudroiés. Et celui-ci offense si lourdement de certaines personnes, qu'à mon avis il feroit mieux dans sa petite fortune de grimper s'il pouvoit sur le Potosi, que sur le Parnasse qui n'a point d'arbres fruitiers. Ceux de son métier que les anciens nommoient *grassatores*, se trouvoient bien d'y joindre celui de Parasites, & de Rufiens. Mais véritablement ce sont des choses si distinctes aujourd'hui, qu'on voit la plûpart des derniers dans l'opulence, & les

Aul. Gell. l. 11. c. 2.

pauvres Poëtes presque toûjours dans la nécessité. Qu'y feroit-on, puisque c'est elle seule qui les fait si bien chanter? Le Chardonneret ne dit plus mot quand il est soul de chenevis: Et la meilleure Poule cesse de donner des œufs, lors qu'elle devient trop grasse.

DES

DOUTES RAISONNÉS

LETTRE CXLV.

MONSIEUR,

Etant composés de parties différentes comme nous le sommes, nous vivons autant & plus par le spirituel, que par le végétable, ou par le sensitif, & nôtre ame n'est pas mons desireuse naturellement de savoir, que nôtre estomac est avide d'aliment, parce que la meule d'un moulin ne se gâte point tant faute de bled, que l'esprit se rouïlle, si on ne l'occupe, de même que nôtre ventricule se remplit de mauvai-

ces humeurs si la bonne nourriture lui manque. Cependant tout cet appetit physique d'apprendre & de connoitre n'aboutit guères qu'à nôtre mortification, *Eo quod*, dit l'Ecclesiaste, *in multa scientia multa est indignatio, & qui addit scientiam, addit & dolorem.* Plus nous penetrons dans la science, mieux nous remarquons nôtre ignorance, qui nous afflige. Et Aristote s'est rencontré dans la pensée de Salomon, quand il a prononcé, que nos doutes croissent à mesure que nous devenons plus savans, *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia;* ajoûtant ailleurs, qu'il n'est pas moins difficile de former ces doutes bien raisonnés, que de trouver la vérité des choses. Si est-ce que personne n'est encore descendu dans le puits de Democrite où elle s'est cachée; & c'est beaucoup quand au lieu d'elle nous attrapons quelque petite vraisemblance. Toutes nos disputes de l'Ecole sur cela n'ont rien de solide, ni de réel; *In vocibus occupati inanes tantum sonos fundimus,* selon qu'Epicure s'en plaignoit de son tems, & quoique Louis XI. fit donner un Arrêt l'en mil quatre cens soixante-treize contre les Terministes ou Nominaux, je défere bien plus au jugement de beaucoup d'autres, & particulierement à celui du Pere Paul Servi-

Cap. 1.

in Rhet.

3. Metap. c. 1.

in eius vita

te, qui comme juge plus entendu les préferoit absolument à leurs adversaires, qu'on nommoit Philosophes Réaux. Les Dogmatiques, qui prennent ce dernier titre ont néanmoins plus de vanité que de réalité, & ceux même, qui ont étudié avec succès dans leurs colleges, sont souvent contraints de prendre le parti de l'Epoque, & de chercher quelque repos & quelque satisfaction d'esprit dans son *aphasie*, qu'elle fonde sur les raisons, qu'elle a de douter. C'est le meilleur & le plus sûr parti, que je crois qu'on puisse prendre, pourvû que ce soit avec le jugement & la retenuë nécessaire, n'étant son ami que jusqu'aux autels, non plus que du Peripatetisme, du Portique, ou de l'Academie. La Sceptique a cet avantage, que sans s'attacher determinément à rien, elle compose son systeme de ce qui lui paroit apparemment recevable dans toutes les autres sectes, imitant l'adresse du Peintre Zeuxis, qui sût donner à son Helene toutes les graces des cinq plus belles filles de Crotone. Certes l'on ne sauroit trop s'éloigner des affirmations magistrales de tous les Dogmatiques. *Principium Philosophiæ conscientia infirmitatis.* Nous nous devons toûjours souvenir du mot notable de Cleobule, *Imperitia in omnibus*. Et je ne vois rien

Cic. l. de Inv.

le plus à mon grè dans tout ce que Diogene Laërce nous apprend de ces anciens Philosophes, que la modération d'Arcesilaus, qui ne voulut jamais composer de livre, *Quod que de omnibus suspenderet sententiam.* Or puisque vous me persecutés sans cesse de vous communiquer ce que j'applique ordinairement dans mes petites lectures à ce genre de philosopher, je vous rendrai compte de deux livres, qui m'ont servi depuis peu d'un doux divertissement, & dont j'ai tiré quelques observations sur ce sujet.

Le premier des deux est la Rélation d'un Pere Jesuite de ce qui s'est passé en Canade aux années dernieres 1657. & 1658. Son chapitre septiéme est de la diversité des actions, des sentimens, & des jugemens, qui se trouve entre les peuples de la nouvelle France Americaine, & ceux de la nôtre Européenne. Il remarque donc, comme les premiers ont presque tous leurs sens différens de nôtres. Leurs yeux jugent de la beauté tout autrement que nous ne faisons, soit pour la couleur, se barbouillant le visage pour le rendre plus agréable; soit pour la polissure, se le cicatriçant à même dessein en diverses façons. Ils aiment les cheveux noirs, roides, & luisans de graisse; se moquent

des têtes frisées, & au lieu de poudre de Chipre, couvrent les leurs de duvet ou de petite plume d'oiseaux. Ils ne peuvent souffrir qu'on porte barbe, & c'est là injurier un homme que de le nommer barbu. A l'égard de l'Ouïe, nos musiques gaies ne leur paroissent qu'une confusion, aiant les leurs mornes & pesantes, dont ils font beaucoup plus de cas. L'Odeur musquée put à leur nez, celle des huiles & de la graisse leur plait merveilleusement; méprisant de même de sentir la rose, l'œillet ou la giroflée, quoiqu'ils estiment infiniment l'odeur du Tabac. Leur goût ne peut souffrir le Sel, & ils mangent tout sans cela, rejettant nos sauses, nos ragoûts, & nos saupiquets. Un œuf mollet leur passe pour crud, & le font toûjours durcir; mais ils trouvent excellent le petit oiseau, qui se trouve dans des œufs, que nous appellons couvis, & le Pere aiant mangé lors qu'il étoit parmi les Algonquins d'un petit Outardeau tiré d'un de ces œufs, le nomme un morçeau délicat. Ils hument l'écume du pot avec volupté, ne lavant jamais la viande, & boivent la graisse, ou la mangent si elle est figée. Le potage est le dernier de leurs mets. Et pour le pain, ils ne le mêlent jamais avec la viande, en usant separément

Nos Brindes leur sont inconnus, & quoiqu'ils nvitent assez à manger, jamais ils ne con-vient personne à boire. Aussi ne boivent-ls qu'après le repas, sans mêler comme nous aisons les viandes avec le boisson. Pour ce qui touche le dernier, qui est aussi le plus grossier de nos sens, ils préferent le dormir sur la terre avec un chevet de bois, à la delicatesse & mollesse de nos lits; ce qui ne se peut prendre pour une barbarie, puisque les Chinois & les Japonois, à qui elle ne sauroit être reprochée ne peuvent dormir non plus que sur un chevet fort dur, les grands Seigneurs le faisant ordinairement du precieux bois de Calambar, ou de quelque autre, qui s'ouvre & se ferme à clef, pour y mettre ce qu'ils veulent assurer dans leur sommeil. Mais je ne veux pas vous frustrer d'une réflexion, que fait le Pere, tant sur ce que nous venons de dire, que sur ce qui suit. C'est que si quelqu'un étoit monté sur une tour assez haute, pour y contempler toutes les Nations du Monde, il se trouveroit sans doute bien empêché à determiner qui est la mieux fondée en ses coûtumes & façons de vivre. Dans cette partie du nouveau Monde qu'il a vûë, les hommes & les femmes se coiffent d'une même maniere, mais les premiers y portent

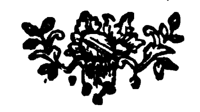
bien plus frequemment des chaines ou colliers, que ne font pas les femmes. Leurs habits sont sans comparaison plus larges & plus courts que les nôtres, ne leur descendant guères plus bas, que le genouil. La coûture de leurs bas de chausses ne paroît pas derierre, mais entre les jambes. Leur chemise n'est pas renfermée, croiant que la bienséance veut, qu'elle se voie dessus l'habit (ce que les Turcs pratiquent aussi en beaucoup de lieux.) Ils se rient de nos mouchoirs, & offrent aux Européens en les raillant, de remplir ces linges de ce qui sort de leur nés, s'ils prisent tant cette ordure, qu'ils serrent si curieusement dans leurs pochettes. Tant s'en faut qu'ils rognent leurs ongles, que c'est galanterie parmi eux de les avoir très grands. S'ils coupent quelque chose avec un couteau, c'est toûjours tenant le trenchant en dehors, au rebours de nous, qui faisons cette action, le trenchant en dedans. Quand ils dansent, ils se tiennent pour y avoir bonne grace fort courbés. L'on ne parle point, ou fort peu, à leurs tables, où l'on fait la part à chacun, & où le maitre du festin ne prend jamais place. Ils reçoivent à grande injure qu'on leur demande leurs noms; se font paier par avance leur salaire,

ou leurs denrées, s'ils en vendent; & l'homme qui se marie donne la dot au pere de son epousée, allant aussi demeurer en sa maison. Enfin leurs morts sont enterrés avec une infinité de hardes, comme s'ils s'en devoient servir en l'autre monde & ils leur font garder dans la fosse où ils les mettent, la même posture & assiette qu'ils tenoient dans le ventre de leur mere.

Je ne serai pas si long à vous extraire ce que le second livre m'a pû fournir, bien que la Rélation de Mandeslo qui le compose, soit plus grosse que celle de Canada. Mais en partie parce qu'elle contient moins de choses propres à nôtre sujet, en partie pour ne pas donner à cette lettre une étenduë, qui vous puisse importuner, je ne vous rapporterai que ce peu d'observations, qui suivent. La main gauche est reputée la plus honorable parmi les Japonois. Les filles Banianes des Indes Orientales se marient dès l'âge de sept ou huit ans, parce que celles qui en ont douze sont reputées surannées. Elles font gloire d'avoir des dents noires, & ont un grand soin de se les rendre telles; aussi disoient-elles à Mandeslo qu'il étoit fort vilain avec ses dents blanches comme celles de Chiens & des Singes. Dans la Province de Kilan en Perse les hom-

mes en ſemant la terre jettent le grain ou l: ſemence allant à reculons, ce qui ſe fait ic tout au contraire; Les femmes de Baly pre de Java obligent les hommes à piſſer étant ac croupis, ſoûtenant que c'eſt faire comme le Chiens que de vuider ſes eaux debout. Tou le Clergé de l'Isle Formoſe eſt feminin, n'y aiant que ce ſexe qui ſe mêle de la Religion, ſi l'on peut dire, qu'il y en ait parmi cette ſorte de Payens. Le meurtre, le larcin, & l'adultere, ne ſont pas crimes parmi eux, & ne paſſent pas ſeulement pour des fautes. Mais c'eſt un grand peché d'avoir contre les ordonnances couvert ſes parties honteuſes en une certaine ſaiſon de l'année; d'avoir porté des veſtes de ſoie lors qu'elles doivent être de coton; & aux femmes ſur tout de ne ſe pas faire avorter, quand elles ont moins de trentecinq ans. Je vous recite là de prodigieuſes réveries, & de dannables coutumes tout enſemble. Mais de quels dereglemens n'eſt point ſuſceptible l'eſprit humain, pour ne pas dire nôtre nature corrompuë? N'avons-nous pas vû des hommes ſemblables à cet ami de Pic de la Mirande, qui cherchoit le plaiſir dans la douleur, & ſe faiſoit fouëtter pour la volupté? Si ce que diſoit cet ancien & vénérable vieillard, que l'homme, à le bien prendre, ne

›it qu'une maladie continuë depuis sa naissan- ≥ jusqu'à sa fin; si cela, dis-je n'est pas vrai à égard du corps, pour le moins se peut-il ›ûtenir par la considération de l'esprit. Nous ›mmes infectés en cette derniere partie dès ue nous suçons le lait de nos nourrices, qui ous impriment mille craintes, & ne nous enorment guères qu'avec de dangereux contes. .'institution, que nous recevons ensuite de ıos parens, & de nos maitres, ne nous est souent guères plus avantageuse. Les livres de ables, & les mauvais Auteurs, que nous liòns d'ordinaire plus volontiers que les autres, ;ontinuent à nous infatuer. Et le peuple, dit Ciceron, (ce mot comme vous savés va bien oin, & comprend beaucoup) c'est à dire nos ›lus ordinaires compagnies, achevent de nous ›erdre, nous faisant passer pour bonnes toute orte d'opinions fausses & ridicules, en conequence dequoi il n'y a point d'actions si fort :ontre la raison, & contre les bonnes mœurs, lont nous ne soions capables.



DE L'ETUDE DES MATHEMATIQUES.

LETTRE CXLVI.

MONSIEUR,

Je serois bien fâché de m'opposer à cette application particuliere aux Mathématiques où vous étes resolu, puisque vôtre Génie vous y porte, & que vous étes le premier à condanner les abus, qui s'y commettent. Les Muses sont différentes, & chacun peut avec honneur faire la cour à celle qui a le plus de part dans ses inclinations. Il est vrai, qu'il est à craindre que la coutume à des demonstrations évidentes, comme sont celles des Mathématiques, ne nous fasse rejetter dans la Physique, dans la Morale, ou ailleurs, des conclusions, qui pour n'avoir pas tant de clarté, ne laissent pas d'être bonnes & recevables. C'est ce qui a fait quelquefois nommer odieuse la conversation

le certains Géometres, qui vouloient qu'on leur rendit tout ce qu'on leur disoit, aussi apparent qu'Euclide a fait ses propositions; & j'avouë qu'il y a des esprits à qui la contemplation ordinaire de ces sciences si abstraites peut préjudicier, les rendant presque incapables des plus beaux emplois de la vie civile. Peut-être qu'Epicure se fondoit là dessus, quand il loüoit un Philosophe de son tems nommé Appelle, d'avoir évité dès sa plus tendre jeunesse la contagieuse connoissance de ces *Disciplines*, car c'est ainsi qu'on appelloit de son tems par excellence les Mathématiques. Mais en tout cas, il n'y a que l'excès d'attachement à de certaines parties qu'elles ont absolument separées de la matiere qu'on leur puisse imputer; les autres démeurent separées sans reproche, & telle qu'une ame contemplative ne peut choisir de plus digne, ni de plus agréable objet. *Plutar. 1. cont. Epic.*

Vous n'ignorés pas néanmoins, que comme le bien & le mal sont mêlés par tout, vous aurés besoin de separer l'un de l'autre, & par exemple de distinguer ce qu'enseigne l'excellente Astronomie, des impostures de l'Astrologie Judiciaire. J'ai parlé des vanités de cette derniere en tant de lieux, que je ferois conscience d'y rien ajoûter. Je vous ex-

horte seulement à vous souvenir que celui du dernier siécle qui l'a le mieux cultivée, établissant d'aphorismes en sa faveur, que Ptolomée ni aucun des anciens n'avoient fait, n'a pas laissé d'avouër à la fin, qu'elle n'avoit rien de solide, & dont il ne falut beaucoup se défier. C'est de Cardan que je veux
c. 16. parler, qui fait cette ingenuë declaration au Livre qu'il a écrit de sa propre vie, que rien ne lui avoit été plus préjudiciable que sa crédulité aux regles de cet art, parce que ne devant pas vivre selon elles plus de quarante ans, ou au dire des plus entendus ne pouvant jamais arriver jusqu'à la quarante-cinquiéme année, il avoit pris toutes ses mesures là dessus, qui furent de grand préjudice à son arriere saison. En effet, l'on sait, qu'il vécut soixante-quinze ans moins trois jours.

4. Æn. *Heu vatum ignaræ mentes!*

l'on ne sauroit appliquer mieux qu'ici cet hémistique de Virgile, & Saint Basile a defini le plus proprement qu'il se pouvoit la Judiciaire, quand il l'a nommée *πολυάσχολον ματαιότητα, vanitatem ex abundantia otii profectam.* Pour preuve de cette definition, & pour vous faire rire, je vous reciterai ce que j'ai lû depuis peu d'un Jean Menard célebre Médecin de Ferrare. Les Astrologues, à qui sa cre-

dulité faisoit qu'il deferoit beaucoup, l'avoient persuadé que difficilement se garantiroit-il de perir dans une fosse. Cela les lui fit éviter toutes long-tems, avec une précaution merveilleuse. Il ne put s'empêcher néanmoins de tomber dans celle d'une jeune femme, qu'il épousa sur ses vieux jours, & qui, les lui abregeant, fit ridiculement reüssir ce qui lui avoit été prédit. Je terminerai ce propos plus serieusement, par le jugement d'un homme de grande speculation, & d'une profonde connoissance de toutes les parties des Mathématiques. Voici comme il parle de celle-ci. *Quod Astrologia a contemplatione siderum de futuris eventibus fortuitis judicare, vel in utramque partem pronuntiare audet, non scientiæ est; sed fugiendæ egestatis causa hominis stratagema est, ut prædam auferat a populo stulto.* Hobes.l.de homine.

Les autres parties vous donneront sans doute mille plaisirs innocens, & chacune vous fournira une infinité de joies spirituelles, qu'on ne sauroit assez estimer. Car je suis tout assuré, que la Musique vous touchera l'ame par son harmonie intellectuelle, encore plus que par celle des sons, qui ne contentent souvent que l'oreille. Ce n'est pas qu'une belle voix ne soit fort à priser, &

qu'il ne me souvienne bien qu'on a voulu la préferer aux plus beaux visages, dont l'on ne retire que des satisfactions corporelles, celle-ci pénétrant jusqu'à l'esprit? sans que les mauvaises conditions de quelques Musiciens soient considérables, qui prouvent au contraire l'excellence de leur art, puisqu'il force nos inclinations à l'aimer nonobstant cela. En effet, Anacharsis ne condanna que le vice des Fluteurs de Grece, quand il dit, que son païs de Scythie n'en nourrissoit point à cause qu'il n'y avoit point de vignes. Et lors qu'on profera cette raillerie de Neron, *cantando Gallos excitavit*, l'indecence & la mauvaise application de ce Prince étoit plûtôt reprise, que la Musique diffamée. Il faisoit tout au rebours d'Amphion, qui bâtissoit des villes en chantant, & lui les détruisoit, & tant s'en faut qu'il apprivoisât les animaux feroces, ou qu'il les rendit comme Orphée raisonnables par sa voix, qu'il faisoit perdre le sens avec la patience aux hommes, & ne visoit qu'à les rendre bêtes s'il eût pû. Les Philosophes ont bien destiné l'harmonie à d'autres usages; Platon l'emploie admirablement dans sa République, & presqu'au même tems le Socrate de la Chine ce grand Confutius soûtenoit, qu'il est impossible qu'un Etat soit bien gou-

verné sans la Musique, comme vous le confirmera le premier livre de la premiere Decade du Pere Martinius. Prenés garde pourtant, que vous ne vous embaraſſiés trop dans ces melodies mondaines du Docteur Flud Anglois. Il se trouve des analogies aſſez ſpirituelles de ce concert univerſel à nos plus excellentes melodies. Mais il y a d'ailleurs bien du vuide, ou du chimerique, & c'eſt ſans doute que les idées de Platon poſſedent plus de realité qu'il ne s'en rencontre dans de tels raiſonnemens. Je connois un homme de grande théorie là deſſus, qui ne trouve à dire au gouvernement préſent de l'Angleterre ſi non que ſa République qui devroit être en *be*, *fa*, *be*, *mi*, n'eſt encore qu'en *ge*, *re*, *ſol*, *ut*. Juſqu'à ce que l'on ait inventé des inſtrumens propres à nous faire entendre la ſymphonie des Orbes celeſtes, comme l'on nous a fait appercevoir de nouvelles Etoilles, par le moien des lunettes à longue vûê, contentons nous des plaiſirs d'une muſique plus aiſée à concevoir. Sans mentir, la nôtre ordinaire eſt très propre à nous faire paſſer agréablement quelques heures de la vie, que nous écoulerions moins doucement ſans ſon divertiſſement. Il s'en faut donc prévaloir,

Cantantes licet uſque (minus via lædet) eamus. *Virg. ecl.*

Nous n'avons point ni vous ni moi, graces à Dieu, cette marque de reprobation, de la haïr. Mais si ce qu'on dit en Perse de ceux de la province de Chouvarzam est véritable, ils ont naturellement de grands préjugés d'Election, puisqu'on assure que quand leurs enfans crient & pleurent au berceau, ils ne le font qu'en musique. C'est sans doute pour faire entendre en raillant, que les plus excellens Musiciens viennent de cette contrée, dont la ville de Gergene est la capitale.

Vie de Tamerlan.

Je vous conjure de vouloir bien joindre dans la Géographie les observations du nouveau Monde à celles de l'ancien. L'une & l'autre Inde au Levant & au Couchant vous en fourniront de belles, & les découvertes qui se font tous les jours vers le Sud, & la nouvelle Guinée ne contribueront pas moins à vôtre contentement, que celles de Groenland & des païs les plus voisins de nôtre Pole. Une Rélation de ce climat morfondu me faisoit douter ces jours passés, si les vestes ou robes, dont les Samojedes se couvrent, & qu'ils trouënt par les yeux pour regarder au travers, n'ont point fait dire, qu'il se trouvoit des peuples sans tête; comme leur ample chaussure, & les raquettes dont se servent ceux de Canada afin de cheminer sur la neige,

ont pû donner lieu à la fable de certaines gens dont parle Pline, qui se couchant les pieds en haut demeuroient à l'ombre de leur larges plantes. Contemplés sur tout avec attention les changemens merveilleux que les Siécles ont apportés en de certains lieux, qui n'ont rien de ce que l'on y voioit autrefois. Ces savantes & magnifiques Athenes ne sont présentement que solitude & barbarie, non plus que le reste de la Grece, & la Holl ande ou Batavie au contraire, si décriée pour sa stupidité, *auris Batava, Batavum ingenium*, vous fera voir un Amstredam que vous admirerés, & un Leiden, où il semble que les Muses aient transporté leur Parnasse. Vous souvenés-vous avec quelle diffamation Ciceron a parlé de nos Gaules dans une de ses Oraisons, où il s'écrie, *Quid illis terris asperius? quid incultius oppidis? quid nationibus immanius?* Vous diriés qu'il décrit la Scricfinnie, ou la contrée des Lapons. Cependant ceux du païs de cet Orateur viennent tous les jours, se former chez nous à un certain air de galanterie, qu'ils avouënt ne se trouver point chez eux. Et pour vous faire remarquer cette variation hors de tout interêt, *Pietro della Valle* vous assurera que l'Hyrcanie autrefois si affreuse & si abominée

Orat. de prov. Con.

pour son infertilité, & pour l'inhumanité de ses habitans, est aujourd'hui sous le nom de Mazanderan, l'un des plus beaux païs de l'Asie, & qui a ses peuples les plus courtois, n'y en aiant point qui les devancent en toute sorte de civilités. Certes il y a de belles réflexions à faire sur de si étranges vicissitudes.

DE L'IMPASSIBILITE.

LETTRE CXLVII.

MONSIEUR,

Je ne suis nullement pour ce retranchement absolu de toutes les passions, lequel vous prisés tant, & je suis persuadé au contraire, que quand même l'impassibilité des Stoïciens se pourroit établir parmi les hommes, ils ne composeroient plus qu'un peuple de pierre ou de marbre, ce que quelqu'un a dit des

tatuës de l'ancienne Rome. Ne vous attendés donc pas que j'estime autant que vous cet endroit de Virgile, où il constituë une partie du bonheur de l'homme champêtre, & retiré, dans l'indolence, ou pour mieux dire, dans l'insensibilité, lors qu'il dit de lui,

—— neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti. L. 2. Georg.

A la vérité, je trouve bonne l'exemtion de quelques passions honteuses, telle qu'est manifestement l'Envie: mais je ne m'accorde pas avec ce defaut de compassion, où ce Poëte met, comme Epicurien, une partie de la felicité. En effet, les passions sont souvent utiles, soit au corps, soit à l'esprit; le temperament du premier se redresse par leur violence en beaucoup de rencontres, & nôtre ame profite quelquefois de ce qu'une passion en arrête une autre & la suspend, comme deux balances égales ne branlent plus & demeurent sans mouvement. Ce n'est pas sans sujet par consequent, que la bonne Morale les place toutes comme indifférentes entre le vice & la vertu; que nôtre Religion fait particulierement de la colere en certains cas un acte méritoire, & que S. Jean Chrysostome soûtient à l'égard de celle-ci, que l'on com-

met une faute, qui se peut appeller peché, de la vouloir absolument reprimer aux occasions, où nous en devons avoir, *cum qui cum debet irasci, non irascitur, peccare.* C'est principalement elle néanmoins, qui vous donne tant d'aversion contre toutes les autres pour avoir observé que les plus vertueux & les plus moderés sont sujets aux plus violens transports qu'elle donne, passant d'une extremité à celle qui lui est opposée, de même que du vin le plus doux, il se forme le plus piquant de tous les vinaigres:

Basil.hom. 10.contr. irasc Greg. 3.Moral c. 31. Homil. 21. in Matth.

Laberius. *Bonus animus læsus gravius multo irascitur.*

Cela me convie à vous entretenir de ce que mon imagination, jointe à ce que je puis avoir de mémoire, me fourniront sur ce propos, pour en tirer avec vous quelque instruction.

Encore qu'il soit vrai, que les Coleriques peuvent être considérés comme des Lions, que la fiévre travaille durant tout le cours de leur vie: Et bien qu'on ne puisse nier, que les plus grands hommes, & de la plus haute estime, n'aient beaucoup perdu de leur reputation pour n'avoir pû resister aux emportemens d'une bile, qui les maitrisoit,

Ovid.13. Met.de Ajace. *Hectora qui solus, qui ferrum, ignemque Jovemque,*

Sustinuit toties, unam non sustinet iram.
i est-ce que ceux de cette complexion, que nos anciens nommoient felons *à felle seu bile*, ne doivent pas être tenus pour incurables, moiennant qu'ils se veuillent servir de leur raison, qui n'est pas moins naturelle à tous les hommes que la Bile, & qui peut calmer les plus grands orages de cette furieuse passion, pourvû qu'on défere à ses préceptes. La fable du Lion Némeen ou Cléonéen, qu'Hercule tua, ne veut dire autre chose, les Poëtes nous aiant voulu faire savoir par là, que ce grand homme, tout atrabiliaire qu'il étoit, savoit fort bien domter son courroux, & soûmettre à la raison les plus violens excès de sa colere. Mais pour l'imiter il faut de longue main se former des habitudes à rendre cette raison maitresse & dominante, quand sa superiorité lui est contestée par quelque fiére passion. Nous devons sur tout par son moien prévenir à tems nos coleres, de même, dit Plutarque, qu'on n'attend pas le milieu de la course pour mettre le frein aux chevaux, qui doivent être soigneusement bridés avant qu'ils la commencent. La violence d'une bile fortement allumée ne se peut que très difficilement reprimer; & si l'on souffre, qu'elle s'insinuë trop avant dans nôtre ame, la raison s'en trouve tellement

embarassée, qu'elle devient presque inutile, & ne nous sert pas plus que les ailes à des oiseaux englués. Mais graces à Dieu, ce qu'est le frein aux chevaux, & le gouvernail aux navires, la raison l'est à l'homme au sujet des passions, s'il s'accoutume à leur donner la loi de bonne heure.

En vérité, il y a des premiers mouvemens que l'Ecole déclare n'être pas en nôtre puissance. Ils y sont nommés *motus primoprimi*, & comme tels excusés par les plus séveres Théologiens. C'est faire comme ce Ctesiphon qui regimboit contre sa mule, de leur penser resister d'abord par des discours raisonnables. Mais ces premiers transports durent si peu, qu'on les peut comparer à des éclairs, qui disparoissent en un instant, & qui sont même souvent suivis d'une agréable sérenité. J'ai vû de tels éclairs le soir, accompagnés même de quelque coup de tonnerre, qui étoient un prognostique certain de la beauté du jour suivant. La même chose a lieu dans la Morale, qui use de cette similitude, parce qu'après ces emportemens si subits dont nous venons de parler, la raison dans une ame bien habituée reprend aussitôt le dessus, & y regne avec toute la grace d'un calme qui survient après quelque orageuse tempête. Certes il

n'y en a point de plus à craindre que celle qu'excite la colere. Car encore, comme le considére un excellent Philosophe, l'on voit que les mers courroucées se purgent dans leur agitation de ce qu'elles ont d'ordure; au lieu qu'une personne outrageusement irritée commet ordinairement tant d'actions indignes, que, l'orage passé, elle a honte elle même de sa turpitude. Il est donc besoin d'emploier toutes les précautions possibles contre de tels desordres, qui se font sentir aux plus gens de bien,

(*Gravissima est probi hominis iracundia*)

& qui ne sont jamais si grands, ni si préjudiciables, que quand ils se trouvent secondés d'une autorité puissante,

Fulmen est ubi cum potestate habitat iracundia.

Rien n'est capable de résister à la violence d'un esprit, qui peut tout ce qu'il veut, & qui veut ce qui est contraire à la raison.

Cependant qui est-ce qui s'efforce de contracter quelque habitude propre à s'opposer aux injustes efforts d'une impetueuse colere? Qui sont ceux, qui invoquent, lors qu'elle les entreprend, le vrai Jupiter Meilichius, lui faisant un sacrifice de leur ressenti-

ment, comme autrefois dans Athenes sur l'autel de la Misericorde? Si est-ce qu'il est d'autant plus avantageux d'en user ainsi, que les douceurs de cette vertu ne contentent pas tant les autres qu'elle oblige, que ceux mêmes, qui la pratiquent. O l'heureuse assiete, & l'agréable constitution d'une ame, qui se fait dire en de telles rencontres, Où t'emportes-tu miserable? ne vois-tu pas le goufre horible où ton courroux te va précipiter? *Quo me ducis anime? quo me trahis affectus!* Quint. Certainement ce sont de telles homilies & de semblables réflexions, qui appaisent les plus grands desordres de la partie irascible en faveur de la raisonnable. Nous en avons besoin, puisque ces deux parties nous composent, & que nous sommes selon la fable de vrais Centaures, qui ne tenons pas moins du brutal, que de ce qui nous fait tant glorifier d'être hommes. Un peu de coûtume à de tels discours interieurs, & repetés à tems, est presque le seul remede contre l'impetuosité d'une colere enflammée. Le canon, qui brise une muraille de marbre, perd inutilement sa violence contre des balots de laine, & la passion, dont nous parlons, qui terrasse tout ce qui lui resiste directement, s'amollit & s'évapore insensiblement par des réflexions

e cette nature. Ceux qui s'en servent uti-
ement, rougissent d'abord de se voir au mau-
ais état où leur bile les a mis, & cette loüable
ouleur dont leur visage se couvre, témoigne
u'ils en sont confus dès leur premiere émotion
ui fait palir les plus emportés. Car comme les
evres, qui commencent par le froid sont les
lus à craindre; un courroux, qui nous rend
lêmes est bien plus dangereux, que celui,
ui nous fait rougir, & qui semble declarer
ar là qu'on a honte d'en être surpris, & que
'on voudroit en être défait. Les coleres pa-
es & froides montrent au contraire qu'elles
rétendent avoir raison, tant s'en faut, qu'el-
es se repentent de leurs dereglemens; & c'est
e qui leur donne de si pernicieuses suites, de
nême qu'on ne voit point de plus domma-
geables guerres, que celles, que l'on croit
ustes, & qui prennent un prétexte spe-
cieux.

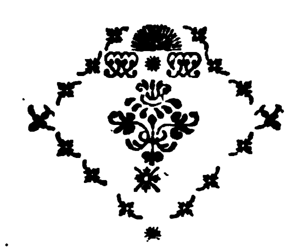
J'avouë qu'on ressent quelquefois des co-
eres si bien fondées, qu'il est presque impos-
ible de les blêmer avec équité, puisqu'on est
nême obligé selon nôtre premier discours de
s'y laisser aller. Il faut d'ailleurs donner
quelque chose à l'infirmité humaine, ne fut-
ce qu'en consideration de ce que nous ne
voions rien sous le Ciel qui n'ait son manque-

ment & ses foiblesses. Le déreglement de saisons, le débordement des rivieres, & tant d'autres accidens contre l'ordre apparent de la Nature, semblent excuser nos fautes & rendre moins criminelles les irregularités de nôtre Morale. Mais au moins accoûtumons nous à modérer les premiers bouillons d'une si dangereuse passion, & si elle nous oblige à quelque ressentiment, usons en avec retenuë, ne donnant jamais le fouët à ceux qui nous ont offensés qu'au son de la fluste, c'est à dire la raison appellée, comme Aristote a temoigné qu'on punissoit de son tems les serviteurs en Toscane. Le malheur est que ceux-là sont le plus grand nombre, qui souvent n'ont point d'autres traits d'hommes que ceux, qu'ils portent au visage. Nous sommes pires étant irrités que tout ce qu'il y a de bêtes feroces, qui épargnent du moins leurs semblables, *nec est ulla super terras adeo rabiosa bellua, cui non imago sua sancta sit.* Et les douceurs mêmes de beaucoup de gens sont pleines de rigueur & de cruauté; ce qui a fait dire au Sage Hebreu, *misericordiæ impiorum crudeles.* En effet; nôtre humanité est si mal intentionnée contre elle même, & l'homme paroit naturellement si porté au mal, que j'ose dire qu'à le bien prendre, & eu égard

Plutar. de Ira.

Quintil. decl. 12.

ard à cela, c'eſt peut-être une des plus gran-
es loüanges qu'on peut donner à ceux, que
on eſtime beaucoup, de dire qu'ils ſont in-
umains, ou qu'ils ont dépouillé l'humanité.
ourquoi non, ſi le reſte des animaux, qui
ont les fideles miroirs de la Nature, n'ont
ien de ſi dépravé que nous. Cette même
enſée me fait croire auſſi quelquefois que
ous emploions mal les mots de bêtiſe, &
le brutalité, les bêtes brutes étant ſouvent
moins vicieuſes, & plus raiſonnables en
quelque façon que nous ne le ſommes. Je
finis cette extravagance, de peur de vous
mettre en colere au même tems, que je de-
clame ſi aigrement contre elle.



DE
LA CONTINUATION DES ETUDES.

LETTRE CXLVIII.

MONSIEUR,

Je ne me lasse point de vous exciter à la continuation de vos entretiens spirituels. Ne vous arrêtés pas aux dégoûts que vous donnent de l'Etude ceux, qui vous la représentent comme la chose du monde la plus inutile. Ce qu'ils vous ont dit est vrai, qu'on ne voit guères les riches à la porte des savans, & que souvent au contraire ceux-ci vont trouver les hommes de grande fortune. Mais vous n'ignorés pas ce qu'on a toûjours répondu à cette objection, que les Médecins étoient obligés d'aller visiter les malades, ne se pouvant presque faire autrement; outre que ce n'est pas grande merveille si la plûpart de gens, qui vivent dans l'opulence, négligent ceux,

ui cultivent la ſcience, n'en connoiſſant oint le prix; au lieu que les ſavans n'ignoent pas le bon uſage des biens, qui leur nanquent, & dont les autres ſe ſervent très nal. Et néanmoins la choſe ne va pas toûours comme ils le diſent. L'on à vû des Empereurs mèner à côté d'eux dans leur char le triomphe des hommes d'un éminent ſavoir. Le Roi Phraotes traite avec Appollo- *l. 2.* nius dans Philoſtrate comme avec ſon ſuperieur, reconnoiſſant, que la ſcience a je ne ſai quoi de plus Roial que le Sceptre, *τὸ γὰρ βασιλικώτερον σοφίαν ἔχει*, La pauvreté de Diogene n'empêcha pas Alexandre le Grand de l'aller trouver pour conferer avec lui. Julien deſcendit de ſon thrône pour aller au devant du Philoſophe Maximus, qu'il embraſſa tendrement; & Ammien Marcellin, qui *l. 22.* nomme cette action indecente, en a fait peut-être un très inique jugement. Peut-on rendre trop d'honneur à la ſcience, qui ſeule a le pouvoir, naturellement parlant, de nous approcher du Ciel d'où elle tire ſon origine. Il faut bien qu'elle ſoit grandement eſtimable par la doctrine des contraires, puiſque l'ignorance eſt univerſellement expoſée au mépris de tout le monde. Souvenés-vous du proverbe des Arabes, qui porte, que ce n'eſt pas

être si orphelin de n'avoir ni pere ni mere que de se trouver sans science & sans erudi-tion. Certes l'induction d'Aristote est bien puissante, pour montrer, que le desir de sa-voir est une passion naturelle, dont il n'y a personne, qui ne soit touché. Car, comme il représente fort bien, si la Nature nous a donné tant d'amour pour les sens, & sur tout pour celui de la vûë, à cause des connoissan-ces que nous prenons par son moien plus grandes que par celui des autres; de combien plus grande affection devons nous être trans-portés pour la science, qui nous revele tou-tes les beautés & tous les secrets du Ciel & de la Terre, nous faisant comprendre ces choses avec beaucoup plus de perfection & de justesse, que ne font les organes corpo-rels, qui nous trompent si souvent? Du moins ne sauroit-on nier, qu'à la façon des vaisseaux de long cours, qui semblent appro-cher les païs les plus éloignés, en nous com-muniquant leurs commodités; les sciences ne donnent à nôtre siécle les lumieres & les con-noissances de tous les autres, qui l'ont précedé: *Literæ tanquam naves sulcantes Oceanum tem-poris, remotissima sæcula copulant.*

l. 1. Metaph. c. 1.

Il est aisé de reconnoitre le génie de ces mauvais conseillers, qui ne visent en vous dé-

coûtant de l'étude qu'à vous rendre semblable à eux. Ce sont gens, qui tirent vanité de leur ignorance, & qui dans leurs propos ordinaires profèrent dédaigneusement, qu'ils se contentent d'user des Elemens, sans se soucier d'en connoitre les qualités. L'idée d'une maitresse leur est bien plus précieuse, que toutes celles de Platon. Et parce que Saint Augustin a prononcé après Aristote, qu'il y a des choses, qu'il vaut mieux ne pas savoir, que d'en être trop instruit, *præstat quædam nescire, quam scire*; Ils paraphrasent cela en faveur de leur vie fainéante & debauchée, invitant tout le monde à les imiter. Un de leurs plus grands lieux communs, s'il se peut dire, qu'ils en aient fait quelques uns, est celui de la mauvaise fortune des hommes de lettres, dont ils représentent la pauvreté & tous les mauvais succés. Je leur accorde facilement ce que Pierius, & les autres, qui ont traité cette matiere, nous en ont appris. Mais n'est-ce pas une honte de regler tout par l'interêt, & d'avoir si peu de Morale, que de mépriser les plaisirs innocens des Muses, & même ce qui est accompagné d'honnêteté, si l'utilité ne s'y rencontre. Les Arabes, dont je vous ai déja parlé, m'ont appris que leur grand Abviosephus, le plus savant de son siécle, étoit encore le plus nécessi-

Met. text. 51.

Sem. sap. c. 6.

teux; & néanmoins il n'en étoit pas pour cela en moindre véneration parmi eux. Et si le Pape Sixte Quatriéme traita indignement Theodore Gaza, qui lui avoit dédié sa version Latine du Grec d'Aristote de l'Histoire des animaux, il n'y auroit que ce Pontife à blâmer, si Gaza aiant jetté dans le Tibre les quarante ou cinquante écus dont il avoit reconnu sa dédicace, n'en fut mort après de déplaisir. Quoi-qu'il en soit, des exemples singuliers, & qui en ont tant d'autres contraires de gens à qui les sciences ont été très utiles, ne doivent rien obtenir sur vôtre esprit, au préjudice de vos applications studieuses.

Pierius. l. 2. de litérar. inf. l.

Je vous prie de prendre garde au plaisir & à l'avantage qu'ont ceux, qui se connoissent aux Tableaux, sur d'autres, qui n'y entendent rien, quand les premiers distinguent les manieres différentes des Peintres, & les copies d'avec leurs originaux; comme autrefois les entendus en cet art y remarquoient les trois genres divers, l'Ionique, le Sicyonien, & l'Attique. Ne m'avouërés-vous pas que la satisfaction d'un homme savant doit être bien plus grande, lors qu'il observe dans les ouvrages de la Nature, & de Dieu qui en est l'auteur, mille effets avec autant de causes qui le ravissent, & dont les ignorans ne sont

nullement touchés? C'est la même chose de la Musique, une oreille docte trouve dans les trois genres de mélodie, l'Enharmonique, le Chromatique, & le Diatonique, une infinité de graces, qui ne sont rien aux autres. Le Melos d'Eolie fort simple, l'Ionique mol, le Phrygien réligieux, le Lydien plaintif, l'Asiatique divers & le Dorique belliqueux, sont écoutés sans confusion, & avec un transport d'amè merveilleux, par cette même oreille savante; au même tems, qu'une ignorante a tout cela pour indifférent. Il y a un passage de Ciceron sur ce que je viens de dire touchant ces deux professions, qui est trop exprès au quatriéme livre de ses Questions Academiques, pour ne le vous pas rapporter ici. *Quam multa vident pictores in umbris, & in eminentia, quæ nos non videmus? Quam multa quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in eo genere exercitati? qui primo inflatu tibicinis Antiopam esse aiunt, aut Andromacham, cum id nos ne suspicemur quidem.* Jugés-là dessus quel doit être l'enthousiasme d'un Philosophe, ou, si ce terme vous choque, d'un véritablement savant, qui découvre dans le globe intellectuel tant de raretés & tant de merveilles, dont le reste des hommes, & ceux sur tout, qui sont d'esprit grossier, ou qui n'ont pris

nulle teinture des bonnes lettres, n'ont pas la moindre connoissance, pour ne pas dire, comme Ciceron, le moindre soupçon.

Je suis persuadé, qu'il n'est pas besoin d'un plus long discours, pour vous détromper des mauvaises maximes qu'on vous avoit voulu faire passer pour bonnes. J'emploierai le reste de cette lettre à vous en communiquer quelques autres, qui vous pourront être d'usage, & que m'inspire le seul zele que j'ai pour vôtre avancement.

Premierement gardés-vous bien de croire la moindre chose de tout ce qu'on vous a dit au décri & au préjudice de la plûpart des sciences. Hors celles, qui sont condannés, & qui vont contre les bonnes mœurs, il n'y en a pas une, qui ne puisse vous servir, & que vous ne trouviés de mise tôt ou tard dans le cours de vôtre vie. A la verité Xenophon nous aprend qu'encore que Socrate n'ignorât ni la Géometrie, ni l'Astronomie, il ne conseilloit pas pourtant de s'y arrêter beaucoup, parce que de son siécle l'on donnoit tant de tems à l'une à l'autre, que la plus importante partie de la Philosophie, qui est la Morale, étoit presque négligée. A quoi bonne la théorie des Planetes qui nous instruit de tous leurs mouvemens, si les nôtres sont desor-

l. 4. Memor.

lonnés? Et que nous peuvent servir toutes es regles de la Géometrie, si nôtre esprit est déreglé? *Scis quæ recta sit linea*, dit Seneque, *quid tibi prodest, si quid in vita sit rectum ignoras?* Dans un fragment de lettre que le même Xenophon écrivoit à Eschines, il assure, que c'étoit encore la raison pourquoi Socrate n'étoit pas fort profond dans la Musique, dont la théorie avoit occupé jusqu'à lui la plus grande partie des savans. Souvenés-vous de la demande qu'on fit à un fils de Roi, s'il n'étoit point honteux de jouer si bien qu'il faisoit de la Lyre, y aiant de certaines connoissances, dont l'on ne peut avoir acquis la perfection que par une si longue application, qu'apparamment l'on n'en a pas assez donné à ce qui est de plus grande importance. Ne vous jettés donc pas dans l'excès dangereux de ces études, qui pourroient consumer les heures, que vous devés à vôtre profession, & songés principalement à orner la Sparte, dont vous avés fait élection, avec cette reserve d'esprit néanmoins, que l'aphorisme de Seneque, *Satius est supervacua scire, quam nihil*, vaut bien tous ceux, qu'on lui sauroit opposer. L'on peut voiager par curiosité & voir plusieurs belles villes, mais il ne faut être bourgeois ou citoien que d'une seule. *Ep. 88.*

Vous auriés tort de prendre d'abord du dégoût de vôtre travail, pour reconnoitre que quelque autre y a de l'avantage sur vous. La seconde & la troisiéme place ont toûjours été prisées, quoique la premiere soit au dessus. A moins d'avoir l'ambition aussi dereglée que César, l'on peut se contenter de n'être pas des derniers. Et je vous renvoie à cet Eratosthene, qui ne laissa pas d'acquerir une illustre reputation, encore qu'il fut surnommé β, ou le Bé, à cause que sans occuper jamais le premier rang, on lui adjugea toûjours le second en toute sorte de disciplines. En tout cas l'échelon inferieur est un degré pour parvenir au plus haut: Et vôtre âge ne vous doit point décourager pour être un peu avancé; vous savés la belle renommée qu'acquit Balde dans la Jurisprudence, nonobstant qu'on lui dit d'entrée, *Sero venis Balde, eris advocatus in alio sæculo.*

Hesy. Ill.

Il y a deux méthodes d'apprendre, & de se perfectionner, bien différentes à la vérité, mais qui peuvent être emploiées toutes deux utilement, selon la disposition d'esprit où l'on se trouve. L'on est bien aise quelquefois de commencer par les notions, qui sont les plus faciles à comprendre, & même d'être aidé par quelqu'un à les acquerir, imitans ceux

qui se servent de nageoires pour se dresser à bien battre l'eau, & à se tenir dessus. Les autres se jettent d'abord sur ce qui est de plus difficile intelligence, afin, qu'aiant une fois surmonté ce penible travail, ils ne rencontrent plus rien que d'aisé; comme ceux, qui apprenant à danser prennent des souliers plombés, à dessein d'être plus legers au bal, & d'aller mieux par haut en chaussure ordinaire. Mais de quelque façon que vous en usiés, que ce soit toûjours sans abandonner le grand chemin, pour suivre de miserables sentiers où l'on s'égare: *Claudus in via, cursorem extra viam antevertit.* Gardés aussi soigneusement l'ordre des Abeilles, qui vont toûjours, dit Aristote, *à viola ad violam*, sans confondre le suc de diverses fleurs. 9. de hist. anim. c 40.

Sur tout ne vous hatés jamais de determiner les choses, & usés de cette heureuse suspension sceptique, qui préserve de tant de repentirs:

Ad pœnitendum properat, cito qui judicat. Laberius.

La Logique, dont vous possedés si bien l'usage, vous sera très avantageuse. Mais quand vous aurés réduit un antagoniste presque aux abois, & à donner dans ce Cercle ou Diallele qui est le vrai labyrinthe de l'ignorance, gardés-vous bien de lui insulter, & conten-

tés-vous à l'exemple de Socrate d'un avantage moderé. Un raisonnement paisible & respectueux, comme étoit le sien, ne jette jamais dans l'envie, & gagne le cœur des plus rebelles à la raison. Continués à emploier la vôtre de la belle maniere, & n'oubliés pas ce que nous dîmes la derniere fois, qu'un homme sans raisonnement est un vaisseau sans gouvernail.

QU'IL Y A UNE PAUVRETE PRE'FERABLE AUX RICHESSES.

LETTRE CXLIX.

MONSIEUR,

Comme c'est une marque de mauvaise disposition corporelle d'être offensé par des vivres innocens, & que chacun éprouve n'avoir point de mauvaises qualités; l'on peut prendre pour un indice d'esprit dereglé de ne

pouvoir souffrir les richesses, & d'en avoir trop d'aversion. *Vanum gloriæ genus*, dit Quintilien, *odium divitiarum*. Je sai bien qu'elles nous peuvent corrompre par la facilité qu'elles nous font trouver à beaucoup de vices, dont la difficulté nous dégoûteroit, & qu'elles semblent démentir en cela l'ancien proverbe, *Superflua non nocent*, que Saint Augustin emploie dans sa Cité de Dieu. Mais Aristote, qui s'est servi de la comparaison, que je viens de rapporter, a fort bien encore determiné ailleurs, que tous les biens, dont l'usage est incertain, tels que sont la Force, la Beauté, le Pouvoir absolu, & les Richesses, ne laissent pas d'être de véritables biens, quoique de méchantes personnes en abusent, parce qu'il est plus juste, que les choses reçoivent leur principale denomination de l'emploi, qu'en font les hommes de vertu, que de celui des vicieux. En vérité Orphée a eu raison de dire que, généralement parlant, l'opulence étoit fille de l'animosité, prise pour une trop superbe élevation d'esprit, & l'Ecclesiastique a prononcé selon ce sentiment, *Domus quæ nimis locuples est, annullabitur superbia*. En effet, l'on peut assurer d'une infinité de gens, qu'ils ont du bien, qui leur fait beaucoup de mal, & il me semble

l. 4. c. 27. mag. mor. c. 9. 7. Eudem. c. ult. & l. mag. mor. c. 2.

cap. 21.

Gassendi in eius vita. l. 6. que Tycho Brahé avoit raison de corriger Juvenal, quand il écrit,

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi;

soûtenant, qu'il devoit mettre *res numerosa* plûtôt que *res angusta*, par ce qu'on voit plus de personnes, que l'abondance de bien séloigne des vertus, qu'il n'y en a que la pauvreté en recule. Avec tout cela pourtant, il faut avouër, que des richesses acquises justement, dont l'on use sobrement, qu'on distribuë gaiement, & qu'on quitte avec patience & sans regret lors que l'héure en est venûë, sont des instrumens très propres à exercer de grandes vertus. C'est ce que vouloit signifier Nicolaus Damascene, quand il comparoit ces mêmes richesses à des Flutes, qui sont véritablement inutiles à ceux, qui ne savent pas s'en servir, mais qui bien touchées rendoient de son tems une harmonie très considérable. Car il ne faut pas croire que le bel usage des biens consiste seulement à en faire largesse, & comme dit l'Italien, *a far dei Zecchini quel ch'altri fanno de lupini*. Si Crates le Thebain jetta les siens dans la mer, comme peutêtre on le lui fit accroire, il fit selon moi une action, qui ne doit jamais être imitée. L'importance est de les bien distri-

buer, & de s'en defaire avec une liberalité accompagnée de jugement. L'on prend bien garde dans l'Oeconomie, selon la pensée d'un ancien, à ne faire sortir le fumier d'une cour, que pour le mettre en lieu où il puisse être utile; à plus forte raison doit-on avoir égard dans la dispensation de ce qui est bien plus précieux, à la faire toûjours avec discretion.

Il ne faut donc pas vous imaginer davantage, que les biens de Fortune soient si fort à mépriser, ou même à rejetter, que l'austerité de quelques Philosophes l'a voulu faire croire. Ils ont beau les nommer le bagage importun des vertueux, *impedimenta virtutis*, ou plus salement encore aprés Diogene, *vomitus Fortunæ*, ce que je n'oserois traduire en nôtre langue; ils n'en seront pas crûs, paroissant trop de sens reprouvé dans toutes leurs invectives. La moderation de S. Augustin me semble bien plus judicieuse, lors que parlant de la Fortune & de ce qui en depend, au troisiéme livre contre les Academiciens il conclud en ces termes: *Semper fuit sententia mea, sapientiam homini nihil opus esse: ut autem sapiens fiat, plurimum necessariam esse Fortunam.* Mais il est besoin d'user ici de quelques précautions, parce qu'il n'y a point de bien qui ne soit re-

cherché avec avidité de tout le monde, *omnia bonum appetunt*, & parce que de sa nature il aime à se répandre & à se communiquer, *est sui diffusivum*: En effet, celui principalement dont nous parlons est de cette condition, à cause, ce semble, que la monnoie comme ronde ne demande qu'à rouler d'une main en l'autre, outre qu'elle peut apprehender la rouïlle si elle ne bougeoit d'un lieu. Nous devons donc avoir égard tant à l'acquisition du bien, afin que nous ne soions pas de ceux qui le diffament, *qui pecuniam conspurcant, quæ sic in quosdam quomodo denarius in cloacam cadit*; qu'à sa distribution, faisant en sorte que son issuë de nos mains ne soit pas moins honnête & raisonnable que son entrée. Si nous ne sommes soigneux d'observer cela avec exactitude, nous reconnoitrons bientôt qu'il n'y a pas moins d'inconvenient à posseder des grandes finances, qu'à n'en point avoir,

Sen.

Tam malum est habere nummos, non habere quam malum est.

Floridus.

Certes elles sont quelquefois si mal tenuës, & de si mauvaise main: qu'il y auroit lieu de les confisquer avec quelque sorte de justice, & le souhait d'un de mes amis ne me semble pas extravagant en tout sens, qu'on pût jetter des

es Devolus ſur les richeſſes de ceux, qui ne ſavent pas s'en prévaloir. Quelle malediction inconcevable d'être en diſette au milieu des tréſors? *genus egeſtatis graviſſimum*, dit Seneque, *in divitiis inopia.* Il ſoutient ailleurs pour cela que l'avarice eſt la plus grande & la plus fâcheuſe de toutes les pauvretés, *quæ eſt maxima egeſtas? avaritia.* Mais quelle miſerable phréneſie, pour parler avec Juvenal, de mener une vie chetive & néceſſiteuſe pour paroitre riche en mourant? Ep. 7.

Ut locuples moriaris egenti vivere fato? Sat. 14.

J'avouë que l'on ne ſauroit s'étonner aſſez d'un ſi prodigieux aveuglement.

Cependant il eſt difficile d'accorder ces beaux ſentimens, qui veulent qu'on jouïſſe & qu'on ſe prévale des biens, que l'on poſſede, avec une opinion directement oppoſée, qui ordonne d'être pauvres même parmi les richeſſes, *magnus ille qui in divitiis pauper eſt*, & qui nous propoſe les plus grands hommes de l'antiquité, qui dans une extréme affluance de tous biens, avoient des jours choiſis exprès pour s'exercer par une imaginaire pauvreté à tout ce que la véritable pouvoit avoir de plus dur & de plus inſupportable. La Volupté dont Epicure faiſoit des leçons à tout Sen. ep. 18. & 20.

le genre humain, ne l'empêchoit pas, non plus que les autres, d'avoir de ces jours d'abstinence: *Certos habebat dies ille magister voluptatis Epicurus, quibus maligne famem extingueret.* Vous dirés peutêtre qu'il étoit bien aisé à Seneque, qui rapporte tout ceci, & à ses semblables s'il en a eu, de prêcher sur la vendange de la sorte, ou de philosopher touchant la pauvreté sur un fonds de huit cens mille livres de révenu qu'il possedoit. Je vous reponds qu'il n'a gueres eu son pareil en toutes façons, & que le Gulistan qui n'étoit pas si bien fondé que lui parmi les Perses, quoiqu'ils ne l'estiment pas moins dans sa Morale, ne laisse pas d'enseigner, que Dieu aime les riches, qui vivent en pauvres, & les pauvres qui vivent en riches, c'est à dire à l'égard de ceux-ci, qui ont une pauvreté gaie, préferable mille fois à une richesse chagrine. Cela est si vrai, qu'il n'y a point de bien, qui puisse donner une solide satisfaction, si l'on n'a préparé son esprit à le perdre, *Nullum bonum juvat habentem, nisi ad cuius amissionem præparatus est animus.* D'ailleurs, comme Boëce l'a subtilement observé, les richesses ne sont biens à ceux, qui les possedent, que quand ils ne les possedent plus; tant il est constant, que tout nôtre bonheur en cela, consiste à être pauvre & riche tout ensemble.

Sen. ep. 4.

Je prévois une grande repugnance dans vôtre esprit, à souffrir qu'on donne de si grands avantages à une chose telle que la pauvreté, nommé par les Italiens une demie maladie, *Sanità senza danari, mezza malatia*; Etant sans doute bien plus aisé de la rendre recommendable par des discours sophistiques, que de l'endurer. Mais soit que j'aie plus avancé dans la science, qui aprend à mépriser les richesses, que dans celle qui montre à en acquerir, soit que je sois d'un temperament à en pouvoir aimer ceux, qui me fuient, ce qui me fait haïr ces mêmes richesses parce qu'elles ont toûjours évité ma compagnie; je vous declare sincerement encore un coup, que je serai toute ma vie plus content de me voir dans une pauvreté tranquille, que dans des biens inséparables de l'inquietude, comme ils le sont presque tous. Ce n'est pas que, sans donner dans l'hérefie de Guillaume de Saint Amour, je ne tienne beaucoup de mendicités honteuses, & à fuïr. Je sai bien que Platon a chassé les Gueux de sa République, & que les Chinois en Levant, ni les Hurons au Couchant, n'en souffrent point parmi eux, ne pouvant comprendre, qu'il y en puisse avoir en France. Mais l'on doit faire grande différence entre une chose violente,

comme l'est l'extrême indigence, & la pauvreté volontaire d'un honnête homme, si le mot de Philosophe vous déplait. En effet, la Nature demande si peu de chose pour être satisfaite, & ses desirs, que nous distinguons des autres en les nommant naturels, sont si limités, qu'un sage se contente presque de rien,

Quod vult habet, qui velle quod satis est potest;

Au lieu qu'un homme d'esprit déreglé n'est jamais content. La pauvreté Philosophique me paroit une Ithaque, qui pour être rude & sterile ne laisse pas de produire des Ulysses. Et comme ce prudent Insulaire la préfera à toute autre demeure; que les Scythes ont plus fait d'état de leurs deserts que des plus belles contrées de la Grece, & que les Groenlandois encore aujourd'hui méprisent ce que l'Europe a de mieux cultivé, pour vivre dans une indigence apparente sous le plus âpre & le plus fâcheux Ciel du Monde: ceux aussi, qui sont nés dans une condition médiocre, ou même dans la pauvreté, dont nous parlons, s'y plaisent si fort aiant l'esprit bien fait, & y vivent si doucement, qu'ils seroient bien fâchés d'avoir été autrement traités par ce qu'on nomme Fortune. Et en ve-

té, ſelon qu'Epictete le prononce excelle-
ient dans Stobée, il eſt bien plus avanta-
eux de coucher ſous un petit couvert dans
n lit étroit avec ſanté, que dans un grand &
nagnifique, étant malade de l'une ou de
autre partie, qui nous compoſent. Je pou-
ois vous prouver cela par l'exemple de
uelques-uns de ce ſiécle, & même de ma
onnoiſſance; mais parce que je m'abſtiens
olontiers de telles particularités, j'aime
nieux vous faire ſouvenir de ce vieillard ru-
ſtique d'auprès de Tarente, qui pour n'avoir
u'un petit champ aſſez infertile, & tel que
e Poëte nous le repréſente, ne laiſſoit
pas de vivre le plus commodement du
monde,

Regum æquabat opes animis, *Virg. 4. Georg.*

& n'eût pas voulu changer ſa façon de couler
les années paiſiblement, avec celle du plus o-
pulent de Romains. Auſſi ſavons nous que
ces Domteurs de toutes les nations venuës à
leur connoiſſance, faiſoient tant de cas d'une
honnête pauvreté parmi leurs plus grandes
richeſſes, qu'ils conſervèrent le plus long tems
qu'ils pûrent la petite chaumiere de Romu-
lus à l'exemple des Atheniens, qui entretin-
rent de même au milieu de leur Areopage u-
ne autre ſemblable maiſon, pour faire paroi-

tre combien ils eſtimoient l'ancienne frugalité. L'Apologue des Gruës, qui comme peu chargées, ſe ſauvèrent des Chaſſeurs, ce que ne purent faire ni l'Oiſon, ni le Canard, à cauſe de leur peſanteur, nous inſtruit de l'avantage ordinaire de ceux, qui ſont moins gorgés de biens que les autres;

—— dolia nudi
Non ardent Cynici;

& pour dire quelque choſe de plus, je vous maintiens, que ſans exaggerer les miſeres, qui accompagnent indiſpenſablement les richeſſes, la pauvreté conſidérée toute ſeule & ſeparément, a des prérogatives qui la peuvent faire rechercher. Le Ciel a toûjours répandu ſes graces ſur les Pauvres, *fictilibus fuerunt Dii faciles*. Un homme pauvre a le privilège des choſes ſacrées,

Res eſt ſacra miſer,

dit l'ancienne épigramme qu'on attribuë à Seneque. Et l'on ne ſauroit nier, que l'indigence n'excuſe ou ne modifie preſque tous les crimes,

Petron. Arb. Iuven.

Quiſquis peccat inops minor eſt reus;

ſans entrer dans la profanation de celui, qui veut que Jupiter ne faſſe que ſe rire d'un pauvre, qui mépriſe ſa foudre.

Répondons ici à ceux, qui ne trouvent

ien de difficile à supporter dans la pauvreté, près l'avoir bien examinée en tout sens, que la perte des amis dont elle est cause qu'on e voit abandonné; parcè que ne pouvant vivre sans la douce conversation de ces amis, ls croient, que la mort est préferable à une vie, qui a perdu avec eux ce qui augmente nos plaisirs, & qui diminuë nos plus sensibles fâcheries. J'avouë que cette sorte d'amis semblables aux mouches, & que le mauvais tems des adversités fait disparoitre, toûjours été la plus commune, mais je nie, que leur perte puisse être prise pour une si grande disgrace qu'on la fait, & je soûtiens même, qu'elle doit être plûtôt reputée un gain, qu'autrement. Un véritable ami, ou toute la Morale est fausse, n'est pas si aisé à effaroucher, & celui que la pauvreté écarte si aisément, ne mérita jamais un si beau nom. Nous devons donc plûtôt nous imputer de nous être mépris, & d'avoir fait un mauvais choix d'amis s'ils en usent de la façon, que d'accuser la Pauvreté de dissoudre des amitiés qu'elle seroit plûtôt capable de cimenter, & dont elle se contente d'être la vraie pierre de touche pour les bien distinguer. Ce ne sont pas des amis, qui s'approchent de nous seulement à cause, qu'ils nous voient accommo-

dés, ce sont des lâches, des fourbes, & souvent des importuns, *Qui ad nos quemadmodum ad lacum concurrunt, quem qui exhauriunt, & turbant.* Il y auroit plus dequoi s'étonner d'eux, s'ils s'arrêtoient d'avantage auprès de nous, lors qu'ils nous sentent réduits au sec.

Sen. ep. 36.

Mais qu'ils fassent, & leurs semblables, tant de cas des richesses qu'ils voudront, qu'ils nomment l'or un remede catholique ou propre à tout, *panchrestum medicamentum*, comme fait l'Orateur Romain; je me croirai toûjours plus favorablement traité qu'eux de la Fortune, si je suis content de ce peu qu'elle m'a donné; *cui cum paupertate bene convenit, dives est*; Et si je considére avec attention, que je ne puis mourir plus nud, que je l'étois en venant au monde. Car après tout, les biens, qu'ils prisent tant, sont quelquefois plus pénibles encore dans leur possession, que dans leur acquisition, *majore tormento pecunia possidetur, quam quæritur*; ou comme le prononçoit Epicure, *multis parasse divitias non finis miseriarum fuit, sed mutatio.* Ces biens ne peuvent être que la base de leur statuë, qui ne devient pas plus grande, quoiqu'elle paroisse de plus loin par l'élevation de son piedestal. A-t-on vû jamais personne

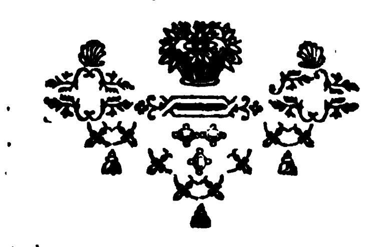
Cic. 1. in Verr.

quoiqu'en ait dit tantôt Saint Augustin) acquerir par leur moien une meilleure trempe l'esprit en quelque siécle que ç'ait été? Varron assure le contraire du sien, & de tous ceux, dont il avoit pû prendre quelque connoissance,

Non animis demunt curas ac relligiones *Epig. vet.*
Persarum montes, non atria diviti Crassi.

Et je veux vous rapporter une historiette, que m'apprit autrefois Pierius dans son Traité du malheur, qui suit ordinairement les hommes de lettres, pour vous prouver, que ces derniers tems ne sont pas différens en cela des précedens. Le sien n'avoit pas de plus savant homme qu'un Esclavon qu'il nomme, à qui il *Trypho Dalmata.* prit fantaisie d'amasser cinq cens écus d'or, ce lui fut un trésor qu'il voulut coudre lui-même dans son pourpoint, ne desirant pas que personne en prit connoissance. La crainte néanmoins, que le contraire arrivât le rendit si miserable, qu'il n'osoit plus frequenter personne. Et sa disgrace fut telle, que cette apprehension le faisant aller de ville en ville pour mieux couvrir ce qu'il desiroit tenir si secret, on le déroba enfin, & il en mourut d'ennui. C'est ainsi que cette sorte de bien est plus capable de pervertir l'esprit, que de le rectifier ou rendre meilleur. Je sai assez, qu'il se trouve

beaucoup de gens, qui conſervent mieux que lui leurs tréſors; mais tant y a que d'une façon ou d'autre l'inquiétude & la diſtraction, que donnent les Finances, embaraſſent ordinairement ſi fort, qu'elles congedient preſque toûjours des ames les mieux faites toute autre meilleure penſée. Le mot de Finances, dont je viens de me ſervir, quoiqu'il ſe diſe plus des deniers du public, que de ceux des particuliers, ſera cauſe que je vous communiquerai, avant que de finir ma lettre, la penſée d'un homme de ma connoiſſance. Il croit, que comme les femmes ne peuvent être bien gardées que par des Eunuques, les Finances d'un Etat ne ſauroient être bien & ſûrement maniées que par ceux qui ſont dans l'impuiſſance d'en profiter. Je vous pourrois dire à l'oreille comme il prétend que cela ſe puiſſe pratiquer, mais je ne ſuis pas reſolu de le confier à ce papier.



DE

LA CONNOISSANCE DES CHOSES DIVINES.

LETTRE CL.

MONSIEUR,

Si Dieu avoit voúlu, que nous sûssions mille choses, qui causent aujourd'hui de si violentes contestations, tenés pour assuré, qu'il nous les auroit revelées. Cependant vous observerés qu'il est bien plus aisé sur de telles matieres d'attaquer que de defendre, & de détruire que d'édifier; à cause que ce qui concerne la Réligion, & le culte Divin, a presque toûjours je ne sai quoi qui excede la capacité de l'entendement humain. Vouloir comprendre les choses de cette nature, & en rendre un compte aussi exact que l'on peut faire des physiques, des morales, ou des mathématiques, c'est proprement s'opiniâtrer à presser l'eau avec la main pour la

mieux prendre & pour s'en prévaloir. Il faut quelquefois s'écarter du sens literal des livres qui reglent nôtre créance, pour suivre le mystique, & souvent l'allegorique, ou l'analogique, le métaphorique, le moral, ou l'énigmatique, doivent être appellés au secours de la lettre. La docilité & la soûmission d'esprit se démêlent mieux de tout cela, qu'une sotte présomption d'en comprendre mieux le fin que personne, ce qui fait d'ordinaire les plus grandes héresies. Reconnoissons ingenument nôtre foiblesse, & avoüons avec humilité, qu'il n'y a que Dieu, qui nous puisse rendre savans, comme il n'y a que lui qui ait une pure & véritable essence, accompagnée d'une science parfaite. C'est ce que l'inscription du temple de Delphes, *εἰ*, enseignoit même aux Payens; & c'est être ridicule de présumer quelque chose là dessus de ses propres forces. Tout ce que nous pouvons humainement faire, c'est d'ébaucher dans nôtre ame quelque figure imparfaite de la Divinité, soit par attribution, en lui donnant des qualités & des perfections, comme les Peintres font des couleurs à ce qu'ils veulent representer, soit par abstraction, en lui ôtant

ce que nous ne jugeons pas lui convenir, à la façon des Sculpteurs, qui retranchent toûjours du marbre jusqu'à ce qu'ils y aient trouvé la statuë qu'ils se sont imaginée. Mais helas, que nos fantaisies sont d'elles mêmes extravagantes quand elles se rendent métaphysiques? Je lisois il y a peu, que ceux de l'Isle de Saint Laurens reconnoissant un Dieu auteur de toute sorte de biens, établissent à l'opposite un Diable, qu'ils croient le principe du mal, & lequel ils craignent beaucoup plus, qu'ils n'aiment le premier. Cela est cause que dans la distribution de ce qu'ils lui sacrifient, & en toute autre occasion, ils font toûjours passer le Diable devant Dieu, n'apprehendant rien de celui-ci, & ne songeant qu'à flater ou appaiser l'autre. Les Perses dans la Rélation d'Olearius font les Diables si corporels, qu'ils assurent, que leur grand Aly en tailla un en piéces. La Théologie, qu'ils suivent, leur apprend encore, que comme les Anges peuvent pecher, les Diables se convertissent aussi quelquefois, témoin celui, qui se fit de la réligion de Mahomet. Or ce n'est pas seulement dans celle de cet Imposteur qu'on remarque de semblables extravagances, le livre de Théo-

Flacourt.

doret *hæreticarum fabularum* fait bien voir, qu'il s'en rencontre par tout, & que le Sanctuaire même n'en eſt pas toûjours exemt. Mais comme les choſes ſont mêlées, n'y aiant rien de ſi pur au monde, ou de ſi éloigné de toute mixtion, qu'on n'y puiſſe reconnoitre quelque étincelle de bonté parmi la plus grande malice; l'Alcoran même vous expliquera à ſa façon, & avec ſes manieres de parler figurées, comme le ſont toutes les langues Orientales, l'inexprimable étendue, & l'impénetrable profondeur de la Divinité. Vous y lirés, que ſi tous les arbres, qui ſont ſur la terre étoient autant de plumes, & que la Mer ne fut que de l'ancre, propre & deſtinée à écrire les ſeules merveilles de Dieu, ces choſes n'y ſuffiroient pas, & elles ſe trouveroient conſumées avant que de finir une ſi grande entrepriſe.

Quoiqu'il en ſoit, Dieu dans ſa toute-puiſſance, & dans ſes autres incomprehenſibles attributs, eſt un Soleil ſi lumineux, qu'il ne peut être enviſagé ni bien reconnu par des yeux imbecilles comme les nôtres, que l'excès de cette lumiere aveugle plûtôt qu'elle n'éblouit. N'eſt-ce point encore que comme les corps ſimples, tels que nous con-

cevons le Ciel, & le feu Elementaire, nous sont invisibles à cause de leur trop grande tenuité ou simplicité; Dieu qui est la pureté & la simplicité même, devient comme tel imperceptible à nôtre Entendement. Ou, ne nous arriveroit-il point là dessus ce que nous éprouvons, lors qu'on approche jusques sur nos yeux des objets, que cette trop grande proximité empêche de reconnoitre; Car Dieu se trouvant intimement par tout, selon son immensité & son infinité, dont il remplit toutes choses, devient peutêtre moins perceptible à nos ames, pour leur être trop présent; outre qu'elles ne conçoivent rien immédiatement & sans l'intervention des sens, *nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu*, ce qui forme un autre obstacle à nôtre connoissance. N'attendons rien par consequent sur ce sujet que de la pure grace du Ciel, qui ne se communique guères qu'à ceux, qui s'humilient devant lui; & qui abandonne au contraire tous les présomtueux. En effet comme nous éprouvons, qu'à mesure qu'un tonneau se vuide, le vent succede en la place du vin, ou des autres liqueurs, qui le remplissoient; à proportion aussi de ce que nous perdons des graces d'enhaut, & au

même instant, qu'elles s'écoulent, la vanité prend leur place dans nos esprits, & en chasse toutes les bonnes habitudes.

Vous vous étonnerés sans doute, que je fasse tant le Prédicateur, &, qui plus est, que je m'adresse à vous pour debiter mon Sermon. Mais vous m'en avés donné sujet, en m'envoiant les écrits plains d'animosité, que vous avés voulu que je parcourusse, & en me parlant de cette loüable inclination à la pieté, dont vôtre chere compagne est si fort touchée. En vérité, c'est avec beaucoup de raison, que l'Eglise nomme son sexe, le sexe devot, & qu'elle prie si précisément, & si distinctement *pro devoto femineo sexu.* Cette pensée jointe à la connoissance, que j'ai de vos vertus, & sur tout de vôtre équitable justice, font que je dirois volontiers de vous deux, si vôtre grande modestie le pouvoit souffrir, ce qu'Ovide a prononcé de Deucalion & de Pyrrha,

Nec illo melior quisquam, nec amantior æqui
Vir fuit, aut illa reverentior ulla Deorum.

Le rapport en est d'autant plus juste, que vous travaillés si heureusement ensemble à la réparation du genre humain. Tant y a que je ne me promets point d'autre succès de ma prédica

prédication, que celui qu'elle recevra de vôtre disposition à l'entendre favorablement. Je le dis ainsi à cause de ce que j'ai lû dans le Gulistan, que les Perses estiment si fort. Il veut, que les lieux, où se font tant de Declamations pour porter à la pieté, soient en cela semblables aux marchés publics; que si l'on va sans argent à ceux-ci, l'on n'en rapporte rien; & si l'on assiste aux meilleurs Sermons du monde sans la Foi, l'on n'en retire jamais aucun profit. Cependant vous savés le mot de cet ancien, qu'une Etuve, & une Prédication sont tout à fait inutiles, si elles ne nettoient. Au reste, ce qui est arrivé dans le Cloitre, dont vous me parlés, n'est pas fort extraordinaire. De semblables discordes y sont comme des tempêtes qui surviennent dans le port, où des vaisseaux se choquent & se brisent, après avoir évité les plus furieux orages de la haute mer. Et pour conclusion, si vous m'avés trouvé un peu plus diffus, que je n'ai accoûtumé de l'être sur de semblables matieres, souvenés-vous qu'elles demandent quelquefois de nous quelque chose au delà d'un respectueux silence, & que Dieu, qui s'est contenté de la dixiéme partie de nos biens, veut, que nous lui donnions la septiéme de nôtre

Ariston dans Plutarque.

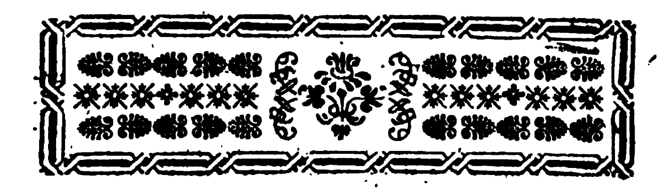
tems. J'ai lû néanmoins dans la Rélation de Mandeslo, que les habitans de l'Isle Formose, proche de la Chine, n'avoient ni Fêtes, ni jour de sabat ou de repos. Si les Holandois, qui la tiennent présentement y ont apporté du changement en beaucoup d'endroits, ce n'a pas été encore aux montagnes, qu'ils n'ont pû jusqu'ici subjuguer, & où les femmes seules se mêlent de ce qui concerne le culte divin, pouvant être d'autant mieux nommées Prêtresses, que ce sont les plus âgées d'entre elles, qui vaquent à cela.

FIN.



TABLE
DES
MATIERES
CONTENUES
DANS LES SEPT TOMES
DES OEUVRES
DE
MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER.

Le premier Nombre marque les Tomes, le second la Partie du Tome & le troisième cotte la page. Les Noms propres sont en lettres Capitales, & les autres en Italiques.



TABLE

DES

MATIERES CONTENUES

DANS LES SEPT TOMES DES OEUVRES

DE

MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER.

B

C.



Us

D

E.

F.



G.

Harangues

K.

L

M.

N

O

Superstitions

Q.

R.

S.

T.

V.

X.

Y.

Z.

FIN.



Imprimé à PFOERTEN,

Chez ERDMANN CHRISTOFLE BENEKE.




APR 18 1935

